

GEORGES DESMEULES

CHRISTIANE LAHAIE

DICTIONNAIRE

DES PERSONNAGES

200 personnages des origines à 2000

DU ROMAN

QUÉBÉCOIS

L'instant même

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES
DU ROMAN QUÉBÉCOIS

Des mêmes auteurs :

Les Classiques québécois, L'instant même, coll. « Connaître »
n° 1, 1997.

Les Personnages du théâtre québécois, L'instant même, coll.
« Connaître » n° 3, 2000.

De Georges Desmeules :

La Littérature fantastique et le spectre de l'humour, L'instant
même, 1997.

De Christiane Lahaie :

Insulaires, L'instant même, 1996.

La Cour intérieure, L'instant même, 1999.

*Lecture et écriture : une dynamique. Objets et défis de la recherche
en création littéraire*, en collaboration avec Nathalie Watteyne,
Nota bene, 2001.

Hôtel des brumes, L'instant même, 2002.

GEORGES DESMEULES
CHRISTIANE LAHAIE

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES
DU ROMAN QUÉBÉCOIS
200 PERSONNAGES DES ORIGINES À 2000

L'instant même

Maquette de la couverture : Anne-Marie Guérineau

Photocomposition : CompoMagny enr.

Distribution : Diffusion Dimedia

539, boulevard Lebeau

Montréal (Québec) H4N 1S2

© Les éditions de L'instant même 20003

L'instant même

865, avenue Moncton

Québec (Québec) G1S 2Y4

info@instantmeme.com

www.instantmeme.com

ISBN PDF : 978-2-89502-605-1

**Données de catalogage disponibles sur le site de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec**

L'instant même remercie le Conseil des Arts du Canada, le gouvernement du Canada (Fonds du livre du Canada), le gouvernement du Québec (Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC) et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Les auteurs de cet ouvrage ont bénéficié d'une subvention du Bureau de la recherche et de la coopération internationale de l'Université de Sherbrooke, par l'entremise de son programme d'appui aux activités de création et d'édition savante.

INTRODUCTION

Au commencement...

Au commencement, il y eut la curiosité, le plaisir d'explorer le corpus romanesque québécois, de connaître de nouvelles figures et de redécouvrir des personnages déjà rencontrés. Puis vint la volonté de cerner, de mieux comprendre les liens de parenté, parfois forts, qui les unissent. Ainsi, c'est à la fin des années 1980 que prit forme le projet du *Dictionnaire des personnages du roman québécois*¹. À l'époque, il s'agissait de regrouper une centaine de personnages issus de notre littérature nationale. Les ouvrages d'Ajame-Bruckner² et de Laffont-Bompiani³ sur la littérature française servaient de modèles. Cependant, ces dictionnaires s'appuyaient sur un corpus beaucoup plus étendu dans le temps et constitué d'œuvres consacrées par l'institution littéraire.

-
1. Les auteurs remercient Guy Champagne, instigateur du projet, et Christine Hamel, collaboratrice de la première heure, pour avoir donné le coup d'envoi à cette longue équipée littéraire.
 2. Pierre Ajame et Marion Bruckner (dir.), *300 héros et personnages du roman français*, Paris, Balland, 1981.
 3. Robert Laffont et Valentino Bompiani, *Dictionnaire des personnages littéraires et dramatiques de tous les temps et de tous les pays: poésie, théâtre, roman, musique*, Paris, Robert Laffont, 1984.

Or notre littérature est jeune et ses classiques restent, en bonne partie, à déterminer.

La littérature québécoise et ses classiques

Le projet a donc provisoirement cédé le pas à une entreprise intermédiaire : *Les Classiques québécois*⁴. À partir d'une trentaine d'œuvres jugées incontournables, nous avons montré que les figures européenne du sédentaire, américaine du nomade, et féminine, vecteur de modernité et de changement, se côtoient dans le roman québécois, qu'il s'agisse d'œuvres antérieures à la Révolution tranquille ou de textes plus récents.

Soucieux d'aller plus loin dans la recherche d'une cohésion au sein de la littérature québécoise, nous sommes revenus au *Dictionnaire*, de manière à élargir le portrait de famille que nous avons dépeint dans *Les Classiques québécois* et à le présenter par le biais des « héros » plutôt que des œuvres. Nous avons étendu notre sélection de personnages et choisi des textes parus entre les années 1837 (date de publication du premier roman écrit en français au Québec) et 2000.

Le personnage de roman

On conçoit généralement le personnage de roman comme un baromètre de l'imaginaire social dont il émane. Moins représentatif que le personnage de théâtre⁵, le protagoniste de roman demeure révélateur

4. Georges Desmeules et Christiane Lahaie, *Les Classiques québécois*, Québec, L'instant même, coll. « Connaître » n° 1, 1997.

5. Voir Georges Desmeules et Christiane Lahaie, *Les Personnages du théâtre québécois*, Québec, L'instant même, coll. « Connaître » n° 3, 2000.

des aspirations de tout un peuple ou de celles d'une communauté plus restreinte. Contrairement à son cousin dramatique, toutefois, le personnage de roman, cet « être de papier » voué à n'exister que dans un livre ou dans la conscience des lecteurs, n'a pas absolument à se réaliser par des actes. Il peut opter pour la réflexion, la remémoration ou simplement rêver à ce qu'il pourrait devenir. Par conséquent, entre l'entreprise guerrière et la méditation zen s'étale un large spectre, où le personnage de roman a tout loisir d'évoluer... ou de stagner.

Un certain nombre de préjugés perdurent au sujet du corpus romanesque québécois. Marionnettes ou éternels perdants, mères acariâtres ou filles perdues, ses protagonistes sont souvent catalogués de façon expéditive et leur psychologie s'en trouve injustement réduite. Notre échantillonnage se révèle plus nuancé. On rencontre, bien sûr, de multiples figures de sacrifiés et d'aliénés. Mais d'autres personnages, fiers et recherchant l'émancipation, traversent moult épreuves et arrivent à vaincre l'adversité. En outre, les jeunes protagonistes abondent dans le roman québécois. Ce sont parfois des individus à part entière, de faux enfants dont la lucidité effraie. Parfois aussi ces garçons et ces filles refusent le réel et se réfugient dans un monde imaginaire mieux adapté à leurs idéaux. Le protagoniste-écrivain pour qui rien n'a de sens en dehors des mots est une autre figure récurrente du roman québécois. C'est un être entravé, qui invente sa vie plutôt que d'agir. La figure de la mère, qu'elle soit soumise ou dominatrice, se fait de plus en plus présente au fil du temps, bien que ce rôle ne soit pas toujours aisément assumé. Il semble que la maternité entraîne son lot d'angoisses et de frustrations, sans toutefois priver totalement ces femmes d'instant de plénitude dérobés

au quotidien. Quant à la figure paternelle, jadis oppressante, elle a évolué, si bien que les pères des romans québécois récents, parfois plus immatures que ceux des œuvres antérieures, ne portent pas le poids de la paternité comme une fatalité. La figure de l'étranger se renouvelle et celle de l'homosexuel, voire du transsexuel, trouve à s'exprimer. Enfin, quelques personnages historiques hantent le paysage romanesque québécois : souvent, ils ne tiennent que des rôles secondaires ; parfois rebaptisés, ils servent de canevas à des personnages fictifs.

Le caractère bigarré de notre corpus national porte à croire qu'il serait fort complexe et inutilement restrictif de définir la psychologie du personnage de roman québécois ou de tenter de réduire cette famille haute en couleurs à quelques traits unificateurs. Tel n'est donc pas notre but en publiant ce dictionnaire, bien que des lignes de force se dégagent du corpus romanesque québécois, comme nous l'avons déjà démontré.

Le Dictionnaire : mode d'emploi

Chaque entrée du présent ouvrage est consacrée à un personnage marquant d'un roman. L'ordre est celui du nom propre du personnage (nom de famille suivi du prénom) à la suite duquel nous indiquons le titre du ou des romans le concernant, la date de la première édition de l'œuvre et le nom de l'auteur. Lorsque, dans un roman, un personnage n'est pas désigné par son nom véritable, l'entrée est faite à la dénomination courante, qu'il s'agisse d'un surnom (par exemple LA GROSSE FEMME) ou d'un prénom (par exemple JEANNE). Enfin, certains protagonistes n'ont pas reçu de nom ; nous les désignons par le terme ANONYME et les présentons selon l'ordre alphabétique des noms des auteurs.

Les personnages sont introduits par une fiche signalétique rapportant certaines informations fournies par l'auteur, soit : les autres noms par lesquels un personnage peut être désigné (c'est sous cette rubrique qu'on trouvera le nom véritable d'un personnage mieux connu sous une autre dénomination) ; son origine ethnique ou nationale (ainsi que sa confession) lorsqu'elle est précisée ; son âge (parfois même sa date de naissance) ; et ses caractéristiques physiques en respectant l'ordre d'apparition des traits au cours de la narration.

La fiche relève aussi les données chronologiques dévoilées par l'auteur : il peut ainsi s'agir d'indications temporelles très précises (date ou durée de l'action) ou de références à une époque plus ou moins définie, voire totalement imaginaire.

Finalement, nous avons extrait les renseignements concernant le lieu de résidence du personnage. Ici encore la nature des informations est très diversifiée, allant d'adresses complètes dans des villes réelles à des lieux purement fictifs. Dans la mesure du possible et lorsqu'il y a correspondance, les différents domiciles du personnage sont disposés dans le même ordre que les lieux de l'action.

Il va sans dire que les données varient d'une fiche à l'autre, que ce soit par leur nature ou par leur nombre, puisqu'elles dépendent des choix narratifs des auteurs. Mais nous croyons que ces renseignements liminaires permettront à d'éventuels chercheurs d'établir, par divers recoupements, les nouvelles typologies auxquelles un ouvrage de cette nature ne peut prétendre.

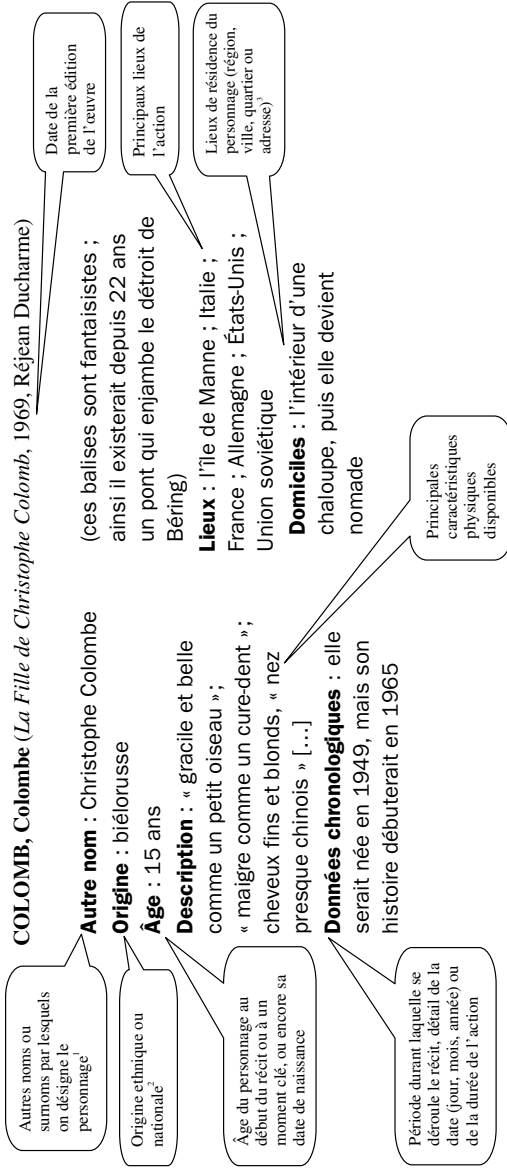
Suit un article qui, sans chercher à résumer le roman (bien que cela soit souvent inévitable), expose les principaux faits et gestes du personnage, ainsi que les

attributs psychologiques, sociologiques ou idéologiques qu'ils traduisent. Il s'agit là de données brutes, parfois réparties sur plusieurs romans puis réorganisées, par lesquelles se dessine le caractère du protagoniste. Par la même occasion, certains personnages secondaires sont mentionnés. Enfin, l'astérisque accolé au nom d'un personnage dans un article indique que ce dernier fait l'objet d'une entrée.

À la fin...

De nombreux personnages manquent à l'appel ; certaines présences étonneront. En limitant notre ouvrage à deux cents personnages, nous avons dû nous livrer à un choix difficile et accepter de nous rendre coupables de multiples omissions. Nous assumons le nécessaire inachèvement d'une telle aventure. Nous croyons tout de même avoir convié au banquet des personnages importants de la production romanesque québécoise, tout en rendant compte du chemin parcouru par ces héros et ces héroïnes qui, avec la venue de la modernité, sont passés de la certitude au doute, d'une identité relativement homogène à une identité trouble, en constante mouvance.

Exemple de fiche signalétique



1. Dans certains cas, le personnage est généralement désigné par un surnom ou un pseudonyme ; son nom véritable est alors précisé sous la rubrique « Autre nom ».
2. Lorsque le personnage est Québécois, ce qui est très fréquent, nous n'avons pas cru bon de le préciser. Cette catégorie peut aussi indiquer la nationalité du personnage au moment où se déroule l'histoire, ou encore sa confession.
3. Dans la mesure du possible et lorsqu'il y a correspondance, les différents domiciles du personnage sont disposés dans le même ordre que les lieux de l'action.

A

AGAGUK (*Agaguk*, 1958; *Tayaout, fils d'Agaguk*, 1969; *Agoak, l'héritage d'Agaguk*, 1975, Yves Thériault)

Origine: inuite

Âge: entre 15 et 18 ans

Description: trapu et musclé; visage buriné par les éléments; défiguré par un loup

Donnée chronologique: vers 1940

Lieu: le Grand Nord canadien

Domiciles: une tente de peau en été, un igloo en hiver dans la toundra au delà du Bouclier canadien

Être marginal dont la détermination n'a d'égal que son amour de la nature, du Nord et des traditions, Agaguk conteste le pouvoir abusif du chef du village, son père Ramook. En outre, il sent que les valeurs ancestrales de son peuple se perdent et qu'il devra s'humilier devant les Blancs afin d'assurer sa subsistance. Dès lors, il s'exile dans la toundra avec Iriook qu'il a choisie pour épouse. Son habileté à la chasse et son expérience lui permettent de survivre au cœur de cette contrée hostile dont il apprécie l'isolement. Il éprouve de l'admiration pour les habitants du Sommet de la Terre, c'est-à-dire le Grand Nord, et méprise ceux qui n'appartiennent pas à cette lignée. Brutal et instinctif, Agaguk ne tolère ni douceur ni tendresse de la part d'Iriook. Il s'en prend d'ailleurs souvent à elle, allant jusqu'à la violenter lorsqu'elle s'inquiète de ses absences prolongées. De même, il ne peut concevoir que l'enfant qu'elle porte puisse ne pas être un garçon. Au

moment de l'accouchement, il agresse sa femme qu'il croit possédée. Un garçon naît malgré tout : Tayaout*.

Agaguk peut être vindicatif et dangereux, puisqu'il tue Brown, un trafiquant blanc qui l'aurait roulé, en le brûlant vif. En revanche, il montre son courage en affrontant un loup qui les menace, lui et les siens ; Agaguk réussira à vaincre, non sans être grièvement blessé, le loup lui ayant arraché le nez et une partie des joues.

Plus tard, son visage méconnaissable et les propos d'Iriook déroutent les policiers venus l'arrêter pour meurtre. Entre temps, il a découvert la grande valeur de sa femme qui, non seulement l'a soigné, mais a subvenu aux besoins de la famille.

Sous l'influence de sa compagne, Agaguk comprend que le meurtre est une chose répréhensible. Affranchi des traditions, il refuse de remplacer son père à la tête du village. De surcroît, parce qu'il répugne désormais à tuer, Agaguk oublie les mœurs inuites et se rend à la demande d'Iriook en laissant vivre la fille que celle-ci met au monde. Un second fils naîtra cependant bientôt.

Apparemment vaincu par la civilisation, Agaguk va travailler dans un poste tenu par les Blancs. Ce faisant, il devient l'instrument de la déchéance des siens puisqu'il vend à ses nouveaux maîtres les sculptures sacrées de sa tribu. Ce geste lui vaut la mort de la main de son propre fils, Tayaout, qui exécute la sentence avec l'assentiment d'Iriook.

Confronté au monde des Blancs et à ses pièges, transformé par une femme volontaire, Agaguk triomphe de l'asservissement à une condition primitive mais riche de traditions, pour se voir assujéti à un ordre profane, celui de la recherche du profit.

AGNELI, Michel (*Le Sourd dans la ville*, 1979, Marie-Claire Blais)

Autre nom : Mike

Âge : jeune adolescent

Description : joues creuses, yeux brûlants; de « longues mains pâles » aux paumes moites

Données chronologiques :

après 1978 (quarante ans après les horreurs du camp de Mauthausen)

Lieu : vraisemblablement Montréal

Domicile : l'Hôtel des Voyageurs

Michel Agneli, que tous appellent Mike, est prisonnier d'un quotidien aliénant et de ses drames. « Seul être bon dans un lignage pervers », il assiste sa mère Gloria, une strip-teaseuse, malgré la tumeur au cerveau qui le condamne à une mort prochaine. Jeune homme auquel on peut se fier, il agit comme substitut de son propre père, assassiné lors d'un règlement de compte, auprès de ses frères et sœurs : Jojo, une enfant d'environ trois ans, Lucia, une adolescente prostituée, et Luigi, le digne fils de son père, qui se destine à une carrière de truand. Sa sœur aînée, Berthe, vit loin de cet enfer en poursuivant des études universitaires en droit.

En dépit de cette misère, Mike ressent « l'extase de vivre » et souffre du malheur des autres. Pour lui, Gloria est un symbole de douleur puisque, chaque soir, elle s'oblige à recevoir des hommes. Tim, un vieil alcoolique en deuil du chien qui l'accompagnait depuis de nombreuses années, suscite aussi sa pitié.

Bien que Florence Gray, une bourgeoise qui choisit l'hôtel pour se suicider, représente *a priori* l'inertie et l'indifférence, elle émeut l'adolescent. Celui-ci prend conscience, grâce à Florence, du fossé infranchissable entre les classes sociales, tout en partageant avec elle « ce désenchantement et cette lassitude qui suit une fébrile espérance ». Enfin, Mike s'attache à Judith, une jeune professeure de philosophie qui fréquente l'hôtel et que troublent profondément toutes les horreurs de l'histoire.

À l'instar de ceux qui l'entourent, Mike a conscience de son malheur. Néanmoins, il rêve d'évasion et songe constamment au voyage à San Francisco que lui promet sa mère. La fragilité de ses espoirs ne lui échappe pas mais, contrairement à Florence, il s'accroche à la vie.

Michel Agneli porte bien son nom. Il se soumet à l'inéluctable et accepte une mort prématurée et injuste afin de racheter les fautes des siens. «Lucide, comme tout ce qui souffre en ce monde», il marche, tel «un sourd dans la ville», comme si plus rien ne devait l'atteindre.

AGOAK (*Agoak, l'héritage d'Agaguk*, 1975, Yves Thériault)

Origine: inuite

Âge: jeune adulte

Description: presque mince; il a l'apparence d'un Blanc

Donnée chronologique: pendant la guerre du Viêt-nam

Lieu: le Grand Nord canadien

Domiciles: une maison à Frobisher Bay, dans le quartier Ikaluit; un igloo

Petit-fils d'Agaguk*, Agoak quitte tôt son village du Grand Nord pour suivre un cours commercial à Moosonee, en plus d'étudier l'informatique à Toronto et à Montréal. Puis, plutôt que d'entreprendre des études universitaires, il rentre au village afin d'épouser Judith à qui il a promis un avenir meilleur. Commis-comptable dans une banque de Frobisher Bay, il ne tarde pas à s'installer dans un confort moderne.

Or Agoak est rapidement confronté aux décisions qu'il a prises: non seulement Judith refuse de le suivre dans le Sud, mais elle conteste le fait qu'il adopte le mode de vie des Blancs, reniant ainsi ses racines. Agoak hésite alors entre des ambitions qu'il considère légitimes et son désir de demeurer Inuk. Extrêmement orgueilleux, mais doté d'une grande intelligence et d'un esprit pratique, il comprend que ses intérêts seront mieux servis s'il reste à Frobisher Bay où il pourra participer à l'avancement des siens.

L'équilibre précaire entre sens civil et sauvagerie qui caractérise la psychologie d'Agoak bascule lorsque deux Américains, riches et arrogants, violent Judith. Fou de rage, Agoak les tue, puis les émascule, déployant une cruauté insoupçonnée, exempte de la moindre retenue.

Contraint de fuir vers le Nord avec sa femme, Agoak renoue avec les coutumes de ses ancêtres ; les impératifs de la survie l'obligent à retrouver d'anciennes techniques de chasse et de pêche. Mais un fossé se creuse entre lui et Judith. De doux et attentionné qu'il était, Agoak se transforme en mâle dominateur.

Un jour, attaqué par un ours, il revient à l'igloo ensanglanté et mourant, mais repousse toute tentative de Judith pour le ramener vers la civilisation. La violence se poursuit alors qu'Agoak assassine une famille inuite puis deux policiers venus l'arrêter. Cette folie meurtrière culmine lors de la naissance de son premier enfant, une fille, qu'il tue aussitôt pour ne pas s'encombrer d'une bouche inutile. Agoak régresse inéluctablement, entraînant Judith avec lui.

D'abord jeune cadre ambitieux, Agoak se transforme en maniaque dangereux, une métamorphose troublante et incompréhensible. Faut-il en déduire que la barbarie sommeille toujours en l'homme civilisé, surtout si celui-ci est issu d'une société traditionnelle ? Il est plus probable que l'effondrement du monde d'Agoak a créé une névrose qui l'empêche de considérer posément la réalité. Il ne constitue pas le symbole d'un retournement inévitable des choses, mais bien un cas particulier, soit celui d'un être marqué par un destin terrible et dont les rêves ont été anéantis.

AISSÉLUY, Claire (*Pièges*, 1992, Gloria Escomel)

Origine: riomardienne

Âge: la quarantaine

Description: défigurée par des tortionnaires; arcade sourcilière gonflée et traversée par une entaille mal cicatrisée; un œil exorbité; une balafre à la joue tire la commissure gauche des lèvres vers le haut, tandis que la droite s'abaisse en raison d'une

blessure au menton; une opération de chirurgie esthétique lui redonne à peu près son apparence antérieure

Donnée chronologique: le début des années 1990

Lieux: Montréal; Marmonte, capitale du Riomar, pays imaginaire de la région du Rio de la Plata

Claire Aisseluy est une journaliste idéaliste et engagée qui milite pour Amnistie internationale. Elle mène des enquêtes dans des pays d'Amérique latine, en mettant parfois sa propre sécurité en jeu. Elle est d'ailleurs arrêtée, torturée, violée et défigurée dans une prison du Riomar, alors qu'elle cherche à retrouver Anna, une célèbre activiste.

Une fois rescapée, Claire devient malgré elle un instrument politique entre les mains de l'opportuniste Anna, qui a réussi à échapper à la prison. Le visage balafre de Claire fait d'elle un symbole de l'oppression du régime en place. Cependant, elle réprouve les tactiques de ses nouveaux alliés et dénonce les contradictions internes de chacun des discours dominants. Elle s'affiche ouvertement contre cette nouvelle forme de dictature, bien que son féminisme avoué nuise à la diffusion de son point de vue dans une région marquée par le machisme. En outre, l'homosexualité de Claire la rapproche de Dinorah, qui songe à mener une carrière politique mais dont l'orientation sexuelle constitue un sérieux handicap.

Après l'opération qui lui redonne son ancien visage, Claire reprend son travail de journaliste et commente la campagne électorale qui annonce un renouveau politique au Riomar, à la suite de la chute du pouvoir militaire. Si le parti socialiste auquel elle adhère ne remporte pas les élections,

elle demeure active en politique en se joignant au gouvernement de coalition.

Claire Aisseluy symbolise la flamme vacillante de la liberté d'expression dans ces pays où la manipulation de l'information est le fait de chacun des partis.

ALBA (*La Planète amoureuse*, 1982, Jean-François Somcynsky)

Origine: zéburienne

Donnée chronologique: un futur non précisé

Âge: 30 ans

Description: très belle, juste assez ferme et musclée, brune de cheveux et dorée de peau

Lieu: la planète Zébur

Sorte de Gaïa de la science-fiction, Alba est une jeune femme pleine de vitalité, rayonnante aux yeux de tous ceux et celles qui la côtoient. Esprit d'aventure, insatiable curiosité, courage et audace caractérisent cet être exceptionnel qui est aussi une pilote de navette spatiale de première classe. Alba est désignée par ses patrons, les dirigeants de la société Astronautica, pour remplir les missions les plus dangereuses, missions d'ailleurs toujours couronnées de succès.

Avide de nouvelles sensations, la jeune femme se rend seule sur Ménitar, un satellite inhabité de la planète Zébur, pour en percer les mystères. Au moment où elle foule le sol de Ménitar, Alba sent un lien charnel s'établir entre elle et la planète et elle éprouve un orgasme puissant, bien qu'elle ait connu auparavant des expériences sexuelles aussi nombreuses que variées. Elle succombe au pouvoir de séduction de Ménitar qui désire s'unir à elle dans un corps à corps réel, ce qui finit par arriver par l'intermédiaire de Tibor, un ami d'Alba, et cette dernière devient enceinte de la planète amoureuse.

ALBANIE (*Le Bruit des choses vivantes*, 1991, Élise Turcotte)**Âge** : 30 ans**Lieu** : Montréal**Données chronologiques** : de
1989 à 1990

Albanie vit une relation exclusive avec sa fillette de trois ans, Maria, depuis sa séparation, un an auparavant, d'avec le père de l'enfant.

L'attachement d'Albanie pour Maria semble décuplé par les horreurs universelles et quotidiennes que recèle le monde extérieur et que la mère ne peut accepter. Si elle avoue aimer les maisons et les glaciers, c'est peut-être qu'elle aime être enveloppée, mais aussi, sans doute, qu'elle craint de s'ouvrir.

Sensible et dotée d'une âme de poète, Albanie semble habitée par la peur d'être abandonnée ; elle s'intéresse d'ailleurs aux laissés-pour-compte qu'elle découvre autour d'elle, comme Agnès, une vieille habituée de la bibliothèque où Albanie travaille, qui entretient le souvenir de son frère disparu il y a fort longtemps, ou Félix, le jeune fils d'un voisin, dont la mère est partie sans demander son reste.

L'approche du quatrième anniversaire de sa fille, son amour naissant pour Pierre, un travailleur social compréhensif et doux qui a trouvé une famille d'accueil pour Félix, ainsi qu'un projet de voyage en Alaska en tête-à-tête avec Maria amènent une paix relative dans le quotidien d'Albanie et lui permettent de rester à l'écoute du bruit intime que font les choses vivantes.

ALBERTINE (*La grosse femme d'à côté est enceinte*, 1978 ; *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, 1980 ; *La Duchesse et le roturier*, 1982 ; *Des nouvelles d'Édouard*, 1984 ; *Le Premier Quartier de la lune*, 1989, Michel Tremblay)**Âge** : adulte**Lieu** : Montréal**Description** : ronde et très belle**Domicile** : l'appartement**Données chronologiques** : de
1942 à 1976familial de la rue Fabre, sur
le Plateau Mont-Royal

Albertine est mère de deux enfants, Thérèse* et Marcel*, quand son mari est enrôlé. Pauvre, elle doit cohabiter avec sa mère et les autres membres de la famille dans un appartement qu'elle juge trop petit pour eux tous. Très expressive dès qu'il s'agit de laisser paraître son mal de vivre et sa frustration, elle passe fréquemment, avec une rapidité étonnante, du rire aux cris hystériques.

Mariée à un alcoolique qui ne la comble pas, Albertine rend la vie impossible à ses enfants, pourtant doués, à qui elle refuse toute possibilité de s'illustrer. Elle nie d'abord l'incontestable génie musical de son fils et prétend qu'il cherche à l'humilier en faisant montre d'aptitudes interdites aux gens de leur classe. Elle va même jusqu'à le traiter de fou lorsqu'il fait preuve d'imagination, se rendant ainsi responsable de l'isolement et du désordre mental du jeune Marcel. De même, elle dénigre les honneurs faits à sa fille Thérèse dont on reconnaît la vivacité d'esprit.

Désespérée, Albertine souffre de ne pas être une mère comme les autres ; ses crises de rage lui permettent toutefois de se décharger de ses frustrations. Un temps, elle parvient même à se faire douce et se laisse attendrir par Thérèse qui n'en peut plus d'être rabrouée. D'abord, Albertine trouve cette expérience pénible, puis elle apprend à exprimer son amour pour ses enfants. En outre, avec le départ pour l'hôpital de sa belle-sœur, la grosse* femme, elle peut enfin assouvir son besoin de solitude. Mais cette sérénité ne dure pas. Lorsque Marcel révèle ses talents de pianiste, Albertine sombre définitivement, se croyant lésée, et interdit à l'enfant d'apprendre la musique.

L'attitude d'Albertine s'explique par son manque de culture. Femme défaitiste et complexée, elle n'a jamais lu et trouve d'ailleurs difficile de se concentrer sur tout ce qui dépasse le quotidien. Dépourvue de créativité ou de curiosité intellectuelle, elle semble incapable de rêver et, par le fait même, n'arrive pas à se découvrir un idéal. Elle préfère

se replier sur elle-même en demeurant rivée à ses romans-savons télévisés. Cette femme qui a trop bien appris à cacher ses émotions se sent écrasée par la vie.

Victime d'un système social qui la conditionne à rester pauvre, faible et ignorante, elle ne trouve nulle part l'élan nécessaire à son affranchissement.

ALMEVIDA, Rose-Alba (*Un habit de lumière*, 1999, Anne Hébert)

Origine : espagnole

Précision : de nationalité française

Âge : adulte

Description : « épaules rondes » ; « forte poitrine » ; « croupe rebondie » ; « jambes courtes » ;

« pieds légers » ; cheveux noirs et épais, qu'elle fait couper et colorer en blond vénitien

Lieu : Paris

Domicile : 102, rue Cochin, dans le V^e arrondissement

Concierge désœuvrée à l'âme vide, ainsi qu'en témoigne son nom, Rose-Alba Almevida vit dans l'illusion perpétuelle que son existence va changer et qu'elle pourra se libérer de sa loge de concierge comme de son aliénation quotidienne.

Rose-Alba rêve de toilettes onéreuses, dont une robe particulièrement provocante, qu'elle s'offre à même l'argent du ménage. Mais ces extravagances heurtent son mari, Pedro, un homme aux valeurs machistes solidement ancrées. Pourtant, comme l'affirme son fils Miguel, on ne peut pas résister à une telle toilette. Alors, puisqu'elle ne peut pas vivre de conte de fées, Rose-Alba affrontera son époux en faisant couper son abondante chevelure noire, pour se faire ensuite teindre en blond, comme si elle était en quête d'une nouvelle toison d'or ou de son innocence perdue. Au fil de ses amours de passage, elle recevra justement un manteau de fourrure, sorte de symbole de la reconquête de cette toison.

Mais c'est un troublant danseur noir, Jean-Ephrem de la Tour, qui la fera définitivement chavirer. Leur brève passion est lourde de conséquences puisque Miguel, amoureux du danseur, se suicide en se jetant dans la Seine, que Pedro dérive dans Paris et que Rose-Alba semble perdre la raison.

Rose-Alba incarne le dernier rempart d'une société traditionnelle, puisqu'elle surveille la porte d'entrée d'un immeuble où plusieurs cherchent tant bien que mal à vivre selon des valeurs immuables. Mais son propre désintérêt pour un ancien mode de vie confirme l'inévitable mouvance sociale.

AMAND, Charles (*L'Influence d'un livre*, 1837, Philippe Aubert de Gaspé, fils)

Description: petite taille, teint livide et pâle, cheveux noirs, l'œil brun presque éteint, enfoncé dans une orbite creuse

Données chronologiques: du 15 août 182... à 5 ans plus tard

Lieux: Saint-Jean-Port-Joli, sur la rive sud du Saint-Laurent; Québec; Cap-au-Corbeau, près de Baie-Saint-Paul; l'île d'Anticoste

Domicile: une chaumière

Charles Amand croit que les recettes alchimiques contenues dans *Les Ouvrages d'Albert le Petit* lui offrent la clé pour transmuter les métaux vils en or, et qu'elles indiqueront l'endroit où sont enfouis de fabuleux trésors.

Cependant, ses efforts pour s'enrichir restent vains. Sa première tentative exige le vol d'une poule noire, apparemment indispensable à ses opérations. L'assistant d'Amand se refuse à de telles pratiques et il n'en faut pas plus pour que l'alchimiste, un homme naïf et sans instruction, voie dans l'absence de l'objet fétiche la seule et unique cause de son échec.

Il se résout donc à travailler seul et entreprend de s'approprier une « main-de-gloire », c'est-à-dire la main desséchée d'un pendu. Non sans difficultés, il y parvient et entame alors

le long trajet du retour vers son domicile, voyage laborieux au cours duquel il rencontre des gens qui, par leurs conseils, le confortent dans ses résolutions.

L'alchimiste compte bien utiliser sa « main-de-gloire » et une chandelle fabriquée à partir de la graisse d'un mort (cette dernière n'est, en réalité, qu'une vulgaire bougie de suif) pour découvrir l'emplacement d'un trésor secret. Il se rend ainsi près de Baie-Saint-Paul, où se trouve une grotte réputée ensorcelée. Mais deux étudiants malicieux observent ses manipulations et, décidant de s'amuser à ses dépens, lui font croire que les cailloux contenus dans un tonneau constituent une fortune incalculable.

Une formidable tempête se lève, dont Amand réchappe, recueilli par les occupants d'un navire pirate. Comme il a tout perdu, il accepte de travailler avec eux comme manœuvre; il se retrouve à l'île d'Anticoste où il reste cinq années. La découverte fortuite d'un coffret contenant cinq cents dollars lui permet de retourner chez lui et de marier sa fille, Amélie, à Saint-Céran, un jeune médecin. Sa femme étant morte pendant son absence, il finit ses jours seul, en se consacrant entièrement à sa quête alchimique.

Charles Amand se laisse éblouir par les lumières de la science. Son imagination débordante et son peu d'instruction contribuent à faire de lui la victime de ses propres lubies.

ANNA (*Visions d'Anna ou Le Vertige*, 1982, Marie-Claire Blais)

Âge : 15 ans

Lieux : Montréal; la Floride; les

Donnée chronologique : après la guerre du Viêt-nam

Caraïbes

La révolte d'Anna prend racine dans son milieu familial. Sa mère, Raymonde, a épousé un artiste californien avec qui elle a brièvement mené une vie de bohème. Anna est née et a grandi dans ce contexte. Malheureusement, l'adolescente

constate avec amertume que ses parents, maintenant séparés, ont été récupérés par la société qui les rebutait. L'apparente indifférence des adultes et la souffrance qu'Anna voit partout autour d'elle la poussent au désespoir. Elle décide de s'enfuir et de vivre au milieu des parias.

Elle se rend en Floride, puis aux Caraïbes, pour suivre les *drifters*, ceux qui refusent tout ordre établi et vivent d'expédients comme le trafic de la drogue ou la prostitution. Elle se vêt de haillons, histoire de montrer sans équivoque son refus de la société, et s'intègre bien à ce nouveau milieu. Elle fait la rencontre de Tommy, un orphelin noir, et de Manon, sa compagne, dont le destin exacerbe la révolte d'Anna. Même après son retour à Montréal, le souvenir de ces deux jeunes gens continuera de la hanter.

Anna perçoit la vacuité de son existence et refuse de réintégrer un système où des «brutes séniles» ont déjà tout décidé pour elle. Elle ne peut tolérer le confort bourgeois, directement assimilable au conformisme, pendant qu'une partie de l'humanité crie sa détresse et sa misère.

Alexandre, le nouveau compagnon de Raymonde, réussit à raccrocher provisoirement Anna à l'univers des adultes en partageant à sa façon l'existence des sans-abri. La situation oblige Raymonde à une prise de conscience qui amorce un certain rapprochement entre elle et Anna. En fait, cette dernière n'est pas dupe de l'ambiguïté de sa position. Sa révolte ne disparaît pas pour autant, mais elle sait que, malgré l'horreur et la souffrance, il reste quelque espoir de sérénité.

Anna illustre l'intense conflit qui subsiste entre adultes et adolescents dans une société où les jeunes ont le sentiment d'être «une génération perdue». Elle exprime toutes les appréhensions légitimes de ceux qui ont à composer avec la menace nucléaire, les problèmes des pays en voie de développement et l'étendue de la misère. Anna aime la vie, bien que sa recherche d'absolu ne s'exprime pas toujours avec bonheur.

ANONYME a (*Prochain épisode*, 1965, Hubert Aquin)

Âge : 34 ans

Données chronologiques : après 1960 ; le récit du héros prend place entre le 26 juillet et le 4 août

Lieux : Montréal ; Suisse

Domiciles : le narrateur écrit son roman d'espionnage dans la

cellule CG19 de la prison de Montréal ; son histoire se déroule principalement à Lausanne et à Genève, où il semble avoir passé quelque temps à l'hôtel d'Angleterre

Emprisonné à Montréal pour activité révolutionnaire, un écrivain anonyme dans un état proche de la schizophrénie fait le vœu d'écrire un roman d'espionnage neuf, qui ignore toutes les règles du genre. Il crée un héros, Hamidou Diop, à qui il rend « la vie strictement impossible ». Or Diop disparaît très vite du récit, et c'est sa propre histoire que le prisonnier finit par raconter. Il s'identifie à un condamné qui tient tête aux autorités, et il se glisse alors dans son roman sans qu'il y ait de transition entre sa fiction et sa confidence. C'est pourquoi, jusqu'à la fin, on ignore si les êtres qu'il met en scène ont une existence extérieure à lui ou s'ils découlent de son projet littéraire.

Le double du narrateur se retrouve en Suisse, aux abords du lac Léman, avec pour mission d'éliminer un certain H. de Heutz, espion aux multiples identités qui travaille pour le gouvernement central du Canada et qui représente une menace sérieuse pour le mouvement révolutionnaire dont fait partie le narrateur. Une femme vient compléter le triangle : K, une alliée dont ce dernier est amoureux. Néanmoins, les apparitions fugitives et l'apparence floue de cette complice font d'elle un idéal mystique plus qu'une femme concrète.

Se préparant à commettre un meurtre, le narrateur affirme que « tuer confère un style à l'existence » et il entreprend d'étudier la couverture de son ennemi. Il découvre que de Heutz, un spécialiste de la guerre des Gaules, se fait aussi

passer pour Carl Von Ryndt, un banquier zurichois. Nullement désarçonné, il se lance à sa poursuite. Cependant, alors qu'il est sur les traces du premier, c'est le second qu'il devrait suivre et, à l'inverse, lorsqu'il veut rejoindre Von Ryndt, il devrait filer H. de Heutz. Quelques péripéties plus tard, l'homme qu'il poursuit affirme s'appeler François-Marc de Saugy et n'a rien à voir avec celui que recherche le narrateur ; c'est alors qu'une femme blonde (K?) surgit pour enlever celui qu'il croit être H. de Heutz. Ainsi le narrateur poursuit sa quête, admirant cet homme protéiforme dont il est presque désireux de prendre la place.

Son projet de meurtre avorte et il cherche à prendre contact avec K, avec qui il avait rendez-vous et qui ne l'a pas attendu. Désarmé, il revient à Montréal et demande une entrevue à son supérieur, mais il est fait prisonnier. Cette capture assure la circularité de son récit, en le ramenant à son point de départ : la prison de Montréal. Confus, le narrateur a du mal à conclure son histoire. Aussi modifie-t-il son intrigue de manière à fournir une fin qui le satisfasse.

Ce narrateur anonyme incarne le rendez-vous manqué. Il fait la chronique d'un dédoublement hors du commun : dans le but d'échapper à ses geôliers, il conçoit un double génial qui possède les noms que lui-même a perdus dans sa captivité. « [S]ymbole fracturé de la révolution du Québec », ce personnage d'aliéné, tenté d'éliminer un autre lui-même, espère recouvrer sa liberté, ainsi que l'amour d'une femme inaccessible.

ANONYME b (*Un homme est une valse*, 1992, Pauline Harvey)

Âge : 40 ans, à la fin de l'histoire

Donnée chronologique : le début des années 1990

Lieux : Montréal ; l'Europe ; États-Unis

Domiciles : un chalet au lac au Diable ; un appartement de l'avenue Mont-Royal, près de Henri-Julien

Cette femme se définit tant par son travail d'écrivaine que par ses rapports amoureux et, surtout, sexuels. Par le biais de deux partenaires représentant des stéréotypes de masculinité, Valentino Popofski, un homme doux, et surtout Shelling, qui incarne une virilité sûre d'elle-même, elle expose ses théories sur l'égalité des sexes.

Shelling, l'homme le plus « cochon » qu'elle ait rencontré, entretient d'abord une relation épistolaire avec elle avant de l'amener à Venise, une ville envoûtante pour l'héroïne, où ils s'adonneront à de multiples expériences sexuelles. Cette ville est un cadre propice pour ces jeux amoureux et pour des réflexions littéraires diverses. L'écrivaine intellectualise son lien avant tout charnel avec Shelling, dont l'amour frise la possessivité.

À travers ses voyages en Europe et aux États-Unis, mais aussi lors de ses séjours à Montréal, lieu qu'elle juge surnaturel, cette femme revendique un droit à la jouissance, en affirmant que la cohabitation du féminin et du masculin est essentielle à l'atteinte de la plénitude.

ANONYME c (*Le Pavillon des miroirs*, 1994, Sergio Kokis)

Origine: brésilienne

Âge: adulte ; il relate des faits de son enfance et de son adolescence

Description: de race blanche

Donnée chronologique: le héros est au Canada depuis 25 ans

Lieux: Rio de Janeiro ; apparemment Montréal

Installé depuis un quart de siècle au Québec dans un univers aseptisé, le narrateur songe à ses origines brésiliennes et à son rapport à la mort, profondément différent de celui des habitants de son pays d'adoption.

Il livre ses réflexions dans un récit autobiographique où il raconte la misère de sa famille. Il insiste sur les échecs répétés de son père, électricien et inventeur, rêveur américanophile,

qui pousse sa femme à transformer leur résidence en maison de passe afin de pouvoir envoyer leurs deux fils au collège. Le narrateur s'accoutume ainsi à la marginalité et à l'illicite, tout en y voyant une certaine noblesse, qu'il évoque dans son récit.

Avec le temps, le héros développe, en plus de son goût pour la lecture et la peinture, une solide misanthropie. Fasciné par l'idée de l'exil et par les langues étrangères, il part pour la France grâce à une bourse d'études avant d'aboutir au Québec, où il exorcise son « donjuanisme existentiel » dans ses confessions.

ANONYME d (*L'Hiver de pluie*, 1990, Lise Tremblay)

Autre nom : un jeune garçon handicapé l'appelle « Lissong »

Âge : adulte

Description : elle est grosse

Lieu : Québec

Domicile : à proximité du centre-ville

Ce personnage féminin dont on ne connaît jamais le nom ne s'aime pas, et lutte contre ses émotions et son propre corps, qu'elle camoufle sous d'amples vêtements. Sans profession fixe ni activités bien définies, à part un poste de commis dans un commerce aux rares clients, elle passe de longues heures à arpenter la vieille ville de Québec. Elle y retrouve l'atmosphère de son roman fétiche, *Le Cœur de la baleine bleue* de Jacques Poulin, dont elle lit et relit divers passages.

L'échec de ses rapports humains et la solitude qui en résulte s'expliquent autant par son attitude à l'égard de la vie que par les ratés de toutes sortes qui l'entourent. Elle fréquente ainsi Jean-Louis, un universitaire à la vie dissolue, Yves, un homosexuel et écrivain sans talent, de même que la grande fille qui partage son appartement. Aucun d'eux ne lui permet d'échapper à la déchéance.

L'écriture devient le seul refuge de cette femme murée dans le silence. Elle rédige de nombreuses lettres, peut-être destinées à Jean-Louis ou à un autre homme qu'elle a brièvement fréquenté. Elle n'envoie à peu près jamais ces lettres à leur destinataire, mais les range dans un cartable rose. L'échec manifeste de cette tentative de communication traduit ainsi son incapacité à s'engager, voire sa peur de le faire, mais l'aide à exprimer des sentiments authentiques dans un milieu où règne le « chacun pour soi ».

ANTOINE (*Le Cabochon*, 1964, André Major)

Âge : 18 ans

Description : un air de vaincu

Données chronologiques : de l'automne au printemps

Lieux : Montréal ; les

Laurentides

Domiciles : la maison familiale ; pendant quelques mois, une chambre de la rue Ontario

Aîné d'une famille de quatre enfants, Antoine doit porter le fardeau des attentes de ses parents qui font de lourds sacrifices pour lui payer un cours classique, mais exigent en retour qu'il travaille comme commis dans une pharmacie. Antoine ne se sent pas à l'aise dans l'univers fermé et austère du collège, où aucun échec n'est permis. Puis, dans un geste impulsif, il quitte son emploi. Ses parents le retirent donc du collège et l'envoient à l'école du quartier.

Ce revirement ravive les oppositions qui existent entre lui et ses deux frères conformistes, Jacques, étudiant à l'École de l'automobile, et Raymond, le favori de sa mère, mais le rapproche de sa sœur Sophie. Malgré sa forte tendance à se replier sur lui-même et à s'évader par ses lectures (*L'Étranger* d'Albert Camus, *La Condition humaine* d'André Malraux et les œuvres de Blaise Cendrars), Antoine découvre la richesse de la vie de son quartier en rencontrant Bob, un employé d'épicerie, et sa sœur Lise, qui se consacrent aux loisirs des jeunes.

C'est l'occasion pour Antoine, qui se considère lâche, de s'interroger sur la liberté, le sens de la vie et la lutte des classes.

Dans l'espoir de s'émanciper, Antoine cherche du travail. Il déniche un emploi de garçon à tout faire dans une boulangerie, mais ne gagne qu'un maigre salaire. Un peu malgré lui, il devient l'illustration parfaite de l'aliénation familiale, incapable qu'il est d'affirmer ses désirs ou le fond de sa pensée devant son père et sa mère. Il se montre désireux d'employer son énergie de manière constructive et de changer le monde à sa façon, mais n'a aucune idée de ce qu'il devrait faire. Il quitte sa famille et s'installe dans une chambre misérable où il s'enfoncé encore plus dans la solitude, pour aller au bout de son aventure. Renvoyé de la boulangerie, il effectue une sorte de retour à la nature dans les Laurentides. L'entreprise tourne rapidement au désastre, de sorte qu'après quelques jours de jeûne, Antoine est ramené chez lui par les policiers.

Devenu plus réaliste, Antoine sait qu'il ne peut pas changer le monde, mais cherche à mieux le comprendre. C'est pourquoi il entreprend des études en sciences sociales. Après avoir illustré la misère et l'aliénation de toute une classe, il incarne finalement un espoir latent, celui que pourrait amener la Révolution tranquille.

ASHINI (*Ashini*, 1960, Yves Thériault)

Origine : montagnaise

Lieux : le Grand Nord québécois ;

Âge : il meurt à l'âge de 63 ans

Sept-Îles

Description : plutôt mince et grand pour un Montagnais ;
épaules solides, bras musclés

À la suite de la mort de sa femme, deux mois plus tôt, Ashini se trouve confronté à la solitude primordiale. Il devient une sorte d'exilé dans l'immensité de son propre territoire, vivant de sa chasse et poursuivant une lente marche dont il

mesure l'absurdité. Ce fier Montagnais a conscience d'être un des derniers survivants de sa race et un des seuls à préserver les valeurs ancestrales. La mort de ses deux fils, surtout celle d'Antoine, l'aîné qui aurait pris la relève, le départ de sa fille pour servir le monde des Blancs, et la fuite inexorable de ses pairs vers le Sud, attirés par de belles promesses, confirment cette conviction.

Avant de disparaître, Ashini veut raconter sa rude existence irrémédiablement transformée par les difficiles rapports avec les Blancs. Sa critique de la soumission et de l'asservissement, son éloge de la liberté et des richesses de son peuple débouchent sur une illumination qu'il appelle la « Grande Pensée » : pourquoi ne deviendrait-il pas le porte-parole des siens pour témoigner de leur aliénation et de leur dépossession ? Investi de cette mission, il se rend à Sept-Îles où il rencontre Lévesque, le surintendant de la réserve des Indiens Betsiamits, pour lui faire part de sa requête.

Cet homme compréhensif ne parvient pas à convaincre Ashini de la futilité de ce qu'il exige : faire venir le premier ministre à lui pour le persuader de redonner aux Indiens la place qui leur revient au Canada. Il est difficile de savoir si l'attitude d'Ashini témoigne d'une grande naïveté ou d'une profonde sagesse. Après quelques appels, évidemment sans réponse, il ne lui reste qu'une solution : le suicide aux portes de sa réserve. Or on interprète ce geste comme la confirmation de sa folie. L'impénétrable Montagnais, qui mesure ses paroles et ses gestes, constate son impuissance par-delà la mort. Toutefois, il trouve dans l'autre monde la plénitude du savoir de sa race, sans les compromis que les Blancs ont imposés au fil des ans. Dans son ultime message, qu'il sait devant rester sans effet, ce personnage éthéré revendique la liberté non seulement pour son peuple, mais pour tous les humains qui ont à cœur le respect de leurs semblables.

AUBERT (*Le Petit Aigle à tête blanche*, 1994, Robert Lalonde)

Autre nom : le petit aigle à tête blanche

Âge : né entre 1905 et 1910

Description : petit et chétif; ses cheveux blanchissent d'un seul coup alors qu'il est encore jeune; un côté de son visage reste paralysé à la suite d'une engelure; il a une épaule tombante, séquelle d'un coup de fusil

Données chronologiques : à partir d'environ 1920 jusqu'aux années 1970

Lieu : le Québec

Domiciles : diverses demeures, toujours hors des grands centres urbains

Poète de grand talent, Aubert traverse le siècle en quête d'un paradis qu'il ne cherche pas dans ce qui est arrivé, mais dans ce qui pourrait survenir. C'est un rêveur, incapable de s'adapter à l'univers étriqué dans lequel il grandit, où il ne trouve qu'un seul livre, *Les Nourritures terrestres* d'André Gide. Il est le seul avec son oncle Aimé à fuir le village natal où resteront toute leur vie ses parents et son frère ennemi Vianney.

Aubert découvre sa passion pour les mots, et aussi son homosexualité, tant au collège que dans un camp de bûcherons où il fait office d'aide-cuisinier. Chez lui, la culture et la nature seront toujours associées. Mais son talent est trop grand pour que le poète puisse se confiner aux régions éloignées. Sa carrière est plus ou moins prise en charge par Pauline, la seule femme de sa vie, qui lui fera visiter l'Europe (et rencontrer inopinément son héros Gide) en plus de l'aider à diffuser ses œuvres, dont son premier recueil, *Diamant d'ombre*. Tous deux s'installeront ensuite dans une grande maison où ils recueilleront des orphelins affligés de divers handicaps. L'un d'eux, Romain, fait montre à son tour de dons artistiques.

Aubert demeure un être instable. Aussi sombre-t-il subitement dans une forme de dépression qui fait qu'on

l'interne de 1936 à 1945, et qui le coupe à la fois de ceux qui l'aiment et des tourments de la Seconde Guerre mondiale. À sa sortie de l'hôpital, il enseigne brièvement dans un collège. Mais il ne peut échapper à sa réputation sulfureuse et à ses penchants homosexuels, qui se cristallisent dans un drame dont Romain est la victime, tué par un engin explosif apparemment destiné à Aubert. C'est le premier d'une série de décès qui isolent de plus en plus le poète. Après la mort de Pauline, il retourne à l'asile, mais même s'il se coupe de nouveau du monde, Aubert occupe désormais une place importante dans l'histoire des ferments de la Révolution tranquille.

Toujours tenté par l'interdit et l'illicite, Aubert mène une existence en marge de son temps. Et s'il est perçu par ses contemporains comme un précurseur de la modernité au Québec, ce que suggère le titre de son dernier recueil, *Testament d'un enfant tué*, c'est peut-être un peu malgré lui.

AUGUSTIN, Blaise (*Angoisse play*, 1968, Jean-Marie Poupart)

Âge: 23 ans

Lieu: Montréal

Description: 5 pieds, 7 pouces;
240 livres

Domicile: un appartement de
3 pièces

Données chronologiques: la
fin des années 1960, entre le
21 juin et le 6 août

Blaise Augustin, qui a terminé son cours classique deux ans auparavant, mène une existence incertaine où ses aspirations ne semblent pas se réaliser. En dehors de ses activités de voyeur (il se plaît à épier ses voisines, deux jeunes femmes séduisantes), il cohabite, chastement, avec Anna, dont il ne sait presque rien. Celle-ci s'est imposée à lui quelques mois plus tôt et se garde bien de contribuer à l'entretien de l'appartement. Qui plus est, elle exacerbe la frustration de Blaise en dormant nue et en recevant d'autres hommes. Quelques jours

après le début du récit de Blaise, elle quitte l'appartement en prétextant que son colocataire la rendait folle.

Blaise trouve une échappatoire dans la provocation et l'autodérision. Cet homme malheureux affirme d'ailleurs que l'humour est le seul rédempteur de l'homme. Puisqu'il se sait peu attirant, il s'efforce de faire mauvaise impression sur les gens qu'il côtoie. De toute façon, de son propre aveu, il n'adhère à aucune doctrine ; les seuls principes qui l'intéressent sont ceux qui se présentent de manière agréable.

Il doit bien gagner sa vie malgré tout, ce qu'il fait en travaillant comme metteur en scène *underground*, au Paget, où il monte pour une certaine Corinne des spectacles dont la vulgarité provoque les « Bien-pensants ». Mais on ignore s'il réalise tous ses projets. Il finit dans la rue puisqu'il met le feu à son appartement plutôt que de rendre un tableau qu'il a obtenu d'un certain Planchon.

Blaise Augustin ne craint pas de passer son âme au peigne fin ni d'affirmer son propre génie et son mépris de Dieu. Il symbolise peut-être la solitude du créateur, prolige, mais sans pouvoir tangible.

AZALAÏS (*Azalaïs ou La Vie courtoise*, 1995, Maryse Rouy)

Autre nom : en se mariant, elle devient duchesse de Benqué

Origine : française

Âge : 13 ans, en 1094

Description : belle ; yeux noirs et vifs, bouche incarnate, petite et charnue, pommettes hautes et roses de santé ; peau blanche, chevelure luxuriante et

brune, aux reflets cuivrés ; corps plein et délié, pieds menus et mains délicates

Données chronologiques : de 1094 à 1114

Lieu : le sud-ouest de la France

Domiciles : le couvent de Saint-Laurent ; Poitiers ; le château de Comminges

Grâce à ses talents et à sa bonne éducation, Azalaïs, orpheline de mère et abandonnée par son père, parvient très

jeune à se tailler une place à la cour de Guillaume d'Aquitaine et à mériter l'amitié de la duchesse Philippa. Dans un monde où le rôle de la femme est strictement codifié, elle prouve au fil des ans sa valeur en tant qu'administratrice à Poitiers et châtelaine de Comminges, gérant habilement les difficiles rapports entre les divers acteurs de la cour.

Dernière survivante de sa lignée, elle est contrainte d'épouser Bernart, seigneur adoptif de la Moure, bien qu'elle ait deux prétendants : Hugues, seigneur de Beaumont, et le séduisant et dévoué Arnaut. Lors d'un tournoi, Bernart est tué par Hugues, devenu une brute avinée, mais le retour providentiel d'Arnaut sauve le bonheur d'Azalaïs. Bien qu'évoluant à une époque où les femmes ne peuvent exercer qu'un pouvoir très limité, Azalaïs mène une existence satisfaisante. Elle incarne un type de personnage très moderne, capable de contrôler sa destinée.

B

BARON (*Les Roses sauvages*, 1971, Jacques Ferron)

Autre nom : Baron est un surnom que lui donne sa femme

Âge : adulte

Description : grand et beau, toujours bien mis, mais empêtré dans son corps

Lieux : Montréal ; l'Acadie ; Maroc

Domicile : un bungalow de la banlieue

Baron représente dans un premier temps l'homme ordinaire qui s'est taillé une place enviable dans la société. Poli et prévenant, il plaît à tous et s'élève à un bon rythme dans la hiérarchie de la compagnie qui l'emploie.

Généreux et juste, Baron montre tout de même quelques défauts : peu perspicace, il est inapte à comprendre les

tourments profonds des gens qui l'entourent. Sans trop s'en rendre compte, Baron a enfermé sa femme, simple et soumise, dans un bungalow qui respire l'ennui. Trois ans de ce régime suffisent à faire d'elle une véritable névrosée, d'autant plus qu'elle possède des dons artistiques que Baron ne sait pas reconnaître.

La naissance de leur seul enfant, Rose-Aimée, ne fait qu'empirer les choses. La mère sombre dans une dépression qui la conduit au suicide, au désarroi de Baron.

Baron confie Rose-Aimée à un ami acadien et s'enfonce avec détermination dans son veuvage, continuant à gravir les échelons de la société. Lors d'un séjour au Nouveau-Brunswick, il fait la connaissance d'Ann Higgit, une femme ravissante avec laquelle il refuse cependant de refaire sa vie.

Ce voyage constitue une étape importante pour Baron, puisqu'il a enfin l'occasion d'affirmer sa conscience nationaliste. D'ordinaire, la réflexion reste laborieuse pour lui, la politique et la culture l'indiffèrent. De plus, il travaille pour une compagnie américaine et n'exprime jamais ses convictions. Ann sert donc de déclencheur à l'éveil de cette conscience, à partir de considérations sur l'âme chiac et l'identité des Acadiens. Hélas, Baron, qui ne comprend pas pourquoi son épouse s'est enlevé la vie, glisse lentement vers la folie, convaincu que sa femme vit à l'étranger.

Au retour de sa fille à la maison, Baron se révèle incapable de la rendre heureuse. De plus, son accession au poste de *manager* de sa compagnie coïncide avec la perte définitive de son équilibre mental. Il échoue à l'asile, après avoir tenté de retrouver sa femme au Maroc. Finalement, il se suicide à son tour. Plus tard, durant un séjour à Casablanca, Rose-Aimée reçoit toutes les lettres que son père avait envoyées à sa mère dans son refuge imaginaire. Elle découvre alors un homme bon, qu'une société sans âme a transformé en bourreau de travail insoucieux des besoins affectifs de ses proches.

BARRÉ, Vitaline-Adèle (*Le Cycle*, 1971, Gérard Bessette)

Autre nom : son nom de jeune fille est Francœur

Âge : 58 ans

Données chronologiques : une journée, au début des années 1970

Lieu : Montréal

Domicile : une grande maison de 9 pièces

Vitaline Barré est le pivot de sa famille. Ses agissements et les échos qu'ils suscitent auprès de ses enfants sont intimement liés à ceux de feu son époux, Norbert-Onésime, autour duquel tous sont réunis pour un dernier hommage.

Si les enfants Barré voient en Norbert un père bon, généreux et dévoué, Vitaline pour sa part a toujours entretenu des rapports tendus avec son mari. Elle n'a épousé ce dernier, de treize ans son aîné, que parce que ses parents l'y ont poussée. Toutes les nuits, elle a dû subir les assauts d'un homme qu'elle a fini par détester. Le rôle de perpétuelle servante qu'elle a eu à remplir à ses côtés, de même que de nombreux espoirs déçus, l'ont aigri. En réalité, le seul homme pour lequel Vitaline a eu de l'affection, voire une attirance physique, est son père.

Cependant, imprégnée de sentiments religieux, de la notion du devoir conjugal et d'obligations morales, Vitaline éprouve des remords à s'être refusée à Norbert dans les dernières années de sa vie, ce qui avait provoqué une séparation presque totale entre les époux.

Quatre de ses cinq enfants se réunissent au salon mortuaire : Berthe, Gaétane, Roch et Anita. Seul manque Julien, pourtant le préféré de sa mère. Berthe, parce qu'elle est aimée, se considère comme étant celle qui est promise au plus bel avenir, ce que Vitaline n'a jamais admis. Berthe a un enfant, Jacot, qu'elle a confié à sa mère. Roch, lui, n'a jamais connu l'amour et n'a pas supporté d'être laissé dans l'ombre au profit de Julien. À la veille de la quarantaine, cardiaque,

il est hanté par le spectre d'une mort qu'il croit imminente. Quant à Gaétane, elle reproche à Vitaline d'accorder plus d'attention à Jacot qu'à elle-même. Enfin, Anita semble la plus à l'aise financièrement, bien qu'elle reste dépendante affectivement de sa mère. Veuve à vingt-cinq ans, elle élève seule ses deux enfants.

En fait, l'ensemble de la famille Barré n'arrive pas à se défaire d'un étrange complexe d'infériorité et de servitude, découlant en bonne partie des attitudes de Vitaline, qui cherche trop à se réaliser à travers ses enfants. Cette femme n'a jamais mené sa vie à sa guise et se plie à de nombreux renoncements pour satisfaire aux exigences d'un idéal de perfection.

BEAUCHEMIN, Abel (*Race de monde!*, 1969; *Jos Connaissant*, 1970; *Don Quichotte de la démanche*, 1974; *Blanche Forcée*, 1976; *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel*, 1976; *Sagamo Job J*, 1977; *Una*, 1980; *Satan Belhumeur*, 1981; *Discours de Samm*, 1983; *Steven le Hérault*, 1985, Victor-Lévy Beaulieu)

Autre nom : Bibi-La-Gomme

Âge : 20 ans, en 1969

Description : maigre, barbu, le front haut et dégarni, longs cheveux, poitrine velue; son bras gauche est atrophié par la poliomyélite et il porte des lunettes; certaines femmes lui trouvent une «étrange beauté»

Données chronologiques : de 1969 à 1985

Lieux : Saint-Jean-de-Dieu; Montréal-Nord; Montréal

Domiciles : la ferme familiale; la maison de la rue Monselet; une chambre de la rue Saint-Denis; une série de chambres minables; un appartement, rue Notre-Dame. Dans sa fiction: un bungalow à Terrebonne, rue Kennedy; un vieux chalet, boulevard Gouin; une ferme en Mattavinie

Abel Beauchemin passe d'heureuses années à la ferme de Saint-Jean-de-Dieu, où il connaît la vie rude et sensuelle

qui caractérise les siens. Les premiers mois de son séjour à «Morial», alors qu'il a dix ans, s'avèrent plus ardues, car Abel tolère difficilement l'isolement relatif dans lequel la pauvreté de sa famille le confine. Mal dans sa peau, déraciné, Abel souffre. Sa seule défense devient le jeu avec les mots. Il annonce déjà le personnage froid et distant qu'il deviendra plus tard.

Dans les ruelles de son quartier, il s'initie au sexe et à la perversion; il reste une forte tête qui refuse toute autorité. Dynamique, il fonde un journal étudiant, *L'Insolent*, qui ne paraît qu'une fois. La carrière scolaire d'Abel se termine d'ailleurs abruptement puisque son père l'oblige à travailler.

Il lutte contre sa pénible existence par son cynisme et son détachement apparent. Grâce à une danseuse nue, Abel réussit même à entrer comme commis au service de la Banque Canadienne Nationale. Mais un de ses frères, «Machine Gun» Jean-Maurice, dévalise la succursale, et on congédie Abel. Par la suite, celui-ci subit une attaque de poliomyélite qui paralyse partiellement sa main gauche, celle dont il se sert pour écrire. Cela ne l'empêche pas d'entreprendre une immense fresque littéraire sur la vie de sa propre famille, qu'il intègre à une sorte de mythologie québécoise. Même s'il arrive qu'Abel fasse preuve de sensibilité, voire de générosité, il se réjouit des malheurs d'autrui qui font de lui un bien meilleur romancier.

Son œuvre creuse de plus en plus profondément le fossé entre lui et son père, qu'il voudrait pourtant convaincre de l'assister dans une ultime création sur «la grande tribu». Malheureusement, lorsque Abel fait mourir sa mère dans une de ses créations, son père le renie. Dix ans après son attaque de poliomyélite, Abel amorce une longue période de réclusion pendant laquelle il ne vit que de son œuvre. Il s'invente un monde presque exclusivement littéraire où se croisent des personnages du quotidien et des êtres farfelus, jusqu'à ce qu'une dépression vienne mettre à nu ses monstres et l'empêche désormais d'écrire.

Bien que ses romans lui procurent la célébrité et une aisance relative, Abel continue à rejeter toute forme d'autorité et ne se présente pas à Paris pour recevoir un prix littéraire. Bientôt, il ne pourra plus réintégrer sa famille. Sa grande quête se termine à la fois de manière grandiose et sordide. Il organise son suicide à même les pages de son dernier livre : crucifié au milieu de son œuvre, Abel se voit enfin sacré personnage à part entière.

Somme toute impuissant à s'adapter au réel, Abel reste insatisfait. C'est pourquoi il se voue à une œuvre qui l'entraîne aux limites de la vie et de la mort. Incapable d'accomplir de grandes choses, il passe enfin du côté de la fiction, une fiction sans doute plus vraie que nature. Son immense projet est ainsi achevé.

BEAUCHEMIN, Jos (*Race de monde!*, 1969; *Jos Connaisseur*, 1970; *Don Quichotte de la démanche*, 1974; *Sagamo Job J*, 1977; *Satan Belhumeur*, 1981; *Steven le Hérault*, 1985, Victor-Lévy Beaulieu)

Âge : né en 1939; son signe astrologique est le Poisson
Description : malgré sa laideur et ses lunettes, il trouve son corps beau, presque athlétique; il maigrit sans cesse
Données chronologiques : de 1969 à 1985

Lieux : Saint-Jean-de-Dieu; Montréal-Nord; Montréal; l'Ouest canadien
Domiciles : la ferme familiale; la maison de la rue Monselet; le soubassement de la rue Parc-Georges (dans la fiction d'Abel); le «Panshop» dans le quartier chinois (la Tour de Babel); un petit appartement au-dessus de la quincaillerie Ravary

Jos, l'aîné des Beauchemin, traverse une enfance sans histoire. Il s'agit d'un enfant complexé par son corps, généralement calme quoiqu'il soit sujet à de brefs accès de colère. Il partage avec la plupart des autres membres de sa famille

un intérêt peu commun pour le sexe. Acceptant difficilement sa misère, il rêve de devenir pianiste de concert et ne tarde pas à vouloir couper les liens qui le retiennent à la demeure familiale.

Jos entreprend un séjour de trois ans dans l'Ouest canadien, sur les traces de Louis Riel, en compagnie de son ami Satan Belhumeur*, qu'il a rencontré au cours d'un stage dans un asile d'aliénés, et qui est éperdument amoureux de lui. Il revient de cette aventure sensibilisé aux problèmes du peuple québécois, et cette conscience politique embryonnaire le porte à croire que tous ceux qui ont quitté le Québec pour les États-Unis avaient probablement raison de s'exiler. Jos se passionne pour l'alchimie, les drogues, les pathologies et les Livres Saints, des passe-temps qui entament sérieusement le maigre salaire qu'il touche au «Morial-Mort Supermarchette». L'amour de Marie, une danseuse vieillissante, aide Jos à sortir de cette impasse financière. *A priori*, le désir de Jos pour cette femme ne peut s'exprimer, mais peu à peu s'établit une solide relation entre eux, qui lui rendra sa dignité.

Sous la plume de son frère Abel Beauchemin*, une relation plus orageuse s'instaure entre Jos et Marie. En faisant l'amour avec cette dernière, Jos aurait brisé le lien qui l'enchaînait à sa mère et provoqué la mort de celle-ci. Il en perd la raison. C'est ainsi que, toujours dans la fiction d'Abel, il incarne le Sorcier de Longue-Pointe, une sorte de vampire qui parcourt la ville au volant d'une ambulance noire en prêchant une nouvelle religion qui permettra à la race des Porteurs d'Eau de sortir de sa misère.

Si ces écrits permettent à Abel de subtiliser à son frère son droit d'aînesse, en dehors de la fiction, Jos demeure un personnage attachant, humain, qui ne craint pas de se remettre en question.

BEAUCHEMIN, Steven (*Race de monde!*, 1969; *Don Quichotte de la démanche*, 1974; *Steven le Hérault*, 1985, Victor-Lévy Beaulieu)

Autre nom : enfant, Abel l'appelaient Tarzanette

Âge : environ 19 ans en 1969

Description : yeux d'un bleu très pâle, une tête de poète, de belles mains et un long corps ; il revient de son séjour à Paris plus maigre et barbu

Données chronologiques : de 1969 à 1985

Lieux : Saint-Jean-de-Dieu ; Montréal ; Paris ; Londres ; Dublin ; Montréal-Nord ; Drummondville

Domiciles : la ferme familiale ; divers appartements ; une chambre dans un hôtel qui donne sur les jardins du Luxembourg ; la maison de la rue Monselet

Steven, le fils cadet des Beauchemin, lutte afin de trouver son identité au sein d'une famille aliénante ; il emploie toute son énergie à reconstituer l'harmonie familiale détruite par le génie littéraire malfaisant de son frère ennemi, Abel Beauchemin*. Comme ce dernier, Steven passe une enfance heureuse, mais lorsque la famille émigre à Montréal, les choses se gâtent. Sa vocation voit le jour à ce moment : il veut devenir «le poète de la crasse». Désespéré tout autant par la ville que par sa famille, il prétend être né au milieu de fous obsédés. Personnage le plus positif et le plus généreux des Beauchemin, Steven s'attache à devenir vertueux. Plutôt effacé, il ressurgit quand un prix pour son essai sur Victor Hugo le mène à Paris. Il y reste quinze ans, occupant un poste à temps partiel dans une maison d'édition. Sa sœur Gabriella, avec qui il entretient une relation incestueuse, le rejoint et ils partagent des années de bonheur au cours desquelles Steven écrit d'innombrables lettres destinées à Abel.

Après avoir visité Londres et Dublin sur les traces de James Joyce, Steven décide de revenir à Montréal avec sa sœur, bien qu'il craigne les réactions de ses parents à l'égard de leurs amours. Il retrouve une famille disloquée, minée par l'inquiétude et le désespoir. Lorsqu'il voit son père, devenu

plus ou moins fou, Steven apprend que cette situation aurait été causée indirectement par Abel qui, dans un téléroman, se serait permis de faire mourir sa mère. Steven se lance alors à la poursuite du frère honni.

Les deux frères ne se rencontrent qu'une fois. À cette occasion, Abel laisse à Steven ce qu'il affirme être une partie de son œuvre ultime sur la famille Beauchemin et il disparaît de nouveau. Le manuscrit se révélant être une farce monumentale, Steven continue de rechercher son frère. Appâté par « Machine Gun » Jean-Maurice, un autre de ses frères, Steven se rend dans un motel de Drummondville. Au moment où il tente de pénétrer dans la chambre d'Abel, il tue involontairement ce dernier au moyen d'une arbalète attachée derrière la porte. Abel, le romancier, a choisi le suicide, avec la complicité forcée de Steven, le poète.

Ayant goûté à une vie facile, hors des lois oppressantes de la famille Beauchemin, Steven retrouve péniblement les siens. Son œuvre à lui reste inachevée, impuissante à restaurer l'harmonie familiale sans Abel Beauchemin, le double de Victor-Lévy Beaulieu.

BELHUMEUR, Satan (*Jos Connaisseur*, 1970; *Satan Belhumeur*, 1981, Victor-Lévy Beaulieu)

Autres noms : Kid the Killer; Déchet de Satan; Lame de Couteau

Origine : juive

Âge : adulte

Description : yeux ronds et noirs, peau vineuse; laid et barbu

Donnée chronologique : vers 1970

Lieux : Montréal; Montréal-Nord; l'Ouest canadien

Domiciles : un taudis de la rue Prince-Arthur; l'asile Saint-Jean-de-Dieu; une grange désaffectée près de Rivière-des-Prairies; une sorte de tonneau en plein milieu de la rue Monselet

Satan Belhumeur connaît une « enfance sanguinaire ». Il passe sa jeunesse dans un taudis à écouter son grand-père,

vaguement rabbin, lui enseigner la religion juive. Or il n'atteint jamais l'idéal de perfection qu'on lui inculque, en bonne partie à cause de son père, Sam, qui l'élève avec brutalité. Enfant difficile dont les seules passions consistent à voler et à tuer, Satan ne s'amendera pas à la mort de sa mère. Désaxé, il fraie avec la racaille de la métropole. Dans un accès de folie, il tue la maîtresse de son père et on l'interne.

Libéré, Satan cherche à reprendre contact avec la réalité, mais il n'échappe pas à ses perversions. Ses deux principales activités sont la prédication, qu'il exerce dans les rues entourant sa modeste demeure, et l'onanisme, qu'il pratique en plein cœur de la ville. De plus, il souffre de crises épileptiques et se prend pour une sorte de messie.

Un long voyage dans l'Ouest canadien, sur les traces de Louis Riel, font découvrir à Satan son attirance pour Jos Beauchemin*. De retour à Montréal, il suscite le désordre et est menacé d'exclusion par les autorités municipales. Mais Abel Beauchemin*, le frère de Jos, lui suggère de se présenter comme candidat du parti Rhinocéros aux prochaines élections pour garantir son impunité. Satan relève le défi et soulève l'enthousiasme de la population. Mais il loue une chambre minable pour s'isoler et se «guérir» de ses besoins impérieux en se châtiant, prélude à l'acte par lequel il s'enlève la vie.

BELLEROSE, Hyacinthe (*Le Canard de bois*, 1981; *La Corne de brume*, 1982, Louis Caron)

Autre nom : le Berluseau

Âge : de 25 à 73 ans

Description : épaules larges, poitrine puissante, bras noueux, cheveux noirs rejetés de chaque côté de la tête, yeux noirs, lèvres généreuses

Données chronologiques : de janvier 1837 à l'hiver 1885

Lieux : Port-Saint-François; Long-Bottom; les Bois-Francis; Australie; San Francisco

Domiciles : une cabane sur une concession; un camp; Sydney et la brousse; une petite ferme

La vie de Hyacinthe Bellerose est durement marquée par le destin. Fils de cultivateurs pauvres, qui tirent de leur terre à peine de quoi payer leurs redevances au seigneur anglais, il a peu d'instruction, comme la majorité des paysans de l'époque.

Pourtant, Hyacinthe ne se laisse pas affecter par ce lourd héritage. Amoureux d'une jeune fille de famille plus aisée, il aspire à mener avec elle la vie rude de colon et de défricheur dans les Bois-Francs, une terre pleine de promesses lui semble-t-il. Ainsi, après un mariage que plusieurs jugent inacceptable, Flavie et lui s'installent dans leur nouveau domaine.

Or, avec ses hivers rigoureux et sa nature sauvage, la région des Bois-Francs tient plus de l'enfer que du paradis espéré. Après cinq ans de peine et de sueurs inutiles, Hyacinthe revient au village de Port-Saint-François avec, pour toute fortune, quelques effets dans sa poche en peau de loup, un enfant d'origine irlandaise, Tim Bellerose*, que lui et Flavie ont adopté, et, dans son traîneau, le cadavre de sa femme, victime du choléra.

Les déceptions accumulées, surtout la mort de sa Flavie bien-aimée, jettent Hyacinthe dans un désespoir et un mutisme profonds. De nature introvertie, il ne laisse rien voir des sentiments de révolte qui l'habitent. Avec Tim, il retourne vivre sur la terre paternelle, avant de s'éveiller aux injustices que subissent son père et ses frères, exploités par les conquérants.

Parce que Hyacinthe ose protester et résister, ses réparties cinglantes sont interprétées, malgré la sagesse de ses actes, comme autant de provocations par le marchand Smith, le notaire Plessis, l'abbé Mailloux et par la plupart des gens, qui craignent des représailles. Son cercle d'amis se résume bientôt aux marginaux.

Son attitude, scandaleuse pour certains, paraît audacieuse aux yeux des membres du parti des Patriotes, qui s'élèvent contre ces injustices avec de plus en plus de détermination.

Le major Hubert, député de Port-Saint-François, voit en Hyacinthe un porte-parole idéal, surtout en ce temps d'élection. Hyacinthe accepte de travailler pour lui et de témoigner en sa faveur au cours de la campagne électorale qui l'oppose au notaire Plessis, représentant des Bureaucrates, alliés aux Anglais. Lorsque la situation politique s'aggrave, il se trouve enrôlé dans un groupe de partisans qui tentent de se soulever contre le régime. Impuissant devant les soldats anglais, le groupe bat en retraite avec Hyacinthe à sa tête. Ce dernier, conscient qu'ils n'ont aucune chance, tente de négocier le retour des rebelles à leur demeure sans effusion de sang ni représailles. Mais le notaire Plessis est tué par un Patriote fanatique.

Hyacinthe est condamné à l'exil en Australie. Avec d'autres parias, il s'échappe et refait sa vie aux États-Unis où il accumule une certaine fortune. Septuagénaire, il décide de revenir finir ses jours dans son village natal, où il meurt comme il a toujours vécu, seul, incompris, mais fidèle à ses convictions profondes.

BELLEROSE, Tim (*Le Canard de bois*, 1981 ; *La Corne de brume*, 1982, Louis Caron)

Autre nom : son nom de naissance est Timothy Burke

Origine : irlandaise

Âge : de 9 à 53 ans

Description : cheveux très frisés et roux ; assez copulent à l'âge mûr

Données chronologiques : de 1840 environ au 19 août 1885

Lieux : les Bois-Francs ; Port-Saint-François ; l'île Lozeau ; New York ; Nouveau-Brunswick

Domiciles : une cabane sur une concession ; une ferme ; divers bateaux

D'origine irlandaise, Tim Bellerose n'en est pas moins, par son éducation et sa situation sociale, un véritable Canadien français. Adopté par Hyacinthe Bellerose*, il a pu comprendre très jeune que la misère et l'injustice sont le lot

des Canadiens exploités par les Anglais privilégiés. Contrairement à son père, qui se battait avec et pour des idées, Tim se bat pour lui-même, avec toute la force de sa nature belliqueuse, afin de se sortir de sa condition de pauvre cultivateur.

Avec l'aide de son épouse, Émilie Létourneau, il fait prospérer un temps la ferme Lozeau que sa femme a reçue en dot. Très vite, une ambition plus grande le dévore : il obtient un prêt important pour la construction d'un navire marchand. Son créancier, le commerçant Benjamin Lévis, a grande confiance en cet homme plein d'énergie et d'idées, qui ose mettre en branle des projets d'envergure, contrairement à la plupart de ses compatriotes.

Le succès des premiers voyages de *L'Émilie* laisse présager un bel avenir pour Tim. En peu de temps, il fait des affaires avec toutes les villes le long du Saint-Laurent et se rend même jusqu'à New York pour vendre ses cargaisons d'anguilles. Poussé par la réussite, Tim se rend alors au Nouveau-Brunswick où il désire faire le commerce du bois, toujours en demande en Europe. Il acquiert alors un navire mal en point, et paye cher son impatience lorsque le navire coule dès le deuxième voyage.

De plus, la débâcle du printemps détruit *L'Émilie*, de sorte que Tim se retrouve criblé de dettes et à son point de départ : à la ferme de l'île Lozeau. Mais il ne se laisse pas abattre. Engagé comme chef draveur dans une petite entreprise, il construit un moulin et une scierie. Mais son beau-père bâtit un autre moulin plus haut sur la rivière pour lui faire concurrence. Lorsque ce dernier met accidentellement le feu à son propre moulin, tous croient Tim responsable.

Dès lors, Tim perd du terrain dans sa bataille pour s'élever au-dessus de sa condition. Par des manœuvres plus ou moins douteuses et son attitude vindicative, il multiplie les ennemis et perd le respect de sa femme puis, finalement, l'appui et l'affection de ses fils. Il les entraîne néanmoins

dans une dernière entreprise de coupe et de transport de bois sur le fleuve. Aveuglé par son orgueil et son obstination, Tim périt, emporté par les flots.

BÉRUBÉ, Milien (*Les Grands-Pères*, 1971, Victor-Lévy Beaulieu)

Âge : environ 80 ans

Description : ventre plat et dur, sourcils broussailleux, cheveux blancs, peau plissée; il n'a plus qu'une seule dent et des moustaches « comme des cornes »

Lieux : Saint-Jean-de-Dieu; Montréal

Domicile : la maison familiale près de la rivière Boisbouscache

Le vieux Milien Bérubé, grand-père maternel d'Abel Beauchemin*, arrive au crépuscule de sa vie. Le décès de sa seconde épouse lui fait comprendre qu'il ne pourra retarder très longtemps sa propre échéance. Il sort de chez lui pour quérir de l'aide et profite de l'occasion pour se remémorer le passé.

Pendant plusieurs années, Milien connaît, auprès de sa première femme, une relation qui, bien qu'empreinte de silence, semble harmonieuse. Milienne affiche des rondeurs et une tranquille placidité. Son mari éprouve pour elle un désir comparable à celui qu'il ressent pour la terre, son seul véritable amour. Cultivateur dévoué, Milien entretient avec sa terre une relation pratiquement charnelle, ne pouvant résister à la sensualité qu'il retrouve dans toute vie animale ou végétale. Même les déchets organiques l'obsèdent au point qu'il ne peut s'empêcher de revenir sur des souvenirs plus ou moins flous de coïts avec des animaux.

En fait, la terre revêt une telle importance pour Milien qu'il part avec son ami, Chien Chien Pichlotte, et deux autres hommes, s'appelant tous deux Milien, pour le grand « Moréal », où habite désormais sa descendance. Il veut réunir son clan, menacé par la dispersion, et essayer de se raccrocher

au passé et à la vie. Mais aucun des membres de sa famille n'accepte de le suivre.

Après cet échec, Milien, un homme violent, vit dans une hostilité perpétuelle avec sa deuxième épouse, également prénommée Milienne. Celle-ci est cependant tout le contraire de la première; sèche, aride, elle lui refuse tout plaisir, ne prenant la parole que lorsqu'elle est en colère. Ainsi, Milien lutte contre ses cauchemars et sa nouvelle et définitive solitude. Le seul lien qui semble encore le rattacher au monde est son ami Pichlotte, un être équivoque. On peut d'ailleurs se demander si tous les personnages que Milien rencontre au cours de sa promenade ne sont pas des créatures issues de son cerveau confus. Condamné à vivre avec un passé incertain, à l'intérieur duquel il est impossible de distinguer les véritables fantômes des faux, il se dirige, impuissant, vers la mort. Vieil homme multiple, Milien est un condensé des «grands-pères», du titre.

BLAUDELLE, Antoine (*Les Portes tournantes*, 1984, Jacques Savoie)

Âge: 10 ans

Lieux: Québec; Campbellton

Domicile: le studio de son père, près des plaines d'Abraham

Bien qu'encore enfant, Antoine Blaudelle a souvent des réactions d'adulte. Lucide, il analyse l'échec de la relation entre ses parents et provoque leur réunion.

L'éducation du garçon accuse pourtant de graves lacunes. Toujours incapable de lire ou d'écrire à dix ans, Antoine ne va à l'école que s'il lui en vient l'envie. Il faut dire que le départ de Lauda, sa mère, un an plus tôt, a laissé son père, Madrigal Blaudelle, un peu désemparé. Cet artiste-peintre au caractère

bouillant a bien de la difficulté à mater son fils exubérant. En fait, il le laisse plus ou moins à lui-même.

Antoine passe le plus clair de son temps à jouer au piano quelques pièces faciles. Il enregistre aussi des cassettes audio qu'il envoie à sa mère.

Antoine parle de son père et du tournant que prend l'existence de ce dernier depuis qu'il a reçu un mystérieux Livre Noir qu'il passe de longues heures à lire et à relire. En fait, ce sont les lettres que sa mère, Céleste Beaumont, une pianiste de jazz des années quarante, lui écrivait alors qu'il était enfant, mais qu'il n'avait jamais reçues parce que cette femme originale choquait la famille bien-pensante de son père et de la société de Campbellton.

Les cassettes d'Antoine constituent le seul lien entre Blaudelle et Lauda. Cette dernière a quitté les siens parce qu'elle était incapable de supporter plus longtemps les lubies de son mari. Bien qu'Antoine sache que ses parents ne peuvent pas vivre en harmonie, il les oblige à se revoir, permettant à Madrigal de vaincre ses démons intérieurs.

Authentique et passionné, Antoine Blaudelle pose un regard original sur la vie. Sa sagesse enfantine et sa vivacité lui permettent de réaliser son vœu le plus cher : retrouver sa famille réunie.

BLOCK, Charles (*L'Emprise*, 1979, Gaétan Brulotte)

Origine : inconnue

Lieu : une ville moderne

Âge : 40 ans

Écrivain réaliste, Charles Block choisit des sujets qu'il décrit minutieusement, parfois même en adoptant des méthodes scientifiques. Il a acquis l'aisance financière en publiant un pamphlet contre l'argent. Fasciné par ses propres rêves, il s'attache à les interpréter en vue de les incorporer à ses textes.

En quête d'un nouveau sujet, Block remarque un curieux individu du nom de Barnes, qui semble incarner tout ce qu'il n'est pas. Muni de son appareil photographique, il le pourchasse littéralement et décide d'en faire le protagoniste de son prochain roman. Or Block subit l'influence de son futur personnage, bien que les premières modifications semblent anodines ; il adopte d'abord la tenue relâchée, puis l'étrange démarche de Barnes. Mais lorsqu'il découvre que Barnes pratique l'onanisme dans des lieux publics, Block remet en question son projet d'écriture. Barbara, une amie, l'encourage à continuer, en lui faisant valoir que le rôle de l'écrivain consiste à dépeindre la vie sous tous ses angles.

Fidèle à ses principes de rigueur, Block entreprend des recherches sur la masturbation à travers les âges. Découvrant la constante intransigeance de la société, il en vient à éprouver de la sympathie pour son personnage. Un jour, Block est témoin d'une séance d'exhibitionnisme conduisant à l'arrestation de Barnes ; il comprend que celui qu'il considère maintenant comme son double est traité par des psychiatres. Enfin, il apprend avec consternation que Barnes écrit lui aussi.

Apparemment envoûté, Block fait sien les comportements de son personnage et se met à flâner dans les rues. Libéré, Barnes réapparaît, et cette rencontre déprime Block au plus haut point. Pris d'une étrange folie, il s'engage dans une série d'actes visant à percer tous les secrets d'un personnage qui lui échappe. Persécuté, Barnes reprend ses mauvaises habitudes et il est interné de nouveau, pour être finalement castré. Cette nouvelle porte un coup fatal à l'écrivain, qui se sent responsable de ce qui arrive à son autre lui-même. Il sait que Barnes l'a précédé à l'asile pour lui préparer une place.

Block, par son rapport à Barnes, illustre le caractère vampirique de l'acte de création. L'auteur paie de sa raison la témérité d'avoir suivi son *alter ego* de l'autre côté du miroir. Cependant, cet artiste qui voulait plaire grâce à des

œuvres édifiantes a compris qu'il devait se rendre au delà de la description des événements pour accéder à l'expression de l'altérité. Ne cherchant plus l'adhésion du lecteur, il préfère désormais le choquer, tout comme Barnes jouit lorsqu'il suscite une réaction de crainte ou de dégoût chez le spectateur. Entraîné par son double, Block devient acteur plutôt que simple chroniqueur.

BLONDEAU, Benoît (*Le Troisième Orchestre*, 1996, Sylvain Lelièvre)

Autre nom : Big Ben

Âge : de 14 à 16 ans

Description : petit, il paraît plus jeune que son âge

Donnée chronologique : le milieu des années 1950

Lieu : Québec

Domicile : l'appartement familial de la Huitième Rue à Limoilou

Le caractère de Benoît Blondeau se forme tout particulièrement durant son adolescence dans une famille éclatée. Alors élève du cours classique au collège de Limoilou, il fait la rencontre d'Hubert Ross, habitant la haute-ville, qui vient d'être renvoyé du collège des jésuites pour avoir publiquement dénoncé un curé homosexuel et pédophile.

Les deux garçons pareillement doués pour les études deviennent d'excellents amis. En plus d'initier Benoît à des auteurs modernes, par ailleurs mis à l'Index, Hubert se passionne pour Eddy Duchin, un *jazzman* d'avant et d'après-guerre, dont la musique inspire Benoît. Pianiste autodidacte, celui-ci perfectionne ses propres arrangements. Son talent lui vaut d'être invité dans la maison cossue de son ami, sise dans la rue Bougainville, et d'y rencontrer Marjorie, la mère d'Hubert, une séduisante veuve, musicienne elle aussi. C'est le coup de foudre entre eux.

Cependant, Hubert, qui multiplie les frasques, est renvoyé une fois de plus du collège et sombre dans l'alcoolisme,

sans être parvenu à entraîner Benoît, qui gagne la confiance de Marjorie par sa bonne conduite. Grâce à elle, Benoît monte son premier spectacle, un récital Prévert, avec une jeune chanteuse, Sarah, qui lui ouvrira les portes de la sexualité. Bien que le public ne soit pas au rendez-vous et que la famille Ross reparte pour les États-Unis, Benoît acquiert l'assurance nécessaire à son émancipation vis-à-vis de sa mère, puis renoue avec son père de même qu'avec l'autre versant de sa famille éclatée.

BOISSONNEAULT, Florent (*Le Matou*, 1981, Yves Beauchemin)

Âge : de 26 à 28 ans

Description : cheveux blonds

Données chronologiques : de 1974 à 1976

Lieux : Montréal ; Key West ; Sainte-Romanie

Domiciles : 4830, rue Marquette ; 742, rue Émery ; une gare désaffectée

Florent Boissonneault, petit employé d'un disquaire anglophone de Montréal, rêve de faire fortune. Son plus vif désir consiste à posséder un restaurant de cuisine québécoise où il allierait indépendance financière et bonne chère.

À la fois naïf et intraitable, il se révèle prêt à tout lorsqu'il désire obtenir quelque chose. Le piège dans lequel il saute à pieds joints souligne d'ailleurs sa candeur : sous prétexte d'aider le jeune homme, Egon Ratablavasky, un vieillard richissime mais mal intentionné, lui propose ce qui semble une affaire en or. Florent se porte ainsi acquéreur du restaurant La Binerie.

Son bel enthousiasme n'est pas partagé par tous les membres de son entourage. Bien que son père soit rayonnant de fierté en apprenant la nouvelle, sa femme, Élise, l'incite à la prudence. C'est d'ailleurs sur ses conseils qu'il s'associe à un ancien confrère : Slipskin. De plus, Florent engage un

nouveau cuisinier, Aurélien Picquot, un ami français qui travaillait au Château Frontenac. Celui-ci transforme le petit restaurant en relais gastronomique.

Puis Florent sombre dans une dépression suspecte qui le porte à se désintéresser de son entreprise. Contraint de revendre sa part pour une bouchée de pain à son associé, Florent comprend que Slipskin l'a drogué. Pire encore, il découvre que Ratablavasky, qu'il considérait jusqu'alors comme son bienfaiteur, se dresse contre lui.

Florent reprend espoir grâce à son cousin, l'abbé Jeune-homme, et à la mère de celui-ci, une femme très fortunée qui s'est installée en Floride. Mise au courant des difficultés financières de Florent et de la grossesse d'Élise, elle invite le couple dans son manoir de Key West. Mais la tante, malade, les quitte pour se faire soigner à Cleveland ; elle confie à Florent le soin de veiller à la réalisation de son propre plan, soit la réfection du manoir et sa transformation en casino. Il se met à l'ouvrage et réussit à mener la construction à terme avant le retour de la tante. Il est toutefois déçu de la récompense qu'elle lui réserve : elle lui cède sa plantation de pamplemoussiers à la condition qu'il achète un autre restaurant. Entrepreneur dans l'âme, Florent accepte ces conditions.

Il s'établit à Sainte-Romanie où il fait de bonnes affaires comme antiquaire avant de retourner à Montréal ouvrir un nouveau commerce, en face de La Binerie. Tous ses amis acceptent de l'aider dans cette nouvelle aventure, ce qui témoigne de son charisme et de leur fidélité.

Après une guerre sans merci, où Florent ne craint pas de recourir à des moyens malhonnêtes, Slipskin est contraint de fermer son restaurant, et Ratablavasky, qui se manifeste à plusieurs reprises pour miner les diverses entreprises de Florent, semble disparaître pour de bon. C'est enfin la consécration du travail acharné et de la détermination de Florent, qui coïncide avec la naissance du bébé. Seule la mort de

Monsieur Émile, l'enfant alcoolique qu'Élise et lui soignent, empêche le triomphe d'être complet.

Florent parvient à assurer sa sécurité financière, tout en se vengeant de ses ennemis. Symbole du Québécois que tous croyaient né pour un petit pain, il réussit, à force de travail et de persévérance. Qui plus est, ce succès ne s'obtient pas au détriment de ses racines: il reste simple, attaché aux valeurs de sa famille et ne délaisse ni ses parents ni ses amis.

BORDELEAU, Émilie (*Les Filles de Caleb I, Le Chant du coq*, 1985; *Les Filles de Caleb II, Le Cri de l'oie blanche*, 1986, Arlette Cousture)

Autre nom : à son mariage, elle prend le nom de Pronovost

Âge : née le 21 décembre 1878, elle meurt à 68 ans

Description : jeune, elle est un « beau brin de fille » de 5 pieds et 6 pouces; elle prend du poids au fil de ses nombreuses grossesses, pour devenir plutôt corpulente à la fin de sa vie

Données chronologiques : du printemps 1892 jusqu'en 1946

Lieux : Saint-Stanislas; Saint-Tite; le lac à la Perchaude; Shawinigan; l'Abitibi

Domiciles : la maison familiale; un appartement de 7 pièces; une maison près de la voie ferrée; plusieurs écoles de rang

Aînée d'une famille nombreuse, Émilie Bordeleau se rebelle contre les traditions qui condamnent les femmes à la servitude. Elle obtient ainsi, à l'âge de treize ans, et après un dur affrontement avec Caleb, son père, le droit de manger en même temps que lui et ses frères, avec sa mère et ses sœurs. En plus de souligner sa détermination et son sens de l'équité, cet exploit la rapproche de son père, avec qui elle entretiendra par la suite une relation privilégiée.

Par-dessus tout, Émilie aime apprendre et rêve depuis toujours de devenir institutrice. Elle décroche d'ailleurs un poste dans une école de rang, dès l'âge de seize ans. Les six années où elle enseigne ne sont pas de tout repos, mais constituent les

plus beaux moments de sa vie. La première année s'avère particulièrement difficile : en plus de devoir s'éloigner de Berthe, sa meilleure amie, de s'occuper de vingt-sept élèves, dont un épileptique, et de vivre seule dans son école, elle doit mettre au pas quelques durs à cuire. La leçon qu'elle inflige à Joachim Crête, un grand garçon qu'elle prend littéralement par le fond de culotte, demeure célèbre et lui attire le respect des parents et des autres élèves. Son sens de l'organisation lui vaudra aussi les éloges de l'inspecteur Henri Douville, lors de ses visites annuelles.

Émilie tisse de forts liens d'amitié avec certains élèves. Entre autres, le quatrième fils de Dosithée Pronovost, le bel Ovila, un gaillard de six pieds, attire la belle institutrice. Bientôt, Émilie doit choisir entre Douville et Ovila. Si le premier la rejoint par son goût de la littérature et de la langue française, et que la promesse d'un voyage de noces à Paris pour l'exposition universelle de 1900 la séduit, elle penche pour Ovila, pour lequel elle éprouve une véritable passion.

C'est la seule occasion où Émilie laisse parler son cœur plutôt que sa raison et parfois elle regrette son choix, car sa vie conjugale ressemble à un perpétuel flirt avec le désastre. Les époux sont très unis pendant les premières années de leur mariage, mais les fréquentes querelles, les nombreuses naissances (dix enfants dont neuf survivent) en dix-sept ans, les décès et les difficultés financières mettent leur amour à rude épreuve.

En outre, Ovila se révèle indigne de confiance, incapable de garder un emploi, alcoolique et joueur, ce qui oblige Émilie à faire preuve d'un grand sens pratique. Grâce à elle, ses enfants se développent harmonieusement et réussissent mieux que quiconque leurs études à Shawinigan, où la famille s'établit en 1916. Les espoirs de demeurer en ville sont de courte durée, et Émilie prend la décision de se séparer d'Ovila.

Une vie au goût amer commence alors pour elle et ses enfants ; elle doit reprendre l'enseignement, tâche ardue, car

BOTTOM

elle n'a plus la patience ni la spontanéité de sa jeunesse. Qui plus est, elle subit les foudres de Joachim Crête, désormais commissaire d'école.

Avec le temps, les enfants d'Émilie se dispersent, mais elle demeure très attachée à eux, particulièrement à sa fille Blanche Pronovost*. Émilie a sacrifié ses goûts de culture pour sa famille, elle atteint une relative sérénité qui lui permet d'accepter sa misère et de pardonner à l'homme qui lui a fait le plus mal.

BOTTOM (*Dévadé*, 1990, Réjean Ducharme)

Autre nom : Tchou; Bottom est déjà un surnom

Âge : 30 ans

Description : il ressemble à Dustin Hoffman dans le film *Midnight Cowboy*

Données chronologiques :

l'hiver, de 1971 à 1972

Lieu : Montréal

Domicile : la demeure de madame Denoyer

Bottom, c'est celui qui reste pris au fond des choses. Il voudrait éliminer ce qu'il y a de conventionnel dans son existence tout en rêvant de s'élever dans l'échelle sociale. Bon à rien, sans métier et sans le sou, n'ayant fait que des études sommaires, Bottom est l'employé de madame Denoyer, l'ex-femme d'un ministre rendue invalide par la faute de ce dernier. Bottom l'aide à sa toilette et entretient le terrain, mais il sert également d'instrument de culpabilisation à sa patronne, qui veut montrer à son ancien mari qu'elle est descendue bien bas pour employer un tel individu.

Bottom a usurpé la place de Francine, une jeune fille qui pour sa part éprouve une affection authentique pour la patronne. De plus, toujours vierge, il souhaite coucher avec madame Denoyer, tout en se moquant de la passion de celle-ci pour le bouddhisme et pour Andrew, un gourou à la mode, ainsi que de l'atmosphère mystique dont elle entoure ses tentatives pour recommencer à marcher.

Bottom sert tout autant d'appui moral et physique que de cobaye à la patronne, qui cherche à lui inculquer une culture bourgeoise envers laquelle il se montre rétif. Il affiche son indépendance par ses fugues fréquentes au cours desquelles il tente de satisfaire sa libido, en plus de renouveler ses réserves de bière.

Dans la vie de Bottom, il y a aussi Juba, la juive, la compagne de Bruno, un drogué brutal qui est le meilleur ami de Bottom. Pendant six mois, les deux hommes ont suivi la trace des ténors de la *Beat Generation*. Bottom se trouve coincé dans un triangle qui ne peut lui procurer ce qu'il recherche : la satisfaction de son désir. En effet, son amour pour Juba, son « petit train donzeur », a pour réponse une amitié platonique et frustrante.

Bottom attire une troisième femme, Nicole, dont le caractère conventionnel met en évidence l'originalité de Bottom, hostile aux idées reçues. Son utilisation du langage témoigne d'ailleurs de cette volonté anticonformiste. Nicole, une existentialiste superficielle, l'associe au personnage d'Albert Camus. Selon elle, Bottom se comporte en véritable étranger, autant avec les autres qu'avec lui-même. Incapable d'exprimer ses désirs, il donne toujours des réponses ambiguës aux invitations qui lui sont faites.

La veille de Noël, Nicole finit par lui accorder ses faveurs, lui faisant du même coup cadeau d'une gonorrhée, qu'il passe à sa patronne dès le lendemain. Congédié, Bottom se réfugie chez Juba, seule depuis le départ de Bruno. Il trouve un emploi de plongeur grâce à elle, travail qui semble lui plaire et lui donner un sentiment d'indépendance puisque, depuis son enfance au sein d'une nombreuse famille campagnarde, il a toujours vécu aux crochets de quelqu'un. Hélas, sa personnalité dérangement crée le vide autour de lui, jusqu'à ce que la patronne accepte de le reprendre à son service. Pour Bottom, tout semble recommencer comme avant.

Bottom ne parvient pas à se rendre au bout de lui-même comme il rêve de le faire. Il tourne en rond et préfère son état de subalterne à une dangereuse liberté.

BOUCHARD, Mathieu (*Un dieu chasseur*, 1976, Jean-Yves Soucy)

Âge : 40 ans

Description : grand, musclé, tanné par le soleil, barbu, cheveux rebelles, mains fortes et larges ; il a l'air très fort

Donnée chronologique : le début du xx^e siècle

Lieu : près de Mont-Laurier

Domiciles : une cabane et des caches, sur un territoire de trappage et de chasse dans les « Pays d'en-haut »

Avide de liberté, Mathieu Bouchard vit dans les bois depuis vingt-cinq ans. Chasseur l'été et trappeur l'hiver, il suit les saisons, en totale harmonie avec son environnement. Il connaît et respecte les lois de la nature, tant végétale qu'animale, qu'il aime sans réserve.

Cet homme courageux et téméraire ressent pourtant un besoin de tendresse immense qu'assouvissent mieux ses rares accouplements avec une femelle ourse ou originaire que ses passages plus fréquents à l'Hôtel Central de Mont-Laurier où Marie et ses « filles » ne lui procurent qu'un plaisir étriqué. Si la solitude ne lui pèse pas vraiment, il ne peut tout de même ignorer ce vide affectif qui le pousse à s'interroger sur l'amour, la vie et la mort.

Sa rencontre avec Marguerite Robitaille change tout. Mathieu est troublé et attiré par cette femme qui exprime toutes ses émotions par l'intermédiaire de sa flûte. L'homme des bois se retrouve dans cette musique, y reconnaît son univers. D'un commun accord, Mathieu et Marguerite font fi des conventions et des bavardages, ainsi que de Josime, le fiancé de Marguerite, et partent vers la cabane et le monde sauvage

de Mathieu où Marguerite initie le chasseur à l'amour et à la tendresse.

Toutefois, Josime le poursuit de sa rage, avec l'aide de La Fouine qui déteste également Mathieu. Mais ce dernier connaît bien son territoire et ne craint pas ses deux ennemis. Après avoir frôlé la mort dans un guet-apens, il décide de les traquer à son tour. L'habileté de Mathieu transforme les chasseurs en proies et, dans l'affrontement final, La Fouine est tué.

C'est alors que Marguerite entreprend de civiliser Mathieu. Lorsqu'elle menace de changer radicalement sa condition de dieu sauvage, Mathieu ne le supporte pas. Il aime cette femme, mais encore plus le nomadisme. Le cœur brisé, Marguerite se suicide. Mathieu entreprend alors un long voyage avec « l'Indien », vers le nord du pays. Plus avide que jamais de liberté et de nouveauté, Mathieu Bouchard refuse ce que la civilisation lui offre, préférant les grands espaces et la sauvagerie. Sa brève vie de couple illustre l'ambiguïté fondamentale entre nature et culture, mais il choisit de demeurer fidèle à l'image du coureur des bois.

BOUCHER, Denis (*Au pied de la pente douce*, 1944; *Les Plouffe*, 1948; *Le Crime d'Ovide Plouffe*, 1982, Roger Lemelin)

Âge: 18 ans, au début de son histoire

Description: beau, grand et fort, cheveux bouclés, épaules larges et musclées

Données chronologiques:

quelques années dans la décennie 1930, et le début des années 1940

Lieux: Québec, New York

Domicile: la maison familiale dans le quartier Saint-Sauveur

Denis Boucher est prêt à tout renier pour échapper au quartier pauvre où il a grandi. Issu d'une famille misérable dont il partage les valeurs, il vise un autre type d'existence. Il

fait tout son possible pour s'isoler de ses proches et de cette « foire du ridicule » dans laquelle ils évoluent. Fier et hautain, il ne se mêle ni aux Mulots ni aux Soyeux, les deux clans qui s'affrontent au pied de la Pente Douce qui sépare la haute et la basse ville. Il fait bande à part, avec pour seuls disciples Jean Colin et les jumeaux Langevin, en plus de Gaston, son frère aîné, un infirme qu'il défend sans condition. Avec eux, il se livre à de menus larcins, sans autre but que de défier l'autorité et de pouvoir se considérer comme le chef du quartier. Qui plus est, à dix-huit ans, Denis promet de ne pas se laisser prendre par les femmes, car elles représentent à ses yeux une entrave qui le condamnerait à la conformité et à la mesquinerie.

Denis excelle à l'école ; il fréquente un établissement privé et se classe parmi les meilleurs élèves sans trop d'effort. Ses connaissances l'autorisent à rêver d'une vie meilleure, bien que tout ce qui soit accessible *a priori* reste un emploi mal rémunéré de sténographe. Cela ne l'empêche pas de jouer au révolté et à l'iconoclaste au milieu de prolétaires écartés d'emblée.

Lorsque Lise Lévesque rentre du pensionnat, Denis est immédiatement séduit. En dépit du fait que la jeune femme partage ses sentiments, ce dernier s'accroche à ses prétendus idéaux qui représentent, en fait, une forme d'égoïsme. Il se crée un personnage mystérieux et insaisissable, navré de savoir qu'au fond, il est comme les autres. Denis se donne finalement deux missions : conquérir Lise, qu'il dispute âprement à son ami Jean, et écrire un roman dans lequel il essaie de critiquer sévèrement la culture sentimentale et bornée dont on gave le peuple. Sa passion pour Lise l'aveugle au point qu'il refuse de compatir au malheur de Jean, qui perd une jambe à la suite d'une mauvaise chute. Denis y voit plutôt une tactique déloyale.

Les deux activités du jeune opportuniste convergent rapidement : il mérite une bourse pour son roman *Neige et soleil*,

puis, voulant paraître magnanime, il offre la somme obtenue à Jean afin qu'il puisse se procurer une prothèse. Ce geste orgueilleux est inutile, car la maladie dégénère et emporte le seul véritable ami de Denis. Bien que troublé, Denis convoite un poste de journaliste à *L'Action Chrétienne*, et cherche à se valoriser en amenant un pasteur américain dans la famille de son nouvel ami Ovide Plouffe*, afin de lui présenter des Canadiens français typiques. Cette visite a des retombées importantes, puisque le pasteur Brown remarque le potentiel athlétique de Guillaume, le frère d'Ovide, et s'attache à le faire valoir. Les exploits ultérieurs de Guillaume rejaillissent en partie sur Denis puisqu'il obtient enfin le poste convoité, en plus d'écrire sous un pseudonyme au *Nationaliste*, un journal contestataire. Cependant, le succès l'aveugle, car il se permet d'écrire un article ridiculisant le roi George VI lors de sa visite au Canada. Son audace lui coûte son emploi, en plus de celui du père de la famille Plouffe, qui subira peu de temps après une attaque d'apoplexie. Mais Denis ne chôme pas longtemps : la guerre qui éclate représente une superbe occasion d'avancement qu'il ne laisse pas passer. Il s'enrôle donc avec le grade d'officier. À la fin de la guerre, il s'installe à New York où il devient journaliste pour le célèbre *Time Magazine* et remporte un prix en 1949, pour son article sur le crime de Pacifique Berthot, associé d'Ovide Plouffe.

Denis Boucher est un arriviste, qui n'hésite pas à mentir et à voler pour parvenir à ses fins. Il est de plus en grande partie responsable de la mort de son frère et de celle de son meilleur ami, qui avaient les qualités humaines dont il semble dépourvu. Il joue toutefois un rôle de catalyseur par sa position entre deux mondes : celui qu'il veut fuir à tout prix et celui auquel il voudrait tant accéder.

BOUCHERVILLE, Thomas de (*Côte-des-Neiges*, 1983, Alice Parizeau)

Âge : environ 12 ans, en 1927

Description : « beau garçon blond », traits nobles ; « yeux verts, étranges, très clairs et comme transparents »

Données chronologiques : de 1927 à l'après-guerre

Lieux : Montréal ; Val-d'Or ; la Saskatchewan ; Westmount ; Paris ; Allemagne

Domiciles : rue Dorion ; une chambre d'hôtel à Bienfait ; l'Hôtel de la Gare ; un camp de prisonniers ; la maison de la Côte-des-Neiges

La première rencontre de Thomas de Boucherville avec celle qui deviendra la femme de sa vie est plutôt dramatique. Alors qu'il n'a que douze ans, il sauve Madeleine d'un incendie. Mais deux ans auront passé avant qu'il ne la revoie. Thomas travaille alors comme télégraphiste pour aider Adam, son père, et Joseph, son frère, à vivre. Il habite avec eux dans la boulangerie d'Adam.

Thomas est un garçon pratique et déterminé, qui refuse à la fois le sentiment de supériorité des citadins et la résignation religieuse des bien-pensants. Il ne craint pas de s'associer à Sam, un jeune juif, pour faire fructifier le commerce de son père.

Or Thomas perd bientôt son emploi à cause de la crise économique. Il rencontre alors John, un Américain, qui l'invite à le suivre dans ses aventures. Thomas accepte sur un coup de tête et part, non sans avoir déclaré son amour à Madeleine. Après un été à travailler dans une exploitation forestière, il suit John jusqu'en Saskatchewan où il passe de l'alcool de contrebande à la frontière américaine. Après quelques mois, estimant avoir amassé suffisamment d'argent, il rentre à Montréal. Les quelques milliers de dollars qu'il ramène lui permettent d'aider son père et lui donnent le courage de demander Madeleine en mariage.

Mais il contracte la tuberculose et doit être hospitalisé. Son médecin, le docteur Leroy, se prend d'affection pour ce garçon déterminé et décide de l'employer chez lui pour la durée de sa convalescence. Grâce à Leroy, un ami de Borduas et un admirateur d'Einstein, Thomas et Madeleine entrent en contact avec la culture. Une fois rétabli, Thomas entend prouver qu'on peut réussir sans avoir de grands diplômes; en prenant exemple sur d'autres Canadiens français qui ont eu du succès, il veut fonder sa propre entreprise. Il arrive ainsi à signer un premier contrat de livraison de biscuits, sans se soucier des rumeurs de guerre qui circulent. Sam, son ami juif, éveille pourtant bientôt la conscience de Thomas aux problèmes sociaux de son univers en le confrontant à la question de l'antisémitisme.

Lors de sa première nuit dans sa nouvelle demeure, le couple est victime d'un incendiaire. Thomas sauve une seconde fois Madeleine des flammes. Celle-ci demeure cependant prostrée, souffrant d'amnésie partielle. Dans l'espoir de la guérir, Thomas se résout à délaisser quelque temps son entreprise pour l'emmener à Paris.

Au beau milieu de leur séjour, la guerre éclate. Madeleine étant enceinte, le couple est dans l'impossibilité de rentrer. Mais, après bien des ennuis, Thomas parvient, avec l'aide d'un Américain rencontré à Paris, à faire rentrer Madeleine. Il doit toutefois rester sur place, et n'arrive à assurer son passage qu'après de multiples mésaventures, notamment son incarcération dans un camp de prisonniers. Il retrouve une Madeleine plus sûre d'elle-même et assumant l'ambition à laquelle il a renoncé.

Thomas fait la preuve que l'énergie, le travail et la détermination sont fréquemment récompensés. Véritable symbole social, il est le reflet de toute une génération de Québécois ayant victorieusement traversé la crise et la guerre.

BOULANGER, Maurice (*L'Épouvantail*, 1974; *L'Épidémie*, 1975; *Les Rescapés*, 1976, André Major)

Autres noms: Momo; Mo Baker

Âge: jeune adulte

Description: maigre, sec et nerveux, une barbe et des cheveux noirs, la peau sombre, de couleur sablonneuse

Lieux: Saint-Emmanuel; Québec; Montréal; Graham

Domiciles: la prison des plaines d'Abraham; la maison de l'inspecteur Therrien; une cachette dans les bois; une maison abandonnée

Maurice Boulanger représente le « pauvre type » défavorisé dès l'enfance, qui voit son incessante rage de vivre constamment réprimée par les événements et la société. Élevés par un père refermé sur lui-même après le départ de sa femme, son frère Calixa et lui vivent de la charité des voisins, dans une cabane qui tient à peine debout. Calixa s'évade de cette triste réalité par un mutisme qui l'éloigne des hommes et de leurs lois: il vit de braconnage, seul dans les bois, à l'écart de ce père pour qui il n'éprouve que mépris et pitié, et de ce frère qu'il admire sans parvenir à communiquer avec lui.

Son caractère d'orphelin sauvage et sa nature d'introverti font de Maurice un marginal, tandis que sa popularité auprès des femmes lui attire de nombreux déboires. Amoureux de la belle Gigi, il fait tout pour la satisfaire. Puisqu'elle ne se contente pas du maigre salaire qu'il obtient à la scierie, Maurice dévalise un dépanneur et est incarcéré.

À sa sortie de prison, il rejoint Gigi à Montréal, où elle est devenue prostituée. Les « protecteurs » de celle-ci profitent de cette circonstance pour faire endosser à Maurice le meurtre de la jeune femme. Les apparences jouent contre lui: c'est son couteau qu'on a retrouvé enfoncé dans le dos de Gigi. Sa nature violente, son amour des armes blanches qu'il collectionne et la jouissance qu'il éprouve à traquer et à tuer lorsqu'il chasse font de Maurice le suspect numéro un. Emprisonné une seconde fois, il s'évade et retourne incognito

à Saint-Emmanuel où il cherche refuge auprès de Marie-Rose Forestier, qui l'adore depuis toujours. Après de nombreuses mésaventures, il s'installe avec Marie-Rose dans un village abandonné.

Si Maurice semble se satisfaire de cette vie d'ermite sans confort, la jeune femme, malgré son amour pour lui, s'en lasse. Quelque temps après avoir donné naissance à une fille, que Maurice accepte plus ou moins, elle le quitte en emmenant l'enfant. Voué à une existence solitaire, Maurice fuit droit devant lui, emmuré dans sa marginalité, et nomade malgré lui.

BOURDAGE, J. J. (*Le Jardin des délices*, 1975, Roch Carrier)

Autre nom : en prison, il est le détenu 2786; son véritable nom est inconnu

Âge : né en 1937

Lieux : le Québec; l'Europe; le comté de Bellechasse

Domicile : il est originaire d'un petit village agricole

Prisonnier d'une famille enracinée dans la terre, l'enfant qui adoptera plus tard le nom de J. J. Bourdage rêve de fortune et de trésors.

Après le départ de son père pour la ville, il se trouve laissé à lui-même au milieu d'une famille sans envergure ni ambition. Pour se distraire, il commence à voler et à arnaquer ceux qui l'entourent. Il parvient tout de même à faire des études dans un collège classique où il apprend, entre autres, l'anglais et un peu de latin. À la fin de ses études, muni de son nouveau nom, qu'il « invente pour oublier l'autre », il est engagé par un escroc pour amener illégalement une valise en Europe. À bord de l'avion, il rencontre le notaire Caillouette, un homme qui bouleversera son existence.

Caillouette a consacré toute sa vie à l'argent, aux contrats et à diverses transactions légales, et mentionne un village du

comté de Bellechasse dont le sol, croit-il, contient des ressources, peut-être même de l'or.

À son retour au pays, Bourdage vole une luxueuse voiture pour se rendre au village du notaire, qu'il entend bien détrousser. Or le notaire est décédé et Bourdage ne peut dérober le contenu de son coffre-fort puisqu'il s'est fait enterrer avec tout son argent. Bourdage décide alors de berner les villageois en inventant une histoire d'or enfoui dans la terre.

Ainsi, à l'automne, il se présente au volant d'une rutilante Cadillac blanche en se faisant passer pour un magnat texan, vice-président d'une importante compagnie américaine. Les villageois tombent dans le panneau. Cependant, Bourdage fait une embardée avec sa voiture et la police l'arrête. Bientôt relâché pour « bonne conduite », il est de retour dans le comté de Bellechasse, où il n'éprouve aucune difficulté à convaincre les villageois qu'il vient, au nom d'une importante compagnie, négocier avec eux pour chercher de l'or sur leurs terrains. Crédules, ceux-ci signent des chèques devant prétendument financer une partie des travaux. Même s'il considère la somme obtenue comme étant un peu maigre, Bourdage s'apprête à déguerpir.

Son canular prend des proportions imprévues. De fil en aiguille, la rumeur selon laquelle on a trouvé de l'or au village s'étend à la province entière. Commence une folle nuit de débauche et d'orgie où les villageois célèbrent leur nouvelle richesse. Alors que l'escroc croit pouvoir filer à l'anglaise, il tombe dans un trou. Lorsqu'il reprend conscience, le lendemain, on l'entoure et on le questionne, mais il n'a pas la présence d'esprit nécessaire pour se tirer d'affaire. Par dépit, on le lapide et on promène son corps crucifié sur le toit de sa Cadillac.

J. J. Bourdage s'attire la sympathie de tous par son intelligence et son esprit d'invention. Son entreprise ne vise pas uniquement à détrousser les pauvres villageois, mais aussi à satisfaire son *ego*. Il sait attiser la convoitise et rouvrir les

plaies de la misère et de l'aliénation. Malheureusement pour lui, il se révèle inapte à soulager ces maux.

BROWN, Stevens (*Les Fous de Bassan*, 1982, Anne Hébert)

Âge: 20 ans, en 1936

Description: à 20 ans, beau, grand et maigre; souvent mal rasé, visage émacié et yeux pâles

Données chronologiques: de l'été 1936 à l'automne 1982

Lieux: Griffin Creek; Key West; Montréal

Domiciles: la maison familiale; un bungalow décrépit au bord du golfe du Mexique, au 136, Gulf View Boulevard; chez Maureen Macdonald; à l'hôpital Queen Mary; une garçonnière de la Côte-des-Neiges

Stevens Brown provoque un drame en revenant dans son village natal cinq ans après l'avoir quitté dans un accès de rage. Son propre déséquilibre fait éclater la folie congénitale qui couvait dans cette île où quatre familles de protestants royalistes s'étaient réfugiées et échangeaient leurs gènes depuis deux siècles.

Stevens a fui un père violent pour parcourir les États-Unis. Il s'arrête en Floride et s'y installe avec Michael Hotchkiss, un homme taciturne à qui Stevens confie ses pensées les plus secrètes. Après avoir pratiqué divers métiers, dont le ramassage du coton et l'évidage des poissons, sa décision de revenir chez lui ressemble à une provocation. Il a quelque chose à prouver aux habitants de l'île, bien que la confrontation avec John et Béatrice Brown, ses parents, ne se concrétise jamais. Il se contente de rester en retrait, engagé comme homme à tout faire chez Maureen Macdonald, une veuve à qui il rend des services multiples, y compris sexuels. Le large chapeau qu'il s'obstine à ne pas enlever suggère d'ailleurs sa marginalité et son rôle de témoin cynique de la vie terne menée par ceux qui restent. Stevens demeure pourtant profondément

attaché à Perceval, son frère cadet. Ce jeune homme atterré s'apparente à une sorte de double du voyageur. Si Stevens cherche à s'isoler dans le mutisme et refuse de réintégrer ce monde, Perceval se confine dans une enfance éternelle où seuls les cris et les pleurs sont possibles.

Stevens n'arrive pas à éviter l'amour qu'il rencontre en la personne d'Olivia Atkins, une amie d'enfance. Mais leur attirance mutuelle ne peut s'exprimer dans cette société puritaine à la morale malsaine et qui a complètement aliéné les deux jeunes gens. Qui plus est, Nora, la cousine d'Olivia, harcèle Stevens de son amour envahissant. Rien de bon ne peut surgir de ce triangle amoureux : en fait, il contribue à exacerber le désir de Stevens, un désir qui se manifeste finalement par le viol d'Olivia et le meurtre des deux filles, dont il jettera les corps à la mer.

Libéré en 1937 après une longue enquête et un procès, Stevens disparaît pendant deux ans, avant de partir pour la guerre. Complètement traumatisé par les combats meurtriers, il est interné de 1945 jusqu'à son évasion, en 1982. Il écrit alors une dernière lettre à Hotchkiss, à qui il avoue son crime, et se prépare apparemment au suicide.

L'incapacité de Stevens à accepter ses origines le pousse à fuir et l'empêche d'exprimer ses sentiments autrement que par la violence. Son sort tragique fait écho aux malheurs qu'il répand autour de lui pendant cet été fatidique : Perceval finit ses jours à l'asile de Baie-Saint-Paul, ses deux sœurs, des jumelles, sont cédées au révérend de Griffin Creek, qui en fait littéralement des esclaves, et l'île tout entière perd sa vitalité.

C

CADORAI, Pierre (*La Montagne secrète*, 1961, Gabrielle Roy)

Autre nom : l'homme-au-crayon-magique

Origine : inconnue

Âge : presque 30 ans au début de l'histoire ; à son arrivée à Paris, environ 40 ans

Description : au début, profil délicat, abondante chevelure pâle, yeux bleus, un peu bridés ; quelques années plus tard, cheveux blancs ; à Paris, « grand et sec », cheveux longs, bouche triste et menton ferme

Donnée chronologique : 20 ans après le *rush* du Klondike

Lieux : le Grand Nord canadien ; près du cercle polaire ; Paris

Domiciles : divers refuges des Territoires du Nord-Ouest jusqu'à l'Ungava ; à Paris, « à deux pas de la gare », dans « une affreuse petite pièce sans horizon »

Fils d'un petit négociant de fourrures, Pierre Cadorai opte pour le nomadisme dans les immenses territoires du Nord canadien. Presque arrivé à la trentaine, il est parfaitement adapté à cette dure existence. Se contentant de peu, il monte vers le cercle polaire, affinant son art de paysagiste en dessinant au crayon diverses scènes nordiques qu'il distribue à ses hôtes au long de sa route. Sa réputation d'artiste s'étend bientôt à toute la région. Il disparaît pendant quelques années jusqu'à ce qu'il revienne, prématurément vieilli, dans la région de l'Ungava. Entre temps, il a connu toutes sortes d'aventures, il a été pêcheur, trappeur et même mineur à Flin Flon, sorte de calvaire perpétuel qui le privait de la lumière et du ciel. Il a aussi perdu à plusieurs reprises ses dessins, qui constituent toute sa fortune.

Or il finit par découvrir sa « montagne secrète ». Dans une région désolée, il atteint un massif solitaire, d'une grande beauté, et comprend qu'il a trouvé son sujet de prédilection.

Pierre passe alors un été à faire dessins et pochades de la montagne ; il n'existe désormais plus que par et pour elle. De plus, un indien Orok se présente à Pierre et l'aide à mieux vivre auprès de son sujet. Tout à son œuvre créatrice, Pierre se fait surprendre par la première tempête de l'hiver et doit la vie au père Le Bonniec, un missionnaire qui l'amène reprendre des forces dans un petit village côtier. Le père convainc Pierre de diffuser ses œuvres. Il organise une exposition à Montréal, qui obtient du succès. Pierre peut alors s'embarquer pour l'Europe. En chemin, il retrouve son amour pour les livres, qu'il avait dû abandonner au fil de ses voyages. À Paris, il s'ouvre au monde de l'art et découvre les nombreux chefs-d'œuvre des musées français, mais est jugé trop âgé pour fréquenter l'école des Beaux-Arts. Lui qui a exploré en canot le Churchill, le Mackenzie et la North Saskatchewan se trouve soudain désespéré dans la grande ville, victime d'un intense choc culturel. Par chance, il rencontre Stanislas Lanski, un apprenti peintre qui l'introduit auprès de Meyrand, un grand maître de la peinture parisienne. Séduit par les travaux de Pierre, ce dernier accepte de le diriger.

Pierre passe le dernier été de sa vie à parcourir la France en s'adonnant à sa passion : peindre la nature. Dès l'hiver, il rentre à la capitale pour continuer son apprentissage, mais ses forces s'usent. Refusant de croire aux vertus des médicaments, il n'accepte aucune des offres d'assistance que lui font ses amis. Il vit ses derniers jours dans une chambre minuscule qui lui rappelle les gîtes canadiens où il a passé tant d'hivers. Il s'ennuie du vent du Nord, des poudreries, des tourments de la tempête et de la nature, et son repère exigu l'incite à se replonger dans la même ambiance, se privant d'à peu près tout confort. Avant de mourir, il réalise ses dernières œuvres : un autoportrait et une ultime version de la montagne secrète. Pierre a canalisé toute son énergie dans cette représentation de la montagne. Ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il assume enfin sa création en acceptant de signer

ses tableaux et de reconnaître son propre talent, son statut d'artiste : son art transforme ce qu'il voit.

CALUMET, Marie (*Marie Calumet*, 1904, Rodolphe Girard)

Autre nom : à son mariage, elle prend le nom de Boisvert

Âge : près de 40 ans à l'arrivée à Saint-Ildefonse ; elle y meurt à 60 ans

Description : grande et forte de taille et de buste, cheveux d'un noir d'ébène

Donnée chronologique : la seconde moitié du XIX^e siècle

Lieu : Sainte-Geneviève ; Saint-Ildefonse

Domiciles : une petite chambre au presbytère ; une maisonnette blanche et verte à faible distance du presbytère

Aînée d'une famille nombreuse, Marie Calumet doit prendre en charge la maisonnée à la mort de sa mère. Ce n'est qu'à près de quarante ans, après le départ de ses frères et sœurs et la mort de son père, qu'elle recouvre sa liberté. Or elle n'a appris qu'à servir et elle trouve une place de bonne chez le curé de Saint-Ildefonse.

Tout y est désorganisé depuis que le ménage est assuré par Suzon, la jeune nièce du curé Jacques Flavel. Comme Marie a le désordre et la saleté en horreur, elle fait subir une transformation complète au presbytère. Cette obsession de l'ordre révèle évidemment une partie du caractère de Marie. Simple, entreprenante et directe, elle finit par prendre en main la gestion financière du presbytère, en se croyant chargée de quelque sublime mission. Ces talents font de Marie une femme convoitée : Narcisse, l'homme à tout faire, et Zéphirin, le bedeau, se disputent les charmes de la brave fille qui, ne se doutant de rien, ne répond pas aux avances de ses soupirants. En fait, Marie a toujours été farouche et la moindre atteinte à sa pudeur l'alarme. Elle ne peut se faire à l'idée d'être courtisée en vue d'un mariage et ne se croit pas susceptible d'inspirer la passion.

L'existence presque recluse de Marie et ses désirs réprimés font naître chez elle des goûts vestimentaires extravagants. Cela lui vaut d'être la risée de tous lorsqu'elle se présente en robe à crinoline à une fête du village, à l'issue de laquelle elle épouse Narcisse.

Deux mois auront suffi pour transformer l'existence de Marie Calumet. Sa détermination et son autonomie, jusqu'alors enterrées sous le sol aride de la servitude, font enfin surface. Ses exploits au presbytère la hissent même au rang de légende et, à sa mort, les villageois érigent un tombeau digne d'une femme illustre.

CAMERON OF LOCHEILL, Archibald (*Les Anciens Canadiens*, 1863, Philippe Aubert de Gaspé, père)

Autre nom : Arché Locheill

Origine : écossaise

Âge : de 24 ans à l'approche de la soixantaine

Description : beauté remarquable, cheveux châtain, yeux bleus, teint pâle avec quelques taches de rousseur sur le visage et sur les mains, menton un peu prononcé, taille forte et élevée

Données chronologiques : de 1757 à 1790 environ

Lieux : Québec; Saint-Jean-Port-Joli; France; Écosse

Domiciles : collège des jésuites; manoir du seigneur d'Haberville; une vaste demeure dans le comté de Saint-Jean-Port-Joli

À la suite des affrontements entre l'Angleterre et l'Écosse, sa patrie, Archibald Cameron of Locheill se réfugie en France avec un de ses oncles, puis au Canada, grâce aux bons soins d'un jésuite qui le prend en charge. Pendant près de dix ans, il poursuit ses études au collège des jésuites de Québec. Il y fait la connaissance de Jules d'Haberville, jeune fils d'un seigneur canadien avec qui il se lie d'amitié. Archibald possède toutes les qualités qui font de lui un ami incomparable : il est un jeune homme de cœur, noble, généreux, sincère et fidèle. Ses origines écossaises, l'éducation rigoureuse et saine

reçue de son père, chef de clan dans les montagnes d'Écosse, et les dures épreuves subies lors de son enfance (la mort de sa mère lorsqu'il avait quatre ans, la guerre entre sa nation et l'Angleterre, la mort de son père sous l'étendard écossais et son propre exil) l'ont mûri. Son caractère sérieux ne l'empêche pourtant pas d'apprécier le jeune Jules d'Haberville, sa fougue et son espièglerie. Avec les années passées ensemble au collège, leur amitié devient indestructible. Reçu chaque fois comme un fils lors des vacances chez les d'Haberville, Archibald manifeste une reconnaissance sans bornes pour sa famille d'adoption et un attachement sans limites pour celui qu'il appelle son frère. C'est donc en compagnie de Jules qu'il quitte le collège, après de brillantes études en mathématiques. Mais le destin fait durement payer ces quelques années de bonheur au jeune homme. Après un dernier passage dans sa famille d'adoption, Archibald retourne en Écosse, car il désire servir son souverain, le monarque d'Angleterre, et récupérer les restes de son héritage familial. Sans grandes ressources, il doit s'engager dans l'armée britannique. Le hasard amène son régiment à combattre en Nouvelle-France. Déjà rongé par le remords de semer la terreur et la misère, il doit obéir à l'ordre de brûler le manoir d'Haberville. Toutefois, après la victoire anglaise, il s'ingéniera à payer sa dette de reconnaissance et à se faire pardonner d'avoir causé la ruine de la famille d'Haberville. Il évitera à cette dernière la déportation et, une fois réconcilié avec Jules, mais après avoir essuyé un refus de la part de Blanche d'Haberville dont il convoitait la main, il sera toujours attentionné envers ses amis Canadiens.

CARBONE, Jos (*Jos Carbone*, 1967, Jacques Benoît)**Origine :** inconnue**Lieu :** la forêt**Âge :** adulte**Domicile :** une cabane de pierre et de bois, composée d'une pièce unique de 25 pieds sur 15 pieds et munie d'un foyer**Description :** de petite taille, il pèse 98 livres, a de minces oreilles, le crâne rond et chauve, de belles mains

Opiniâtre, rusé, patient, Jos Carbone mène, avec sa compagne Myrtie, une vie paisible dans la forêt, qu'il connaît de fond en comble. Mais l'harmonie est troublée par l'arrivée de Pierrot. Jos Carbone redoute cet étranger, qui est tout à fait son opposé. Alors que Pierrot hante les marécages, sorte de zone interdite, Jos habite les bois voisins. Le physique harmonieux du premier contraste avec l'apparence de gnome du second. De même, sa fourberie et son insolence font ressortir la droiture et la franchise de Jos Carbone. Entre eux, il ne peut y avoir qu'une confrontation sans merci : une lutte entre la forêt et le marécage, entre le bien et le mal.

Cette rencontre ne se produit toutefois pas immédiatement. Jos Carbone comprend qu'il ne lui suffit pas d'attendre que l'adversaire vienne à lui. Bien qu'il préfère aller seul à la chasse, il accepte d'être accompagné de Pique, un nouvel habitant moins menaçant, mais qu'il considère comme un allié encombrant. Il parcourt la forêt, sûr de découvrir rapidement la cache de l'ennemi. Or il n'en est rien.

Jos Carbone se résout alors à faire appel à Myrtie, celle qui lui est la plus chère. Seule à avoir vu Pierrot, elle sert d'appât afin de l'attirer. Celui-ci tombe dans le piège mais parvient à fuir, après avoir blessé Jos. S'amorce alors une longue poursuite entre les deux adversaires jusqu'à l'affrontement qui souligne le courage et l'énergie de Jos Carbone. Non seulement tient-il tête à un « Goliath », mais il parvient même à le faire reculer. L'aide de Myrtie lui est

également précieuse: c'est elle qui, la première, révèle la présence de Pierrot. Elle le fait sortir au grand jour, résiste à ses avances, entraîne sa mort et sauve, à deux reprises, la vie de Jos Carbone.

Jos Carbone, c'est la terre et le bois (le carbone en étant le constituant chimique principal). Il incarne la solidité, la résistance vis-à-vis d'un Pierrot qui chante à la lune. Ainsi, le courage et la ténacité du petit homme préserve l'intégrité de son monde, en révélant la faiblesse de celui qui venait usurper ses pouvoirs.

CATHERINE (*Les Chambres de bois*, 1958, Anne Hébert)

Origine: française

Âge: adolescente et jeune adulte

Description: profil grave, hanches et seins peu développés; après sa maladie, elle devient mince et osseuse

Donnée chronologique: après la révolution industrielle

Lieux: le nord de la France; Paris; le Midi

Domiciles: la maison paternelle; un petit appartement; une maison au bord de la mer

La jeunesse de Catherine se passe dans une ville minière du nord de la France. Aînée d'une famille de quatre filles, elle doit assumer le rôle de mère auprès de ses sœurs. Sa tâche se complique du fait que son père, veuf, demeure sans travail et se retire dans la solitude. Pour elle, le dévouement se substitue au plaisir, et la passion semble inconcevable. C'est pourquoi l'amour de Michel, jeune seigneur et pianiste, est inespéré. Catherine entend mener une vie idyllique de femme oisive dans le domaine seigneurial de Michel mais, après le mariage, elle doit le suivre pour s'installer dans son appartement de Paris. En outre, Lia, la sœur de Michel, et son amant, viennent rapidement troubler le ménage.

Catherine et Michel ne vivent pas une relation conjugale normale, comme en témoigne leur unique relation sexuelle. Michel conçoit la sexualité comme condamnable, mais il

CÉLINE

semble encore plus évident que Catherine cherche à remplir le rôle de mère auprès de Michel, sorte d'homme-enfant effrayé par sa femme, qu'il compare au diable après leur nuit d'amour.

Le refus du plaisir, l'ascèse et le renoncement à la vie deviennent le lot de Catherine, cloîtrée chez cet homme qui dort tout le jour pour jouer du piano la nuit. Elle se voit reléguée au second rang derrière Lia, dont la vie dépravée semble intéresser davantage Michel. Au cours de l'hiver, la maladie vient délivrer Catherine de celui qu'elle craint de commencer à haïr. Souffrant d'insomnie, refusant de boire et de manger, elle s'irrite devant tout ce qu'elle voit, goûte, touche, comme si elle ne supportait plus ses propres perceptions.

Grâce aux soins d'Aline, la servante, Catherine trouve la force de se révolter contre ce milieu étouffant. Les deux femmes partent pour le Midi où Catherine connaît le véritable bonheur auprès de Bruno, un homme dont la simplicité la réconcilie avec la vie. Elle devient ainsi une femme à part entière au fil d'un périple initiatique vers le plaisir, de l'insensibilité ouvrière du Nord, en passant par l'impuissance aristocratique, jusqu'à la chaude sensualité du Sud.

CÉLINE (*Le Temps des jeux*, 1961, Diane Giguère)

Âge: 17 ans

Lieu: une petite ville

Description: grande, belle, mais pâle et cernée

Domicile: un appartement de 3 pièces avec vue sur le fleuve

Donnée chronologique: le début des années 1960

Acculée au désespoir, Céline est prisonnière d'une relation d'attraction et de répulsion avec Jeanne, sa mère. Ce rapport illustre tout le drame de l'incompréhension entre deux êtres liés par le sang.

Le malheur de Céline provient de son isolement. Sans amie, sans passion, elle ne trouve aucun appui auprès de sa mère, totalement absorbée par son apparence. Récemment expulsée du collège, Céline est contrainte à une inactivité totale qu'elle a bien du mal à supporter. Elle doit trouver elle-même une réponse à la vacuité de son existence parfois égayée par quelques souvenirs. Céline songe au suicide depuis qu'elle a treize ans mais, toujours, elle recule au dernier moment.

Ses frasques et ses sautes d'humeur sont des signaux qu'elle lance vers Jeanne, qui n'a jamais désiré ni aimé cette enfant née hors mariage. Céline constate qu'un fossé immense la sépare de sa mère, une ancienne actrice forcée de gagner sa vie comme caissière. L'impossibilité de communiquer de cette dernière fait qu'elle se consacre presque exclusivement à guetter les moindres signes de sa dégradation physique.

Céline est une adolescente imprévisible, qui porte un regard fataliste sur la vie. Elle souffre du caractère trop passager de ses rares joies. Cela explique pourquoi elle tolère difficilement que Jeanne s'offre une nouvelle aventure avec monsieur Moreuil, un homme laid, sans réelle envergure. Celui-ci s'empresse de faire des avances à Céline, qui accepte le rendez-vous qu'il lui fixe, dans un mélange d'appréhension et de défi à l'endroit de Jeanne. Après avoir bu, Céline se donne à lui et, bien qu'elle ne l'aime pas, accepte de le revoir, en espérant peut-être trouver auprès de lui la tendresse qu'elle n'a jamais connue. Mais Moreuil ne recherche que son plaisir, en évoquant la solitude dans laquelle sa laideur l'a toujours confiné. L'adolescente, habituée à se diminuer à ses propres yeux, accepte ces conditions, et la responsabilité de sa propre chute. Elle croit alors retrouver en elle-même une part de la mère qu'elle déteste, tant et si bien qu'elle songe de nouveau au suicide.

Dans un ultime effort pour donner un sens à sa vie, elle quitte sa mère pour voyager et découvrir le monde grâce à Moreuil. Elle entreprend de faire chanter l'homme en lui

faisant croire qu'elle est enceinte pour le pousser à éliminer sa femme, Emma, ce qu'il s'empresse de faire. Atterrée, Céline songe pour la première fois à Jeanne avec pitié, la voyant comme une pauvre femme qui va vieillir seule. Remplie de compassion, elle retrouve sa mère, qui sombre déjà dans une douce folie. On l'interne au moment où ce déséquilibre l'amène enfin à exprimer son affection pour sa fille.

Prisonnière d'une existence minée par le pessimisme, Céline souffre trop de la solitude pour devenir l'alliée de sa mère, qu'elle tue symboliquement. Ce « meurtre » lui permet de considérer la vie avec une nouvelle lucidité, en connaissant désormais le prix de la tendresse.

CHAPDELAINE a, Maria (*Maria Chapdelaine*, 1916, Louis Hémon)

Âge : adulte

Description : « belle grosse fille » à la poitrine forte ; beaux cheveux drus, un cou brun de paysanne, un beau visage et des yeux où se lisent la simplicité, l'honnêteté et la patience

Donnée chronologique : le début du xx^e siècle

Lieu : Péribonka

Domicile : la maison paternelle, à environ 12 milles du village

Deuxième de six enfants, Maria Chapdelaine partage avec Esdras, Da'Bé, Tit'Bé, Marie-Rose, Téléspore et leurs parents, la vie difficile des colons de la région du lac Saint-Jean. Leur labeur est encore plus rude que celui des cultivateurs ordinaires puisque Samuel, le père, reste d'abord et avant tout un défricheur, toujours attiré plus au nord, vers des territoires encore vierges, pour recommencer le travail à peine achevé. La famille Chapdelaine souffre donc de misère chronique.

Maria mène une existence terne que de trop rares visites à l'église de la paroisse suffisent à peine à égayer. Or, à l'arrivée du printemps, des événements imprévus lui

permettent d'éprouver ses ressources sentimentales. En plus d'Eutrope Gagnon, son soupirant régulier, qui la laisse d'ailleurs indifférente, elle reçoit la visite de deux hommes : Lorenzo Surprenant, un artisan menant une vie agréable depuis qu'il a traversé la frontière pour s'établir à Lowell, au Massachusetts, et le séduisant François Paradis. Une attirance réciproque se manifeste rapidement entre Maria et ce dernier, et elle se sent même prête à lui promettre sa main après quelques très chastes rencontres.

La jeune femme connaît le véritable amour pour la première fois et un long hiver d'attente ne semble pas l'effrayer, car elle est sûre du retour de François. Cependant, François disparaît dans une tempête, précisément alors qu'il venait célébrer la Noël avec elle, en dépit de la foi et de la dévotion presque aveugle de Maria à la Vierge (elle avait dit mille « Ave » la veille de Noël pour protéger son fiancé). Le deuil amène Maria à prendre conscience de l'insensibilité et du fatalisme de ses proches et du curé devant la mort. Cependant, la révolte de Maria ne se matérialise jamais puisqu'elle demeure soumise à l'autorité des hommes, d'autant plus que deux prétendants demeurent en lice pour obtenir sa main.

Ces derniers représentent deux mondes diamétralement opposés. D'un côté, le Sud, ses lumières, la douceur de son climat et les attraits du matérialisme l'attirent, car ils lui promettent enfin un répit. De l'autre, l'existence des colons lui semble pire que celle des bêtes ; les humains sont esclaves de la terre, des saisons et des animaux qu'ils doivent entretenir pour assurer leur survie.

La mort de sa mère bouleverse les plans de Maria. Elle qui semblait prête à professer son désir de s'émanciper comprend que sa mère était une véritable héroïne, dont le courageux sacrifice a permis de sauvegarder les traditions de sa race. Maria sombre ainsi peut-être dans une sorte de délire mystique, car elle entend des voix lui faisant comprendre

l'importance de son rôle et lui imposant un choix contraire à ce que lui dictait sa raison. Elle accepte de s'unir à Eutrope et, comme sa mère, donnera sa vie pour la défense d'un idéal exigeant, mais moribond. Elle vivra durement pour préserver « les vertus essentielles de sa race ».

CHAPDELAINE b, Maria (*Maria Chapdelaine ou Le Paradis retrouvé*, 1992, Gabrielle Gourdeau)

Autre nom : on l'appelle Maria samaritaine dans les quartiers pauvres de Québec

Âge : née le 13 septembre 1890

Description : robuste, 5 pieds et 10 pouces, 175 livres, a des biceps saillants, les hanches larges et un visage gras et rougeaud

Données chronologiques : du 17 septembre 1910 au 20 mai 1980, date du décès de Maria

Lieux : Péribonka ; Westmount ; Montréal ; Québec

Domiciles : la maison de son mari ; durant les dernières années de sa vie, 2 pièces au 7, rue Sainte-Famille

À la mort de sa mère, Maria Chapdelaine épouse Eutrope Gagnon beaucoup plus par esprit de sacrifice que par amour. Une existence de misère commence alors pour elle, existence qui s'éclaire pourtant au fur et à mesure qu'elle apprend à lire, ce qui lui permet d'écrire des lettres passionnées à son François Paradis, qu'elle n'a jamais cessé d'aimer.

Le sort s'acharne sur la famille Chapdelaine, puisque ses membres meurent un à un, que Lorenzo Surprenant se révèle être un célèbre *bootlegger* et que Maria fait fausse couche après fausse couche. La mort d'Eutrope, étouffé après avoir englouti une tarte aux bleuets, force Maria à émigrer vers Montréal. Elle se trouve alors une place de bonne à Westmount, emploi qu'elle doit quitter après avoir mis un laxatif dans un punch servi lors d'une réception du temps des Fêtes. Pendant la crise économique, elle travaille dans une manufacture. En mai 1936, elle s'installe pour de bon à Québec.

Elle réunit autour d'elle un cercle d'originaux et fait toutes les expériences que permet la modernité naissante, de la musique rock aux drogues psychédéliques. Surtout, elle se transforme en mère adoptive pour la jeune Marie-Soleil, alias Zazie, à qui elle lègue ses biens. Car l'indomptable Maria, dont le franc parler est émaillé de jurons bien sentis, meurt le jour même du premier référendum québécois. Elle demeure ainsi un symbole d'une nation qui accède à l'autonomie et qui refuse la défaite.

CHENEVERT, Alexandre (*Alexandre Chenevert*, 1954, Gabrielle Roy)

Autres noms: Alex; le vieux gribou

Âge: 52 ans au début du récit; il meurt à 54 ans

Description: petit et chétif, avec un immense front soucieux, un crâne luisant et des mèches de cheveux sur le côté de la tête; lèvres minces, bouche entourée de deux plis profonds, joues creuses, nez assez long

et recourbé, yeux gris fer aux paupières tombantes; visage aussi mince que celui d'un enfant, mais un très vieil enfant à la peau jaunie

Donnée chronologique: le milieu du xx^e siècle

Lieu: Montréal; le Lac Vert

Domicile: un logis modeste, mal insonorisé, dans une rue anonyme

Alexandre Chenevert mène une vie rangée et sans histoire. Tous les matins de la semaine, depuis plus de dix-huit ans, il se rend à la Banque d'Économie de la Cité et de l'Île de Montréal où il travaille comme deuxième caissier. Ayant épuisé ses possibilités d'avancement, il attend le jour de la retraite.

Tourmenté, Alexandre se perçoit comme un homme aigre et contrariant, difficile à supporter. S'estimant dépourvu de dons particuliers, malgré la prudence, l'économie, l'honnêteté et la redoutable franchise dont il fait preuve, il semble se désintéresser du sort de ses semblables, peut-être pour éviter

de pénibles affrontements. Selon lui, la promiscuité en milieu urbain est un des malheurs du genre humain, avec la propagande, la gratuité de la souffrance et le gaspillage. Cherchant à s'isoler de ses semblables, il n'a accès au monde que grâce aux nouvelles de la guerre, ce qui approfondit ses connaissances géographiques et politiques. Ses convictions le poussent d'ailleurs à la seule action d'éclat de son existence : une lettre ouverte au journal *Le Sol*, sous la rubrique « un citoyen proteste », mais cela correspond à une sorte de cri ultime, un sommet qu'il n'atteindra jamais plus.

La véritable obsession d'Alexandre reste sa mère, Élise, décédée il y a longtemps, mais dont le souvenir le hante. Il éprouve une grande culpabilité, car il se croit responsable de la crise cardiaque qui a emporté cette femme possessive et dominatrice. Alexandre a beau être marié depuis plusieurs années à Eugénie, avec qui il a eu trois enfants (deux sont morts à la naissance), il demeure conscient de sa chétive condition et est incapable de briser le lien maternel qui l'étouffe.

Alexandre souffre d'insomnie, de troubles gastriques et de violents maux de tête. La continuelle tension qui étreint cet homme porté aux excès de l'imagination finit par lui faire commettre une faute professionnelle. Pour rembourser la dette contractée envers la banque, il est obligé de prendre un emploi supplémentaire chez un drapier juif. Cette tâche additionnelle, et l'hospitalisation subite d'Eugénie, provoquent rapidement une crise de surmenage.

Heureusement pour Alexandre, un médecin lui ordonne le repos, une décision qu'il aurait été incapable de prendre seul. C'est l'occasion pour lui de plier bagage et de se séparer momentanément de sa femme, en se réfugiant dans un camp du Lac Vert, près de Saint-Donat. Il y refait ses forces, loin de la ville et de ses tracasseries quotidiennes, loin aussi de ses angoisses, et découvre un autre homme qui sommeillait en lui. Mais le retour à la ville est brutal. Sa santé se détériore rapidement et, un an et demi plus tard, il succombe.

Alexandre Chenevert, que la vie n'a pas changé, se fait finalement le porteur d'un unique message : on n'aime pas assez les vivants.

CHOLET, Marie (*L'Obéissance*, 1991, Suzanne Jacob)

Âge : 37 ans

Lieu : Montréal

Donnée chronologique : 1990

Domicile : un appartement au 20^e étage d'un immeuble situé à deux pas du parc La Fontaine

Marie Cholet est une femme intelligente dont l'existence est guidée par l'autocritique. Désireuse de cerner le fondement de toute chose, elle s'engage souvent dans des discussions sans fin.

Ce trait de caractère a des répercussions sur sa vie et celle de ses proches. Son mari, Jean, joue le rôle du père et du confident pour elle, et leur attachement, apparemment solide, conserve un caractère instable. En son absence, c'est Julie, une camarade du temps du collège, qui le remplace.

Marie a d'ailleurs bien besoin de ces deux appuis depuis qu'elle a assuré la défense de Florence Chaillé, une mère désespérée qui a poussé sa fille à la mort. Bien qu'elle joue à l'avocate qui ne recule devant rien, Marie n'arrive plus à se comprendre depuis ce fameux procès. Le droit, qui lui semblait le dernier refuge contre l'absurdité du monde, lui répugne maintenant, car elle a dû faire preuve d'hypocrisie pour défendre une mère meurtrière ; elle a gagné un procès qu'elle souhaitait par-dessus tout perdre.

Le témoignage de Florence Chaillé réveille un souvenir douloureux chez Marie. Elle a elle-même été maltraitée par sa mère, qu'elle ne pouvait malgré tout s'empêcher d'aimer.

Par une sorte de compensation, Marie, qui a toujours refusé d'enfanter, certaine que ces petits êtres ne viennent au monde que pour souffrir, désire un enfant, à la grande joie de

Jean. Mais elle développe une tumeur au cerveau pendant sa grossesse et meurt.

COLOMB, Christophe (*La Fête des fous*, 1987, Paul Zumthor)

Autres noms : Maître Christophe ; le Génois ; le Juif (plusieurs croient que son nom est fictif, inspiré par la colombe de l'arche de Noé ou par l'étymologie grecque qui en ferait le « porteur de Christ »)

Origine : portugaise

Âge : entre 20 et 25 ans, en 1472

Description : « un grand corps de chevalier sans armure, l'œil vif et bleu enfoncé entre les sourcils touffus, la saillie des pommettes osseuses, le nez de proie, à l'abri de son sourire aimable, trop souple pour les coups, trop dur pour les caresses »

Données chronologiques : de 1472 à 1492

Lieu : Espagne

Persuadé que l'Europe approche d'un tournant décisif, Christophe Colomb rêve de partir à la découverte du Nouveau Monde. Sa forte personnalité, son charisme et sa volonté indomptable alimentent son projet, qui permettra à l'Occident de sortir du Moyen Âge. Colomb demeure un être distant et difficile à cerner, qu'on découvre grâce aux témoignages du Mozo, un chevalier désabusé qui deviendra le garde du corps du navigateur, qu'il décrit comme un homme « roublard et brave, incisif et secret », mais surtout orgueilleux et narcissique. Enfin, Colomb n'a peur que d'une chose : que le temps menace son rêve.

Rodrigo, une sorte d'homme de peine, dévoilera certaines facettes de la personnalité de l'explorateur, mais c'est Bernat de Bousignat, un marchand à peu près ruiné, qui en révélera l'essentiel. Bernat affirme que les hommes de Colomb craignent leur capitaine, le jalourent et le haïssent, précisément pour cette espèce de déraison contrôlée qui fait sa force. Le discours ininterrompu de Colomb, qui ne parle bien que de ce

qui lui tient à cœur, fascine Bernat, au point que le marchand finit par lui sacrifier les restes de sa fortune.

Colomb, que tous appellent Maître, fait preuve d'une énergie indomptable. Jamais il ne connaît de relâche dans sa quête de savoir, pas plus qu'il ne renonce à ses rêves. Il suppute, calcule, mais ne révèle ses chiffres à personne, de crainte de voir ses intuitions dérobées. Toujours selon Bernat, l'enthousiasme de Colomb enflamme ceux qui lui prêtent attention, même les rois. Le dernier témoignage provient du frère Antonio de Marchena, qui rencontre Colomb en 1491, lorsque l'explorateur vient à la cour du roi d'Espagne dans l'espoir d'obtenir des fonds pour son expédition vers le Nouveau Monde. Le frère rencontre un homme désarçonné. Six ans après son dernier départ, Colomb a changé. Il est devenu sobre et dévot, sans avoir rien perdu de son intensité et de sa volonté indomptable. C'est un homme humilié, mais toujours dominateur, que rencontre Antonio. Au courant de tous les déboires administratifs de l'expédition de Colomb, il est chargé par le roi de mettre à l'épreuve la science de l'explorateur qui fuit la jalousie, l'incompréhension et la méfiance de ses maîtres portugais pour se réfugier en Espagne. Colomb doit se résoudre à lui révéler l'existence d'une carte qui permet de fonder ses intuitions. Un an et demi plus tard, Colomb quitte l'Europe à la découverte d'un continent neuf.

On découvre ainsi Christophe Colomb sous diverses perspectives, un personnage qui ne révèle jamais que sa terrible soif d'aventures. Il arrive à être un héros ou un saint pour les uns, et un menteur ou un escroc pour les autres. Pourtant, il a une vision du monde qui dépasse la science : il se pose en messager de l'espoir auprès d'une société que rongent la misère et les guerres absurdes.

COLOMB, Colombe (*La Fille de Christophe Colomb*, 1969, Réjean Ducharme)

Autre nom : Christophe Colombe

Origine : biélorusse

Âge : 15 ans

Description : « gracile et belle comme un petit oiseau » ; « maigre comme un cure-dent » ; cheveux fins et blonds, « nez presque chinois » ; à la suite de diverses opérations, elle se fait donner des yeux mécaniques rouge orange, puis kaki, et des jambes jaune citron ; elle devient noire comme du jais, poilue et a les « dents si grandes qu'elle ne peut ouvrir la bouche » ; des retouches améliorent son apparence.

Données chronologiques : elle serait née en 1949, mais son histoire débiterait en 1965 (ces balises sont fantaisistes ; ainsi il existerait depuis 22 ans un pont qui enjambe le détroit de Béring)

Lieux : l'île de Manne ; Italie ; France ; Allemagne ; États-Unis ; Union soviétique

Domiciles : l'intérieur d'une chaloupe, puis elle devient nomade.

Colombe Colomb naît après l'éclosion de l'œuf de Colomb. Elle connaît les découvertes de son père mais ne parle que le russe (l'île de Manne étant en Biélorussie) et ignore tout des choses de la vie.

Or le cœur d'or de sa mère, qu'elle garde en sa possession, fait des envieux. Certains, comme le brigand Jules Gitôle, cherchent à le dérober, d'autres espèrent épouser la jolie Colombe. À la mort de son père, elle a soixante prétendants. Elle fuit l'île après avoir jeté le cœur au fond de l'eau et se rend en Italie, où elle vole des lyres pour payer une dette, puis elle s'engage comme bonne. Mais la méchanceté de ses employeurs n'a pas de bornes : on lui crève les yeux et elle doit s'en faire greffer des nouveaux par un bijoutier.

Elle voyage ensuite en France et en Allemagne, où elle s'associe à Jules Gitôle. D'Istanbul à New York, ils s'enrichissent en mendiant. Après de multiples aventures, Colombe atteint seule le détroit de Béring. Cent dix millièmes personnes

à franchir le pont qui, depuis vingt-deux ans, enjambe le détroit, elle gagne la fortune de cent dix mille krits. Elle se rend ensuite à Moscou et se fait passer pour la dogaresse de Sakhaline. Lasse de dilapider sa fortune, elle retourne à l'île de Manne où elle est isolée de nouveau.

À la suite d'un affrontement avec Rasoir Électrique, une lesbienne cynique, elle est hospitalisée et dépouillée de ses organes, mais un visagiste répare les dégâts.

Déterminée désormais à ne s'attacher qu'aux animaux, Colombe entreprend une traversée des États-Unis, de Los Angeles à Charleston, en compagnie de toutes les bêtes qu'elle croise. Bientôt, elle a la surprise de trouver tous les animaux de la planète (sauf les poissons) réunis sous ses ordres. Elle assure alors la subsistance de ses troupes en les amenant sur de bonnes terres. Étant donné que les carnivores sont affamés, Colombe les laisse dévorer de la chair humaine. Les hommes envoient donc des bombes atomiques pour se défendre ; c'est le début d'un conflit mortel. Devant l'ampleur du désastre, Colombe pleure.

À son corps défendant, Colombe sert de catalyseur à une guerre qui entraîne l'anéantissement des humains. Celle qui veut la paix devient victime de ses bonnes intentions. D'abord individuel, son projet devient universel et, au bout du compte, elle pose la question de l'impossibilité des rapports humains dans un monde dominé par l'intérêt.

COTNOIR, Léon (*Cotnoir*, 1962, Jacques Ferron)

Âge : la soixantaine

Lieu : Longueuil

Donnée chronologique : vers 1960

Domicile : une immense maison

Le docteur Léon Cotnoir termine sa vie dans la solitude. Rejeté par ses pairs, il n'a pour seuls clients que les pauvres, et son alcoolisme mine sa pratique. Pourtant, il reste un

homme bon, simple et prêt à donner beaucoup de lui-même pour assister les gens dans le besoin.

Appelé par la femme d'un certain Aubertin, charbonnier de son état, Cotnoir rencontre Emmanuel, un simple d'esprit qu'on a confié à la garde des Aubertin, ses lointains cousins. Le jeune homme, un ancien plumeur de poulet désœuvré après son congédiement, a été interné à la suite d'une séance d'exhibitionnisme. Or les Aubertin constatent qu'Emmanuel est loin d'avoir perdu sa mauvaise habitude.

Étant le seul à pouvoir les aider, légèrement embrouillé par l'alcool (c'est son état «normal»), Cotnoir embarque Emmanuel dans le train de Québec où, croit-il, il sera immanquablement engagé pour travailler dans un camp de bûcherons du Nord. Bien qu'Emmanuel s'échappe au moment de partir pour Québec, la curieuse thérapie donne des résultats probants, puisque son escapade lui permet de trouver un travail honnête, à la mesure de ses modestes aptitudes. La guérison d'Emmanuel constitue la dernière bonne action de Cotnoir. Le soir même, après son souper, il se couche pour ne plus se relever.

La mort du médecin attire peu de monde: seul son assistant et quelques très rares connaissances assistent aux funérailles. Toutefois, un être étrange, sorte de double de Cotnoir, surgit de nulle part pour se mêler au petit groupe. Il s'agit du docteur Bessette, un être au destin tragique. Sa femme étant malade, il a voulu sympathiser jusqu'au bout et s'est injecté en même temps qu'elle la morphine qui diminuait ses souffrances. Après la mort de celle-ci, il quitte la pratique et, sans ressources, court les funérailles de médecins pour voler ce qu'il pourra trouver chez eux. L'escroc trouve amplement de quoi se satisfaire chez Cotnoir, puisque celui-ci conservait une importante quantité de morphine, ce qui laisse supposer qu'il s'adonnait lui aussi à cette manie. Bessette se prend d'ailleurs d'une réelle pitié pour ce médecin abandonné de tous et dont les funérailles s'apparentent à un procès.

Cotnoir, un homme méconnu dont les bontés ignorées le placent en retrait du monde, côtoie d'autres aliénés, qui lui ressemblent dans l'isolement. Sa mort rachète en quelque sorte Emmanuel et Bessette, qui profitent des derniers moments de sa vie ou des premiers de sa mort pour trouver un nouveau souffle à leur propre existence. Parti trop vite, ou trop tard, Cotnoir ne reçoit ni la reconnaissance ni la sympathie qu'il aurait méritées.

CRAIG, Marie-Charles (*Miss Charlie*, 1979, Suzanne Paradis)

Autre nom : Miss Charlie

Âge : de 32 à 53 ans

Lieu : Montrose

Domicile : la maison familiale dans laquelle une bibliothèque municipale a été aménagée

Marie-Charles Craig a accepté la vie solitaire et rangée du village de Montrose où elle porte, depuis douze ans, le deuil de son mari. Elle s'occupe en tenant une bibliothèque dans l'immense demeure familiale dont elle a hérité.

L'arrivée de Gordon Mortimer et de sa femme bouleverse l'existence de celle qu'on appelle Miss Charlie. Mortimer confirme sa prise de possession de la propriété voisine en plantant sept arbres extraordinaires, les Olibrius. Miss Charlie se sent envoûtée et n'est pas loin de croire que Mortimer agit sur sa conscience. Sa nièce Marie-Aude, alias Chinchilla, lui apprend que le nouveau venu est un écrivain travaillant sur un roman mettant en scène des personnages de Montrose. Miss Charlie accepte de traduire le fameux roman. Elle se laisse également convaincre de donner des leçons de français à Gloria-Rose, l'épouse de Mortimer. Bientôt des liens affectifs insolites mais puissants se tissent entre Charlie et cette femme tourmentée, que son époux semble à la fois aimer et détester.

Le fait que Chinchilla, une adolescente de seize ans qui a jadis provoqué la mort du mari de Miss Charlie, s'incruste chez la veuve, complique encore les choses. Charlie éprouve de l'attachement mêlé de crainte pour cette fille instable et imprévisible, qui semble toujours sur le point de déclencher de nouveaux incidents. Chinchilla lui permet pourtant d'éclaircir une partie du mystère de Gloria : cette ancienne actrice a renoncé à sa carrière pour suivre Mortimer, lequel cherche constamment à garder un ascendant sur ceux qui l'entourent. Ce dernier impose donc littéralement à Charlie une relation amoureuse, qui ne semble toutefois pas modifier les rapports de chacun d'eux avec Gloria.

Chinchilla met en scène une pièce intitulée *L'Étrangère* dont Gloria tient le premier rôle. Charlie y voit une excellente occasion de reprendre le dessus sur Mortimer. Or un accident de voiture cloue Gloria dans un fauteuil roulant ; on ne saura jamais si l'actrice a ainsi voulu se suicider.

Avec un considérable retard, Chinchilla ayant été internée à la suite d'un accès de folie, la représentation a lieu, confirmant en quelque sorte le triomphe de Charlie. Lorsque, plus tard, Chinchilla brûle les Olibrius, Mortimer et Gloria reprennent leur vie d'errance. En partant, l'écrivain laisse à Charlie une invitation pour le lancement de son livre, qui aura lieu à New York. Miss Charlie retrouve la paix ; elle laisse sa maison à Chinchilla, pour s'installer dans l'ancienne demeure de Mortimer. Ce n'est que vingt et un ans plus tard qu'elle accepte une invitation pour un nouveau lancement de Mortimer et qu'enfin elle se rend à New York, montrant ainsi qu'elle tient les rênes de sa vie aux allures de fiction.

D

D'AMOUR, Thomas (*D'Amour, P.Q.*, 1972, Jacques Godbout)

Autres noms : Justman ;

Fantôme ; Tarzan

Âge : né le 27 novembre 1933

Description : beau malgré un peu d'embonpoint ; air triste, œil soucieux et cheveux grisonnants

Donnée chronologique : après

1968

Lieu : Montréal

Le roman de Thomas D'Amour, un écrivain bien connu, dont on peut lire de longs extraits à mesure qu'une secrétaire le tape, s'apparente à un récit ésotérique. Mireille, la secrétaire, critique très durement ce roman devant Thomas, qui en est anéanti. Il entreprend tout de même de le réécrire, avec le concours de Mireille.

Cette fois, Thomas raconte l'histoire bizarre de Justman, un justicier masqué gauchiste, qui dénonce les exploiters. Obnubilé par son personnage et désireux de se mettre dans la peau de celui-ci, Thomas revêt, ou s'imagine revêtir, le ridicule costume du justicier. En fait, Thomas ne parle jamais sans romancer : il tente de transmettre ses visions, qui deviennent de plus en plus confuses, jusqu'à la panne d'inspiration. C'est alors le désir qui permet à l'écrivain d'écrire de nouveau, dans le lit même de Mireille.

Toutefois, l'arrivée de Mariette, une amie de Mireille, embête Thomas. Intimidé par l'obscénité des deux femmes, qui s'immiscent dans son travail d'écrivain, il est incapable de poursuivre la dictée de son roman. Heureusement pour lui, Mireille prend l'écriture en main. Subjugué, Thomas ne lui fait pas moins de quatre demandes en mariage au fil de la rédaction. Le texte complété est un succès.

Invité à prendre la parole au cours d'une émission culturelle radiophonique, Thomas se présente avec Mireille dont il

révèle la participation à l'écriture du livre. Mais il est pris au dépourvu lorsque Mireille s'empare du micro et entreprend de faire le procès de la langue française. L'universitaire guidé toujours à la recherche du mot juste doit une fois de plus plier devant la *vox populi*.

Écrivain sans public, Thomas doit reconnaître la victoire de Mireille, qui attire les lecteurs sans rechercher les effets littéraires. Il gagne l'amour de cette femme forte, mais est ridiculisé lors de l'interview finale, un exercice qui remet en cause la valeur même de son travail et confirme qu'il s'est fait malgré lui l'agent d'une satire des cercles intellectuels.

D'ARQUE-ANGEL, Gabriel (*Zombie Blues*, 1996, Stanley Péan)

Autre nom : ses parents adoptifs l'ont appelé Gabriel Dewey-Reynolds

Origine : haïtienne

Précision : de nationalité canadienne

Âge : né en 1971 environ

Description : grand, les yeux sensibles à la lumière

Donnée chronologique : 1997

Lieux : Montréal ; New York ; Port-au-Prince

Gabriel D'Arque-Angel échappe par miracle à son destin de zombie. En effet, alors que son frère jumeau tombe sous la coupe de l'horrible Barthélémy Minville, un tortionnaire à la solde de Duvalier, sa mère le sauve en le confiant à Corinne Reynolds, la femme d'un diplomate en poste en Haïti. Adulte, Gabriel ne succombera pas au sortilège qui devait le transformer en meurtrier grâce à sa grande consommation d'alcool, qui l'immunise apparemment contre ce mauvais sort, bien qu'il soit un être colérique au caractère instable.

Trompettiste de jazz de renom, il mène une carrière internationale avec la chanteuse Elaine MacCoy au sein du Gabriel D'ArqueAngel Quintet.

Il devra affronter les fantômes de son passé lorsqu'il retrouve Laura, sa sœur d'adoption, avec qui il vivra enfin la passion torride qui les habitait. Il devra également renouer bien malgré lui avec Grand-Blanc, son jumeau albinos devenu un tueur sanguinaire sous la coupe de Minville et de ses acolytes. Minville, un ancien makout, désire mettre la main sur Gabriel pour bénéficier des propriétés de régénération surnaturelles du sang de celui-ci, mais Gabriel échappe de peu à la mort, en partie grâce à l'aide de Lorenzo Appolon, un policier montréalais d'origine haïtienne.

Gabriel laisse derrière lui un sillage sanglant. Cependant, il connaît maintenant son pouvoir et espère que le sang qu'il injecte à son amante comateuse, à l'insu de tous, permettra à celle-ci de revenir à la vie. Toute cette violence paraît avoir exorcisé, peut-être pour un temps seulement, les démons du passé qui le rongeaient.

DAMIEN (*Les Hauts Cris*, 1960, Suzanne Paradis)

Origine: québécoise ou française

Âge: adulte

Description: bras puissants, belles mains, « l'arête fermée du front et du nez, la courbe hésitante du menton, des sourcils charbonneux » ; il maigrit beaucoup dans sa solitude

Donnée chronologique: l'histoire s'étend sur 4 ans

Domiciles: le rez-de-chaussée de la vaste propriété de Doris, la « maison de la baie » ; un refuge de la Grand'Montagne

Devenu orphelin, Damien a été recueilli par Doris, une peintre célèbre qui reconnaît en lui un immense talent. Elle lui enseigne les rudiments de la sculpture et lui fait mener une existence d'ascète, tout entière vouée à la création. L'arrivée de Marie-Andrée, une jeune fille simple, bouleverse ce projet.

Damien la prend comme modèle, car son visage d'une grande pureté et ses cheveux gris en font une source d'inspiration exceptionnelle. Bientôt, il la demande en mariage.

Le couple s'installe chez Doris et, pendant une année complète, aucun désir ne se manifeste entre eux. Marie-Andrée est bel et bien la muse de Damien, mais ce dernier n'arrive pas à exprimer physiquement son amour.

En fait, Damien se croit stérile, bien qu'il s'agisse d'un mensonge de Doris pour l'éloigner du monde des sens. Lorsqu'il succombe enfin aux avances de Marie-Andrée, un long processus destructeur se met en branle, car Doris cherche à conserver son emprise sur lui, en le culpabilisant; elle lui en veut d'avoir trahi le serment de chasteté qui le liait à elle, et finit par s'éloigner.

Dès les premiers jours de réelle intimité, Damien comprend qu'il est très attaché à son épouse. Il n'éprouve plus que répugnance pour la vie cérébrale de sa mère adoptive. Cependant, il constate la dégradation de sa création artistique. Auparavant pleine de passion et de tourment, elle perd graduellement de sa profondeur. Cette nouvelle quiétude conduit donc, comme l'avait prédit Doris, à un épuisement de ses forces créatrices.

La grossesse de Marie-Andrée affaiblissant la jeune femme, Damien ne tarde pas à regretter l'absence de Doris et lui réserve un accueil délirant à son retour. Cette dernière en profite pour reprendre son poulain bien en main; elle rétablit l'ordre dans la maison, et l'art obsède Damien de nouveau.

Quelques semaines avant la naissance de l'enfant, Damien est invité à exposer à New York et il cède aux arguments de Doris. À son retour, il trouve une maison dévastée: l'accouchement a été difficile et Marie-Andrée souffre d'amnésie. Elle n'a souvenir ni de l'enfant ni de son mari. Il se trouve cependant quelqu'un pour désirer Damien: Luce, la sœur de Marie-Andrée, une jeune fille ambitieuse. Mais Damien ne se laisse plus diriger, et se consacre à son fils David, qu'il

ne peut toutefois sauver de la mort. La guérison inattendue de Marie-Andrée fait que Damien, heureux de retrouver son amour, est prêt à tout abandonner et à partir pour de bon avec elle. Désespérée, Doris se suicide. Le vide étant fait autour de lui et de Marie-Andrée, Damien aurait pu prendre plaisir à son existence, mais Marie-Andrée sombre dans la démence. Damien s'isole alors dans la montagne, à la recherche d'une paix intérieure. Son travail s'en voit grandi, transcendé.

Grâce à la sensualité de Marie-Andrée, Damien s'affranchit du monde intellectuel de Doris. Il dépasse ses méthodes, fondées uniquement sur la technique, pour doter son œuvre d'une dimension spirituelle.

DELISLE, Pierre (*Mon cheval pour un royaume*, 1967, Jacques Poulin)

Âge: la trentaine

Lieu: Québec

Domiciles: un appartement de la rue Sainte-Anne, près de la place d'Armes; une chambre blanche avec une fenêtre trop haute et trop petite dans un hôpital psychiatrique

Du fond de sa folie, Pierre Delisle rappelle l'acte terroriste à l'origine de son internement. Se décrivant lui-même comme «un cobaye amateur de vie normale», il cherche à se confier, sans grand succès, à ceux qui l'entourent.

Écrivain engagé, Pierre est l'auteur d'un pamphlet qui lui ouvre les portes du Front, une étrange organisation terroriste. Il ne participe guère à la vie en société et ses seuls amis sont Simon, un caléchier du Vieux Québec, et Nathalie, l'amante de ce dernier, qui couche également avec Pierre. Surtout témoin des marques d'affection des deux autres membres de cet étonnant triangle, Pierre se croit recouvert d'une carapace qui fait de lui un éternel spectateur.

Depuis quelques mois, il ne sort plus des murs de la vieille cité, laissant le présent lui échapper et glissant littéralement «à la surface des choses». Il demeure donc impassible lorsqu'un policier vient lui apprendre la disparition et le suicide probable de Simon. Il découvre par la même occasion que celui-ci était en fait un professeur de philosophie qui donnait aux pauvres la part de son salaire excédant la moyenne nationale.

Pierre s'enfonce encore plus dans une sorte de schizophrénie perpétuelle. Il ne capte que des bribes de conversations ou des gestes autour de lui. Ainsi, il ne s'étonne pas lorsque Nathalie ramène Mathieu pour combler le vide laissé par Simon. Il n'a pas le temps de se familiariser avec ce nouveau personnage, car le moment arrive où il doit passer aux actes. Pierre croit comprendre que Nathalie est le maître d'œuvre de cette entreprise. Cette découverte ne l'empêche pas de faire sauter le monument à la gloire d'un pouvoir passé, en même temps que sa propre carapace.

La pluie de terre provoquée par l'explosion a pour effet de ramener Pierre à la réalité; du coup, il se voit confirmé dans son statut de marginal.

DELPHINE (*Est-ce que je te dérange ?*, 1998, Anne Hébert)

Autre nom : Petite Misère, sur-nom que lui donne Farida, la bonne de la villa Anthelme

Âge : 23 ans

Description : yeux bleus ; longs cheveux noirs ; maigre ; petits seins, petites dents blanches ; peau très pâle

Lieux : Canada ; Paris

Domiciles : la maison de sa grand-mère ; divers petits hôtels parisiens dont un dans la rue Gît-le-Cœur ; la villa Anthelme puis, après des jours d'errance, l'appartement d'Édouard Morel

Jeune femme à la fois sauvage et naïve, Delphine semble perdue dans Paris quand Édouard Morel, un rédacteur de catalogues, et son ami Stéphane la trouvent. Delphine attend un

enfant dont le père serait Patrick Chemin, un représentant en articles de pêche. À la mort de sa grand-mère, Delphine a été recueillie par Chemin, dont elle est tombée amoureuse. Elle a quitté le Canada pour le rejoindre en France, mais Chemin, qui profite de la fortune de Marianne, sa femme, refuse de divorcer pour l'épouser. Marianne, qui est stérile, projette d'adopter l'enfant de la jeune fille. Or Delphine a fait une grossesse nerveuse: elle accouche du vide en même temps qu'elle accomplit le deuil de sa relation avec Patrick Chemin.

Issue d'une famille très pauvre qui a dû la confier à une parente avec laquelle elle a connu une relation presque fusionnelle, Delphine se sent abandonnée et cherche en vain l'affection véritable et désintéressée. Elle représente une sorte de double d'Édouard Morel, qui avait oublié que ses parents lui avaient toujours préféré son frère défunt. Delphine meurt, dans l'indifférence presque générale, apparemment d'une rupture d'anévrisme.

DESBIENS, Louise (*Chère voisine*, 1982, Chrystine Brouillet)

Âge: entre 25 et 30 ans

Description: jolie, grande, rousse; yeux verts

Données chronologiques: vers 1981, entre le lundi 20 septembre, et le printemps de l'année suivante

Lieu: Québec

Domicile: un appartement au 3^e étage d'un immeuble du quartier Limoilou

Serveuse au petit restaurant de monsieur Tchou, Louise Desbiens a une drôle de conception de la vie. Elle se sait plus ou moins aimable et mise donc sur son apparence physique pour obtenir de plus généreux pourboires. Elle n'a aucune envie de communiquer avec les autres et vit seule. Son unique passion est réservée à ses deux chats, Mozart et Rose. Elle les idolâtre et ne s'anime que lorsqu'il est question d'eux ou de

sa propre allure. Elle s'intéresse également aux dés à coudre, dont elle possède une importante collection.

Un horrible meurtre se produit tout près de chez elle et la pousse à faire part de ses craintes à son voisin, Roland Broudel, un homme séduisant qui feint d'être confiné à son fauteuil roulant depuis un accident au cours duquel sa femme a trouvé la mort. Il cherche à se lier d'une amitié plus solide avec la distante Louise, qui ignore qu'il est le criminel.

Louise est troublée par cette histoire, car on a mutilé la victime. L'arrivée de Victor, un nouveau locataire, la rassure un peu. Ce jeune homme gentil et d'une indéniable laideur déplaît à Louise au plus haut point, mais il possède un superbe chat de race.

Inconditionnellement amoureuse de ses chats, Louise les laisse libres de leurs mouvements. Elle leur permet ainsi d'arpenter à leur guise la cour de la voisine, Valérie Langlois, une alcoolique qui finit par les empoisonner.

Déchirée, Louise jure de se venger de la voisine, mais auparavant, elle s'installe avec Victor, parce que celui-ci lui a offert une petite chatte siamoise. Elle se moque du romantisme de Victor et juge « pas mal rasoir » tout le décorum qui entoure leurs fiançailles, car Louise n'aime pas les mondanités ni la foule. Elle refuse même que sa propre famille soit invitée, s'étant éloignée d'elle depuis longtemps.

Bientôt, elle met son projet de vengeance à exécution. Elle assassine Valérie Langlois et lacère le corps pour faire croire à une nouvelle intervention du maniaque, sans savoir que Broudel est témoin. La police en arrive à croire que les trois locataires cachent quelque chose. Après avoir subi des mois d'enquête infructueuse, mais harassante, Louise manigance pour faire périr Broudel, qui sera projeté dans le vide au cours d'une bagarre avec Victor, à la suite de quoi le jeune couple planifie son déménagement prochain.

Louise est un caméléon. L'harmonie qu'elle connaît avec Victor semble illusoire, puisqu'elle ne croit pas au mariage

et n'a jamais véritablement éprouvé de sentiments amoureux. Pourtant, l'essentiel est sauf : libre, elle s'assure la compagnie de superbes félins.

DESLAURIERS, Jean-Étienne (*Détail de la mort*, 1996, Anne Legault)

Autre nom : son nom de code est Jed

Âge : né le 1^{er} octobre 1971

Description : costaud

Données chronologiques : l'histoire se déroule en deux temps ; la première partie se déroule en 1970-1971, peu avant la naissance de Deslauriers,

la seconde débute le 2 octobre 1994 et dure quelques mois ou quelques années

Lieux : Montréal ; le lac des Deux-Montagnes

Domiciles : un appartement de 4 pièces, rue Boyer, au sud de l'avenue Mont-Royal ; un chalet sur une île

Jean-Étienne Deslauriers semble être devenu tueur à gages un peu par hasard et par désœuvrement. Orphelin élevé par un oncle médecin, celui-là même qui a dû pratiquer la césarienne causant la mort de Marcelle, sa mère, Jean-Étienne est un être désinvolte et sauvage. Étudiant doué, bien que les études ne l'intéressent pas, il deviendra un ébéniste habile en partie pour couvrir ses activités interlopes. Solitaire, il n'a qu'un ami, Nicolas Cosmatos, son locataire, et fréquente la jolie Marine, dont il s'éloigne pour la protéger.

Son isolement, tant volontaire qu'obligé, est rompu lorsqu'il entre en possession du journal de sa mère grâce à deux avocats, Daniel Sanche et Alain Quirion, des chevaliers servants d'autrefois. Il se découvre alors le jouet d'un destin étonnant, puisqu'il a fait l'acquisition, sans le savoir, de l'immeuble où Marcelle a passé la dernière année de sa vie. Le journal révèle les démêlés de celle-ci et de sa grande amie Marie-Adèle Baron avec les soldats lors de la crise d'octobre 1970. De plus, Jean-Étienne apprend que sa mère semblait visitée par un monstre chimérique, un détail d'un tableau

médiéval représentant la mort de saint Sébastien, dont il serait victime à son tour. Enfin, le secret de sa naissance lui est révélé : son grand-père, lui-même ébéniste et élève de Borduas à l'époque du manifeste *Refus global*, est en fait son père.

Les découvertes de Jean-Étienne ne sont pas sans conséquence, car il cause indirectement la mort de Marie-Adèle en dévoilant que son compagnon d'alors, Hyacinthe Roy, était un indicateur de police. Sa carrière de tueur paraît alors tirer à sa fin, car il craint de devenir bientôt lui aussi la cible de ses collègues. En attendant, il rédige son histoire, qu'il adresse à son père réfugié au Texas depuis près d'un quart de siècle.

DESLAURIERS, Marie-Pierre (*Le Sexe des étoiles*, 1987, Monique Proulx)

Autres noms : Pierre-Henri Deslauriers ; le Cerveau de l'Amérique 1977

Âge : adulte

Description : carrure d'homme, mais elle se présente avec la conviction d'être belle et fatale ; créature « aussi biscornue que fascinante » ; silhouette somptueuse, mais paradoxale, « seins et fesses rebondis à souhait »,

épaules musclées, visage aux traits délicats, chevelure mousseuse, mâchoire volontaire, mains très larges, manucurées et gracieuses

Lieux : Montréal ; la Californie

Domiciles : une immense demeure ; un appartement-corridor misérable ; l'appartement de Gaby

Marie-Pierre Deslauriers ne laisse personne indifférent. Tout dans son existence frise la démesure. D'abord fils d'une mère alcoolique et prostituée et d'un père absent, elle ne peut aucunement intégrer l'univers masculin où elle se trouve plongée. En butte aux moqueries et au harcèlement de ses pairs, elle trouve une échappatoire dans les études.

Son intelligence exceptionnelle lui permet d'obtenir un doctorat en microbiologie génétique, une chaire universitaire en microbiologie appliquée et la direction du Centre de recherches modernes du Canada. Responsable de nombreuses

découvertes, elle est notamment la première à identifier un des virus responsables de la maladie d'Alzheimer. Elle est d'ailleurs candidate au prix Nobel en 1979. De plus, elle a épousé une célèbre avocate montréalaise avec qui elle a eu une fille, Camille. Toutes ces réalisations appartiennent évidemment à son passé en tant qu'homme.

Depuis son opération, Marie-Pierre éprouve beaucoup de difficultés à se faire accepter. Elle perd son emploi et est condamnée à la misère en raison du refus des autorités de modifier son statut sexuel. Pour elles, Marie-Pierre demeure un homme, ce qui rend impossible son embauche en tant que femme. Il faut dire qu'elle s'adapte difficilement à sa nouvelle identité. Évoluant dans un monde de marginaux et de transsexuels, elle ne peut rencontrer l'inconnu romantique qu'elle recherche avec tant d'insistance.

Néanmoins, elle se montre fière de son apparence, tout en restant prisonnière des clichés liés à la féminité. Elle n'hésite pas à s'afficher, figurant entre autres parmi les invités les plus remarqués de la populaire émission radiophonique *Pas si fou*. Son passage à la radio inspire Dominique Larue, un auteur en panne, qui écrit un roman sur la vie de ce personnage extraordinaire et sur la question de l'identité sexuelle.

Toutefois, c'est sa fille Camille qui bénéficie le plus de ses rencontres épisodiques avec la transsexuelle. L'enfant parvient à s'assumer au contact de ce père peu banal, jusqu'à ce que la mère s'interpose et fasse interdire toute relation entre eux. Marie-Pierre souffre beaucoup de cette séparation et de l'attention malsaine qu'elle attire invariablement. Après avoir éprouvé des symptômes de schizophrénie, elle comprend qu'elle doit s'éloigner de son milieu pour retrouver son équilibre. Ses qualités intellectuelles constituant une précieuse carte de visite, elle peut reprendre ses recherches en Californie, d'où elle reviendra lorsque Camille sera adulte.

Marie-Pierre Deslauriers est un personnage exceptionnel qui adresse une critique sévère à la normalité bourgeoise, en

DOUNIA

cherchant à vivre en accord avec ses propres besoins plutôt qu'en fonction des normes qu'impose la société.

DOUNIA (*Le bonheur a la queue glissante*, 1998, Abla Farhoud)

Origine : libanaise

Description : ronde et brune

Précision : de nationalité
québécoise

Lieux : Beyrouth ; Montréal

Âge : environ 70 ans

Mère de six enfants et grand-mère de cinq petits-enfants, comme elle le répète souvent, Dounia rappelle les principaux moments de son existence au profit de sa fille Myriam, une auteure qui prend sa mère pour sujet de son prochain livre.

Derrière sa sérénité apparente, Dounia cache une profonde amertume, voire de la rancœur, à l'endroit de Salim, son époux. Celui-ci, maintenant décédé, n'a jamais, ou rarement, manifesté d'égards pour sa femme, qu'il a trimballée d'un pays à l'autre et qu'il a souvent contrainte à vivre dans l'indigence. Mais Dounia sait se montrer reconnaissante envers tous ceux et celles qui, au Québec, lui ont généreusement offert l'hospitalité, malgré le peu qu'elle pouvait offrir. Car Dounia ne sait ni lire ni écrire, et parle à peine le français.

Désormais au terme de son existence, elle en dresse un bilan peu reluisant. Avec réticence, elle accepte de parler de Salim qui, dans un accès de colère, aurait atteint son fils au front en lançant un cendrier. Cette femme écrasée par son destin, se sentant autant étrangère au Québec que dans son pays d'origine la seule fois où elle y retourne brièvement, s'est sacrifiée sans compter pour ses enfants, sans exiger quoi que ce soit en retour. Elle qui émaille son discours de dictons libanais conserve tout de même un espoir, celui de retrouver à sa mort l'homme qu'elle a aimé malgré tout, et le bonheur, cet état si difficile à saisir.

DUBEAU, François (*Choses crues*, 1995, Lise Bissonnette)

Âge : à son décès, il a près de 40 ans

Description : mince et élancé

Donnée chronologique : il meurt au cours des années 1980

Lieu : Montréal

Domiciles : un appartement de l'avenue Rockland; un bungalow de la banlieue

Grand critique d'art et historien, François Dubeau suit un parcours parallèle à celui du Québec de la Révolution tranquille. Élevé modestement par une mère célibataire, il voit son avenir tout tracé lors de l'ouverture de l'Université du Québec à Montréal, où il deviendra directeur du Centre multidisciplinaire de recherches en esthétiques contemporaines.

Mais Dubeau souffre du fait qu'il doit en partie son ascension aux faveurs sexuelles qu'il a accordées au « maître incontesté de la nouvelle critique », l'Italien Bruno Farinacci Lepore. Leur rencontre a lieu en Europe, où Dubeau s'isole pour terminer son doctorat. Cette relation lui servira par la suite de référence sur laquelle il bâtira sa carrière, mais qu'il qualifie malgré tout de « pire des déchéances », celle « du disciple qui commence par faire le minet ».

Son talent de critique lui vaut une reconnaissance internationale et attire autour de lui un véritable cénacle, essentiellement composé de jeunes étudiants ambitieux. Dubeau se découvre plus tard un goût pour le confort kitsch. Après un colloque en Floride, il décide de visiter Disneyland, où il rencontre Marie, qu'il appellera Vitalie en référence à Rimbaud. Celle-ci lui redonne le goût des femmes et d'une vie rangée. Le couple mènera d'ailleurs une existence paisible en banlieue, en marge des activités professionnelles de Dubeau.

Mais c'est compter sans la maladie du siècle, le sida, dont il semble une des premières victimes. Il aurait contracté le virus lors de la dernière visite de son mentor italien. Avant

de mourir, Dubeau rédige un testament où il dévoile le trafic d'influence ayant présidé à sa carrière. Mais il ne sera jamais lu, car sa mère fait disparaître le document, préférant l'image d'autonomie que laisse ainsi son fils.

DUBOIS, Madeleine (*Poussière sur la ville*, 1953, André Langevin)

Âge : 24 ans

Description : cheveux roux, yeux bleus

Données chronologiques : entre la Seconde Guerre mondiale et le milieu des années 1950

Lieu : la ville de Macklin

Domicile : une maison de la rue Green

La rage de vivre de Madeleine Dubois fascine ceux qui la côtoient; elle séduit au premier coup d'œil et cherche les plaisirs comme les émotions fortes. Cette fille d'employé de tramway a épousé, sans réelle conviction amoureuse, un jeune médecin, Alain Dubois, avec qui elle s'installe dans une petite ville minière.

Madeleine est dotée d'un caractère fier et orgueilleux. Elle ne s'attache qu'au mouvement et ne goûte jamais avec économie les plaisirs de l'existence. Elle éveille de cette façon l'instinct de domination d'Alain. De plus, la vie retirée qu'elle mène dans cette ville en marge du monde la fait sombrer dans une léthargie entrecoupée de moments d'ardeur intense.

Un inévitable fossé se creuse entre les époux alors qu'Alain doit se forger une clientèle et néglige sa femme. Madeleine se désole d'être confinée à un petit appartement et l'amour lui apparaît maintenant, trois mois après son mariage, comme une amère désillusion. Elle se met donc à fréquenter un petit restaurant où elle se gave de la musique d'un juke-box, sans vraiment parvenir à tromper son ennui.

Elle s'attache également à Thérèse, la bonne, une jeune fille de famille pauvre que leurs origines communes rapprochent et dont elle fait sa confidente.

Toutefois, les règles de bienséance de l'époque ne permettent pas à une jeune femme nouvellement mariée d'agir de manière aussi frivole. Kouri, le patron du restaurant, un homme bon et généreux, se sent obligé d'en glisser un mot à Alain. Cet avertissement est à l'origine du premier affrontement entre les époux et met en relief la terrible assurance de Madeleine, qui en impose beaucoup à son mari. Le peu d'autorité dont fait preuve Alain lors de cet épisode choque les gens du village, qui se rangent alors du côté de Madeleine, car elle appartient à leur monde.

Pour affirmer sa liberté, Madeleine se permet des dépenses extravagantes, ce qui accentue les difficultés financières du couple. De plus, elle s'entiche d'un beau jeune homme, Richard Hêtu. Devant l'inertie d'Alain, qui se construit une sorte de muraille d'indifférence, mais qui désespère de retrouver un jour le bonheur, elle va encore plus loin. Elle en vient à recevoir Richard chez elle, sans réussir à faire réagir son époux.

Le curé décide enfin d'intervenir à la place du mari, dont la faiblesse ne peut empêcher le scandale d'arriver. Il arrange le mariage de Richard Hêtu avec une fille de l'endroit, et détourne cet être mou de Madeleine. La femme connaît alors une sorte « d'extase hagarde » ; ce dernier stade du désespoir ne peut se résorber que dans la mort. Après avoir tenté de tuer Richard, Madeleine retourne l'arme contre elle.

Madeleine Dubois ne peut donc donner un sens à son existence. Elle vit et meurt tel un « animal indompté », trop grand et trop fort pour la maigre part d'existence qui lui a été attribuée.

DURAND, Lise (*Qui est là ?*, 1996, Carole Massé)

Autres noms : lors de ses enquêtes, Clarice L. et surtout Lucie Laberge

Âge : 33 ans

Description : belle, malgré un manque évident de féminité; ses cheveux forment une tignasse qui lui balaie les épaules et elle porte une frange sur le front

Données chronologiques : sans doute en 1991, de la fin du mois d'août au début de septembre

Lieux : l'Estrie; Montréal

Domiciles : elle vit dans son bureau du boulevard Saint-Laurent

Depuis une dizaine d'années, Lise Durand pratique un métier qu'elle aime et qui convient à sa personnalité, celui de détective privée. Malgré les traits conventionnels de son personnage, son costume, son air bourru et sa vieille voiture de marque Mercury, elle applique des méthodes peu orthodoxes qui lui valent d'être qualifiée de marginale par ses collègues. Avidé lectrice, elle s'interroge constamment sur les motifs de ses clients et essaie tant bien que mal de contrôler ses propres peurs.

La détective obtient enfin l'affaire exemplaire dont elle rêvait, une sorte de fable moderne aux accents tragiques. Il s'agit d'une filature qui lui est confiée par un certain Jean Michel, ou John Michael: elle doit suivre un Américain du nom de Harold Bowdoin, qui aurait détourné une considérable somme d'argent. L'histoire prend bientôt une tournure plus intime, puisque Bowdoin courtise Ange, la sœur de Jean Michel. Or les amours incestueuses entre le frère et la sœur deviennent évidentes. De plus, l'affaire se corse du fait qu'Ange est responsable de la mort de ses parents, après que son père, qui avait rejeté son fils, a tenté de la violenter. Lise Durand, alias Lucie Laberge, démêle l'écheveau de cette sombre histoire et permet au frère et à la sœur de se retrouver, mais ne peut empêcher le suicide de Jean Michel, affecté par la révélation publique de cette liaison.

La résolution de cette enquête souligne le déséquilibre de la détective, dont les dons se doublent de penchants pour l'alcool et les drogues, d'absences momentanées et de pertes de mémoire. Par contre, parmi les souvenirs d'enfance avec lesquels elle renoue alors se trouvent les raisons qui l'avaient éloignée de ses parents et pour lesquelles elle avait tué son chien adoré Hugo. Enfant non désirée par sa mère, dont elle comprenait mal la soif d'autonomie, Lise Durand se réconcilie avec ses parents et maîtrise enfin ses démons intérieurs.

E

ÉDITH (*La Fille laide*, 1950, Yves Thériault)

Autre nom : la fille laide

Âge : 30 ans

Description : grande et maigre, voire malingre, cheveux lisses ; yeux hagards, nez bossu, joues creuses, poitrine flasque ; peau jaune et rude, mains rouges

Donnée chronologique :

l'histoire se déroule sur un peu plus d'un an

Lieu : un hameau nommé Karnac

Domicile : la ferme de Bernadette Loubron

Femme passionnée, Édith souffre beaucoup de sa laideur. Mais en fuyant la plaine et le foyer paternel, elle découvre qu'avec la révolte vient la libération des complexes et des frustrations.

La pauvreté, la misère et les coups que lui infligent son père et ses frères conduisent Édith à aller s'engager à la ferme de Bernadette Loubron. L'isolement et la prospérité du domaine garantissent d'abord son bonheur. Elle fait preuve de vaillance et d'adresse, et se montre tout à fait satisfaite du traitement qu'elle reçoit : on la loge, on la nourrit, elle est rémunérée chaque mois.

L'arrivée d'un homme vient rompre l'équilibre établi entre les deux femmes. Bernadette considérerait normal que le beau Fabien, l'homme à tout faire, succombe à ses charmes ; à cinquante ans, elle est toujours belle et séduisante. Contre toute attente, Fabien lui préfère Édith qui, se croyant condamnée à la solitude, ne comprend pas les sentiments de Fabien à son égard. Pendant qu'Édith découvre de nouveaux désirs, elle suscite la jalousie et la haine irraisonnée de sa patronne. Cette dernière cherche à s'interposer entre les amoureux, mais Fabien l'étranglera dans un geste impulsif.

Ce meurtre bouleverse Édith, mais elle préfère accepter le crime plutôt que de perdre le seul homme qu'elle ait jamais eu dans sa vie. Elle maîtrise rapidement l'art de la dissimulation et arrive à faire croire à presque tous les habitants du hameau que sa patronne s'est noyée. Bernadette n'ayant pas d'héritier, le couple maudit prend possession de la ferme qu'il a contribué à rendre prospère, tout en refusant d'officialiser son union par le mariage.

La naissance du premier enfant d'Édith ressemble à une sorte de châtiment : il naît sourd et aveugle, et la mère devient stérile. L'amour d'Édith apaise la rage et la révolte de Fabien, qui veut d'abord tuer l'enfant. Édith devient ainsi le nœud d'une démonstration selon laquelle l'âme peut davantage que le corps.

ÉDOUARD (*La grosse femme d'à côté est enceinte*, 1978; *La Duchesse et le roturier*, 1982; *Des nouvelles d'Édouard*, 1984, Michel Tremblay)

Autre nom : la duchesse de Langeais

Âge : de 36 à 70 ans

Description : gros ventre, jambes imposantes et « énorme fessier »

Données chronologiques : du samedi 2 mai 1942 à la mort d'Édouard, au mois d'août 1976

Lieux : Montréal; Paris

Domiciles : l'appartement familial de la rue Fabre, sur le plateau Mont-Royal; un appartement trop petit dans un quartier « sale »; une chambre dans le XVIII^e arrondissement; un appartement près de la rue Sainte-Catherine

Fils chéri de Victoire, qui règne en despote sur une famille entassée dans un petit appartement, Édouard est la joie, l'orgueil et « l'âme damnée » de sa mère. Ce dernier reste en marge de la guerre qui fait rage en Europe, à cause de ses pieds plats. Bien qu'il réussisse dans la vie (après avoir été vendeur de chaussures, il décroche un emploi mieux rémunéré chez Ogilvy's), Édouard ne répond toujours pas aux attentes de Victoire. Très tôt, il affiche son homosexualité au sein d'une société extrêmement puritaine. Chez lui, il ne peut se confier qu'à sa belle-sœur, la grosse* femme, qui rêve comme lui de voyages et d'évasion.

À quarante ans, il rencontre Samarcette, un acrobate de seconde catégorie avec qui il entretient une relation amoureuse et qui lui ouvre les portes du monde artistique de Montréal, pendant les années qui suivent la fin de la Seconde Guerre. Il côtoie de nombreuses célébrités, qui apprécient son sens de la répartie et son humour.

La double vie qu'il mène allègrement, en changeant de rôles aussi facilement que de costumes, provoque des affrontements quotidiens avec sa famille. Ces déchirements prennent fin abruptement à la mort de Victoire. Profondément bouleversé, Édouard ressent d'abord de la douleur, puis

un profond soulagement ; cette disparition va lui permettre d'échapper à sa médiocrité. Mais la libération tant attendue ne s'avère jamais complète, car Édouard oscille constamment entre « le septième ciel et le troisième sous-sol ». En plus de son besoin inassouvi de tendresse, Édouard a un grand désir : exprimer ses talents artistiques, puisqu'il est un imitateur-né, un travesti dans l'âme.

Ainsi, Édouard développe et raffine progressivement son rôle de travesti. Il connaît son premier triomphe le jour où il paraît, déguisé en duchesse de Langeais, à un spectacle de Tino Rossi auquel assistent également la grosse femme et Albertine*, sa sœur ennemie. Malgré son succès, Édouard n'arrive pas à pénétrer cette société parallèle, et sa prise de conscience, loin de le décourager, le pousse à aller jusqu'au bout.

Grâce à l'héritage de Victoire, il décide d'entreprendre un voyage à Paris où il sera seul pour la première fois de sa vie. Dès le départ de New York, Édouard comprend qu'il vient de pénétrer dans une classe sociale où tous étalent leurs connaissances et leur pouvoir. Dans un journal qu'il tient pour la grosse femme, il critique ce monde en soulignant les travers de gens qu'il juge artificiels. Au terme de son voyage, il tente de s'intégrer à la vie parisienne, mais abandonne au bout de trente-six heures ; il se révèle incapable de vivre sans contact humain véritable.

À son retour, il remet son journal à sa confidente et s'invente un périple imaginaire, qu'il raconte, jusqu'à la toute fin de sa vie, à ses proches pour étancher leur soif d'évasion. En assumant son rôle de travesti (il en vient à parler de lui au féminin), il règne pendant trente ans sur la *Main* de Montréal et sur toute sa racaille. Cela ne l'empêche pas d'être révolté par ce qui s'y trame : drogue, trafics et opérations chirurgicales pour changer de sexe. Édouard sait que la duchesse est un rôle qui n'a rien de permanent ; il garde toujours sa personnalité derrière son maquillage. Le mépris qu'il affiche en

apparence pour ceux qui l'entourent cause sa mort : un soir, il est assassiné.

Bien qu'il ne soit pas dupe de l'asservissement des siens, Édouard comprend l'impossibilité de vivre seul. Victime d'une société qui tolère difficilement les marginaux, il paie de sa vie sa volonté d'ouverture sur le monde.

EINBERG, Bérénice (*L'Avalée des avalés*, 1966, Réjean Ducharme)

Âge : de 9 à 15 ans

Description : « hideuse », « le visage tissé de boutons », les cheveux raides et enchevêtrés

Données chronologiques : de 2 ans avant les Jeux olympiques de Brisbane (1954) à 1960 environ

Lieux : le Québec ; la Californie ; New York ; Israël

Domicile : une ancienne abbaye sur une île du fleuve Saint-Laurent

Née de mère catholique et de père juif, Bérénice Einberg se trouve, avec son frère Christian, au centre d'un sordide marchandage. Incapables de s'entendre sur des valeurs communes, les époux élèvent leur fils selon les dogmes catholiques, et leur fille, selon la religion juive. Peu à peu, celle-ci développe d'ailleurs une profonde aversion pour la croyance en « un Dieu qu'on ne peut s'empêcher de haïr ». En outre, Bérénice épie l'affrontement constant entre ses parents, ce qui semble à l'origine de son goût pour la violence.

Elle connaît néanmoins des moments de bonheur en compagnie de son frère, un être mou et insignifiant qu'elle se force à aimer, car Bérénice est une enfant farouche qui chérit sa solitude et se méfie de tous ceux qui l'approchent. Son intelligence précoce (elle relève les paradoxes de sa religion à neuf ans) et sa maîtrise du langage sont des atouts qu'elle

utilise pour prendre du recul vis-à-vis des autres. Elle rebaptise ainsi sa mère «Chat Mort» et s'efforce, «pour ne pas être avalée», d'avoir un regard original sur la vie. Venu avec la raison, son orgueil immense fait qu'elle déteste avoir besoin des autres, et si elle aime Christian, c'est uniquement parce qu'elle conserve le contrôle de cette relation. Bérénice ne veut pas souffrir, mais être celle qui frappe. Cette dynamique l'incite à aller à l'encontre de ses mouvements naturels : elle dédaigne ce qui lui plaît et recherche ce qu'elle déteste. Cette attitude ne peut que susciter les conflits. Elle pousse bientôt son père à bout, et celui-ci l'envoie en Californie, avec son amie Constance Chlore.

Loin de chez elle, Bérénice prend goût à la lecture et inonde Christian de lettres que son père déchire pour couper les liens qui unissent les enfants. De retour à l'ancienne abbaye où vit sa famille, elle veut fuir pour de bon avec Christian, mais il refuse de la suivre. L'ennui commence alors à ronger Bérénice et l'entraîne, à onze ans seulement, dans une crise neurasthénique. Cette dépression lui permet d'acquérir une grande lucidité, mais aussi une terrible froideur. Malgré sa guérison, elle conserve la conviction que sa vie est absurde.

Son esprit caustique se manifeste lors de la reprise du conflit israélo-arabe. Excédé, son père, dont le mariage commence à s'effriter, envoie sa fille à New York, avec son amie Constance, chez le grand rabbin Zio. Bérénice doit désormais se plier aux lois de cette nouvelle communauté qui lui répugne par son caractère faux et hypocrite. Commence pourtant pour elle une période d'intense réflexion, où la question de la conscience reste fondamentale. La jeune fille s'interroge sur sa nature, en conservant une sorte de détachement qui se manifeste par son humour et son imagination. Elle en vient à la conclusion que, pour être libre, il faut tout détruire, ou «tout avaler».

Lorsque Constance meurt, heurtée par une voiture, Bérénice est bouleversée, même si elle refuse le malheur

en alléguant qu'elle n'a jamais voulu le bonheur qui « suppose une collaboration avec la puanteur ». Son mal à l'âme l'amène à envisager tous les excès ; elle se tourne même vers un garçon, Dick Dong, pour essayer de trouver un peu de réconfort.

Ne sachant que faire de Bérénice dont la vie semble une suite ininterrompue de frasques, Zio la renvoie à ses parents, mais elle reprend aussitôt les hostilités avec son père. Celui-ci ne tarde pas à sévir de nouveau et envoie Bérénice en Israël, où elle trouve enfin un but à sa vie : la guerre.

Juifs et Arabes observent une trêve depuis quelque temps déjà et n'attendent qu'un signe d'agression, que Bérénice, dans son ennui, s'empresse d'émettre. Un soir qu'elle est de garde avec Gloria, une lesbienne que tous détestent mais avec qui elle s'est liée d'amitié, elle tire en direction du camp arabe. Ce geste, qui signifie la reprise du conflit, aurait dû lui coûter la vie, mais Bérénice se sert de Gloria comme d'un bouclier.

Ce dernier acte de violence, d'un égoïsme prodigieux, relance une nouvelle fois Bérénice dans l'action. Sa folie, ou son intense lucidité, met en évidence le fossé qui la sépare du reste du monde. Bérénice s'avale elle-même : elle nie l'ensemble de l'univers pour prouver sa propre existence. Ce faisant, elle se retrouve devant un vide terrible, qu'elle ne peut combler que par le désespoir.

ÉLISA/HANSE (*Le Silence de la Cité*, 1981, Élisabeth Vonarburg)

Origine : européenne (dans « l'ancien monde »)

Âge : de sa naissance jusqu'à un âge très avancé (plus de 100 ans)

Description : lorsqu'elle est Éliisa (femme) : mince, plutôt anguleuse, avec des cheveux châtain clair, courts et frisés ; lorsqu'elle est Hanse (homme) : indéterminé

Données chronologiques : plusieurs centaines d'années après l'ère des Abominations (guerres nucléaires et cataclysmes ayant détruit presque totalement les anciennes civilisations)

Lieux : une des Cités (lieux protégés, où les scientifiques ont pu échapper aux catastrophes qui ont ravagé la Terre) ; un village à proximité de la Cité

Éliisa/Hanse est l'ultime enfant de la dernière Cité fonctionnelle, le fruit des efforts acharnés de Paul, un généticien, dans un monde ravagé par les guerres nucléaires et les catastrophes écologiques. Les facultés d'autorégénération des cellules d'Éliisa permettent à son créateur de croire qu'elle et ses descendants pourront un jour se mêler à ceux de l'Extérieur et ainsi remédier, avec le temps, à leur problème de vieillissement et de mortalité prématurée.

Éliisa passe donc ses premières années en compagnie d'enfants robots, des « onmachs », et de Desprats, un autre scientifique de la Cité qui meurt bientôt. Devenue une scientifique accomplie, elle accroît sa connaissance de son corps et de ses pouvoirs. De spontanée, la régénération devient contrôlée, de sorte qu'Éliisa peut reconstituer à volonté des parties complètes d'elle-même.

Mais Éliisa est très naïve en ce qui concerne les relations humaines, en général, et l'amour, en particulier. Elle devient l'amante de Paul et lui est totalement soumise. Toutefois, lorsque Paul, dans son délire mégalomane, joue à Dieu avec

ceux de l'Extérieur, suscitant des guerres entre les clans pour s'approvisionner en cobayes humains, Éliisa, qui a découvert qu'elle pouvait changer de forme, commence à craindre qu'il ne se serve de cette nouvelle faculté à des fins tout aussi cruelles. Éliisa fuit la Cité pour mettre un terme à ces actes insensés.

Métamorphosée en homme, Éliisa, devenue Hanse, parcourt pendant des années tout le territoire de ce qu'était, avant les Abominations, le continent européen. Elle arrête toutes les Cités encore en état de marche. Mais, dans un village près de la Cité, Éliisa/Hanse retrouve un Paul plus dément que jamais. Bien que bouleversée, elle se résout à le tuer. Redevenue femme, Éliisa reprend à son compte le fameux rêve des Généticiens, soit réensemencer l'espèce humaine. Elle crée donc plusieurs enfants en laboratoire, avec les mêmes facultés d'autorégénération et de métamorphose que les siennes.

Malgré son succès, Éliisa vit toujours sans se l'avouer avec la crainte de ses dons qui l'ont traumatisée dès l'enfance. Ses «rejetons» le sentent bien et, quoiqu'ils l'aiment, quelques-uns se révoltent. Ainsi, Abram, premier-né et préféré d'Éliisa, se sauve à l'Extérieur avant le temps prescrit. Éliisa se lance à sa poursuite et revoit alors Judith, avec qui Hanse avait eu une relation sexuelle un soir. Elle apprend qu'une fille, Lia, est née de cette union. Éliisa la recherche et finit par la retrouver, ainsi qu'Abram.

Prisonnière de sa «bulle», Éliisa/Hanse, ce personnage d'inspiration biblique, arrive finalement à vaincre ses peurs et à comprendre que, mutant ou surdoué, elle ne peut faire abstraction de l'originalité de chacun; elle doit laisser une chance égale à tous, en accordant toute sa foi à l'avenir.

EMMANUEL (*Incarnations*, 1990, Emmanuel Aquin)

Autre nom : il possède une infinité d'identités et de noms, la plus marquante étant celle de Jésus (synonyme d'Emmanuel)

Origine : sa première incarnation semble se faire dans un corps québécois

Âge : enfant ; dans sa première réincarnation, il a 47 ans ; dans sa seconde, il meurt à environ 36 ans (âge réel du Christ lors de la Passion)

Description : d'abord, un corps maladroit, ayant tendance à transpirer, puis il devient plutôt costaud

Données chronologiques : époques multiples

Lieux : Montréal ; Bethléem ; Nazareth

Après avoir vendu son âme à un lama tibétain dans l'espoir de revenir dans le passé et d'empêcher son père de se suicider, Emmanuel découvre que le temps est circulaire et que tous les êtres de l'univers partagent une seule et même intériorité.

D'abord écrivain suivant les traces de son père, Emmanuel ne peut empêcher l'inévitable et trouve la mort. Dans une autre incarnation, il est un révolutionnaire agnostique, devenu athée dans l'espoir de séduire plus de filles, et dont le complot visant à tuer un président échoue. Après ce nouvel échec, et en dépit de ses convictions existentielles, il se voit confier la difficile tâche d'incarner Jésus.

Misanthrope et cynique, il se montre très critique à l'endroit de sa nouvelle identité et éprouve du dédain pour les malades, les lépreux et les naïfs qui le suivent. Il se révolte ainsi contre le Dieu minable dont la miséricorde se limite à lui envoyer une prostituée de temps à autre. La faiblesse d'Emmanuel étant sa principale force, il n'a pas l'audace de s'opposer au destin. Assisté périodiquement dans sa tâche par des anges « amateurs de science-fiction et de musique rock », il joue consciencieusement son rôle, tout en conservant sa lucidité et un goût pour le confort moderne. Cette incarnation

accentue par contre son orgueil puisqu'il goûte à la vie de Messie.

En bout de ligne, Emmanuel comprend que ses incarnations sont infinies. Il se rappelle entre autres être, ou avoir été, Luckas Imanuel Weltall, saint Thomas d'Aquin, Jeanne d'Arc, Sade, Luther, John F. Kennedy, Jules César, Cléopâtre, Marilyn Monroe, saint Jean le Baptiste et même Judas, puisque le temps reste le seul « dénominateur commun des incarnations ».

Bref, ce personnage éclaté ne conserve qu'un rempart contre l'absurde : « on ne peut être atteint par ce en quoi on ne croit pas ».

L'ENQUÊTEUR INTERNATIONAL (*Une mission difficile*, 1997, Gilles Marcotte)

Âge : adulte

Description : il affirme être dans une « forme physique superlative »

Donnée chronologique : après 1990

Lieux : probablement Ottawa ; Bornéo ; Grand Rapids, dans l'état du Michigan

Précision : il habite dans une ville canadienne entre ses missions

On sait peu de choses de cet enquêteur international, travaillant pour le compte de l'Organisation, dont le siège social est à Ottawa. Il se présente d'abord lui-même comme « un employé raisonnable et efficace, sur qui l'on peut compter ». Ce célibataire sans attaches voyage beaucoup pour mener à bien ses missions, mais son rôle demeure imprécis.

Il semble toutefois rêver d'amour, d'évasion et se passionne pour l'opéra. C'est ainsi qu'il s'engage dans des relations étranges avec deux femmes, Marika et Olga, tout en rêvant à la secrétaire de l'Organisation. Or sa carrière bat de l'aile et il est plus ou moins exilé à Bornéo, avant de se réfugier chez Jérôme, son frère jumeau, trompettiste dans un grand orchestre.

À la mort de Jérôme, l'enquêteur découvre que son frère entretenait des relations avec des individus célèbres : Herbert von Karajan, le Dalai Lama, Mère Teresa, Jean Vanier. Ces mystérieux rapports paraissent faire écho aux écrits de Georges Papineau, un diplomate écrivain ami du héros et sorte de Saint-John-Perse, lesquels écrits relatent les aventures intimes de l'enquêteur. Enfin, ce dernier retrouve la secrétaire de l'Organisation, qui l'attendait au cœur de la forêt tropicale, là où un concert rock se prépare.

L'enquêteur suit un parcours absurde qui se referme sur lui-même. On ne découvre jamais qui il est ni ce que désire véritablement ce personnage, qui rappelle le héros anonyme de *Prochain Épisode*.

ÉTHIER, Claude (*La Love*, 1993, Louise Desjardins)

Autre nom : son père l'appelle la Suffragette

Âge : 15 ans, au début de l'histoire

Description : cheveux blonds et fins ; elle porte des lunettes

Données chronologiques : de la fin des années 1950 au milieu des années 1960

Lieux : Noranda ; Ottawa ; Montréal

Domiciles : la maison familiale au 122 de la Deuxième Avenue ; un pensionnat pour filles ; divers appartements, dont une pièce au 2269, Maplewood

Claude Éthier suit le parcours typique des jeunes intellectuels en devenir de l'époque entourant la Révolution tranquille. Seule fille d'une famille de cinq enfants, Claude grandit au milieu de ses frères aînés, Coco et Bernard, et cadets, Lucien et Maurice, en s'émancipant progressivement de sa mère protectrice, dont l'influence se révèle malgré tout positive.

Avant d'être culturelle, la libération de Claude est sentimentale. Ce sont les films d'amour, de *love*, et les actrices célèbres dont elle parle abondamment qui l'éveillent au

monde. Son premier véritable amour, avec le beau et grand Eddy Goldstein, occasionne de nombreux heurts entre elle et sa mère. Lorsqu'elle déménage à Ottawa pour y entreprendre des études collégiales, Claude découvre l'autonomie, et les œuvres mises à l'Index. Par la suite, elle s'inscrit en lettres à l'Université de Montréal où elle fait des expériences sexuelles et intellectuelles déterminantes. La rencontre d'Olivier Thiers, un Français qui l'incite à visiter son coin de pays mais qui ne manifeste pas la même ouverture d'esprit lorsque son tour vient de jouer au touriste à Noranda, paraît également la réconcilier avec les siens.

L'EUGUÉLIONNE (*L'Euguélionne*, 1976, Louky Bersianik)

Origine: elle vient de la planète des Législateurs et des Pédaleuses

Âge: adulte

Description: elle a le pas élastique; elle peut adopter diverses formes, par exemple, elle s'avance dans le port de New York en prenant la pose de la statue de la Liberté

L'Euguélionne est « celle qui porte la bonne nouvelle ». Elle vient observer la place que tiennent les femmes dans la société humaine et proposer un nouvel ordre des choses. Elle arrive sur Terre à la recherche de sa « Planète positive », et désireuse de trouver « le mâle de son espèce ». Sorte d'anti-messie, elle représente la « trigynie », la trinité féminine, ce que les versets dont son discours est émaillé semblent confirmer: elle cite une anti-Bible, où apparaissent des paraboles, des commandements et des maximes concernant la condition féminine, dont elle s'inspire pour prêcher la liberté et l'égalité des sexes.

Elle remplit sa mission auprès des femmes de la Terre en s'attachant à quelques-unes d'entre elles. L'Euguélionne fait d'abord la connaissance d'Exil, une journaliste qui a abandonné sa « féminitude » pour mener sa carrière dans le

monde des hommes. Elle rencontre ensuite Omicronne, la petite femme écrasée par son mari, Alfred Oméga. Grâce à l'Euguélionne, Omicronne s'émancipe, quitte son mari et, assistée d'Exil, entreprend de retrouver son nom et de refaire sa vie. Cette quête se révèle ardue, mais c'est l'occasion pour l'Euguélionne de décrire, avec une bonne dose d'humour et de satire, le rôle des femmes et leur situation dans la société. Son analyse n'exclut toutefois jamais l'homme. D'ailleurs, l'Euguélionne sert surtout de catalyseur à Omicronne et à Exil afin de les pousser à trouver des compagnons à leur mesure.

Un jour, elle juge qu'elle en a assez vu, et va étudier le monde des mots, en s'enfermant à la Bibliothèque nationale. Elle assiste également à un discours de Saint-Siegfried à ses disciples (on reconnaît là Freud et quelques-uns des grands philosophes de l'histoire, qui ont tous relégué les femmes dans des rôles subalternes). C'est pour elle l'occasion d'entreprendre un long prêche sur les inégalités entre les sexes, où elle critique les phalocrates et leur haine de l'organe sexuel féminin, et souligne la futilité de toute œuvre du génie humain qui exclut sa part féminine.

Elle déclare, en conclusion, que la Terre n'est pas sa « Planète positive », que ses habitants ont beaucoup de chemin à parcourir avant de pouvoir la recevoir en permanence. Son départ, une véritable résurrection puisque des hommes viennent de la fusiller, annonce le début de la révolte des femmes, qui brisent les tables des lois mâles.

Le statut d'étrangère de l'Euguélionne lui permet d'observer objectivement les conditionnements humains. La lucidité de son regard dévoile des situations injustes et montre toute la puissance des habitudes qui créent les dépendances inconscientes. Elle se fait le porte-parole d'une génération de femmes qui s'émancipent et commencent à assumer un rôle plus polyvalent dans la société contemporaine.

F

FERRAGAMO, Constance (*Impala*, 1994, Carole David)

Autre nom : son nom de scène est Connie

Origine : ses grands-parents étaient italiens

Âge : adulte

Lieux : le Québec ; États-Unis ; Mexique ; Cuba

Domiciles : divers hôtels pendant ses tournées ; une maison de la rue Drolet, à Montréal ; une cellule de la prison Tanguay

Chanteuse d'origine italienne, Connie mène une existence mouvementée et malheureuse parce qu'elle est tombée sous le charme d'un petit maffieux, Roberto Giuliani, alias Angelo Bisanti.

Sa brève carrière, au succès relatif, l'amène surtout à parcourir le Québec et la côte est américaine, et prend fin lorsque son impresario et amant tue un homme dans un accès de rage. Connie est contrainte par un patron de Roberto d'endosser le crime. Elle confie donc sa fille Louisa, une enfant dont son amant n'a jamais voulu, à sa sœur Angelina, mais cette dernière empêche pendant de nombreuses années la mère et la fille d'entrer en contact l'une avec l'autre.

Ce n'est que quelques jours avant sa mort que Connie retrouve Louisa, pour lui confier les détails sordides de son existence. Brisée par ses années de prison et par l'alcool, elle préfère la mort (on la retrouve pendue) à une liberté qui n'a rien de réjouissant. Peu après, Roberto tente de renouer avec Louisa. Or son attitude est si blessante, son absence de remords si flagrante que celle-ci venge les torts faits à sa mère en assassinant le grand responsable de ses malheurs, un meurtre qui lui vaut quinze ans de prison.

FERRON, André (*L'Hiver de force*, 1973, Réjean Ducharme)**Âge:** 29 ans**Description:** « bouffi et bouton-neux du nez, des joues, des fesses, tout partout » ; il a un peu d'embonpoint**Donnée chronologique:** le printemps de 1971**Lieu:** Montréal**Domicile:** un appartement de 2 pièces, entre les rues Duluth et Mont-Royal

André Ferron est un personnage complexe dont les motivations déroutent. En compagnie de Nicole, sa sœur avec qui il a une relation vaguement incestueuse, il s'ingénie à mener une existence marginale et dépourvue de lignes directrices. Il harcèle des gens qui ne veulent rien savoir de lui et refuse l'affection de ceux qui voudraient se l'attacher.

Originaire de Maskinongé, André s'établit à Montréal en 1961 et étudie aux Beaux-Arts, mais ne trouve pas d'emploi qui lui convienne ; il cherche « une grosse job dans la publicité ». Il talonne un copain d'enfance, Roger Degrandpré, qui a réussi, mais ne peut rien obtenir de lui. Il gagne un peu d'argent en travaillant à la pige comme correcteur d'épreuves, mais les contrats se font plutôt rares. Alors il passe son temps à regarder les films et les matchs éliminatoires du hockey à la télévision, à lire et à rire du manque d'authenticité d'autrui, et il s'efforce de mémoriser, avec Nicole, *La Flore laurentienne* du frère Marie-Victorin.

Il vit misérablement dans un appartement meublé à l'Armée du Salut. Ses maigres cachets sont souvent dépensés en beuveries et en orgies de sandwiches au fromage Kraft. Les seules fréquentations d'André (et de Nicole) sont Lainou, une peintre abstraite, et l'amie de Roger, Catherine Marchand, qu'il surnomme « La Toune ».

Bizarre, complexé et renfermé, André semble incapable de diriger sa vie. Il déteste le soleil, qui le déprime et le rend paranoïaque, et se complaît dans la haine inexplicquée de certaines personnes (Charles Trenet, par exemple) même si,

comme il le dit lui-même, « la détestation est la dernière chose complètement stupide et désintéressée ».

Son caractère et ses étranges règles de vie poussent André à la solitude. Malgré sa « jalousie préventive », il refuse de s'intégrer à la société, et se permet même d'indisposer son unique employeur. Il choisit donc de vivre dans une sorte d'oisiveté existentielle.

Après avoir tenté en vain de parasiter Catherine, Nicole et André viennent à manquer d'argent, et vendent leurs meubles et appareils ménagers, sans chercher à en obtenir un juste prix. De nouveau à court d'argent, ils doivent quitter leur appartement, en n'emportant avec eux que *La Flore laurentienne*. Se trouvant plus isolés que jamais, ils se réfugient chez Lainou pour lui servir d'escorte. Puis ils l'abandonnent pour Catherine, de retour de Cannes et désœuvrée. André révèle alors qu'il n'a aucun penchant pour l'érotisme : « l'érotique c'est comme la politique, on est [sic] pas capables ». Malgré sa grande consommation de rhum, il refuse de toucher à la drogue, « pour ne pas s'obscurcir le cerveau », car André a peur. Peur de la vie, surtout. À la veille de l'été, « l'hiver de force », Catherine file à l'anglaise. Furieux de ce départ, André s'attaque à Nicole, la douce. Quand il retrouve ses esprits, il comprend qu'il n'a plus d'espoir.

André a tout d'un antihéros : raté, envieux, mésadapté, il est incapable de s'en tirer seul, de sorte qu'il s'entête à frayer avec les membres d'une société dont il fait pourtant une critique féroce.

FILION, Jean-Paul (*Saint-André Avellin... le premier côté du monde*, 1975, Jean-Paul Filion)

Autres noms : Ti Paul ; le Tocson

Âge : 9 ans, en 1936 ; dans la quarantaine lors de l'écriture de ses mémoires

Données chronologiques : le narrateur évolue au milieu des années 1970 environ ; les vignettes se déroulent au moment de la Crise et de la Première Guerre mondiale

Lieux : Saint-André Avellin ; Montréal ; L'Ange-Gardien

Domicile : la demeure familiale, en face de l'hôtel du village, près de la rivière Petite-Nation

Jean-Paul Filion, le personnage, est écrivain. Dans une série de vignettes entrecoupées de lettres à son frère Marcel, son meilleur ami, il relate des moments marquants de son enfance à Saint-André Avellin.

Jean-Paul est un homme d'âge mûr, divorcé et père de trois enfants, qui vit avec sa compagne Yolande. Il manifeste une grande empathie pour ses enfants, qui entament l'adolescence, et s'en ouvre à son frère au fil des lettres intercalées dans son récit.

Par ailleurs, il aborde son passé avec appréhension, désirant se libérer de souvenirs insupportables rattachés à sa jeunesse difficile. Dans une suite de courts textes, il livre un à un les passages les plus pénibles de cette période. Il parle d'abord de son grand-père dont il a dû subir les attouchements sexuels, et de quelques autres hommes de la région qui n'ont pas craint de révéler leurs habitudes sordides devant Jean-Paul et Marcel. Jean-Paul parle aussi longuement de la misère de leur famille : l'hiver, ils étaient forcés de voler du bois pour chauffer la maison, et l'été, ils s'engageaient dès l'âge de dix ans dans des emplois d'adultes.

Jean-Paul traite abondamment de sa famille, de son père alcoolique et de sa mère dévote. Celle-ci a toujours été une

femme forte, déterminée, qui a su tenir tête à son mari, un homme à l'imagination débordante, mais toujours prêt à succomber à son penchant pour l'alcool. Jean-Paul reste attaché à ses parents, qui lui ont donné chaleur et affection. Son père, barbier de son état, lui a d'ailleurs appris à jouer du violon. Cet instrument est devenu une véritable passion, et Jean-Paul et son frère ont pu jouer des gigues et des rigodons dans toutes les veillées de la région.

L'écrivain se montre plus dur à l'endroit du clergé et des gens de religion, qu'il accuse d'avoir abandonné les siens à leur misère, à leur ignorance et à la merci des Anglais. Toutefois, Jean-Paul a eu la chance de s'instruire jusqu'à la neuvième année et de quitter son village pour gagner Montréal, où il s'est installé et a assuré son avenir.

Jean-Paul Filion n'est pas amer. Il éprouve de la tendresse pour les siens et est attaché à des souvenirs qui n'ont de cesse de le nourrir.

LE FILS DE LA GROSSE FEMME (*Le Premier Quartier de la lune*, 1989, Michel Tremblay)

Âge : 9 ans, bientôt 10 ; né en août 1942

Donnée chronologique : juin 1952

Lieu : Montréal

Domicile : l'appartement familial de la rue Fabre, sur le plateau Mont-Royal

Le fils de la grosse* femme est le plus jeune des dix occupants du logement de la rue Fabre. Choyé depuis sa naissance par sa mère, il se développe en intelligence, mais reste plus fragile physiquement que ses deux frères. Ce garçon précoce a une passion : les livres. Son ardeur en classe, que ses frères prennent pour du « cabotinage », lui permet de développer son talent inné de conteur. Il invente ainsi d'interminables histoires pour égayer les enfants de la rue Fabre. Imaginatif, il adore le rêve et la liberté et vit, par ailleurs, une curieuse

relation avec Marcel*, ce «cousin bizarre», qu'il accepte «presque comme une injuste punition», car Marcel le suit partout, s'attachant à ses pas et le forçant souvent à fuir ses amis. Pourtant, le fils de la grosse femme veille sur son cousin, s'attirant ainsi les coups des autres enfants.

En fait, ce garçon, qui s'imagine être accompagné de Peter Pan même s'il distingue rêve et réalité, jalouse Marcel qui, lui, a de véritables visions. Il s'empare des rêves de Marcel pour en faire des contes qu'il utilisera dans le but de construire sa propre gloire.

Cela lui ouvre de nouvelles perspectives : il ne craint soudain plus rien et n'a pas peur de mentir pour se défendre ou d'affronter les prêtres, qui intimident tant ses camarades. Au delà de la jalousie et du mensonge, le fils de la grosse femme éprouve de la tendresse mêlée de pitié pour Marcel qu'il est le seul à comprendre réellement.

L'opposition entre le fils de la grosse femme et Marcel souligne toute l'ambiguïté du rapport entre le talent et le génie. Marcel reste prisonnier de ses dons qui l'étouffent de plus en plus, tandis que le fils de la grosse femme montre de meilleures dispositions pour affronter le monde et s'y adapter, bien qu'il ressente le dilemme du créateur, dont le travail se rapproche parfois du vampirisme.

FONTANGES, Flora (*Le Premier Jardin*, 1988, Anne Hébert)

Autres noms : Flora Fontanges est son nom de comédienne ; elle est née Pierrette Paul ; ses parents adoptifs la rebaptisent Marie Éventurel

Âge : 56 ou 57 ans ; née le jour de la fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul

Description : vieillissante et grisonnante ; assez grande, le corps fin

Donnée chronologique : l'été de 1976

Lieux : Québec ; France

Domiciles : la région de la Touraine ; une chambre d'hôtel de la rue Sainte-Anne

Flora Fontanges sent qu'elle arrive à un tournant dans son existence. Son retour sur les lieux de son enfance, qu'elle croyait avoir quittés définitivement, et les retrouvailles avec sa fille représentent l'occasion de faire le point sur sa vie.

Née de parents inconnus, Flora est élevée à l'Hospice Saint-Louis sous le nom de Pierrette Paul. Alors qu'elle n'a que onze ans, un incendie ravage l'orphelinat et coûte la vie à plusieurs enfants. Flora figure parmi les rescapés et est adoptée peu de temps après par la famille Éventurel, qui désire la transformer en petite bourgeoise de la Haute-Ville de Québec. Rebaptisée Marie Éventurel, elle découvre pour la première fois la nécessité de jouer un rôle. Pendant sept années, elle se moule à la perfection à son nouveau personnage : douée et studieuse, elle se classe parmi les meilleures élèves.

Toutefois, elle refuse ce confort bourgeois quand elle est demandée en mariage. En dépit de la désapprobation de ses parents, au cours de l'été de 1937, elle s'embarque comme femme de chambre sur un paquebot en partance pour la France. Sous le nom de Flora Fontanges, elle entame une belle carrière d'actrice dans le rôle d'Ophélie, qui l'amène pour la première fois en tournée. Elle obtient le succès grâce à son rôle de Jeanne d'Arc, et elle revient à Québec auréolée de gloire pour jouer Winnie dans *Oh! les beaux jours* de Beckett.

La vie sentimentale de Flora est tumultueuse. Elle connaît plusieurs aventures passionnées, mais ne s'attache à aucun homme. Seule la naissance de Maud, alors que Flora a presque quarante ans, la détourne pour un temps de sa carrière. Mais la nécessité de jouer la pousse à délaisser sa fille, qui le lui rendra bien puisqu'elle sera toujours fugueuse et instable, malgré la réelle affection qu'elle porte à sa mère.

Flora doit attendre plusieurs semaines avant de savourer les retrouvailles, puisque Maud, redoutant de revoir sa mère, a disparu. En attendant sa fille et le début des représentations,

FORCÉE

Flora retrouve les lieux de son enfance et visite Québec avec un regard neuf, en compagnie de Raphaël, le copain de Maud. Celle-ci revient à temps pour être témoin du succès de sa mère, qui retourne par la suite en Europe, vers un nouveau rôle.

La visite de Flora à Québec aura été une sorte de pèlerinage, un moment pour méditer sur sa destinée en se préparant à la mort, à la manière de Winnie, cette vieille femme enterrée jusqu'au cou et à qui il ne reste que l'absurdité de la vie.

FORCÉE, Blanche (*Blanche Forcée*, 1976; *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel*, 1976; *Sagamo Job J*, 1977, Victor-Lévy Beaulieu)

Âge : adulte

Description : léger strabisme ; ses dents seraient belles sans celles qui percent par-devant ; ventre plat, corps brun, cheveux noirs

Lieux : Joliette ; le pays de Gespeg

Domiciles : une grande maison de la rue Sainte-Élisabeth ; une ferme en Mattavinie ; un « shaque » au bord du fleuve

Femme-enfant complexe, insaisissable, Blanche Forcée n'arrive pas à surmonter les démons de son passé, ce qui la confine au désespoir et à la mort.

Blanche se découvre elle-même grâce à Job J Jobin*, au fil de la dernière soirée qu'ils passent ensemble, dans un « shaque » au bord du fleuve, dans le pays de Gespeg. Ils tentent de refaire l'itinéraire de leur vie de couple, qui a commencé à ce même endroit, trois ans plus tôt. À mesure que les souvenirs lui reviennent, Blanche devient de plus en plus agitée.

Lorsqu'une amie commune lui présente Job, Blanche travaille comme disquaire et habite chez sa mère, à Joliette, avec ses deux sœurs. Elle ressent toujours un grand amour

pour son défunt père et ne tolère pas que sa mère ait pu le remplacer dans sa vie.

Son mutisme séduit Job, qui l'abreuve de discours et d'histoires sur les baleines et les ancêtres.

Cependant, Blanche ne se laisse pas apprivoiser. Pire, sa réserve s'accroît à mesure que Job se rapproche et elle montre une étrange pudeur quand ils commencent à vivre ensemble. Elle se dissimule, parle de moins en moins de ses activités et de ses nombreuses lectures. La seule chose qu'elle accepte de révéler d'elle-même, c'est son obsession pour les habitudes de Charles, son père, qui l'endormait en posant une main sur son ventre. Toutefois, elle tait ce qui suivait ce geste.

Blanche croit que Job devrait la haïr pour ce qu'elle est. Il n'en est rien mais Blanche souffre d'une profonde insécurité et fait une crise qui se rapproche de l'épilepsie. À la suite de cette crise, Job l'emmène à Gespeg. Blanche avoue que ses problèmes sexuels restent, depuis l'enfance, sans solution. Job, bien mal avisé, tente de lui faire l'amour, ce que Blanche interprète comme un viol. Elle s'enferme dans la salle de bains et se donne la mort en s'ouvrant les poignets.

En mourant dans sa baignoire, telle une Ophélie brisée par la honte, Blanche illustre l'impossibilité de croire à la vie quand on a été si tôt trahi par elle.

FOREST, Isabelle (*Les Cahiers d'Isabelle Forest*, 1996, Sylvie Chaput)

Âge : née en 1815, elle meurt le
28 mai 1845

Donnée chronologique : première moitié du XIX^e siècle

Lieu : Québec

Domicile : la maison du peintre
Joseph Légaré

Orpheline à l'âge de quatre ans, Isabelle Forest est recueillie par son oncle, le célèbre peintre Joseph Légaré. Bonne élève des ursulines de Québec, elle devient l'apprentie

de son oncle et se trouve aux premières loges lors des bouleversements qui marquent l'histoire de son pays, dont la révolte des Patriotes de 1837-1838.

C'est toutefois en tant qu'artiste qu'elle manifeste ses talents. Malheureusement, être femme et Canadienne française lui interdisent à peu près toute chance de rayonnement. Elle se pose malgré tout en égale devant Philippe Aubert de Gaspé, fils, auteur du premier roman canadien-français, avec qui elle aurait pu vivre une passion partagée, n'eût été le décès précocé de celui-ci.

Isabelle Forest n'exploitera pas non plus toutes les facettes de son talent, puisqu'elle meurt elle aussi, trop tôt, dans un incendie. Elle aura cependant pris conscience des limites imposées aux femmes dans la société d'alors, avant de chercher à les dépasser.

FORESTIER, Christine (*L'Antiphonaire*, 1969, Hubert Aquin)

Âge : 37 ans

Données chronologiques : de mars à août 1969; dans ses travaux, Christine Forestier évoque l'année 1536

Lieux : Saint-Lambert; Montréal

Domiciles : un appartement, au 207 de la rue d'Iberville; un appartement d'un immeuble de 12 étages de la rue Maisonneuve

Personnage tourmenté, Christine Forestier est confrontée à des événements qu'elle ne peut contrôler, mais dont elle se sent malgré tout responsable. Apparemment victime de l'emprise des hommes, elle plonge inexorablement dans une spirale autodestructrice.

Christine est une femme brillante; jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, elle étudie la médecine et travaille à l'hôpital du Sacré-Cœur de Cartierville, mais abandonne cette profession pour épouser Jean-William Forestier. Elle s'intéresse alors à

la philosophie des sciences et prépare une thèse de doctorat sur la science médicale au XVI^e siècle, plus particulièrement sur l'œuvre d'un certain Jules-César Beausang. Toutefois, cette obscure passion érudite s'explique par la tendance de Christine à s'éloigner d'elle-même. En effet, elle accepte mal d'avoir renoncé à la médecine et s'ennuie dans ces recherches un peu futiles qu'elle ne mène jamais à terme.

C'est pourtant du côté de ces connaissances qu'elle cherche refuge alors qu'elle doit suivre son époux dans une histoire sordide de fuite et de poursuite. Tout commence au cours d'un séjour à San Diego, où Jean-William subit une crise d'épilepsie extrêmement violente. Christine ne peut le calmer et doit même s'enfuir de leur chambre de motel, le visage tuméfié et le corps endolori à la suite des coups que lui assène Jean-William dans son délire.

Elle est ensuite violée et séquestrée par un pharmacien chez qui elle allait chercher des médicaments pour son mari, puis elle assiste au meurtre du pharmacien par un Jean-William furieux. Après quelques jours passés à guérir ses blessures, elle revient seule à Montréal et se réfugie dans les bras de Robert Bernatchez, un ancien amant, qui s'empresse de quitter sa femme.

Christine relate dans tous les détails ses anciennes aventures à cet avocat porté à l'engagement politique. Si elle le fait, c'est qu'elle semble profondément amoureuse de lui et plus heureuse qu'avec Jean-William. Toutefois, son bonheur est de courte durée puisque son mari survient et fait feu sur Robert, le blessant gravement. Le médecin de Robert révèle à Christine que c'en est fait de la vie sexuelle de celui-ci et lui propose ses services, qu'elle accepte d'ailleurs sans trop de réticence. Arrivée au bout de cette étrange aventure, il ne reste plus à Christine que le désir de retrouver Jean-William, espérant par là revivre une dernière fois ses jouissances passées. Elle annonce qu'elle se donnera la mort de toute façon, peut-être simplement par lassitude.

Pour échapper à son tourment, Christine s'évade dans l'évocation des personnages de sa thèse, dont le sort n'est guère plus reluisant que le sien. Elle mentionne à tour de rôle les vies de Renata Belmissieri, épileptique en perpétuelle fuite, de Beausang, de Léonardo Chigi, un moine défroqué qui usurpe l'identité de Beausang et d'Antonella.

Malheureusement, par leurs destins similaires à celui de Christine, ces personnages ne parviennent pas à sortir cette dernière de sa morosité. Ainsi, cette érudite obsédée, sans doute déséquilibrée, choisit la mort, car tout n'est pour elle qu'une suite de désillusions.

FORTIER, Hans (*L'Enfant migrateur*, 1998, Aude)

Âge : depuis le stade de fœtus jusqu'au milieu de la vingtaine

Lieu : le Québec

Domiciles : la maison familiale, située à environ 25 minutes de la ville ; une autre maison, qu'il rénove, à environ 4 kilomètres de la demeure de ses parents

En dépit de sa force et de son esprit indépendant, Hans Fortier est un être inquiet et renfermé. C'est son frère jumeau Benoît, que tous appellent le Petit, qui dès les premiers temps de leur existence commune lui insuffle l'énergie nécessaire pour affronter le monde extérieur.

En effet, le Petit s'efface littéralement, au propre et au figuré, derrière son jumeau, car il possède, lui, l'assurance tranquille lui permettant de faire face au quotidien avec sérénité. En tous points identiques, à l'exception de leur taille, Hans et le Petit grandissent en perpétuant ce modèle.

Hans souffre de ce déséquilibre : il se sent délaissé par ses parents et par sa sœur aînée, et adopte un comportement agressif à leur endroit. Au fil des ans, le Petit livre de nombreuses leçons d'humanité et de sagesse qui aident Hans à vaincre ses démons et à voler de ses propres ailes, avant de

s'effacer, vaincu par la maladie. Hans trouve alors sa voie, en partie grâce à la générosité d'un ancien professeur qui l'oriente vers la littérature et le théâtre, où il fera carrière.

Devenu adulte, Hans peut enfin donner la vie à son tour et accepter les coups du sort et les bonheurs que l'existence lui réserve, autant les fausses couches de sa compagne que la naissance de ses jumelles. Hans échappe donc au statut d'antihéros, violent et asocial, qui lui colle à la peau pendant sa jeunesse.

FRANCŒUR, Gregory (*Une histoire américaine*, 1986, Jacques Godbout)

Âge: 48 ans

Description: blond, les épaules tombantes et un peu d'embonpoint

Donnée chronologique: les années 1980

Lieux: Montréal; San Francisco

Domiciles: la maison familiale; une maisonnette en bardeaux sombres près de l'Université Berkeley

Gregory Francœur est l'exemple parfait de l'homme dans la quarantaine avancée dont les illusions de jeunesse ne sont plus que de vagues souvenirs. Un voyage en Californie lui offre pourtant la chance de se replonger dans l'existence passionnante d'un militant politique.

Fils d'un vendeur d'encyclopédies et d'une joueuse de tennis d'origine irlandaise, Gregory se passionne très jeune pour tout ce qui touche l'information et la culture, et il adore voyager. Il amorce sa carrière vers l'âge de vingt ans en tant que professeur de philosophie dans une université éthiopienne. De retour au pays, il se lance dans la publicité et, dix ans plus tard, devient chroniqueur à la télévision. Sa renommée et son goût pour les affaires publiques le poussent vers la politique active. Député du Parti québécois, il ne voit cependant jamais son rêve de devenir ministre se réaliser et démissionne dans la foulée de l'échec du projet collectif québécois. Après que

son fils a quitté la maison, il se sépare de son épouse. C'est donc tout naturellement que Gregory accepte une invitation pour aller effectuer un stage à l'université de Berkeley. Il y donne un séminaire et entreprend une enquête sur la notion de bonheur.

Mais il s'engage à son insu dans un réseau d'immigration illégale pour réfugiés politiques lorsqu'il accepte d'assurer l'entrée au pays de deux réfugiés latino-américains.

Toutefois, la conscience d'honnête homme de Gregory le tourmente et il se confesse à un collègue, Allan Hunger, qui avoue diriger l'organisation. L'engagement social étant le plus fort, Gregory consent à reprendre du service. Sa mission suivante consiste à héberger une réfugiée éthiopienne, Terounech. L'arrivée de la jeune femme se déroule sans incident, mais Hunger est abattu peu après, ce qui laisse Gregory démuni. Au surplus, il a une aventure avec Terounech.

Gregory est arrêté. En prison, il rédige une confession dont le style prouve l'énergie qui l'habite. Mais son incarcération ne constitue qu'un prétexte: le FBI, connaissant son passé politique, veut le retirer du jeu et le refoule vers le Canada. Selon Gregory, il s'agit d'une victoire, car il rentre la tête haute et mieux dans sa peau.

FRANCŒUR, Hugues (*Le Souffle de l'Harmattan*, 1986, Sylvain Trudel)

Âge: enfant

Lieux: Montréal; la campagne

Donnée chronologique: l'année
du passage de la comète de
Kohoutek

Orphelin recueilli à l'âge de six mois après avoir été abandonné dans un panier de supermarché, Hugues Francœur se sent de trop. C'est grâce à l'amitié de Habéké Axoum, un

orphelin éthiopien, qu'il acquiert un sens des valeurs très aiguë.

Les problèmes de Hugues commencent lorsqu'il surprend ses parents en train de se disputer à son sujet ; il découvre alors ses origines. Pour essayer de calmer sa colère, on l'envoie passer quelques semaines à la campagne. Hugues y fait la connaissance d'Habéké, arrivé au pays à l'âge de quatre ans, mais toujours Africain dans l'âme. Cette rencontre marque le début d'une profonde amitié.

Les deux garçons, extrêmement imaginatifs, inventent mille jeux ayant pour but, soit de retrouver le grand-père d'Habéké, célèbre coureur sacrifié lors de la construction du chemin de fer éthiopien, soit d'affirmer leur propre autonomie. Ils envoient à l'écrivain Alexandre Soljenitsyne une lettre lui demandant le chemin de l'Exil, à laquelle l'auteur répond par un extrait de son roman, *Le Pavillon des cancéreux*. Ils vont jusqu'à rédiger une déclaration des droits de l'homme et à se marier secrètement. Leur union semble sans faille ; c'est ensemble qu'ils réparent les nombreuses gaffes qu'ils commettent.

Mais leurs jeux ont des conséquences plus graves. Voulant invoquer l'esprit de son grand-père, Habéké incendie une grange et est hospitalisé, en compagnie de Hugues et d'Odile, leur meilleure amie. Ils enlèvent ensuite Nathalie, une jeune fille qui souffre d'une maladie cérébro-vasculaire, car Habéké prétend pouvoir la soigner grâce à un régime à base de tisane. Les parents de Nathalie alertent la police et Habéké est envoyé dans une école « spéciale », au grand désespoir de son ami.

Hugues retrouve Habéké à la fin de l'année scolaire, mais il ne s'est pas calmé pour autant. Il se révolte devant le fait qu'Odile est à la fois enceinte et droguée, et que les parents de celle-ci sont des trafiquants. Les deux amis fabriquent un sous-marin qui les amènera à l'Exil dont ils rêvent tant. Ils partent bientôt, entraînant Odile de force, après avoir placé

son bébé dans un panier de linge et l'avoir confié au fleuve. Or l'appareil coule, causant la mort de Habéké et d'Odile. Hugues parvient à atteindre la rive, où il trouve le panier avec, à l'intérieur, un autre orphelin comme lui.

Hugues Francœur (et son copain Habéké) représente le monde de l'enfance dans ce qu'il a de plus sincère. Il se méfie des adultes, certes, mais son comportement trahit une conscience sociale développée en même temps qu'il transmet un message de tolérance.

G

GALARNEAU, François (*Salut Galarneau!*, 1967, Jacques Godbout)

Âge: 25 ans

Lieu: Montréal

Donnée chronologique: environ
1965

Domicile: une roulotte

Malgré ses aptitudes pour les études supérieures, François Galarneau vend des frites dans un stand ambulante. Mais il n'abandonne pas l'espoir de se réaliser. Son amie Marise, qui le voit constamment le nez dans un livre, lui suggère de devenir écrivain, supposant qu'il écrirait un roman d'espionnage ou d'aventures. François entreprend plutôt une sorte de rétrospective des événements qui l'ont amené là où il se trouve.

Il parle d'abord de sa famille et de ses deux frères, Jacques, qui écrit pour la télévision, et Arthur, qui a étudié à Paris. La mort du père semble avoir affecté François, au point de lui faire abandonner ses études. Il devient commis dans un magasin de Lévis et tombe amoureux d'une jeune fille

qu'il épouse, car elle se prétend enceinte. Quand il comprend qu'elle l'a joué, il quitte sa femme et retourne à Montréal. Il fait ensuite la connaissance de Marise avec qui il s'installe pour couler des jours qu'il espère paisibles.

Cette chronique constitue aussi une critique de l'Amérique où, pour être heureux, il faut être riche ou instruit, et François n'est ni l'un ni l'autre. Il ne se gêne d'ailleurs pas pour faire le procès de son éducation et affirme que les pères n'enseignaient rien d'intéressant. Pourtant, il a de nombreuses connaissances, en sciences sociales notamment, et il manifeste une grande soif de savoir.

L'écriture l'occupe au point de lui faire négliger Marise. Son frère Jacques saisira l'occasion pour la séduire et la ravira sans remords à François.

Celui-ci décide de profiter de sa solitude pour montrer sa force de caractère. Il conçoit le projet d'établir une chaîne de stands à travers le pays, histoire de prouver que les Québécois peuvent être économiquement indépendants du Canada. Il sollicite d'Arthur un soutien financier, mais sans succès.

Cette nouvelle rebuffade pousse François à s'isoler du monde. Il fait bâtir une enceinte haute d'une douzaine de pieds et s'y enferme, en gardant toutefois un poste de télévision allumé en permanence, pour ne pas se couper totalement du réel et pouvoir se plaindre de l'invasion du mode américain de consommation effrénée. Après trois semaines de ce régime, François commence à divaguer. Son œuvre se termine donc par un retour à la réalité, car il ne peut se passer de ses semblables. De plus, il a trouvé sa voie : il veut « vécrire », c'est-à-dire vivre et écrire.

François Galarneau souffre de l'incompréhension de ses proches. Jeune homme plein de potentiel, il choisit un gagne-pain modeste, ainsi que la marginalité, parce que trop peu de gens partagent ses valeurs axées sur l'être humain et son bonheur.

GALARNEAU, Xavier (*L'Héritage*, 1987, Victor-Lévy Beaulieu)

Âge : environ 60 ans

Lieu : Trois-Pistoles

Donnée chronologique : le milieu des années 1980

Domicile : une ferme du Deuxième Rang

Chef incontesté du clan familial, Xavier Galarneau impose une loi qu'il puise dans la Bible et qui cause le malheur de ses proches. Plus encore que ses convictions religieuses, son orgueil immense l'empêche de faire les gestes qui pourraient le réconcilier avec les siens et, surtout, avec sa fille qu'il a blessée jadis.

Né dans une famille protestante, Xavier respecte les traditions. En tant qu'aîné, il hérite de tous les biens au suicide de son père Maxime, et ne laisse qu'une dépendance à son frère Gabriel, qui a d'ailleurs épousé la femme qu'aimait Xavier. Pour sa part, il se marie avec Virginie, qui lui donne quatre enfants : Miville, Junior, Miriam et Julie.

Son métier d'éleveur de chevaux de course l'amène à voyager aux États-Unis, souvent avec Miriam. Son vœu le plus cher serait de voir sa fille devenir la première femme jockey à triompher lors d'un grand derby, mais le désir de Xavier le pousse à l'inceste.

Miriam, meurtrie, s'enfuit pour Montréal et cachera l'origine de Maxime, fruit de la relation incestueuse. De son côté, Xavier n'admet pas sa faute ; il commence plutôt à tyranniser ceux qui l'entourent. Ne croyant plus en ce qu'il a toujours fait, il vend à perte tous ses chevaux, à l'exception de la jument tavelée de Miriam, et se consacre désormais à la culture des pommes de terre et de l'avoine.

En quatorze ans, Xavier devient un vieillard acariâtre et intraitable, qui refuse d'être aimé. Son bouc émissaire préféré est son fils aîné Miville, à qui il n'accorde aucun répit, mais il persécute également Junior, qui rêve de faire résonner sa

guitare électrique à Montréal et qui se console en buvant et en se droguant. Julie, quant à elle, aime secrètement Junior et préserve les apparences en jouant le rôle de maîtresse de maison depuis la mort de sa mère. De son côté, Gabriel, le frère de Xavier, s'évade en s'attelant à sa petite voiture rouge et en s'entraînant dans le Deuxième Rang. Sa seule enfant, Stéphanie, part pour Montréal où elle retrouve la trace de Miriam.

Xavier trouve là une ultime chance d'obtenir le pardon de sa fille adorée, sachant sa propre vie menacée par son cœur défaillant. Hélas, Miriam est aussi obstinée que son père et refuse toute réconciliation.

L'intransigeance de Xavier ne fait donc que lui aliéner les siens et briser à jamais les liens qui l'unissaient à son enfant chérie. Il ne lui reste que le désespoir, et cette Bible austère qui l'aura mené toute sa vie.

GALATÉE (*La Passion selon Galatée*, 1987, Suzanne Jacob)

Autre nom : Gala

Âge : 26 ans

Donnée chronologique : l'été suivant l'échec référendaire de 1980

Lieux : Paris ; Montréal ; la région de Sorel

Domiciles : un minuscule studio du V^e arrondissement ; chez son amie Sarah ; un chalet

Galatée est de retour de Paris, où elle a mené une carrière de chanteuse et fui des êtres envahissants, en particulier son amant Baldwin. Elle éprouve d'ailleurs de la difficulté à s'attacher et qualifie l'amour « d'événement catastrophique ». Parce qu'elle recherche la solitude, elle passe pour une femme froide et insensible.

En écrivant des lettres imaginaires au cinéaste Jean-Luc Godard, son idole, Galatée évoque son passé. Elle est née

dans une famille bourgeoise. Son père, mort depuis, l'a forcée à étudier dès sa plus tendre enfance et à s'élever au-dessus du quotidien. Entre les âges de huit et seize ans, elle a fréquenté un camp musical et y a vécu sa première aventure amoureuse, avec un jeune prêtre. Elle se remémore aussi le départ douloureux de sa mère, qui l'a bouleversée, elle ainsi que sa sœur Titi.

Galatée est amenée à rencontrer Babey, une jeune femme qui semble son contraire, mais qui l'invite néanmoins à venir passer une fin de semaine avec des amies, dans un chalet au bord d'un lac. Cette journée est gâchée pour Galatée : non seulement doit-elle se retrancher derrière son rire mystificateur, mais elle dérange tout le monde par son détachement. Pourtant, Babey reste liée à cette étrange amie, qui n'est pas « atteinte par l'angoisse de vieillir ».

Un jour que les deux femmes sont à la banque, deux cambrioleurs font irruption et les prennent en otage. Babey panique, mais Galatée demeure calme, conserve son sens de la dérision, et parvient même à s'échapper avec son amie en récupérant l'argent volé. Cet épisode révèle son côté autoritaire et agressif, de sorte que Babey s'éloigne de cette femme par trop déroutante.

Galatée part pour Toronto retrouver Titi, mariée à un riche Canadien anglais. De nouveau, on cherche à l'engager dans une vie qu'elle ne fait que considérer en spectatrice. Elle remet en question le sexe, trop souvent perçu comme une activité sportive constituant le but ultime de toute relation.

Galatée apprend de Titi qu'elle héritera du tiers de la fortune paternelle à la condition de ne plus chercher à retrouver sa mère, disparue quand elle avait douze ans. Elle découvre aussi l'existence d'un frère, que son père a eu avec la bonne. Ces deux nouvelles provoquent chez Galatée une sorte de cassure dans sa perception de la réalité. En retournant à Montréal, elle prend conscience de l'existence d'une seconde Galatée, différente de la première, qui constitue son seul

lien avec le réel. Cette forme de schizophrénie fait resurgir d'autres événements passés, entre autres la naissance de son fils Jean-René, alors qu'elle avait vingt et un ans.

Ne se sentant plus à l'aise à Montréal, Galatée se laisse entraîner à Sorel par un homme étrange : le Bourru. Elle n'y a pour seules occupations que le potager et un casse-tête de deux mille pièces. Vers la mi-août, Nathe, l'amie du Bourru, rejoint Galatée à qui elle révèle que le Bourru revend de la drogue. Ignorant si elle tient un rôle dans cette histoire, Galatée ne s'en offusque pas. Elle se demande néanmoins si elle ne devrait pas rentrer à Montréal, lorsque arrivent deux hommes à la recherche du Bourru. Certaine qu'ils viennent pour le tuer, Galatée les abat et fuit.

De retour à Montréal, Galatée s'interroge sur sa santé mentale. Incapable de trancher, se sentant toujours accompagnée par son double, Galatée vit dans la solitude un terrible combat contre son « absence », dans l'espoir de reprendre contact avec le réel. Elle semble triompher, puisqu'elle réussit à se rendre à Mons, pour la première de son nouveau spectacle.

À la fois refermée sur elle-même et sensible à son environnement, Galatée est un personnage marginal. Sa vie intérieure dépasse largement sa capacité à réagir à son entourage et seuls les événements extraordinaires l'obligent à prendre contact avec la réalité, son destin conjuguant fuite en avant et solitude perpétuelle.

GAUCHER, Serge (*Les Pins parasols*, 1976, Gilles Archambault)

Âge : né en mai 1926 ; il a 48 ans

Description : vieillissant, avec un peu d'embonpoint

Données chronologiques : 1973 et 1974

Lieu : Saint-Sauveur

Domicile : la maison que son père lui a léguée

Convaincu de l'absurdité de la vie, surtout de la sienne, Serge Gaucher est obsédé par son passé et par sa relation ambiguë avec ses proches. Il faudra la mort de deux de ceux-ci pour qu'une nouvelle existence s'amorce et qu'il accepte de nouveau, à près de cinquante ans, d'affronter l'avenir avec un peu d'optimisme.

Serge fait preuve d'une faiblesse de caractère évidente. Sensible, il a toujours vécu sous la domination de son père Edgar, un *self-made man* sans pitié. Après de brèves études aux Beaux-Arts, Serge se tourne vers la vente immobilière. En dépit de l'appui financier d'Edgar, il fait faillite et se voit contraint d'accepter l'invitation de son père à loger chez lui avec sa femme Danielle et leur jeune fille Emmanuelle.

Dans l'intimité, les choses ne vont guère mieux. Serge a connu plusieurs aventures extraconjugales, sa femme et lui ne se rejoignant pas vraiment. Enfin, la fille de Serge a fui le foyer familial en compagnie d'Yvan, un artiste raté. Elle attend d'ailleurs un enfant et c'est depuis la misère d'un appartement miteux de Montréal qu'elle rejette les valeurs bourgeoises de ses parents.

Isolé des siens et incapable du moindre rapprochement, Serge vivote ainsi entre son emploi et la demeure paternelle, jusqu'à la mort d'Edgar, qui laisse la maison de Saint-Sauveur en héritage à son fils. Cette mort ôte un véritable poids des épaules de Serge qui, au cours de l'été, renoue avec sa femme.

Par contre, il s'inquiète pour Emmanuelle, désormais mère d'un garçon et victime de la violence de son compagnon. Un jour, Serge reçoit un appel téléphonique d'Yvan, qui avoue avoir tué Emmanuelle dans un accès de fureur et annonce son suicide. Serge doit désormais s'occuper de son petit-fils.

Personnage renfermé, Serge sait toutefois s'adapter aux coups du sort. Il est conscient qu'on ne peut pas changer le passé, seul reste l'avenir.

GRAHAM, Maud (*Le Poison dans l'eau*, 1987; *Préférez-vous les icebergs ?*, 1988, Chrystine Brouillet)

Autre nom : Biscuit

Âge : adulte

Description : rousse, le front assez haut, les cheveux courts ; elle porte des lunettes, a des yeux vert bouteille, striés de rouille

Données chronologiques : la première enquête se déroule selon toute vraisemblance en 1985 ; la seconde, 1 ou 2 ans plus tard

Lieu : Québec

Sensible et préoccupée par la violence infligée aux femmes et aux enfants, Maud Graham pratique un métier qui, justement, l'oblige à affronter ces questions. Ses enquêtes policières canalisent ses angoisses et sa révolte.

Graham exerce son métier depuis peu. Évoluant dans un monde d'hommes, elle doit exceller pour être acceptée. Mais si elle surpasse la plupart de ses collègues au tir et au judo, on lui confie des enquêtes considérées comme mineures : viol, inceste et violence conjugale.

Graham cherche à s'éloigner des stéréotypes de la carrière policière ainsi que de ceux qui sont rattachés à la condition féminine. Véritable garçon manqué, elle demeure très farouche et se montre souvent insupportable. Mais son partenaire, l'inspecteur Rouaix, apprécie « sa curiosité, sa volonté d'apprendre, de se perfectionner, son énergie, son intuition, féminine ou non ».

Considérée comme une « féministe enragée », Maud Graham souffre néanmoins du départ récent d'Yves, son amant. Quoique passionnée par la logique combinatoire, elle cède parfois à un penchant irrationnel qui la pousse à juger les gens en fonction de l'amour qu'ils portent aux chats. Cultivée, elle s'intéresse au théâtre, à la peinture et à l'art en général. Elle fume beaucoup trop, de son propre aveu, et les émotions intenses qui l'habitent exacerbent ce mauvais pli.

Policière peu commune, Maud Graham ajoute une touche de sensibilité à un rôle exigeant des nerfs d'acier, ce qui fait d'elle un personnage attachant. Elle perpétue tout de même le mythe du super enquêteur, infailible et ne craignant pas de sortir des sentiers battus pour parvenir à ses fins.

LA GROSSE FEMME (*La grosse femme d'à côté est enceinte*, 1978, Michel Tremblay)

Âge: née en 1900

Lieu: Montréal

Description: obèse, avec une « gigantesque poitrine »

Domicile: l'appartement familial de la rue Fabre, sur le plateau Mont-Royal

Données chronologiques: l'histoire se déroule par épisodes, de 1942 à 1952

La grosse femme est prisonnière d'une vie aliénante, mais aussi d'un corps énorme qui la confine à l'appartement où elle vit, entassée avec les autres membres de sa famille. Son existence s'organise autour de ses enfants, et également en fonction d'un besoin d'évasion qu'elle comble du mieux qu'elle peut.

Elle et Gabriel, son mari, filent le parfait bonheur. Elle dorlote ce grand enfant, qui passe ses journées à la maison puisqu'il travaille de nuit dans une imprimerie. Elle aimerait bien pouvoir élever sa famille seule, sans se heurter aux autres membres du clan de Victoire, la grand-mère. Mais, en dépit des promesses de Gabriel, elle ne quitte jamais ce logement qui protège chacun contre la misère du monde extérieur.

Malgré son âge avancé, la grosse femme est enceinte d'un troisième enfant, une grossesse que plusieurs considèrent déraisonnable. On va même jusqu'à accuser Gabriel d'avoir fait cet enfant pour éviter d'aller se battre dans une guerre qui, de son propre aveu, ne le concerne pas. De son côté, la

grosse femme maintient avoir voulu l'enfant. Elle passe les derniers mois de la gestation immobilisée dans un fauteuil, ce qui ne manque pas d'exaspérer Albertine*, sa belle-sœur, pour qui elle devient un fardeau supplémentaire. Son beau-frère Édouard* est le seul qui ait pitié de la grosse femme et ne condamne pas sa grossesse. En retour, celle-ci écoute les confidences de cet homosexuel qui constitue pour elle un lien avec le monde extérieur. Elle s'imagine ainsi voyager à Acapulco et se permet la lecture de livres alors à l'Index. Elle devient une sorte d'*alter ego* d'Édouard qui, au cours d'un voyage à Paris, rédige un journal à son intention.

Le fils* de la grosse femme reste longtemps faible et malade mais, grâce aux soins de sa mère, il devient un « petit garçon délicat et sérieux » qu'elle préfère, sans se l'avouer, à ses deux autres fils. Cette « mère parfaite, pleine de caresses, de mots apaisants, de sourires à vous chavirer l'âme », ressent une grande impuissance lorsqu'elle constate que ses aînés – Richard, devenu instituteur, et Philippe, journalier gagnant bien sa vie – refusent de quitter le nid. Elle se réfugie alors dans l'écoute quotidienne de la télévision.

Vivant par procuration, la grosse femme a l'intelligence de comprendre ses limites et de combler en dehors d'elle-même son besoin d'absolu et de dépassement. Par la lecture et le regard bienveillant qu'elle porte sur ses proches, elle arrive à trouver l'espace qui lui manque et à colmater les brèches de son existence.

GUÉRIN, Charles (*Charles Guérin*, 1853, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau)

Autre nom : le bourgeois

Âge : 16 ans en 1830

Description : taille délicate ; yeux gris foncé, presque noirs, cheveux châtain ; traits plutôt efféminés : menton à fossette et joues rosées, cou blanc, front large et intelligent, nez légèrement aquilin

Données chronologiques : de 1830 à 1837

Lieux : la seigneurie de Lamilletière (dans la paroisse de R..., sur la rive sud du Saint-Laurent) ; Québec

Domiciles : la maison familiale, située dans le premier rang des concessions ; la mansarde d'une maison du faubourg Saint-Jean ; une petite maison louée du même faubourg ; un cottage campagnard

Charles Guérin, un jeune homme romantique, est doté de belles qualités qui trouvent difficilement à s'employer dans une société où les débouchés sont rares. Orphelin de père, il lui manque un modèle duquel s'inspirer. Cette absence explique sans doute sa naïveté, ce qui fait de lui une proie facile pour les profiteurs, comme Martin Wagnaër, le cruel voisin qui dépouille la famille d'une partie de ses biens.

On ne peut pourtant pas dire que Charles vit dans le dénuement. Grâce à sa mère, une femme énergique, intelligente et élégante, il mène, avec sa sœur Louise et son frère Pierre, la vie confortable et digne des familles aisées de la campagne. Il étudie au Petit Séminaire de Québec et se dirige vers l'une des quatre professions libérales ouvertes aux Canadiens français : médecine, droit, notariat ou prêtrise. Ses études classiques terminées, il doit faire un choix. Tandis que Pierre part pour l'Europe, Charles paraît pencher pour la prêtrise. Or le naufrage d'un navire fait croire à la mort de Pierre. Devant le désespoir de sa mère, Charles revient sur sa décision ; il passera un brevet chez monsieur Dumont, un avocat ami de son père.

Durant ses études à Québec, il se lie d'amitié avec Jean Guilbault, un jeune homme brave et loyal qui se destine à la

médecine. Celui-ci permet à Charles de révéler son caractère. Malgré ses goûts sérieux, son enfance pieuse et ses manières timides, il fait montre d'une imagination très vive et d'un côté rêveur. Il écrit de temps à autre des vers et de courts essais. Jean lui présente un jeune avocat, Henri Guillot, dit Voisin, qui lui procure des romans à la mode, le mène à plusieurs spectacles et l'introduit dans la société de Québec. Un peu à cause d'Henri, Charles se désintéresse de ses études pour se consacrer à ce qui le passionne : botanique, littérature, mondanités. Il espère même un jour aller vivre à Paris et connaître la gloire.

Durant cette période volage, Charles devient deux fois amoureux. Il est d'abord envoûté par la brune et aguichante Clorinde, fille de l'homme d'affaires Wagnaër, au point d'écrire distraitemment son nom sur les actes qu'il rédige. Lorsque l'amoureux dissipé est exilé à la campagne par son patron, il rencontre la blonde et sage Marie Lebrun, fille d'un riche fermier. Elle occupe quelque temps la pensée du bel amoureux de la ville, jusqu'à ce que Clorinde se manifeste de nouveau.

Émancipé par sa mère, Charles est victime d'un immonde complot ourdi par Wagnaër et Voisin. Pendant une soirée mondaine, ils lui font signer une reconnaissance de dette qui oblige la famille Guérin à vendre la maison familiale et la départit du reste de ses biens. Comme les autres membres de sa famille, Charles se voit forcé de travailler ; il donne des leçons de français à quelques familles anglaises. Installé à Québec, il n'est pas au bout de ses peines puisque le choléra s'abat sur la ville et emporte sa mère. Toutefois, aux obsèques de celle-ci, il retrouve Pierre, de retour d'Italie et officiant.

La vie du jeune Guérin s'annonce moins morose lorsqu'il devient légataire d'un tiers des biens de monsieur Dumont, qui cède les autres parts à sa nièce, Marie Lebrun. Clorinde étant entrée au couvent, aucun obstacle n'empêche plus la réunion des amoureux. Ils ne tardent d'ailleurs pas à se

mariage, fusionnant ainsi leurs fortunes. Ce mariage coïncide avec celui de Louise et de Jean, célébré lui aussi par Pierre. Cette union représente pour Charles une bonne occasion de délaisser ses études de droit. Appuyé par Jean, il se consacre à l'agriculture et à la culture « scientifique » des terres de son beau-père. Son projet est couronné par la fondation d'une nouvelle paroisse et fait de lui un modèle de réussite personnelle et professionnelle.

H

HANSE, Jérémie (*L'Écrivain public*, 1996, Pierre Yergeau)

Âge : de l'enfance à l'adolescence

Données chronologiques : de 1933 à 1942 environ

Lieu : l'Abitibi

Domiciles : les roulottes d'un cirque ambulante; un camp; l'évêché d'Amos; Val d'Or

Fils d'un trapéziste mort lors d'une tournée en Abitibi, Jérémie Hanse se spécialise dans la haute voltige verbale tout en menant une existence plutôt solitaire. La mère de Jérémie, Delphine, ne supporte pas longtemps la vie de « campe » et part avec un voyageur de commerce.

Le jeune garçon est élevé par sa grand-mère Tony, avec son frère aîné Georges et sa sœur cadette Mie. Les deux garçons grandissent dans un monde mystérieux, nouveau, aussi improbable que le cirque, car les bûcherons sont, à leur façon, des saltimbanques. Tsé Tsé, le cuisinier asiatique qu'ils prennent comme souffre-douleur, et Pancrace, un individu capable d'exécuter les grimaces les plus horribles, forment leur entourage. Jérémie perfectionne lui aussi l'art de la grimace, un outil d'une puissance merveilleuse lui permettant de sortir de son existence étriquée.

Après la mort de Tony, l'aventureux Georges s'en va faire fortune à Chicago en tant que *bootlegger* et Jérémie devient clerc à l'évêché d'Amos. En fait, il sert littéralement de meuble à un vieux prêtre qui comptabilise les péchés commis dans la région. Pour s'évader, Jérémie s'invente un démon domestique, qui sort sans avertissement d'un placard et lui fait découvrir les mystères de la vie.

Après une tournée cauchemardesque de vente d'indulgences à travers l'Abitibi, Jérémie devient écrivain public à Val d'Or. Il hésite entre deux tendances : l'ouverture sur le monde, à l'instar de sa mère et de son frère, et le repli sur soi. Comme il semble le croire, il « n'y a pas moyen de trouver un compromis entre cette vie ancienne [...] et cette autre vie qui [le] conduit d'aventures en rebuffades ».

Jérémie est un « fils ingrat et étranger à sa propre famille, rejeton d'un cirque qui laissait derrière lui les traces d'un monde rêvé », héritier d'un paradis perdu éprouvant des difficultés à vivre dans le « vrai » monde.

HÉLOÏSE (*Héloïse*, 1980, Anne Hébert)

Origine : française

Âge : apparemment immortelle

Description : grande et incroyablement belle ; visage pâle, lisse, glacé, d'une extrême maigreur, yeux en amande, couleur de plomb ; cheveux noirs, avec des reflets bleu argenté

Données chronologiques :

les années 1970-1980, mais Héloïse a vécu au début du xx^e siècle

Lieu : Paris

Domiciles : vivante, dans un appartement situé au n° 6, impasse des Acacias ; en tant que vampire, elle hante les stations abandonnées du métro

Héloïse est un vampire qui possède un grand pouvoir de séduction. Elle exerce un tel attrait sur Bernard, un jeune homme ordinaire, qu'il délaisse instantanément celle qu'il aime pour se jeter dans ses bras. Or cette nouvelle conquête

semble révéler une part d'humanité chez Héloïse, au grand étonnement de Xavier Bottereau, qui partage avec elle cette existence de mort-vivant.

En effet, après avoir envoûté Bernard et fait preuve d'une ironie mordante à l'égard de ses avances maladroites, elle se laisse attendrir par le sérieux et la naïveté du jeune homme. Elle finit néanmoins par se plier aux règles implacables de sa race et se montre vampire jusqu'au bout.

HENRI (*La Vie à trois*, 1965, Gilles Archambault)

Âge : de 32 à 36 ans

Description : dos légèrement courbé et ventre protubérant qui contraste avec la minceur des jambes

Données chronologiques : de 1958 à 1962

Lieu : Montréal

Domicile : une maison en banlieue

Archétype du petit bourgeois qui a réussi à s'intégrer dans la société, Henri a pour seul désir d'organiser sa vie en fonction de son confort et de celui de sa famille.

Or il ne réalise pas son rêve en épousant Anne, une femme tourmentée et très complexe qui refuse de s'abaisser au niveau des faibles aspirations de son mari. Malgré tout, elle consent à lui faire un enfant, et c'est sur sa fille qu'Henri reporte son affection, lui qui ne peut compter sur sa femme pour satisfaire ses besoins, tant affectifs que sexuels.

Par ailleurs, Henri souffre d'une profonde insécurité, en partie due au fait qu'il est orphelin, mais aussi à cause de la culpabilité qu'il ressent toujours au moment d'exprimer ses désirs. Il devient alors une cible facile pour ses confrères et ses supérieurs. Ces frustrations, couplées au caractère dépressif de sa femme, le poussent à séduire une secrétaire du collège où il enseigne. Celle-ci est servile, sans envergure et accepte de jouer le jeu de la vie de couple. Toutefois, Henri se montre trop faible pour préférer le bonheur aux conventions,

qui pèsent toujours lourdement dans ses décisions. Il quitte donc Sylvie, son amante désespérée, afin de renouer avec Anne.

Henri aime s'entourer d'amis qui toutefois le délaisseront en raison du caractère difficile d'Anne. Seul reste Mario, un homme sincère qu'Henri a connu pendant ses années d'étude à Boston. Celui-ci le conseille et l'encourage à s'affirmer; ainsi seulement pourra-t-il reconquérir Anne. Mais, incapable de s'imposer au delà de la sphère très réduite de son quotidien, Henri assiste, impuissant, au départ de sa femme.

Henri est l'homme des traditions, l'être conditionné par les habitudes et qui ne sait pas faire face au bouleversement de son univers.

I

IEHL, Joris (*La Complainte d'Alexis-le-trotteur*, 1993, Pierre Yergeau)

Âge: adulte

Description: grand et mince; teint maladif, yeux cernés, nez aquilin et lèvres épaisses; son visage semble sorti d'un tableau ancien et a quelque chose de subtil et de dégénéré

Donnée chronologique: un futur proche

Lieux: Mattawaki, dans le Nord; le quartier Hochelaga, à Montréal

Domiciles: un logement à Montréal; un hangar

Fils unique d'un couple d'acteurs en banqueroute, né lors d'une tournée dans le Nord et élevé par une tante éloignée, Joris Iehl éprouve un évident malaise identitaire. Ce malaise explique peut-être son choix de carrière: interviewer, puis concepteur de programmes pour diriger des entrevues dans une maison de sondage.

Iehl sombre d'ailleurs dans la dépression peu après avoir appris qu'il n'y a aucune trace de lui dans les fichiers gouvernementaux, son numéro d'assurance sociale ne correspondant plus à son nom. Qui plus est, il est brièvement soupçonné par Estelle Fraguier, une enquêteuse, d'être Hellie, un voleur aux multiples identités.

Il n'en faut pas plus pour qu'il s'enfonce dans les dédales de Montréal, dont certains quartiers ont été dévastés par la misère et les émeutes. Il se perd ainsi dans Hochelaga et loge parmi un groupe de sans-abri qui le ramènent à une sorte d'état de nomadisme primitif. En quittant la campagne pour un milieu urbain, il aurait donc perdu une part de lui-même qu'il retrouve à force d'explorer les lieux secrets de cette ville, tout en échappant au temps linéaire propre à la civilisation.

J

JEAN-LE-MAIGRE (*Une saison dans la vie d'Emmanuel*, 1965, Marie-Claire Blais)

Âge: adolescent

Description: une « laideur charmante »

Domiciles: la maison familiale, dans un village de campagne ; le Noviciat

Jean-le-Maigre, sixième d'une famille de seize enfants, est doté d'une intelligence qui le situe d'emblée dans une catégorie à part. Plein de talents, surtout pour l'écriture, il s'instruit et entreprend de rédiger une œuvre pénétrante sur la place qu'il occupe au sein d'une famille aux habitudes écrasantes.

Ce personnage tuberculeux, pâle et maigre, jette un regard plein d'humour sur les siens et semble toujours

prêt à s'évader d'un univers gouverné par sa grand-mère Antoinette.

Celle-ci entretient des espoirs pour son petit-fils. Jean apprend donc le latin, l'orthographe et des notions de géographie, bien qu'il ne sache pas repérer les points cardinaux. La recherche de ses propres limites amène Jean à d'étonnants excès. C'est ainsi qu'il met le feu à sa classe et se retrouve, en compagnie de son frère le Septième, à la maison de correction. Dans cet enfer, son calme, son optimisme et son humour ne se démentent pas.

Par ailleurs, Jean semble aimer les mystères et le scandale. Témoin, l'étrange union, faite d'insultes et d'attaques, qu'il entretient avec son frère, et les curieux projets qu'ils nourrissent ensemble. Ils conçoivent ainsi de devenir un jour bourreaux d'enfants, puisque le directeur de l'établissement de correction leur a inspiré de nombreuses idées de punitions originales et sadiques. Aussi, toutes les activités de Jean sont-elles influencées par ses dispositions pour le mal. Voleur sans repentir ni retenue, qui multiplie les méfaits et les sacrilèges, il exprime ainsi sa quête de nouvelles valeurs. Il a même des relations sexuelles avec le Septième, et il ne se gêne pas pour espionner la vie des autres membres de la famille.

Une fois au Noviciat, Jean conçoit immédiatement un projet d'évasion. Il ne peut admettre de s'intégrer à un monde aux valeurs strictes et établies, qui ne laisse aucune place à l'originalité. Mais il remet son projet lorsqu'il découvre le pouvoir qu'on peut y acquérir. Il rencontre Théodule, un frère pédéraste, qui s'attache à lui et lui prodigue une partie de son savoir en même temps que ses bons soins.

Lorsque la tuberculose atteint Jean, ce dernier s'attelle à l'écriture de ce qu'il appelle son œuvre posthume, où il parle de sa jeunesse, en plus de broser un tableau complaisant de ses parents. Jean prédit l'avenir des autres membres de la famille, prédictions qui se vérifient après son décès. Heureusement, la présence d'Emmanuel, celui qui ressemble le plus à

Jean, laisse présager que les dons que ce dernier avait affichés jusqu'alors ne se perdront pas.

Jean-le-Maigre, cet enfant exceptionnel qui, par son insoumission, refuse l'enfer réservé à sa famille, représente le goût de liberté qui anime toute une province au printemps de la Révolution tranquille. Chez lui, la soif de vivre s'exprime par le mal, seul moyen d'échapper à un bien oppressant. Sa révolte larvée trouve sa puissance dans les mots.

JEANNE (*La Nuit entière*, 2000, Christiane Frenette)

Âge : de 19 à 38 ans environ

Lieux : probablement Québec ;
un village perdu à la naissance
des Appalaches

Domiciles : le domicile familial ; la maison des parents de son amie Gabrielle

Deux rencontres façonnent l'existence de Jeanne, rencontres qui se produisent à environ dix-huit ans d'intervalle. Alors qu'elle termine son cours collégial, la jeune femme vit une brève mais intense amitié avec Marianne, qui lui enseigne l'authenticité. Marianne n'est qu'une étoile filante dans l'existence de Jeanne, qui possède toutefois désormais un modèle qui la guide et qui meuble ses longues nuits d'insomnie chronique.

La seconde rencontre prend plutôt la forme de retrouvailles, avec une autre de ses compagnes d'études. Jeanne renoue tout à fait par hasard avec Gabrielle, qu'elle avait connue dynamique et décidée, mais qu'elle retrouve diminuée, presque impotente, après un accident de voiture dont le responsable a pris la fuite. Par pitié, mais aussi un peu par désœuvrement (Jeanne est traductrice, mais les contrats ne sont pas légion), elle accompagne Gabrielle chez ses parents pour quelques jours. Elle y restera plusieurs années.

Dans ce village perdu de la rive sud du Saint-Laurent, Jeanne partage son existence entre les membres d'une trinité boiteuse. Il y a bien sûr Gabrielle, mais aussi son frère Paul, un être taciturne et hargneux qui paraît incapable de surmonter sa rage devant l'avenir brisé de sa sœur. Victor complète le triangle. Homosexuel, fils d'une prostituée et élevé par ses grands-parents, il a repris la boulangerie de son aïeul et mène une vie de reclus.

La fréquentation de ces trois personnages amène Jeanne à se croire investie d'une mission, qui consiste à abolir la distance entre ces êtres qui ne souhaitent pas se rapprocher. Bien que Gabrielle ne puisse se soustraire à son destin, Victor parvient à se libérer de son secret – c'est lui le chauffard en fuite – et Paul arrive à pardonner puisque Jeanne devient son amoureuse et qu'ils auront un enfant. Jeanne renoue également avec la société, en retournant travailler comme enseignante d'anglais pour les adultes dans une école polyvalente.

Par le biais des transformations qu'elle provoque chez les autres, Jeanne prouve sa grande sensibilité et son pouvoir unificateur.

JESSICA (*Un été de Jessica*, 1978, Alain Bergeron)

Origine : martienne

Précision : née de parents
terriens

Âge : 9 ans

Donnée chronologique : le

xxi^e siècle

Lieu : la planète Mars

Domicile : le château de la
forêt blanche

Prisonnière d'une société de vieillards, Jessica représente le « principe de survivance ». Le cerveau de cette mutante émet des radiations que des ordinateurs captent et transforment en un champ de force qui protège la planète Mars des intrusions.

Dix ans auparavant, les cent êtres les plus riches de la Terre ont acquis cette planète. Ils en ont fait une oasis, loin

des tracas du monde et, surtout, loin de la guerre interplanétaire qui fait rage autour d'eux. Pour profiter de la belle saison de Mars, les vieillards passent l'hiver dans un sommeil cryogénique qui les régénère et leur permet de conserver l'apparence de leurs soixante ans.

En raison de son pouvoir, Jessica est devenue une enfant impossible, qui use de son intelligence et de sa perspicacité dans les marchandages éhontés qu'elle met au point afin d'obtenir des jeux de plus en plus sophistiqués. Ainsi, les vieillards lui donnent Morfou, un chien mutant qu'elle adore, et lui assignent une gouvernante automate qui la garde dans l'ignorance du monde extérieur. Pourtant, grâce au chantage, Jessica met la main sur un appareil lui permettant de contrôler les robots qui peuplent la planète. En questionnant l'un d'eux, elle découvre qu'il existe un autre monde où vivent des enfants comme elle.

Un jour, un vaisseau endommagé lors d'un combat spatial atterrit sur Phobos, un des satellites de Mars. Les vieillards restent sourds aux messages de détresse des membres de l'équipage, mais l'un de ceux-ci, l'aumônier Ryland, se glisse à travers les mailles du champ de force. Jessica, qui le trouve, est attirée par ce jeune homme qu'elle prend pour le prince charmant. Elle lui fournit une cachette et collabore à son projet de destruction du champ de force.

L'arrivée impromptue d'automates provoque le sacrifice de Ryland, qui refuse de vivre dans un monde artificiel. Jessica tente de le suivre dans la mort, mais en est empêchée par Morfou.

Jessica arrive donc au tournant de sa vie. Elle a appris ce qui ne pouvait lui être caché éternellement : elle et Mars ne font qu'un. Elle incarne ainsi un véritable mythe cosmique. En outre, elle fait preuve d'une étonnante maturité et d'une générosité débordante en accueillant Ryland. Hélas, elle demeure une enfant triste, sur qui le fait de ne devoir côtoyer que la vieillesse pèse lourd.

JHIE, Mario (*La Sablière*, 1979, Claude Jasmin)

Autres noms : ses noms de baptême sont Joseph-Mario-René

Âge : 10 ans

Description : « garçon pas très fort, pas très courageux, gras-souillet, aux yeux gris, aux cheveux blonds frisés dur »

Données chronologiques : un été, après la Seconde Guerre mondiale

Lieux : Calumet ; Saint-Arsène

Domiciles : le chalet familial ; l'orphelinat ; le monastère de don Gabriel

Mario Jhie souffre d'un retard mental. Néanmoins, en grande partie grâce à l'attention de son frère Clovis, il parvient à se développer et à prouver qu'il peut bien évoluer en société.

Au début de l'été, Mario ignore que ses parents ont pris la décision de l'envoyer à l'orphelinat au mois de septembre suivant. Un spécialiste leur a appris que l'intelligence de leur fils stagnera inévitablement. En dépit de ce qui l'attend, Mario peut vivre une autre saison de combats imaginaires aux côtés de son frère Clovis, qui réinvente pour lui les grandes batailles du passé. Cette année-là, Clovis lui promet la reconstitution de l'invasion arabe de la France, aux VII^e et VIII^e siècles.

Bien qu'il parle avec difficulté et ne se mêle à peu près pas aux jeunes de son âge, qui en font souvent leur tête de turc, Mario « aime les noms magiques, les mots inconnus, les termes étranges » que lui enseigne Clovis. Il a redoublé trois fois sa première année, mais il retient tout des récits de son frère, qui remplace un père trop souvent absent. Les jeux des deux frères se déroulent rondement, mais Mario est incapable de saisir une situation à long terme et de faire la distinction entre les fables de Clovis et les drames bien réels de la vie quotidienne.

Devant l'embarras de Clovis, qui s'interroge sur la façon de mener ses troupes, Mario décide de prendre les devants. Il invente des histoires à son tour, et il révèle alors sa compréhension du langage. Il reprend à son compte les mots de

Clovis, en mêlant à sa nouvelle aventure des héros de bandes dessinées et de contes pour enfants. Transformé par les jeux de cet été-là, Mario apprend aussi à aimer la nuit ; de plus, ses troubles d'élocution, comme ses fréquentes migraines, disparaissent à peu près complètement.

Toutefois, Clovis passe du côté des adultes. Bien qu'il tente encore de reprendre son rôle pour faire plaisir à Mario, ce dernier sait que son grand frère a d'autres intérêts. Il rencontre alors don Gabriel, un moine, qui lui apprend le sort des Arabes à Poitiers et qui lui recommande de délaisser la guerre au profit de la botanique.

À l'approche de l'automne, Mario comprend ce qui l'attend, mais ne sait comment réagir. Lorsque Clovis, qui préfère voir mourir son frère plutôt que de le savoir entre les mains d'étrangers, essaie de provoquer sa noyade, Mario ne se rebelle pas. Il comprend le désarroi de son frère, qui l'épargne, et se résigne à l'orphelinat. Bientôt, Mario n'en peut plus, et tente de fuir avec la complicité de Clovis. L'arrivée providentielle de don Gabriel sauve l'enfant que le moine propose de prendre en charge.

Mario vit dans un monde à part, avec ses propres règles, de sorte qu'à dix ans, il doit couper les ponts avec sa famille.

JIM (*Le Vieux Chagrin*, 1989, Jacques Poulin)

Âge : la quarantaine

Description : « homme maigre au visage creusé », cheveux grisonnants

Donnée chronologique : après 1980

Lieu : la rive sud du Saint-Laurent, en face de Cap-Rouge

Domicile : une vieille maison de bois à 3 étages, près de la grève

Vivant de peu et organisant sa vie autour de quelques habitudes, Jim habite l'ancien chalet familial que son père a peu à peu transformé en maison. L'unique compagnon de Jim est son chat, le vieux Chagrin. Il lui arrive d'entretenir

des conversations dans sa tête avec des amis éparpillés aux quatre coins du monde, et ses seules sorties sont les parties de tennis, un sport qu'il vénère, disputées avec son frère Francis. Il considère que c'est la seule part de son existence où il fait toujours des progrès et où il ne s'est pas contenté de « succès médiocres », en dépit d'une vieille blessure au dos. Néanmoins, il mène une vie psychique très intense. Il croit à l'âme qui, selon lui, « n'est pas en nous mais autour de nous », et lit des ouvrages aussi bien philosophiques que littéraires pour étayer ses théories.

Lorsqu'il entreprend l'écriture d'un roman qui traite avant tout d'amour, Jim éprouve beaucoup de difficultés. Or il découvre qu'une femme s'est installée près de chez lui, dans une grotte, pendant qu'elle effectue des réparations à son voilier.

Jim, qui se sent vieillir et craint de ne plus être amoureux, s'intéresse à cette visiteuse. Mais il reste « partagé, déchiré entre des désirs contradictoires ». Ses hésitations font qu'il ne croise jamais l'inconnue. Par moments il trouve le courage de lui rendre visite à la grotte, mais elle est toujours absente lorsqu'il passe. Il découvre son nom, Marie K., inscrit sur la page de garde du seul livre qu'elle semble lire. Déterminé à rencontrer celle qu'il appelle Marika, il laisse dans la grotte une lettre la conviant chez lui.

C'est une autre femme qui se présente ; elle se fait appeler Bungalow depuis qu'elle a quitté son confort bourgeois en banlieue, après vingt ans d'un mariage sans histoire, pour se consacrer au sort des femmes battues ou abandonnées. Elle se prend d'amitié pour Jim et, lors d'une de ses visites, lui présente la Petite, une adolescente de seize ou dix-sept ans, victime d'inceste, qui recherche une présence affectueuse. Celle-ci s'installe avec Jim et partage son existence sans le déranger, du moins au début.

La Petite se révèle « tourmentée et agressive », et force Jim à revenir sur son passé et à raconter qu'il a longtemps été

professeur de littérature, spécialiste de Hemingway, jusqu'au jour où, après dix ans de vie commune, sa femme l'a quitté pour un autre. Il s'attarde longuement sur sa vie après sa séparation, sur son écriture et sur les nombreux voyages qu'il fait entre deux romans. Au volant de son minibus Volkswagen, il a ainsi traversé le Canada, les États-Unis et a même visité l'Europe.

L'écriture est devenue son principal moyen d'expression, même s'il se considère comme étant « l'écrivain le plus lent du Québec ». Parallèlement à cette ouverture à la Petite, Jim continue la rédaction de son roman tout autant que sa quête de l'amour auprès de Marika, quête qui n'aboutit jamais. Cela modifie sensiblement le cours du texte que Jim est en train de rédiger. Après de nombreux arrêts, il comprend que son histoire est sans issue, car il affirme que « l'écriture est comme la vie, on ne peut revenir en arrière » : il va donc plutôt raconter son été. Le départ définitif de Marika ouvre les yeux de Jim ; il se demande si cette femme n'a pas existé uniquement dans son imagination. Alors, comme pour s'assurer d'une réelle présence féminine, il adopte la Petite.

Jim comprend qu'il est plus sage de chercher le bonheur en soi-même. Sa douceur et sa tendresse le rapprochent de la réalisation de son rêve : écrire le plus beau livre qui soit et « contribuer, par l'écriture, à l'avènement d'un monde nouveau » et sans violence.

JIMMY (*Jimmy*, 1969, Jacques Poulin)

Âge : 11 ans

Lieux : Québec ; Cap-Rouge

Donnée chronologique : la fin des années 1960

Domicile : l'été, le chalet de ses parents, sur la plage Saint-Laurent

Jimmy est un enfant rêveur et affectueux qui ne désire qu'une chose : une vie de famille harmonieuse. Or il comprend que l'union de ses parents s'effrite depuis la fausse

couche de sa mère. Papou et Mamie, comme il les appelle, dérivent lentement. Pendant que le père, un psychiatre pour enfants, se consacre à la rédaction d'un essai sur Hemingway, la mère entretient une liaison avec Thiers, un voisin.

Cette situation n'empêche pas Jimmy de se plonger avidement dans ses jeux et ses fabulations d'enfant. Il mentionne à l'occasion, après quelque invention farfelue, être le plus grand menteur de toute la ville de Québec. Passionné par tout ce qui bouge, il s'imagine tour à tour être pilote d'hélicoptère, de navire sur la voie maritime du Saint-Laurent ou encore Jim Clark, le célèbre coureur automobile. C'est pourtant la navigation maritime qu'il préfère. Ses voisins, le Commodore et Thiers, y sont pour quelque chose, puisqu'ils sont tous deux pilotes. Jimmy passe d'ailleurs beaucoup de temps avec le Commodore, qui accepte volontiers d'entrer dans ses jeux, et avec la petite Mary, une des six filles de Thiers.

Pourtant, Jimmy demeure un solitaire. Qui plus est, il souffre d'une maladie qui l'oblige à prendre des médicaments matin et soir. Cet isolement le pousse à transformer, en imagination, sa maison en chaland, et à partir sur le fleuve, en quête de tendresse.

JOBIN, Job J (*Blanche Forcée*, 1976; *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel*, 1976; *Sagamo Job J*, 1977; *Una*, 1980, Victor-Lévy Beaulieu)

Âge : adulte

Description : bien solide, ossu, musclé, mais pas vraiment beau à cause de ses jambes trop fortes; il porte la barbe et des lunettes

Lieux : Montréal; la Mattawinie

Domiciles : un appartement de la rue Saint-Denis; un appartement d'Ahuntsic; une ferme

Personnage créé par Abel Beauchemin*, Job J Jobin est le dernier descendant d'une lignée de chasseurs de baleines, qui cherche à concilier son amour de la nature et des animaux

marins avec la vie du XX^e siècle. Il fait de cette quête une sorte d'absolu qui l'isole du monde. Ainsi, il se donne aux femmes, mais les oublie dès qu'il s'éloigne.

Job est «océanologue de profession», c'est-à-dire qu'il a fait des études sans jamais passer d'examen. Les baleines sont sa seule véritable passion : il s'intéresse particulièrement à leur histoire et aux grandes chasses du passé.

Au moment de sa rencontre avec Blanche Forcée*, il vient de rompre avec France Jobin, avec qui il a une fille, Una. La petite a un an au moment où il les quitte. Mais Blanche, dont il est très amoureux, se dérobe de plus en plus à ses caresses. Son amour est tel que, sans Blanche, il ne voit que «l'angoisse de sa solitude». Lorsqu'elle se suicide parce qu'elle se sent incapable d'assumer son lourd passé, il est inconsolable.

Toutefois, Job n'est pas seulement le personnage d'Abel Beauchemin, mais également celui de France Jobin. Celle-ci évoque la passion de Job pour les baleines mais aussi sa profonde incapacité à rendre qui que ce soit heureux, parce que pèse sur lui, comme sur tous les mâles de sa famille, la malédiction des Jobin. Ainsi, pour France comme pour Una, il n'est qu'absence et, en guise de vengeance, elle le fait mourir de froid, alors qu'il sort de sa ferme pour éloigner les loups qui attaquent sa jument préférée.

Job revient à France après que celle-ci a été agressée par Jos Beauchemin* et qu'elle se trouve condamnée, pour un temps, au fauteuil roulant. Job la recueille chez lui, avec Una, qui retrouve son père adoré, et Abel, le frère de Jos, qui vient écrire en Mattavinie son livre sur Melville. Mais la rancune ne tarde pas à séparer le couple de nouveau. Job s'absente souvent pour aller à la ville, le coffre de sa voiture rempli d'herbes qu'il revend, laissant France seule avec Una.

Le monde sombre dans le fantastique alors qu'Abel reprend le contrôle de ses personnages et cause leur perte : France part avec Abraham Sturgeon, transformé en

personnage par Abel, et Job périt alors que sa jeep est prise en chasse par des policiers qui l'encerclent et le tuent, comme s'il était une baleine.

Job est le personnage le plus près d'Abel Beauchemin, celui pour qui il ressent le plus d'empathie. Cela a pour conséquence que Job est constamment transformé, protéiforme et situé au cœur du « secret de l'œuvre ne pouvant se démasquer ».

JODOIN, Hervé (*Le Libraire*, 1960, Gérard Bessette)

Autre nom : le libraire

Description : apparence douteuse ; il n'est plus très jeune et a la figure « pâle, affaissée avec des rides profondes le long des joues »

Données chronologiques : entre 1960 et 1970, du début de février jusqu'au 10 mai

Lieux : Saint-Joachim ; Montréal

Domiciles : une chambre à la pension de M^{me} Bouthillier ; la taverne Chez Trefflé (où il passe 7 heures par jour) ; une chambre à Montréal

Hervé Jodoin étonne : ses seuls efforts visent l'inactivité la plus totale. Seule la menace de se retrouver sans le sou le pousse à accepter un poste de libraire dans une localité perdue. Il instaure rapidement une routine entre le travail et la taverne, bien que ce plan ne soit applicable que du lundi au samedi. Il se voit donc obligé de trouver une autre activité pour meubler ses dimanches. Par pur désœuvrement, il entreprend la chronique de son séjour à Saint-Joachim. Il y décrit avec cynisme la vie des villageois, leurs manières indiscrètes et mesquines. Il affirme écrire à défaut de mieux et ne pas avoir le sens de l'observation. Il prouve cependant le contraire par la minutie de ses descriptions des gens et des événements.

Excentrique et renfermé, Jodoin ne poursuit qu'un seul but : tuer le temps. Pour avoir la paix, il s'est fabriqué une façade de feintes et d'insignifiances. Seule une aventure avec

madame Bouthillier, sa logeuse, le tire un moment de son isolement. Son seul allié, le père Manseau, un voisin de table à la taverne, est un alcoolique encore plus isolé que lui.

Jodoin a été engagé en qualité de commis à la librairie du village dans un but bien précis : son patron, Léon Chicoine, compte se servir de lui pour écouler son stock de livres mis à l'Index. Le propriétaire de la librairie est un faible, uniquement intéressé par son profit ; il ne désire choquer ni les autorités religieuses ni les bien-pensants. Jodoin se voit donc confier la tâche de vendre ces livres à des clients « sérieux ». Tout se passe sans anicroche jusqu'au jour où le libraire passe un des livres à un collégien, qui est pris à lire en cachette. Le scandale secoue Saint-Joachim, et Chicoine, qui se prétend en faveur des libertés individuelles, mais n'est qu'un « pauvre type foirant de peur », cherche à se débarrasser de son employé. Jodoin subtilise les livres défendus et les revend à Montréal, sachant que Chicoine ne fera rien pour l'en empêcher. Avec l'argent ainsi acquis, Jodoin compte pouvoir vivre au moins une année complète dans l'oisiveté.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le libraire n'est pas mou, paresseux et sans ambition. On le sent brillant ; il a déjà été engagé socialement et n'a pas eu peur, autrefois, d'affirmer ses opinions. On comprend qu'il a été brisé et qu'il préfère désormais se laisser porter par le courant, sans risquer de se heurter à l'incompréhension d'autrui.

Hervé Jodoin incarne donc un sentiment de révolte, une volonté d'ouverture d'esprit, qui ne sait pas encore s'exprimer dans une société répressive. Il ressemble à tous ceux qui ont démissionné, qui ne croient plus à rien ni à personne. Le libraire refuse de vivre selon l'ancien ordre des choses ; il sommeille dans l'attente du prochain.

JULIEN (*L'Avaleur de sable*, 1993, Stéphane Bourguignon)**Âge :** de 26 à 27 ans**Lieu :** Montréal**Donnée chronologique :** les années 1990**Domicile :** un appartement près d'un marché public

Vivant mal le deuil de Florence, une compagne décédée huit mois auparavant et avec qui il avait une liaison essentiellement charnelle, Julien observe avec cynisme et un apparent détachement les gens, surtout les femmes, autour de lui. En fait, c'est un jeune homme pétri de préjugés contre la plupart des formes de marginalité, qui vit mal le passage de l'adolescence à l'âge adulte.

Vivotant d'abord grâce à l'assurance-chômage, il ne supporte pas le jugement d'autrui, tout en critiquant lui-même sévèrement son entourage. Il retrouve le goût de vivre et de se mêler à ses semblables grâce à Pierre-Paul Landry, alias Pépé, un homme d'une soixantaine d'années qui l'embauche pour travailler au marché, mais qui joue surtout le rôle d'une figure paternelle.

Julien rencontre Annie, qui le subjugué alors même qu'elle vole à l'étalage. Le couple qu'il forme avec elle lui permet de se rapprocher de quelques anciens amis : Pierre et Chantal, Bill et Paule. Bientôt, les trois femmes manifestent le désir d'avoir des enfants, malgré la réticence des trois jeunes gens. Néanmoins, Paule et Bill en conçoivent un, Chantal annonce qu'elle est enceinte d'un autre homme, ce que Pierre finit par accepter, et Pépé s'unit à Azalée, une Africaine. Julien cède alors au chantage exercé sur lui par Annie.

La mort en couches de Chantal et la malformation du bébé renforcent Julien dans sa conviction que la vie est en quelque sorte un enfer. Mais, dans l'attente de la naissance de son propre enfant, il conserve un certain espoir en l'avenir.

JUTRAS, François (*Les Inventés*, 1999, Jean Pierre Girard)

Autre nom : Freinki

Lieux : le Québec ; l'Afrique

Âge : le milieu de la trentaine

Domiciles : la ferme familiale ;

Description : amputé de la main gauche depuis l'âge de 17 ans

divers hôtels

Québécois héritier d'une culture fortement américanisée, François Jutras, ou Freinki comme le surnomment ses amis de jeunesse, est porteur d'un lourd héritage. En effet, à l'âge de dix-sept ans, il a été témoin de l'horrible suicide de son père, happé par une machine agricole, et a perdu une main en tentant vainement de le sauver.

Depuis, il cherche tant bien que mal à donner un sens à son existence. Il fait d'abord l'expérience d'une révolte qu'il affiche un peu partout en se promenant en solitaire sur une moto et en faisant des graffiti sur les murs de la ville. Toujours en quête de stabilité dans sa jeune vingtaine, il épouse Lisa, mais se retrouve divorcé avant l'âge de vingt-cinq ans. Programmeur-informaticien de talent, il parcourt divers pays du tiers-monde, diffusant le savoir occidental, et se servant de sa main manquante comme d'un atout, une sorte de carte de visite.

Près de vingt ans après la mort tragique de son père, Freinki retrouve une figure d'autorité en Charles, un ancien mécanicien doté d'une solide culture, qui vend comme lui son savoir un peu partout à travers le monde. Au contact de cet homme désabusé, mais capable de sonder les cœurs, Freinki semble comprendre que la stratégie de la fuite ne fonctionne plus et qu'il doit revenir au lieu de ses origines pour affronter sa mère et faire la paix avec elle, même si elle occupe désormais une place aux côtés du père, dans le lot familial du cimetière.

Avatar du monstre de Frankenstein, l'étrange créature qu'est François Jutras semble toujours en quête du père, ou

d'une figure d'autorité, pour justifier son existence. S'il a été inventé, il aimerait bien savoir pourquoi.

K

KANAK (*Le Dernier Été des Indiens*, 1982, Robert Lalonde)

Autres noms : l'Indien ; le Grand Sauvage

Origine : iroquoise

Âge : jeune adulte

Description : un grand corps brun et musclé

Données chronologiques : du 22 juin 1959 à la mort de Maurice Duplessis

Lieu : le nord du Québec

Domicile : une cabane délabrée sur une colline, à proximité d'un village

Kanak est celui par qui le scandale arrive dans un petit village catholique francophone où la vie fonctionne au ralenti. Protestant de langue anglaise, il dissipe les craintes de Michel, un adolescent de treize ans, en l'initiant à la sexualité entre hommes.

Menant une existence sans contraintes, Kanak apprend à Michel à écouter ses désirs. Cette initiation revêt un caractère sacré, puisque l'Indien sait vivre en communion avec la nature. Mais cette simplicité le fait passer pour un suppôt de Satan aux yeux des villageois, qui sont horrifiés de le voir « débaucher » le jeune Michel. Ce dernier découvre un homme aux antipodes de la réputation de fainéant, de rapace et de lâche qu'on lui fait. Jamais Kanak ne détruit ni ne saccage son environnement ; il ne se plaint jamais non plus du sort que les Blancs réservent aux siens. Il se contente de mener une vie paisible, se nourrissant du produit de ses expéditions de chasse et de pêche.

L'idylle entre Kanak et Michel ne dure qu'un été, mais le départ de Michel coïncide avec la mort de Maurice Duplessis, comme si un nouvel ordre s'annonçait enfin.

KLEIN TODD, Serena (*Les Demoiselles de Numidie*, 1984, Marie José Thériault)

Origine : on la croit égyptienne ou nordique

Âge : immortelle, elle vit depuis plus de 400 ans

Description : teint laiteux et yeux clairs, « d'un bleu presque blanc » ; chevelure pâle, profil droit, « pharaonien », juché sur un long cou d'apparence fragile

qui tend vers l'avant ; contours tranchés net ; une taille légère, au-dessus de la moyenne ; « galbes impeccables, proportions parfaites »

Donnée chronologique : 1956

Lieu : le royaume sous-marin

Après sa propre noyade, il y a plus de quatre cents ans, Serena mène une nouvelle existence dans un étrange royaume sous-marin où vivent des naufragés de toutes les époques. Afin d'agrémenter sa vie et celle de ses semblables, elle envoûte successivement le capitaine, le second et tous les hommes d'équipage du *Maria Theresa G.*, lors de leur passage de la mer Adriatique vers l'Amérique.

La première vie de cette femme tient déjà de l'extraordinaire. Prostituée, elle s'embarque avec toutes les autres filles de joie de son village pour aborder les navires et vendre leurs charmes aux marins. Cette idée vient à l'une d'elles après que les femmes du village ont décidé de faire la grève du plaisir pour inciter leur mari à revenir sur terre et à adopter un métier moins périlleux.

Or, lors de son premier abordage, l'équipage féminin envoûte si totalement les hommes que plus un seul de ceux-ci ne demeure en poste pour protéger le navire, et une tempête soudaine les entraîne tous dans un terrible naufrage. Les femmes se retrouvent alors dans une étrange contrée dont

les habitants, qui sont morts sans vraiment l'être, jouissent des dons d'ubiquité et de métamorphose. Les femmes se regroupent et reconstruisent une nef de plaisir pour attirer de nouveaux hommes vers leur royaume.

On confie à Serena la mission de séduire les marins d'un navire et de les entraîner vers la nef. Sous le prétexte de passer en Amérique, elle s'embarque sur le cargo du capitaine Giusti, qui est accompagné de sa fille Éva. Un autre passager monte en même temps qu'eux, Stjepan Culic, un homme peu attirant, à la recherche du lupanar flottant qui fait l'objet de plusieurs légendes et auquel on attribue de nombreuses disparitions maritimes.

La première victime de Serena est le capitaine. Cet homme, dont la vie conjugale vogue à la dérive, ne peut que succomber à l'attrait indéniable de cette femme secrète. Il avoue, dans une longue lettre qu'il adresse à sa fille et dans laquelle il dresse un bilan plutôt sombre de ses rapports avec sa femme, que Serena «le fascine, l'anéantit, le consume». Le lieutenant Fabiani, le second de Giusti, est lui aussi séduit par la passagère.

Une tempête confirme bientôt à Culic l'existence d'un navire peuplé de femmes. Il affirme avoir vu, en plein cœur de la tourmente, le navire frôler le cargo, et ajoute que Serena était à la proue de ce navire. Lors d'un orage subséquent, Culic disparaît. Dès que le *Maria Theresa G.* atteint les eaux de l'Atlantique Nord, les marins aperçoivent enfin un navire fantôme : *Les Demoiselles de Numidie*.

Serena, la douce sirène, a accompli sa mission. En jouant de sa beauté et de ses pouvoirs surnaturels, elle entraîne les hommes vers une mort paisible. Elle séduit les âmes de ces marins, dont les superstitions se matérialisent. Sa seule présence laisse croire à l'existence du monde fabuleux des légendes.

L

LABROSSE, Julie (*Les Enfants du sabbat*, 1975, Anne Hébert)

Autre nom : sœur Julie de la Trinité

Âge : 13 ou 14 ans, à son entrée au couvent

Description : grande beauté ; corps extraordinaire, doté d'une énergie surnaturelle

Données chronologiques : les années 1930 et 1940

Lieux : le comté de Lotbinière ; Québec

Domiciles : une cabane de la montagne de B... ; le couvent des dames du Précieux-Sang

Pour expier les péchés de sa famille, Julie Labrosse entre au couvent et prend le nom de sœur Julie de la Trinité. Ses parents, une sorcière et un démon, pratiquaient un culte diabolique et envoûtaient les habitants de la région de la montagne de B... en leur faisant boire leur alcool frelaté.

Au couvent, Julie résiste à l'autorité de la mère supérieure, une religieuse abusive qui refuse de croire aux dons de voyance de la jeune novice. En effet, cette dernière s'abîme dans des périodes de contemplation extatique où elle revit son passé à la montagne ; ses visions révèlent sa relation avec le mal. Tirillée entre le sacré et le profane, elle emprunte la voie du diable, qui l'a marquée de son signe dès l'enfance, et convoque les forces occultes afin de miner le pouvoir de la mère supérieure.

L'intensité et la gravité des manifestations surnaturelles qui frappent le couvent font que sœur Julie est bientôt couverte de stigmates. Le nouvel aumônier, Léo Z. Flageole, et le docteur Painchaud, médecin du couvent, ne savent comment réagir. Le premier voit une excellente occasion de se faire un nom et d'enfin pratiquer un véritable exorcisme, tandis que le second est attiré par sœur Julie.

Peu après Pâques, sœur Julie apprend que son frère Joseph a épousé une Anglaise, qu'elle appelle « Piggy », et qu'ils attendent un enfant. Cette nouvelle affecte grandement la novice, qui n'admet pas que son frère ait rompu le serment de fidélité qui les liait. Dans son désir de vengeance, elle entraîne le couvent dans une déchéance morale et économique. La fureur destructrice de Julie atteint son paroxysme au cours d'une cérémonie d'envoûtement visant à faire mourir la femme et le fils de Joseph, et à assurer à ce dernier une mort horrible. C'est même l'occasion pour sœur Julie de révéler qu'elle porte l'enfant du diable.

Héritière d'une lignée de sorcières qui remonte au XVII^e siècle, sœur Julie trouve le moyen de perpétuer la race. Mais l'aumônier étrangle le nouveau-né, pendant que sœur Julie parvient à fuir et à rejoindre un homme « vêtu d'un long manteau noir » qui l'attend.

En opposant le monde de la montagne de B..., celui des vices et de la sexualité affirmée, et le monde du couvent, celui de la vertu mais aussi de l'impuissance, sœur Julie souligne jusqu'à la satire les excès de la vie monastique austère et rigide.

LACASSE, Florentine (*Bonheur d'occasion*, 1945, Gabrielle Roy)

Âge : 19 ans

Description : mince et jolie ; visage délicat, presque enfantin ; peau mate, lisse et fine comme de la soie, sourcils épilés, regard mordoré, extraordinairement avide ; cheveux brun clair et bouclés ; petites mains

Donnée chronologique : le début de la Seconde Guerre mondiale

Lieux : Montréal ; Lasalle

Domiciles : une maison misérable du quartier Saint-Henri, dans la rue Beaudoin ; une autre, plus misérable encore, dans l'impasse de la rue du Couvent, près d'une voie ferrée ; un appartement

Aux dires de Jean Lévesque, Florentine se compose à la fois de printemps et de chansons, mais aussi, de peuple et de misère. En fait, cette jeune fille ordinaire nourrit des ambitions tout à fait normales : elle veut être heureuse et profiter d'une vie meilleure que celle qu'elle connaît.

Aînée d'une famille de douze enfants, Florentine est la seule à rapporter un peu d'argent à la maison grâce à son travail de serveuse au restaurant *Quinze-Cents*. Lassée de tant de servitude et d'ennui, totalement accaparée par son travail, elle ne souhaite partager ni la compagnie de ses frères et sœurs ni la détresse de ses parents.

Aussi Florentine recherche-t-elle dans l'amour un moyen de s'évader de sa triste condition. Elle s'éprend de Jean Lévesque, un ouvrier vaillant et ambitieux, qui lui fait sentir l'appel de la richesse. Bien qu'il procure quelques instants de bonheur à Florentine, il l'abandonne rapidement. En découvrant qu'elle est enceinte, Florentine affronte le spectre d'une vie tout aussi misérable que celle qu'elle voulait éviter et traverse quelques jours d'angoisse.

Un autre homme cependant s'intéresse vivement à son sort : Emmanuel Létourneau, le meilleur ami de Jean. Amoureux de Florentine, il la retrouve lors de sa dernière permission avant d'être envoyé au front. Florentine comprend qu'il représente sa planche de salut. Elle accepte la demande en mariage du jeune homme, lui cachant sa grossesse toute récente.

Florentine finit par apprécier les attentions d'Emmanuel, mais elle s'intéresse surtout à la solde de ce dernier, qui lui permettra de quitter le quartier et la misère qu'elle déteste tant. Rendue froide et calculatrice par les épreuves, elle tire le meilleur parti possible de la guerre, sans trop penser aux hommes qui risquent leur vie pour une cause qui ne les concerne pas vraiment.

LAFLAMME, Marie (*Marie Laflamme*, 1991; *Nouvelle-France*, 1992; *La Renarde*, 1994, Christine Brouillet)

Autres noms: la Renarde; Sgechnaxen (nom que lui donnent les Iroquois)

Origine: française

Âge: 20 ans, en 1662

Description: séduisante; teint fort pâle, yeux magnifiques, d'un bleu mauve intense, bouche framboise, légèrement boudeuse, nez mutin, dents pointues et alignées, cheveux roux flamboyant; taille déliée, pieds menus, bras ronds et

jambes bien galbées; seins fermes, ventre plat, hanches fortes, petit derrière rebondi

Données chronologiques: de 1662 à 1666

Lieux: Nantes; Paris; Québec

Domiciles: chez sa mère; en Nouvelle-France, chez les sœurs hospitalières de l'Hôtel-Dieu; la maison du noble Boissy, rue Saint-Louis; une petite demeure de la rue Sault-au-Matelot; un village iroquois

La destinée de Marie Laflamme se dessine dès son enfance, puisque Anne, sa mère, sait exploiter les propriétés des herbes pour soigner les malades de Nantes et lègue ses talents à sa fille. Mais les autorités inquisitoriales enlèvent Anne, la torturent et la tuent.

Marie doit alors épouser Saint-Arnaud, le responsable de l'exécution d'Anne, qui cherche le secret d'un trésor qu'il croit être en la possession de la famille Laflamme. Or bientôt elle se met elle aussi à croire à l'existence du fameux trésor. C'est pourquoi elle refuse d'abord de partir lorsque des amis de sa mère, la famille Le Morhier et Guy Chahinian, organisent sa fuite vers Paris.

Une fois à Paris, elle se met en tête de retrouver son amour d'enfance, Simon Perrot, désormais tortionnaire sans scrupule, et ferme les yeux quand celui-ci contribue à faire emprisonner Chahinian et est en partie responsable de la mort d'un de ses anciens amis. Marie est désormais dépositaire des coupelles de Chahinian, symboles d'un ordre mystique dont il est le chef, mais elle paraît en ignorer

l'importance. Victor Le Morhier, un amoureux secret, veille sur Marie et organise son embarquement vers la Nouvelle-France.

Pendant l'éprouvante traversée, Marie aide une femme à donner naissance à son enfant. À la mort de la mère, Marie adopte l'enfant, qui devient un prétexte pour éloigner les prétendants à son arrivée en Amérique. Le nouveau continent représente un milieu propice pour l'exercice de ses talents d'herboriste, mais Marie se lasse vite de la vie austère de fausse veuve qu'elle mène chez les sœurs hospitalières. Elle quitte les religieuses afin d'entrer au service du seigneur de Boissy, un homme sans scrupule que n'effraie pas le crime. Elle participe à la contrebande de fourrures et s'attire les foudres de son patron en lui tenant tête. Ce dernier tente de la tuer avant de quitter le pays. Marie contracte un second mariage de convenance (le premier mari vit toujours) avec Guillaume Laviollette, un coureur des bois.

L'arrivée de Simon à Québec brouille de nouveau les cartes. Bien qu'il vienne expressément pour la ramener en France, sur les ordres de Saint-Arnaud, Marie succombe à ses charmes. Mais la menace fortuite d'une attaque iroquoise l'éloigne de la colonie.

Peu après la mort de ses deux maris, Marie est enlevée par les Iroquois. Après sept mois de captivité, elle revient, enceinte. L'arrivée de Victor, après un séjour à Londres où il a survécu à la peste, son veuvage et la mort de Simon marquent un nouveau départ pour cette femme désormais en pleine possession de ses moyens.

LAFLEUR, Vava (*La Vie en prose*, 1984; *Vava*, 1989, Yolande Villemaire)

Âge : née le 15 août 1950

Description : belle, grande, brune ; elle porte des lunettes, se teint les cheveux, engraisse et maigrit continuellement, a de beaux seins

Données chronologiques : de 1976 à 1986

Lieux : Montréal ; New York

Domiciles : en banlieue ; un appartement sur le boulevard Henri-Bourassa ; un logement

de 6 pièces au centre-ville ; un grand appartement près du parc La Fontaine ; un appartement au 23^e étage d'une des Tours de la Cité ; un appartement sur le Plateau Mont-Royal ; le loft de la délégation du Québec dans Soho et un studio dans la Douzième Rue ; un loft à Montréal

Originaire d'une famille rurale typique, Vava Lafleur a des ancêtres amérindiens dont elle se montre très fière. En 1968, elle s'installe à Montréal pour compléter ses études.

Vava fait montre de naïveté tout au long de son adolescence. C'est pourtant une femme à l'esprit vif, qui possède de solides et précoces talents artistiques. À dix-sept ans, elle rencontre celui qui la suivra, de près ou de loin, tout au long de sa vie : Benoît Tremblay. Son cours de théâtre terminé, Vava déniche un poste de professeure dans un collège. Elle entreprend une maîtrise, qu'elle complète quelques années plus tard. Elle mène alors une vie en apparence rangée.

Elle s'intéresse au théâtre, collabore à une revue et élabore de nombreux projets de création. Avec Benoît, elle visite plusieurs pays d'Europe et du nord de l'Afrique, en plus d'aller régulièrement dans les îles des Bahamas et des Caraïbes. Cependant, son instabilité émotionnelle mène Vava au bord de la dépression.

Elle commence à boire et à fumer, et tombe amoureuse d'un comédien : Michel Saint-Jacques. Cet amour, qui n'est pas réciproque, obsède Vava pendant près de dix ans et

provoque la rupture de son couple. Vava accepte tant bien que mal que Benoît se révèle homosexuel et amène un copain vivre avec eux. Alors âgée de vingt-cinq ans, elle se sent nerveuse et tendue, incapable de vivre seule et « trop dans les nuages » pour s'organiser.

Elle se livre à diverses expériences, succombant à presque toutes les modes, du haschich à la marijuana, en passant par le LSD. Elle s'imagine être en contact avec des extraterrestres, en plus de se passionner pour diverses pratiques ésotériques et paranormales. Ses activités professionnelles et artistiques ne s'arrêtent pas pour autant. Elle monte des pièces, dont *La Nuit expérimentale*, qui témoignent de son talent.

La nouvelle passion de Vava pour les thérapies et les expériences ésotériques l'aide à cesser de boire et de fumer. Puis elle s'astreint à une série ininterrompue de régimes qui la font osciller entre l'anorexie et la boulimie. En parallèle, elle étudie les théories de la réincarnation. Cette obsession l'amène à vouloir faire régresser dans le temps tous ceux qu'elle rencontre ; elle cherche également à établir un réseau international de télépathes. Après un séjour aux États-Unis, où ses projets en ce sens avortent, elle rentre à Montréal, où elle retrouve Michel Saint-Jacques, enfin prêt à vivre avec elle.

Vava représente tout un groupe social. Membre de la génération dite des *baby-boomers*, elle n'a jamais eu à se préoccuper de quoi que ce soit d'autre que d'elle-même et se cherche un but, ce qui la mène à tous les excès. Elle déplore toutefois qu'une telle liberté l'empêche d'entretenir des liens durables. Cette stagnation tend à montrer qu'elle n'a atteint ni la maturité ni l'indépendance.

LAFONTAINE, Ninon (*La fin de siècle comme si vous y étiez (moi, j'y étais)*, 1995, Brigitte Caron)

Autre nom : son vrai prénom est Manon, qu'elle trouve trop commun

Âge : 27 ans

Description : rousse ; « belle comme un cœur »

Données chronologiques : entre le premier janvier et le début de septembre d'une année de la seconde moitié de la décennie 1990

Lieu : Montréal

Domicile : un demi-sous-sol de 3 pièces, qu'elle a décoré de façon originale, dans le quartier Villeroy

Jeune femme douée pour l'écriture, la peinture, la décoration et la musique, mais ne disposant pas des ressources pour exploiter ses multiples talents, Ninon représente une génération désabusée, à qui la précédente, celle des *baby boomers*, n'a pas laissé de place.

En dépit de ses désillusions, Ninon se donne sans compter pour son groupe d'amis, Marc le grand voyageur, Patricia l'activiste lesbienne radicale, la naïve Dany et Johanna Limoges, chroniqueuse mondaine et grande consommatrice d'hommes. Tous considèrent Ninon comme le membre le plus stable de leur groupe, mais c'est mal connaître son caractère inquiet et ses doutes sur son réel talent, surtout en l'absence de reconnaissance provenant du monde extérieur.

Ninon trouve un exutoire dans l'écriture. La publication de son premier roman, *Les Chroniques*, ébranle son groupe d'amis en les révélant à eux-mêmes par l'évocation de divers moments de leur existence. Son succès mitigé et certaines critiques acerbes plongent Ninon dans un état dépressif qui la conduit à faire une tentative de suicide. Toutefois, l'insuccès de son roman lui fait découvrir qu'elle représente beaucoup pour ses vrais amis. Ayant retrouvé goût à la vie, elle espère faire sa place au soleil en créant sa propre entreprise de cartes de souhaits.

Ninon Lafontaine est une représentation typique de ces jeunes désireux de se faire une place dans le Québec actuel, mais sans pactiser avec le monde des affaires de la génération qui les a précédés.

LAMIRANDE, Joseph (*Pour la patrie*, 1895, Jules-Paul Tardivel)

Autre nom : après sa carrière politique, il devient le frère Jean

Âge : environ 40 ans, en 1945; il meurt en janvier 1977

Description : séduisant; figure à la fois grave et douce, qui exprime l'énergie et la bonté

Données chronologiques : de 1945 à 1977

Lieux : le Québec; France

Domicile : le monastère de la Grande Chartreuse

Médecin de son état et ami des pauvres, Joseph Lamirande est l'homme de la situation lorsque la province de Québec arrive au point tournant de son histoire. En effet, dans un 1945 utopique, le Canada est libéré de toute attache coloniale avec l'Angleterre et doit choisir son destin politique.

Guidé par la Providence, Lamirande prône la séparation du Québec d'avec le reste de la confédération, le principal motif étant la défense de la foi catholique en Amérique. Sa profonde piété et son dévouement à cette cause lui permettent de vaincre tant les forces protestantes du Canada anglais que les francs-maçons français au service de Satan. Appuyé de ses quelques amis, dont le journaliste Leverdier, et de l'ensemble de la communauté catholique, il affronte le premier ministre Sir Henry Marwood et contre ses machinations. Grâce à son pouvoir de persuasion, il convainc le député Vaughn d'adopter son point de vue dans un vote qui sera décisif et sauvera le Québec. Cependant, ce triomphe se fait au prix de lourds sacrifices pour Lamirande, dont la femme et la fille meurent l'une après l'autre, mais ces sacrifices sont,

selon lui, exigés par Dieu, en échange de l'aboutissement de son projet.

Joseph Lamirande est un personnage surhumain. Ses actions le dépeignent comme un extrémiste de droite au grand cœur, capable de sacrifier son confort, mais aussi de voir les siens périr sans regret, convaincu que ces morts sont des signes du destin.

LAMOUREUX-GRAND'MAISON, Myriam (*Myriam première*, 1987, Francine Noël)

Autre nom : son institutrice, madame Maususse, l'appelle Tite fille

Âge : 8 ans

Description : jolie ; des fossettes, un air décidé et une cri-nière abondante

Données chronologiques : du 1^{er} mai au 22 août 1983

Lieu : Montréal

Domicile : la maison de ses parents, rue Mentana

Myriam Lamoureux-Grand'Maison est une enfant à la fois normale et exceptionnelle. Elle s'adonne à des jeux bien de son âge, mais elle possède apparemment le don de voyance. Elle arrive à se situer entre ces deux parts d'elle-même, et mène une existence n'excluant ni la poésie ni les considérations terre à terre.

Peu de temps avant sa naissance, des êtres surnaturels, l'archange Gabrielle et le mauvais génie Fred (déjà assigné à Gabriel, le frère aîné de Myriam) annoncent à sa mère, Maryse, que Myriam sera dotée d'un don particulier. Or, huit ans plus tard, Myriam ne se démarque pas outre mesure. Elle adore sa grand-mère, Blanche, qui lui a appris à écrire et acquiert grâce à son père un vocabulaire étendu.

Myriam se montre éveillée et curieuse ; elle s'intéresse à tout ce qui se passe, entourée de son frère, avec qui elle entretient une relation privilégiée, de ses amis, de Miracle Marthe,

une étrange fille de dix-sept ans qui se fait passer pour une sorcière, et de mauvais génies.

Par ailleurs, elle demeure l'enfant qui se laisse gâter par ses parents et ses grands-parents, dont elle commente les faits et gestes avec candeur et un peu d'ironie. Elle fait même l'école buissonnière, ce sur quoi ses parents ferment les yeux.

Elle découvre le grand monde lors de la première d'une pièce écrite par Maryse et dans laquelle jouent les deux meilleures amies de sa mère. Envoûtée par le théâtre, Myriam comprend que c'est ce qu'elle veut faire plus tard.

LANGEVIN, Gabriel (*Les Jardins de l'enfer*, 1990, Francine D'Amour)

Âge: 30 ans

Lieux: Montréal; les îles

Description: mince et brun;
à la fin de son séjour aux îles
Galápagos, il paraît 10 ans de
plus que son âge

Galápagos

Gabriel Langevin est attaché à ses racines et à Montréal. Professeur dans un collège, il se passionne pour les disques de jazz et pour sa chatte Aurore, qui lui voue en retour un amour absolu. Un jour, il se laisse séduire par deux beaux adolescents, Alexis et Marianne, avec qui il s'engage dans une relation fusionnelle.

Mais cette passion le mine et il finit par abandonner tous ses biens aux jeunes gens pour se terrer aux îles Galápagos, pour faire le bilan de sa jeune existence. Sa propre vacuité trouve un écho dans ces îles désertiques, peuplées d'une faune bizarre et habitées par des gens aussi originaux que lui. Il passe ses journées à évoquer le passé et à enregistrer des cassettes à l'intention de ses amants, mais il ne les envoie jamais.

Il se lie avec une biologiste qui fuit elle aussi un passé trouble et tous deux échangent des confidences.

Gabriel s'acclimate si bien qu'il ne désire plus rentrer. À l'expiration de son mandat, il s'aventure sur une île volcanique qui vient à peine de se former.

La disparition de Gabriel Langevin, qui semble fusionner avec la terre, fait de lui un symbole du refus de toute valeur matérialiste car, après avoir été exploité par les humains, il préfère subir les débordements de la matière brute, et s'abandonne aux replis de la terre.

LANGLET, Jacques (*Au delà des visages*, 1948, André Giroux)

Âge: 23 ans

Description: yeux affreusement creux à la suite de son emprisonnement

Données chronologiques: le début d'un mois de septembre, au milieu du xx^e siècle

Lieu: le Québec

Domiciles: le foyer familial ;
une cellule de prison

Jeune homme intransigent, Jacques Langlet représente une certaine société bourgeoise, dans un Québec encore soumis à de nombreux interdits.

En assassinant une prostituée de l'hôtel Cartier avec qui il venait de coucher, Jacques commet un acte qui révèle la complexité de son caractère. Le refus de ses propres imperfections fait de lui un monstre qui souffre au point de tuer une femme trop éloignée de son idéal de pureté.

En temps ordinaire, sa timidité le rend taciturne et peu affable. Par pudeur, et de peur d'être ridiculisé, il cherche toujours à masquer ses sentiments, car Jacques est un rêveur. Il aime la joie simple et authentique que lui offre la contemplation de la mer, de la nature ou des étoiles ; fervent admirateur de Mozart, de Baudelaire et de Rimbaud, il voudrait fonder un journal catholique intelligent. Cette aspiration

souligne un autre aspect de son caractère : brillant dans les discussions, il sait faire entendre ses opinions en faveur du respect d'autrui.

Le geste de Jacques force ceux qui le connaissent à réagir. Ainsi, il fait l'objet d'un éditorial virulent du journal *Le Bon Combat*, et d'une attaque du bibliothécaire, qui lui reproche ses mauvaises lectures. Par contre, il reçoit l'appui de son patron et de gens simples, comme la bonne de ses parents ou la serveuse du restaurant qu'il fréquentait. De même, son meilleur ami fait l'éloge de son caractère entier. Pour lui, comme pour Marie-Ève, qui aime Jacques d'un amour véritable, ce geste exprime un élan vers la pureté, un refus du mal qu'on côtoie en vivant comme tout le monde. Les parents de Jacques expliquent eux aussi la conduite de leur fils comme étant conforme à ses convictions.

De ces témoignages contradictoires ressortent les deux facettes de la personnalité de Jacques : il possède une âme d'une délicatesse unique, mais semble incapable du discernement élémentaire qui le ferait respecter toute vie humaine. Il atteint finalement un état de calme et de renoncement qui témoigne de sa conviction d'avoir trouvé une ultime raison de vivre. Jacques incarne alors, non sans ironie, un certain idéal religieux qui veut qu'on tue la chair, mais pas avant d'y avoir succombé.

LAPLANTE, François (*La Cité dans l'Œuf*, 1969, Michel Tremblay)

Âge : 12 ans ; jeune adulte lorsqu'il pénètre dans l'Œuf

Données chronologiques : le xx^e siècle ; il y a des tramways à Montréal

Lieux : Outremont ; Montréal ; l'Œuf

Domicile : la maison de la famille Laplante, à Outremont, au 1833, rue Sainte-Geneviève

Encore enfant, François Laplante se délecte de l'histoire que raconte souvent son père pour expliquer comment il a

fait fortune ; il est question d'un héritage et d'un œuf de verre rempli d'une « épaisse vapeur verte » qui aurait fait l'objet de convoitises.

Lorsque François reçoit l'objet des mains de son père, qui meurt bientôt, il n'a que quatorze ans. Malgré sa tristesse, l'enfant est obsédé par l'œuf qu'il contemple sans cesse, tant et si bien qu'il abandonne ses études et ses espoirs de carrière médicale. Il fait aussi un rêve récurrent dans lequel il se métamorphose en une créature monstrueuse animée de pulsions meurtrières.

Un jour, il pénètre dans l'œuf et accède à un autre monde. Il visite ainsi les quartiers misérables et déserts d'une Cité autrefois somptueuse. S'engageant dans les méandres d'un immense labyrinthe, il se rend compte que des êtres maléfiques le pourchassent, mais il est sauvé par un gnome étonnant. Le nain, une sorte de demi-dieu, veut se servir de François pour se venger des humiliations que lui ont fait subir d'autres dieux. Il s'adresse au héros dans une langue inconnue, que François comprend par une sorte de télépathie, et lui apprend que seul le consentement d'un humain peut permettre aux habitants de l'Œuf de sortir sur Terre. Le nain propose à François de l'aider à détruire la Cité et de partir avec lui pour la Terre où ils deviendraient tous deux riches et puissants. Mais François comprend que son hôte, autrefois dieu de la Beauté et de la Jeunesse, est cruel et sans pitié.

François croise ainsi de nombreuses divinités mineures avant de rencontrer les véritables maîtres de la Cité : le couple divin. Ceux-ci expliquent à François que la mort de la Cité dans l'Œuf signifie également la mort de la Terre, dont la destinée est intimement liée à celle de l'Œuf. François doit devenir un Grand Initié, ce qu'avaient refusé de faire ses ancêtres. Disparu sans laisser de traces, il a sans doute accepté son destin.

François Laplante côtoie un univers fantastique, bien que ce monde merveilleux et terrible se trouve peut-être

au-dedans de lui. Le combat mythique entre les forces de la Vie l'obligeant à prendre position, il fait ce que les habitants de l'irrationnel attendent de lui : pour sauver la Terre, ce grand rêveur se sacrifie aux dieux inconnus qui hantent la nuit.

LAROUCHE, Clara (*Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*, 1995, Anne Hébert)

Âge : de sa naissance jusqu'à l'âge d'environ 15 ans

Description : 5 pieds, quelques pouces ; 100 livres ; belle ; cheveux noirs et frisés, yeux sombres

Donnée chronologique : la Seconde Guerre mondiale

Lieu : Sainte-Clotilde, près de la base militaire de Valcour

Domicile : la ferme de son père

Fille d'Aurélien Laroche, un cultivateur taciturne dont la femme est morte en donnant naissance à son enfant, Clara passe ses premières années coupée du monde, jusqu'à ce que Blandine Cramail, une institutrice que Clara appelle Mademoiselle, vienne la chercher pour la mener à l'école du village. Clara y fait preuve de grandes aptitudes ; elle apprend vite, tout en restant attachée aux chimères de son enfance. Mademoiselle se prend d'affection pour elle et l'adopte, en quelque sorte. Elle lui transmet tout son savoir et lui montre aussi à jouer de la flûte. Mademoiselle lègue à Clara tous ses biens, lorsqu'elle succombe à la tuberculose. Chagrinée, Clara quitte l'école et retourne chez son père où elle s'adonne à des tâches serviles, comme blanchir les vêtements de dames riches ou cueillir des fraises pour les vendre.

Quand Clara rencontre John-Christopher Simmons, le lieutenant anglais, elle sent un désir irrépressible monter en elle, et décide, sans le consentement d'Aurélien, de devenir « sa femme ». Affublée d'une robe rouge et de talons hauts ayant appartenu à Mademoiselle, Clara se rend chez l'étranger pour se donner à lui. Ce dernier, dès le lendemain, quitte la région.

On pourrait voir dans Clara l'image d'un Québec abandonné par sa «Mère», puis conquis par l'Anglais, qui le laisse à lui-même à son tour. Mais on peut aussi la considérer comme une jeune femme désireuse de s'émanciper d'un père qui tient à la maintenir dans l'innocence.

LAROCHELLE, Michel (*Opération Rimbaud*, 1999, Jacques Godbout)

Âge: 35 ans

Lieux: Montréal; Éthiopie;

Données chronologiques: les années 1966-1967

probablement Biarritz

Le père Michel Larochelle paraît remplir avec conviction son office dans un monde aux valeurs de plus en plus fluctuantes. Il n'a toutefois pas une vocation à toute épreuve, comme il le démontre lorsque ses supérieurs jésuites l'envoient en mission en Éthiopie, auprès du Négus Haïlé Sélassié.

Craignant des troubles politiques, le Négus confie aux jésuites son trésor le plus précieux: les Tables de la Loi, que Dieu dicta à Moïse. Le père Larochelle est chargé de les mettre en sécurité en Europe.

Larochelle est un religieux pragmatique, pour qui une carte de crédit est plus utile qu'un chapelet et dont l'appartenance à la Compagnie de Jésus ressemble plus à un investissement sûr dans une entreprise aux ramifications internationales qu'à une profession de foi. Il n'a pas davantage de scrupule lorsqu'il succombe aux charmes d'une des filles de l'empereur, chargé de l'assister dans sa tâche.

Le séjour rocambolesque et périlleux de Larochelle en Éthiopie lui permet de discuter de toutes les questions existentielles de la modernité avec ses complices de passage ainsi qu'avec le père Rodriguez, un collègue jésuite ouvert à tous les compromis lorsqu'il s'agit de sa foi. Le côté profane prend évidemment le dessus sur le respect des choses sacrées

chez Larochelle, alors qu'il devient seul dépositaire des Tables à son retour en Europe. Il les considère alors comme des objets monnayables. Malheureusement pour lui, et pour le christianisme, les acheteurs n'entrent pas dans son jeu. Ne parvenant pas à faire monter les enchères, il efface à l'aide d'un acide puissant les Dix Commandements un à un, depuis le premier et très orgueilleux ordre de n'adorer qu'un dieu unique jusqu'à celui de ne jamais désirer la femme du voisin. Il se permet enfin d'envoyer au pape un télégramme plutôt ironique : « *Ite missa est*, mon Général, convenons que je n'ai pas la vocation ! »

LAROUSSE, Betsi (*Betsi Larousse ou l'ineffable eccéité de la loutre*, 1994, Louis Hamelin)

Âge : 24 ans

Description : séduisante ;
formes généreuses et cheveux
très roux

Donnée chronologique : la fin
des années 1980

Lieux : Montréal ; Saint-Tite ; le
nord de La Tuque

Dotée d'un talent brut indéniable, Betsi Larousse, comme elle désire qu'on l'appelle, existe « exactement au carrefour de sa voix et du monde ». Elle fait carrière depuis l'âge de quatre ans, alors qu'elle tenait un rôle mineur dans un téléroman. Faisant partie « d'une véritable dynastie du showbiz », elle a endisqué à quelques reprises, avec des résultats inégaux, et les nombreuses transformations de son apparence témoignent des multiples stratégies de marketing dont elle fait l'objet.

Betsi ressent parfois l'envie de s'évader. Deux originaux de la région de la Mauricie lui en offrent l'occasion après un spectacle au festival de Saint-Tite. En effet, Yvan Lépine, un explorateur, et Marc Carrière, un sculpteur taciturne au talent relatif, s'improvisent gardes du corps et emmènent Betsi au chalet de Carrière dans le nord de La Tuque, où ils passent

une fin de semaine réparatrice. Betsi leur confie son véritable désir : être respectée pour son art.

Néanmoins consciencieuse, Betsi reprend la route à temps pour donner son spectacle. Elle amène toutefois Carrière à se remettre en question en tant qu'artiste, ce qui témoigne indirectement du charisme et de la sincérité de la chanteuse même si, aux yeux de plusieurs, Betsi Larousse est une artiste populaire, manipulée par un gérant habile.

LAUR, Laura (*Laura Laur*, 1983, Suzanne Jacob)

Autre nom : Bébé, surnom donné par Pascal

Âge : de 15 à 23 ou 24 ans

Description : femme « petit format », corps souple et agile ; visage pur, peau lisse et traits fins, regard droit, franc et sincère ; mains sensuelles

Lieux : Amos ; États-Unis ; Montréal

Domiciles : la maison familiale ; chez Pascal, rue Sherbrooke ; la chambre d'amis chez son frère Serge, à Amos

Issue d'une famille aisée dont le père est médecin, Laura grandit entre ses deux frères, Serge et Jean, et deux sœurs plus âgées et pensionnaires dans le Sud. Très tôt, elle manifeste des signes de marginalité. Elle parle peu, se contentant la plupart du temps de regarder intensément la vie qui l'entoure. Elle se crée un univers secret et imaginaire, qui l'attire vers les zones d'ombre. Elle y entraîne Jean, son cadet d'un an, un enfant attardé qui s'exprime difficilement.

Dès son jeune âge, Laura développe une horreur du conventionnel ; que ce soit à propos du poisson blanc et des pommes de terre, de la religion ou de la prière, elle s'applique à provoquer son entourage. Se complaisant souvent dans la vulgarité, elle refuse l'affection de ses parents. Son père, qu'elle surnomme en secret Moïse, devient sa cible préférée, puisqu'il incarne une autorité qu'elle défie sans cesse. Ce comportement cause des ennuis à ceux qu'elle côtoie, entre

autres la bonne qui est renvoyée parce que Laura dormait avec elle. Elle va jusqu'à déposer devant ses parents le fœtus avorté qu'elle a eu d'une brève liaison avec un mécanicien.

Après cet épisode, l'adolescente se promène d'un pensionnat à l'autre, se faisant renvoyer chaque fois, jusqu'à ce que son père lui coupe les vivres. Laura se débrouille pour se trouver un mari, mais on ne sait rien de cette union qui dure cinq ou six ans et qui l'entraîne aux États-Unis.

De retour au pays, elle rencontre Pascal, avec qui elle entreprend une relation amoureuse tout en refusant de se dévoiler. Parallèlement, Laura entretient une liaison avec un quinquagénaire du nom de Gilles Fèvre. Elle se révèle autoritaire avec celui-ci, contrairement à son attitude avec Pascal.

Laura recherche l'intensité avant tout, allant même jusqu'au vol à l'étalage. Bien qu'elle vive aux crochets d'autrui, elle se dérobe dès qu'on tente de se l'approprier, ce qui explique sa fuite chez son frère Serge, un homme traumatisé par les frasques de Laura et dont la femme est une amie de l'épouse de Gilles Fèvre. La demeure de Serge constitue d'ailleurs le lieu où aboutissent toutes les contradictions de Laura et où elle met fin à ses jours.

Laura Laur méprise et hait ce qui la force à dépendre d'autrui. Sa recherche de liberté et ses tentatives répétées pour inverser le cours normal des choses l'entraînent logiquement vers le plein contrôle de sa mort.

LAURES, Maude (*Le Désert mauve*, 1987, Nicole Brossard)

Âge : de 25 à 30 ans

Lieu : Montréal

Description : rousse flamboyante ;
cheveux très courts

Enseignante depuis trois ans dans un collège pour jeunes filles, Maude s'enorgueillit de l'appréciation de ses supérieurs et de l'estime de ses étudiantes. Solitaire, elle ne parle jamais

de politique et aime s'entourer de belles choses. Elle a une vie faite d'habitudes qui consolident son quotidien ; on ne lui connaît « ni amant, ni mari, ni amoureuse ». Elle achète cinq ou six livres chaque jour de paie, pour se rassurer, et elle apprécie les longues marches d'hiver qui lui permettent de faire le point sur sa vie, une vie qui se résume à trois choses : « éviter toute confusion entre les hommes et la réalité, isoler les paradoxes, donner suite à ses pensées les plus impudentes ».

Ses habitudes comprennent un voyage dans le Sud tous les ans. C'est peut-être là qu'elle découvre un étrange manuscrit, *Le Désert mauve*, signé Laure Angstelle. Maude se passionne pour ce texte au point de vouloir en faire la traduction. L'histoire du court manuscrit est assez simple : il s'agit d'un récit linéaire dont le personnage principal, Mélanie, a quinze ans. Elle vit avec sa mère dans un motel, le Red Arrow, situé tout près de Tucson aux confins du désert de l'Arizona. Mélanie fait de nombreuses fugues, s'éloignant d'une mère qui la délaisse pour son téléviseur et l'amour d'une mécanicienne. En fait, Mélanie se cherche : elle écrit un journal où elle découvre « la conscience des mots ». Elle rencontre Angela Parkins, qui la fascine par sa personnalité excessive. Mais leur relation ne se développe pas, puisqu'un homme étrange, l'Homme long, assassine Angela, mettant un terme au récit.

Le projet de Maude l'oblige à remanier le manuscrit, car elle considère que les personnages sont trop statiques. Ils prennent alors vie en elle, tant et si bien qu'elle pousse Mélanie à la confession, comme si cette dernière avait une vie propre dans cette nouvelle dimension. Au cours de son travail de réécriture, Maude se « range du côté de la perception » et tente même de cerner la personnalité de l'auteure. Elle se prend si totalement au jeu qu'elle en vient à confondre réalité et fiction.

Maude Laures devient en quelque sorte une caisse de résonance répondant aux exigences des personnages qui se sont emparés d'elle. La traduction correspond à un subtil

transfert de responsabilité où la part de création de Maude rejoint celle de Laure Angstelle.

LEFÈVRE, Claude (*La Petite Patrie*, 1972; *Pointe-Calumet boogie-woogie*, 1973; *Sainte-Adèle-la-vaisselle*, 1974, Claude Jasmin)

Âge: de la naissance jusqu'à 23 ans

Données chronologiques: du 10 novembre 1930 à 1953

Lieux: Montréal; Pointe-Calumet; Sainte-Adèle

Domiciles: l'appartement familial de la rue Saint-Denis, dans le quartier Villeray; un chalet; une grange

Claude Lefèvre raconte sa jeunesse en décrivant trois grandes étapes de son développement: son enfance, son adolescence et ses premières expériences d'adulte, tout en faisant la chronique de sa petite communauté.

Claude est un actif, un meneur, qui ne manque pas de noter l'innocente cruauté des enfants. Ses jeux et la succession des fêtes catholiques rythment sa vie. L'école le met en contact avec la grande rigidité des pratiques religieuses de l'époque. Arrive la Seconde Guerre mondiale, qui oblige Claude à prendre conscience de la mort.

Il fréquente par la suite un collège classique dont il dénonce les méthodes d'enseignement, qui privilégient la mémoire au détriment de l'intelligence, et la répression dont on use pour faire respecter une discipline qu'il juge arbitraire. La découverte de la campagne et des plaisirs de la nature, à Pointe-Calumet, constitue le grand bonheur de son adolescence. Claude peut y révéler son caractère romantique.

Le jeune homme ne prise guère les études classiques, de sorte qu'il les abandonne pour vivre ses rêves de création artistique. Les désillusions ne sont pas longues à venir. S'étant installé à Sainte-Adèle dans l'espoir de travailler dans un

centre d'art, Claude est contraint de s'engager comme laveur de vaisselle pour survivre.

Le besoin de création de Claude se double de l'omniprésence d'un désir sexuel inassouvi car, en dépit de ses tentatives, il est toujours vierge à vingt et un ans. Il rencontre quelques jeunes femmes, mais aucune n'est intéressée à aller jusqu'au bout avec lui. Lorsqu'il comprend que ses chances de réussite artistique sont nulles, il se résout à retourner à Montréal. Des projets d'écriture lui tiennent à cœur et laissent présager des jours meilleurs où il pourra vraiment s'exprimer.

Claude Lefèvre résume le parcours de toute une génération qui a grandi pendant la guerre et qui a voulu se tailler une place au soleil au sortir de celle-ci.

LUBIN, Gabrielle (*Doux-amer*, 1960, Claire Martin)

Autre nom : Gabrielle Lubin est un nom fictif qu'utilise Chou, son éditeur et ancien amant, pour relater son histoire ; son nom réel n'est jamais révélé

Âge : née le 14 novembre 1914

Description : on la dit belle ; voix agréable ; grandes mains, un peu masculines ; elle porte les cheveux longs, jusqu'au début

de la quarantaine, puis elle les fait couper et teindre en blond

Données chronologiques : du début de l'été 1947 à 1958

Lieu : vraisemblablement le Québec

Domiciles : elle a grandi dans un village isolé ; elle occupe un minuscule appartement en ville

Issue d'une famille modeste et ayant connu une enfance malheureuse, Gabrielle Lubin devient autonome, forte, voire froide et égoïste, dans une société où les femmes ont encore fort à faire pour s'émanciper. Elle est révélée en tant qu'écrivaine, après qu'un éditeur, qu'elle appelle Chou, l'a aidée à remanier un premier roman imparfait, mais traversé de passages lumineux.

Sûre d'elle et décidée, Gabrielle tient les rênes de sa relation avec cet homme doux, voué à sa carrière d'écrivaine

et, du moins le croit-il, à son bonheur. Désormais capable de subvenir à ses besoins grâce à l'écriture, elle publie pendant près de dix ans des œuvres romanesques qu'on acclame, et dont les textes de présentation la décrivent comme une femme « en pleine possession de ses moyens », « à l'apogée de sa féminité ». Par ailleurs, une aura de scandale entoure la parution de ses romans les plus autobiographiques, tel *Les Deux Orphelines*, livre à succès affichant un humour acerbe.

En 1956, lors de la première d'une pièce de théâtre dont elle est l'auteure, elle rencontre Michel Bullard, un écrivain de troisième ordre, viril et séduisant. Gabrielle, qui n'a jamais envisagé le mariage avec Chou, se jette dans les bras de Bullard, qu'elle s'empresse d'épouser, parce que c'est un moyen de faire durer cet accord purement charnel. Naît ainsi un sordide triangle amoureux, où Gabrielle attise la flamme que Chou entretient toujours pour elle, tout en se servant de lui pour mousser la carrière de l'ambitieux Bullard. Comme Gabrielle le prévoyait elle-même, son mariage périclité rapidement, les infidélités des deux époux confirmant l'absurdité de leur union. De toute façon, elle n'a jamais vraiment voulu d'un homme dans son quotidien.

Gabrielle exploite la passion servile de Chou, qui l'aide à surmonter sa déconvenue. La rédaction d'un nouveau roman, où elle représente presque sans fard ses déboires récents, l'amène à se qualifier elle-même de « fameuse putain ». Enfin, tout s'arrange pour elle quand Bullard meurt dans un accident de voiture et que Chou accepte de la reprendre et de veiller comme autrefois sur sa quiétude et son avenir littéraire.

Longtemps, Gabrielle Lubin semble confondre passion et peur de vieillir. Soucieuse de contrôler sa destinée, elle n'est pas du genre à se laisser dominer par un homme.

M

MAGNANT, Pierre-Xavier (*Trou de mémoire*, 1968, Hubert Aquin)

Origine: québécoise, bien qu'il affirme être à la fois bulgare et cri

Âge: 33 ans

Données chronologiques: de 1965 à 1967

Lieu: Montréal

Domicile: probablement le 123, rue Saint-Sacrement

Personnage double, voire multiple, Pierre-Xavier Magnant se veut insaisissable, et la métafiction dans laquelle il évolue contribue à accentuer son côté flou. À son sujet, on ne peut qu'émettre des suppositions.

Il semble à peu près certain que Magnant exerce la profession de pharmacien, bien qu'il ne le fasse pas de façon régulière. Il se consacre essentiellement à ses velléités révolutionnaires en prononçant des discours nationalistes qui lui procurent une certaine notoriété. Plutôt imbu de lui-même, il qualifie d'historique l'allocution qu'il prononce le 18 février 1965 devant un auditoire de huit cents spectateurs, à l'hôtel Windsor.

Cet homme hors de l'ordinaire désire changer la mentalité de sa société. Il s'affiche comme un perfectionniste du mal, actif dans deux domaines: le sexe et la drogue. Séducteur pervers, Magnant multiplie les aventures, mais c'est avec une Anglaise, Joan Ruskin, qu'il va vraiment au bout de sa folie. Il fait souvent l'amour avec elle devant les singes Rhésus d'un laboratoire de l'Université McGill où Joan travaille; il finit même par la tuer avec un sédatif qu'il aurait conçu.

À la suite de ces événements, Magnant rédige une confession déroutante où s'entremêlent références historiques, érudition obscure et fragmentaire ainsi que délire hallucinatoire.

Puis il meurt dans un accident de voiture qui serait peut-être un suicide déguisé.

Toutefois, un éditeur du nom de Charles-Édouard Mullahy, qui ne serait autre que Magnant lui-même, récupère ce récit et le présente comme un texte de fiction. Mais ce n'est pas tout, car à la confession de Magnant s'ajoutent des lettres d'un certain Olympe Guezzo-Quenum qui, bien qu'il soit Ivoirien, partage les intérêts de Magnant. De plus, Guezzo-Quenum entretient une liaison amoureuse avec Rachel Ruskin, la sœur de Joan. Pour ajouter à la confusion, il semblerait que, lors d'un séjour du couple à Paris, Magnant ait violé Rachel.

C'est seulement à Montréal que les deux hommes sont enfin mis en présence l'un de l'autre. Rachel a convaincu Guezzo-Quenum de s'adresser à l'éditeur Mullahy pour lui emprunter l'argent nécessaire à l'établissement d'une pharmacie. L'Ivoirien comprend qu'il se trouve en face de celui qui a tué Joan et gâché sa relation avec Rachel. Pourtant, les faits se contredisent, les dates ne concordent pas et les déductions de Guezzo-Quenum ne s'appuient que sur des intuitions. La confrontation a quand même lieu et il en résulte un double suicide.

Pierre-Xavier Magnant représente un bien étrange personnage de récit policier, dont la complexité se révèle à coups de revirements et de contradictions. Il finit par disparaître, s'effaçant derrière Rachel, sorte de fusion entre lui et l'Ivoirien. Cette dernière réactive d'ailleurs le côté politique de Magnant, dont elle donnera le nom à son enfant, pour ensuite se ranger du côté des Canadiens français.

MALARMÉ, Édouard (*La Rage*, 1989, Louis Hamelin)

Âge : la vingtaine

Description : grand nez ; à la fin de l'hiver 1984, il a beaucoup maigri, ce qui lui donne l'allure d'un punk

Données chronologiques : de l'automne de 1983 au printemps de 1984

Lieu : Saint-Canut

Domicile : un chalet abandonné près de l'aéroport de Mirabel

Fils d'un concessionnaire automobile, Édouard Malarmé assiste, tout jeune, à la rupture de ses parents. Il entreprendra plus tard des études en agriculture à l'Université McGill. Or, même muni d'un diplôme, il refuse de suivre les traces de son père et de mener une vie relativement rangée.

Ainsi Édouard occupe, à la fin de l'été 1983, un chalet abandonné de Saint-Canut, tout près de l'aéroport de Mirabel, en compagnie des chiens d'un ami qu'il rebaptise Hospodar et Icoflan. Il s'enfonce dans une vie de raté, avec pour seule ressource l'aide sociale, et se consacre à son activité favorite, le *pinball*, qu'il pratique au *Pullford*, une auberge presque déserte. Il s'y lie d'amitié avec Johnny Paré, un *rocker* encore plus pitoyable que lui.

Cette vacuité laisse Édouard disponible sur le plan sentimental, de sorte qu'il tombe éperdument amoureux de Christine, la sœur de Johnny, une révoltée qui reproche à son père de s'être laissé exproprier quelques années plus tôt. C'est en apprenant que Christine fréquente l'Université McGill qu'Édouard retourne voir le professeur Baderne, à qui il voue une sincère admiration. Baderne l'invite alors à faire une maîtrise sur un sujet précis : la rage.

L'automne et le long hiver s'installant, Édouard se plonge dans l'écriture d'un roman. Il se délecte à jouer avec les mots, car il a longtemps été un lecteur avide et cette passion n'est pour lui qu'un jeu. En partie pour exorciser sa révolte de

dépossédé, il s’amuse aussi à se prendre pour Édouard IX, souverain de Mirabel.

Lorsque Baderne convainc enfin Édouard d’effectuer des recherches sur la rage, le jeune homme conquiert Christine, mais de façon bien éphémère, car la colère s’empare de lui après la mort de Johnny dans un accident de moto et la chute dans la démence de son ami Burné, qui a sombré dans l’alcool et la drogue. Finalement Édouard contracte la rage à la suite d’une morsure, puis investit la tour de contrôle de l’aéroport de Mirabel, histoire de jouer une partie de *pinball* avec des avions.

Malgré la rage qui l’habite, Édouard Malarmé est un être sensible et intelligent, victime des circonstances et de son incapacité à s’intégrer à une société où la performance fait foi de tout.

MARCEL (*La grosse femme d’à côté est enceinte*, 1978; *Thérèse et Pierrette à l’école des Saints-Anges*, 1980; *Le Premier Quartier de la lune*, 1989, Michel Tremblay)

Âge: 4 ans, en 1942

Description: petit pour son âge; à 9 ans, il n’en paraît pas plus de 6 ou 7; traits délicats, yeux ingénus

Données chronologiques: de mai 1942 jusqu’en 1952

Lieu: Montréal

Domicile: l’appartement familial de la rue Fabre, sur le Plateau Mont-Royal

Petit garçon frêle et éveillé, Marcel adore Albertine*, sa mère. Il a pour confident Duplessis, un chat mort qui revient le visiter, et les «tricoteuses», quatre femmes invisibles au commun des mortels, que seuls les chats et les fous peuvent voir. Ces femmes, telles des Parques, président aux destinées de la famille de Marcel, et prodiguent des bienfaits à ce dernier, le débarrassant, entre autres, d’un zozotement prononcé.

Marcel a horreur de l'école, où on le place en classe auxiliaire, sorte de voie de service pour sous-doués et génies.

Un jour, dans un magasin de musique, il éblouit tout le monde en jouant du piano, mais Albertine, incrédule, le ramène à la maison en lui interdisant de recommencer. Cette incompréhension plonge Marcel dans une grande confusion : il est déchiré entre son amour pour sa mère et celui qu'il ne peut ni prouver ni expliquer pour Duplessis et les dames imaginaires.

À treize ans, Marcel est devenu un déséquilibré, en conflit ouvert avec Albertine. Ses crises d'épilepsie ne font que l'enfoncer dans sa terrible solitude, sans compter que les chats et les « tricoteuses » disparaissent. Abandonné, ce garçon à la « trop bouillante imagination » met le feu à l'étrange maison de la rue Gilford où il rencontrait ses protectrices.

Marcel tente bien d'accéder à un monde meilleur, mais son entourage refuse d'accepter ses constants glissements dans l'irrationnel, de sorte qu'il est incapable de s'affirmer.

MARCHESSEAULT, Diane (*Le Poids des ombres*, 1994, Marie Laberge)

Autre nom : « le pou », surnom affectueux que lui donne sa mère

Âge : 30 ans

Description : cheveux bruns ; yeux sombres

Données chronologiques : de novembre à décembre, dans les années 1990

Lieu : Montréal

Domiciles : le quartier Rosemont ; un loft au 26^e étage d'un immeuble, avec vue sur le fleuve

Révoltée parce qu'elle croit qu'on ne l'a jamais aimée, Diane Marchesseault a du mal à trouver son équilibre. Appelée à la morgue pour identifier le corps de sa mère, qui aurait mis fin à ses jours, elle entreprend une longue descente aux enfers.

Bachelière en communications, elle œuvre dans un milieu qu'elle ne prise guère. Plutôt farouche, elle refuse d'ailleurs de s'ouvrir à ses confrères, éconduisant l'un d'eux à maintes reprises. À dix-neuf ans, Diane a épousé Philippe, un homme de dix-sept ans son aîné, pour divorcer un an plus tard parce qu'elle ne l'aimait pas. En fait, Diane n'a pas cessé d'agir en réaction à une mère qu'elle juge froide et distante. Or la nouvelle du décès d'Yseult Marchesseault la bouleverse et elle sollicite un congé. Elle s'abîme alors dans l'alcool et dans les bras d'inconnus, jusqu'à ce qu'elle croise Gilbert, un jeune homme attentionné qui la désire et tombe amoureux d'elle. Elle entreprend aussi une enquête sur sa mère qui l'amène à rencontrer d'anciens amants de celle-ci, notamment son oncle Roger Anger, le mari de Mélisande, sorte de mère positive de Diane, puis Gabriel, un homme marié avec lequel Yseult a eu une liaison, et enfin Évelyne Guindon, une ancienne collègue également amoureuse d'Yseult. Profondément immature et égocentrique, Diane refuse d'abord de croire que sa mère, qu'elle considérait comme étant séduisante et impitoyable, n'a connu qu'une suite de déceptions amoureuses, à commencer par sa relation avec Frédéric Dupuis, le père de Diane, un homme possessif et violent, tué par la police. Pour finir, Yseult ne se serait pas remise de la mort de son dernier amant, ce qui l'aurait poussée au suicide. Sidérée devant tous ceux qui lui vantent sa mère, Diane Marchesseault cesse de blâmer cette dernière pour ses propres échecs, et se réconcilie avec la mémoire de celle qui lui avoue, de façon posthume, l'avoir aimée plus que tout.

MARCHILDON, Raymond (*Cadavres*, 1998, François Barcelo)

Âge: 33 ans ; il est né un 13 mai

Description: gros ventre

Données chronologiques: les années 1990 ; l'histoire se déroule pendant quelques jours et débute un 31 décembre

Lieux: Montréal ; Saint-Nazaire

Domiciles: un appartement de 4 pièces ; une maison dont la finition n'est pas terminée, dans le rang d'En-Arrière

Raymond Marchildon mène une existence misérable dont l'issue aurait pu être différente s'il avait su faire preuve d'une parcelle de générosité. Il habite avec sa mère Solange un taudis acheté avec l'argent d'une loterie, il n'a jamais travaillé et préfère vivoter aux crochets de la société. Sa destinée bascule toutefois lorsqu'il tue sa mère accidentellement après une beuverie.

Cet événement provoque le retour de sa sœur Angèle Pontbriand, nom de scène qu'elle a adopté pour oublier sa famille minable et pour mener sa carrière de vedette d'une série télévisée populaire, *Cadavres*, dans laquelle elle incarne une détective. L'arrivée d'Angèle coïncide avec la découverte de cadavres d'origines diverses. On soupçonne Raymond d'être l'auteur des meurtres, mais il se découvre un protecteur inattendu en la personne du ministre des finances, Raymond Couture. Ce dernier, en fait son véritable père, s'évertue depuis des années à sortir de la misère son inutile de fils. Cette fois-ci, il lui offre cent cinquante mille dollars contre la promesse de se ranger.

Couture assassiné à son tour par Angèle, Raymond ne trouve rien de mieux à faire que de tenter de fuir seul avec l'argent, en abandonnant sa sœur, ce qui le désigne fatalement comme nouvelle et dernière victime d'une série de neuf meurtres.

MARIE (*Soigne ta chute*, 1991, Flora Balzano)

Origine : française

Précision : de nationalité
québécoise

Âge : adulte

Donnée chronologique : 1991

Lieu : Montréal

Domicile : elle habite quelque
temps dans une chambre
miteuse

Ancienne héroïne de la génération hippie, Marie revient à peu près dans le droit chemin à la naissance de sa fille Pascale, maintenant adolescente. Marie n'a pas d'occupation précise, bien qu'elle semble exercer le métier d'actrice. Selon elle, son accent français représente un handicap, car il l'empêche de décrocher certains rôles.

La question des origines de Marie demeure toutefois floue. Elle se décrit elle-même comme née d'un père mi-italien, mi-espagnol et d'une mère mi-polonaise, mi-corse. Son statut d'immigrante ne paraît pas répondre à une volonté de vivre une expérience américaine ; elle avoue ne pas se sentir intégrée à son nouveau pays ni s'identifier à son lieu de naissance.

Cette jeune femme revient pourtant de bien loin et considère désormais son quotidien avec un détachement teinté d'ironie. Seul l'amour de sa fille la réconcilie avec la vie.

MARIE-PAULE (*Amandes et melon*, 1991, Madeleine Monette)

Autre nom : Jeanne, la seconde
femme de son père, l'appelle
Paule, pour chercher à effacer le
nom de sa mère Marion

Âge : 27 ans

Description : l'air grande ; cheveux
sombres, dos long, des épaules
un peu fortes ; des hanches,
des fesses sans rondeurs et
des jambes féminines

Lieu : Montréal

La disparition de Marie-Paule, une jeune femme insoumise et indépendante, sert de révélateur pour les membres de

sa famille; son absence force les remises en question, tout en amorçant la résolution de conflits jusqu'alors demeurés latents.

La jeunesse de Marie-Paule n'a rien de banal. Fille de Marion, une actrice en devenir, et de Charles, un vendeur de voitures qui ne croit pas en son métier, elle est ballottée entre deux univers. Malgré un fort penchant pour la délinquance qui l'amène à défier l'autorité, elle devient traductrice, mais refuse toujours de mener une vie rangée. Sa disparition lors d'un voyage en solitaire en Turquie semble due à des complications consécutives à un avortement clandestin.

L'attente de l'hypothétique retour de Marie-Paule ravive les tensions familiales. Ainsi, ses parents sont forcés de se revoir plusieurs années après leur divorce, et sa belle-mère, Jeanne, doit avouer qu'elle n'a jamais pu aimer cette enfant difficile. En outre, Marie-Paule exerce une grande influence sur les enfants du second mariage de Charles, puisque Céline, l'aînée, a une relation avec un ancien amant de Marie-Paule, et que Vincent, devenu anorexique, frôle la mort pendant cette année d'attente vaine. Elle fournit enfin à tous l'occasion d'exploiter des dons cachés: Marion obtient un rôle dramatique à sa mesure, Charles se découvre le goût du risque, et Elvire, tante de Marie-Paule, illustre les inquiétudes de chacun dans une série de tableaux composant sa première exposition.

Marie-Paule agit à la façon d'un catalyseur, en ce qu'elle ne participe pas à l'action, mais la rend possible, en partie par les dernières lettres qu'elle envoie à ceux qu'elle laisse derrière elle.

MAUDE (*Maude*, 1988, Suzanne Jacob)

Âge : 36 ans

Domicile : une maison abandonnée à la limite de la ville

Description : frêle et amorphe ;
cheveux bleus, longues jambes ;
« on croirait un mannequin »

Maude vit dans un perpétuel état d'épuisement depuis que Bruno l'a recueillie et s'est installé avec elle dans une maison désertée d'un quartier riche. Elle passe ses journées entières assise dans un jardin, vêtue d'une robe grise informe. Écrasée par « un poids qui la tyrannise », elle se consacre à une seule activité : le dessin. Ses œuvres constituent l'unique source de revenus du couple.

Lorsque Bruno reçoit des amis, Maude sort quelque peu de son marasme. Bien qu'elle demeure inexpressive, elle interroge les visiteurs sur leur identité, ne sachant jamais si elle les a déjà rencontrés ou non.

Maude est tout à fait imprévisible. Elle perd souvent le contrôle d'elle-même et attaque ceux qui l'entourent, en particulier les femmes. Parfois, des bribes de son passé lui reviennent : à quatorze ans, par exemple, elle conduisait déjà la voiture de sa mère de façon téméraire. Sa mère, d'ailleurs, était une femme superficielle qui utilisait sa fille comme faire-valoir. Son père était toujours absent. Après des études en psychologie qu'elle ne termine jamais, Maude s'enfuit avec sa bourse d'études. Sept ans plus tard, elle éprouve toujours l'épuisement et le désespoir qui semblent avoir provoqué son amnésie.

Dans son déséquilibre, Maude pose la question de la durée des souvenirs. Elle est la contradiction même, opposant la raison à un rêve éveillé qui prend des allures de cauchemars. En fait, elle montre que, sans passé, les gens n'existent que dans leur rapport immédiat au monde.

MAX (*Homme invisible à la fenêtre*, 1993, Monique Proulx)

Autre nom : Long Man (avant l'accident)

Âge : la fin de la trentaine

Description : environ 1,80 m ; paraplégique, main gauche atrophiée ; bas du corps inerte

Donnée chronologique : après 1990

Lieu : Montréal

Domicile : un appartement au 6^e étage d'un immeuble délabré et labyrinthique de la rue Saint-Laurent

Depuis son accident de la route, survenu dix-huit ans plus tôt alors qu'il tentait de rejoindre une femme du nom de Lady, Max se consacre à la peinture.

Max refuse de quitter son appartement jugé insalubre pour un lieu mieux adapté à sa condition. Fier et indépendant, il est allergique à la compassion et se débrouille pour se laver, s'habiller et manger seul. Il bénéficie toutefois de l'aide de Gérald Mortimer, l'ami directement responsable de son infirmité et qui se sent coupable. Max envie ce dernier qui réussit mieux que lui en art, de sorte que leur relation s'avère assez malsaine. Max sert également de confident à plusieurs, dont Maggie, l'amante sculpturale de Mortimer.

Or Lady, une ancienne flamme des deux amis, réapparaît, après avoir tenté vainement, lors d'interminables conversations téléphoniques nocturnes, de faire sortir Max de sa retraite. Mais elle lui échappe, encore une fois, lorsqu'il se décide à l'affronter. Max incarne donc, malgré lui, le statisme dans un monde en constante évolution.

MÉDÉE (*New Medea*, 1974, Monique Bosco)

Origine : américaine

Âge : la quarantaine

Description : grande femme maigre ; le visage marqué par de nombreuses rides, mais toujours parfaitement belle ; beau corps ; cuisses magnifiques, beaux bras et crinière de sorcière

Lieux : États-Unis ; divers pays européens

Domiciles : le domaine familial, dans le sud du pays ; une résidence à New York

Fille de bonne famille, la jeune Médée a presque terminé de brillantes études en médecine lorsqu'elle rencontre Jason. Cet aventurier sans scrupule, joueur invétéré, égoïste, vaniteux, paresseux, faible et lâche, mais si virilement beau, la subjugue au point qu'elle accepte d'utiliser ses connaissances médicales pour endormir ses proches et permettre à Jason de dérober la fortune familiale. L'affaire tourne mal, car Médée provoque la mort de son frère et, indirectement, celle de son père. Elle se trouve ainsi obligée de fuir et de suivre Jason dans une tournée des principaux casinos d'Europe.

Vingt ans plus tard, sa fortune épuisée, Médée soutient toujours fidèlement son époux et ses deux fils, Jean et Jacques, en jouant les bohémiennes dans les rues de New York. Cette femme qui a tout donné pour l'amour factice d'un homme n'accepte pas de le voir se détourner d'elle pour séduire la jeune Eve Markos, héritière d'un tenancier de maison de jeu de Long Island. C'est pourquoi elle provoque la mort de ses deux fils ; elle sait que ce geste est le seul qui puisse atteindre un homme qu'elle vient d'apprendre à haïr.

Désormais seule au monde, abandonnée même par Cora, la fidèle nourrice qui l'a aidée à avorter à de nombreuses reprises, Médée, à l'instar de son homonyme mythologique, apprend à affronter sa destinée de femme en devenant aussi impitoyable que les hommes l'ont été à son endroit.

MÉNARD, François (*Les Confitures de coings*, 1972, Jacques Ferron)

Âge: 43 ans

Lieux: Montréal; la rive sud

Description: un peu d'embonpoint avec les années

Domicile: un bungalow de la banlieue

François Ménard est le portrait parfait de l'employé modèle. Il commence sa carrière comme commis dans une banque, pour gravir les échelons qui le mènent au poste de directeur d'une nouvelle succursale de banlieue. Il a aussi des velléités d'engagement politique de centre gauche, rappel de la témérité de sa jeunesse. Sa prospérité pourrait lui permettre quelques folies, mais son épouse, Marguerite, refuse de rêver. Selon elle, la vie reste figée dans un état immuable.

Puis, une nuit, tout bascule. Alors que sa femme dort, François reçoit un appel pour un certain monsieur Frank. Sur un ton badin, il répond que celui-ci est agonisant et, lors d'un deuxième appel, qu'il est mort. Plus tard dans la nuit, Frank lui-même appelle et convie Ménard à la morgue, afin qu'il puisse converser avec un mort.

François Ménard n'a pas froid aux yeux; il a le sens de la répartie et de l'humour. Il accepte le rendez-vous et amène un pot de confitures de coings que sa femme prépare pour les invités. Un chauffeur de taxi italien, Alfredo Carone, le conduit à son rendez-vous, et les deux hommes deviennent des amis que la nuit réunit dans la même quête du sens de la vie.

L'homme que Ménard retrouve se nomme Frank Archibald Campbell. Il occupe une place importante dans son passé. Vingt ans plus tôt, ayant à peine échappé à la tuberculose et subi un long traitement, François s'était engagé dans une manifestation communiste, en souvenir d'un autre tuberculeux qui l'avait initié au socialisme. C'est Campbell, un policier, qui l'avait alors arrêté.

Les deux hommes se découvrent des origines communes. Il semble que Campbell ne soit pas étranger aux succès de

Ménard. Il se montre d'ailleurs touché par le cadeau de ce dernier, des confitures qui lui rappellent sa propre enfance. Enfin, Campbell prend les commandes de la soirée en invitant Ménard à l'*Alcazar*, une boîte de nuit « exotique ».

Pendant que Ménard se laisse séduire par Barbara, une Canadienne des Maritimes qui se fait passer pour une étrangère, et monte dans une chambre avec elle, Campbell se délecte des fameuses confitures. À son retour, Ménard constate la mort de son compagnon. Sans demander son reste, il retourne chez lui, dans le taxi de Carone, et arrive à temps pour se recoucher, sans que sa femme ne bronche.

Cette dernière semble plus affable lorsque Ménard part travailler le lendemain matin. Cette nouvelle attitude le laisse pour le moins perplexe, mais indique qu'il a atteint une stabilité renouvelée, acquise grâce à son émancipation de la nuit précédente. En fait, cette histoire fait de Ménard un symbole de la cause nationaliste. En retournant dans son passé, il peut se libérer de sa dépendance à l'endroit de l'Anglais. Son aventure avec une autre femme correspond à une ouverture tout aussi symbolique sur le monde qui a pour résultat de rendre Marguerite plus désirable. La femme représente ici le pays, un pays que Ménard peut désormais habiter en toute sérénité.

MENAUD (*Menaud, maître-draveur*, 1937, Félix-Antoine Savard)

Âge : la soixantaine

Description : « beau à voir », « droit et fort » ; visage décharné, creusé de « rigoles et de rides de misère, le colorant des mêmes ocres et des mêmes gris que les maisons ».

Donnée chronologique : vers 1930

Lieu : Charlevoix

Domicile : une ferme, sur la terre de Mainsal, au nord-ouest de La Malbaie.

Menaud est fier de l'héritage de ses pères, les Français. Il éprouve de l'admiration, mais aussi du regret, en évoquant ce passé qu'il idéalise. Depuis la mort de sa femme, il élève

seul ses deux enfants, Joson et Marie, en leur inculquant les principes qui gouvernent sa vie.

Un printemps, il accepte de diriger une équipe de draveurs en dépit de son hostilité envers l'Anglais qui l'embauche. Plusieurs jeunes gens des environs s'engagent avec lui pour ce travail difficile. Il y a, entre autres, Joson, en qui Menaud voit la continuation de ses propres valeurs, Alexis Tremblay, surnommé le Lucon, et le Délié.

Le soir, au coin du feu, Menaud raconte aux hommes les exploits de ses pères; il se souvient aussi des lectures que lui a faites Marie de l'œuvre de Louis Hémon, à qui il voue une grande admiration. Mais voilà que l'expédition connaît une conclusion tragique avec la noyade de Joson. Anéanti, Menaud se met à envier l'existence paisible des cultivateurs, se renferme et ne parle à peu près plus. Puis son dépit se mue en révolte.

Après avoir gagné Alexis à force de ferveur et de paroles enflammées, Menaud annonce son intention de s'installer tout l'hiver dans la montagne pour défier les Anglais qui veulent en interdire l'accès. Malgré les avertissements qu'ils reçoivent, les deux hommes persistent. Lentement, Menaud rentre en lui-même, et quand il n'en peut plus de vivre d'espoir, il part vers les lacs de Périgny, pour retrouver sa jeunesse. En chemin, il est pris dans une tempête, mais Alexis le sauve de la mort.

En proie à un délire prophétique, Menaud confond alors Alexis avec Joson. Sa folie rend impossible l'union entre Marie et Alexis, qui s'aiment pourtant; tous deux sentent qu'ils doivent se sacrifier pour perpétuer la révolte de Menaud et témoigner de son amour pour le pays et la race.

La passion de Menaud empêche donc le bonheur de ceux qui le suivent. Après avoir entraîné la mort de son fils, en le poussant à choisir la vie périlleuse des draveurs, il condamne sa fille et l'homme qu'elle aime à la solitude. On pourrait voir en Menaud un extrémiste puisqu'il prône une dissidence pouvant aller jusqu'à la violence envers ceux qui ne partagent

pas ses vues. En revanche, on comprend que cette révolte naît de la dépossession dont sont victimes Menaud et les siens. Déterminé à défendre jusqu'au bout son patrimoine, Menaud devient un martyr du progrès.

MILLES, Mille (*Le nez qui voque*, 1967, Réjean Ducharme)

Autres noms : Tate ; Chimo, Étin
Celant

Précisions : lui-même et son amie utilisent le premier ; les deux autres lui sont donnés successivement par Questa

Âge : Mille Milles a 16 ans, mais ne s'en accorde que 8

Description : « laid de corps et d'âme » ; sous ses yeux, des rides se creusent ; il perd ses cheveux qui sont pleins de pellicules, a le dessous des yeux brunis, le visage, le dos et les fesses parsemés de « pustules fétides » ; il a des oreilles d'éléphant, un

nez qui « ressemble à une patate », des lèvres épaisses, la peau grasse et les dents jaunes

Données chronologiques : l'histoire débute le 9 septembre 1965 à 19 heures et elle dure quelques mois

Lieux : les îles de Sorel ;
Montréal

Domiciles : un village des îles ; une chambre dans une maison tricentenaire au 417 de la rue Bon-Secours ; une chambre dans un hôtel de la rue Saint-Denis

Mille Milles fuit le foyer familial à seize ans pour s'isoler à Montréal. Même s'il ne dispose que des cent dollars qu'il a dérobés à sa mère, il n'envisage pas de s'intégrer à l'activité de la grande ville. Près des hommes, il suffoque ; il écrit donc parce qu'il ne peut parler, soulignant sa haine du monde adulte et de tout ce qui l'entoure. Il joue sur les mots, provoque l'équivoque et se veut vulgaire dans sa critique de la société, une invention qu'il exècre. Son incapacité à communiquer sans pervertir le langage le confine à une solitude qu'il ne peut supporter. Il fait alors appel à sa seule amie, Ivugivic, qu'il a rebaptisée Chateaugué.

D'après le garçon, puisqu'il est impossible de vivre plus d'une semaine seul et plus de deux mois à deux, la vie ne peut

durer plus de soixante-sept ou soixante-huit jours. Il fixe ainsi la date de leur suicide, puis le duo erre ou fréquente la bibliothèque municipale. Mille Milles note tout ce qui se passe et suggère que lui et Chateaugué s'inventent une identité collective : ils sont dorénavant Tate, comme dans acétate, et ne peuvent exister l'un sans l'autre.

Pour Mille Milles, la mort demeure un des rares moments où on ne s'ennuie pas. Ses étranges théories sur l'inaction primant l'action ne l'immunisent cependant pas contre le désir. La cohabitation avec Chateaugué devient pénible et son obsession pour le corps de la jeune fille occupe une large place dans son discours, ce qui le rend honteux puisque le désir sexuel appartient à cette société avilie et impure qui fait horreur à Tate. Toutefois, son opinion sur les adultes change au contact de Questa, une femme qu'il croise dans un bar et qui s'empresse d'ailleurs de soustraire Chateaugué à son influence délétère.

Après de Questa, Mille Milles se sent plus libre, de sorte qu'il abandonne ses projets de suicide et se met à travailler comme laveur de vaisselle. Chateaugué, de son côté, accepte un emploi de serveuse, mais ne manque pas de reprocher son conformisme à Mille Milles, qui professe du coup son existentialisme : la vie est absurde, de toute façon. Il ne peut non plus exprimer son amour pour Chateaugué et ils se séparent. Mais Mille Milles perd au change : il ne lui reste que l'écriture. Il prend alors conscience de son statut d'indésirable et semble l'assumer, puisqu'il ne s'attendrit pas sur le suicide de Chateaugué, bouleversée par ses premières règles.

Malhabile dans ses rapports avec autrui, ce personnage insolite se révèle extrêmement lucide lors de son inévitable passage de l'adolescence à l'âge adulte, en soulignant la duplicité d'une société faite de contradictions et de paradoxes.

MING, Leonard (*Traductrice de sentiments*, 1995, Hélène Rioux)

Autre nom : l'Homme de Hong Kong

Origine : chinoise (Hong Kong)

Précision : de nationalité américaine

Âge : adulte

Description : beau, grand et musclé ; pommettes saillantes, peau mate et yeux bridés qui brillent d'un éclat froid

Lieux : Hong Kong ; Angleterre ; Wilseyville ; Canada

Domiciles : dans le Yorkshire ; un bunker dans le nord de la Californie ; pendant 4 ans, une prison canadienne ; le couloir de la mort d'une prison américaine

Leonard Ming, formé à l'école des Marines américains et ayant combattu partout dans le monde, est un être exécrable, vaniteux, et sans scrupule. Il torture hommes, femmes et enfants pour faire des enregistrements vidéo qu'il vend à quelques clients. Il semble fondamentalement mauvais, le goût de la cruauté et de la jouissance par les tortures lui étant venu très tôt.

Leonard Ming n'a qu'un seul ami, Gary Sheldon, avec qui il réalise ses horribles méfaits. Si Sheldon sait qu'il se place en dehors de la loi naturelle, car il se suicide plutôt que d'affronter la justice, Ming justifie ses entreprises criminelles en prétendant exploiter des pulsions communes à un grand nombre d'êtres forts pour qui les faibles doivent être asservis. Arrêté pour une vulgaire histoire de vol à l'étalage, après avoir fui au Canada, Ming est condamné à mort.

De sa cellule, il rédige une autobiographie qui devient vite un best-seller. Il y décrit ses crimes avec froideur, ironie et violence. Ce personnage devient alors doublement exemplaire, puisque son livre est traduit par Eleonore, une Québécoise qui s'occupait jusque-là des histoires à l'eau de rose de la collection « Sentiments ». La traductrice est dégoûtée par cet être monolithique qui se situe à l'extrême opposé des héros romantiques auxquels elle est habituée.

Leonard Ming est-il un personnage plus réaliste que les autres ? Ou incarne-t-il le mal à l'état pur ?

MONTBRUN, Angéline de (*Angéline de Montbrun*, 1884, Laure Conan)

Âge : de 18 à 22 ans

Description : belle ; yeux bleus, beaux cheveux blonds ; une chute la défigure temporairement

Donnée chronologique : le XIX^e siècle

Lieu : Charlevoix

Domicile : le domaine familial de Valriant, au bord du fleuve Saint-Laurent, près de La Malbaie

À l'âge de dix-huit ans, Angéline de Montbrun est follement aimée de son père, le droit et autoritaire Charles de Montbrun, et de Maurice Darville, le frère de son amie Mina. L'échange épistolaire entre tous ces personnages révèle la nature charmante d'Angéline : dotée de toutes les grâces, de la beauté et de la vertu, cet « ange » règne paisiblement sur tous ceux qui la côtoient.

Amante de la nature, et tout particulièrement de la mer, cette jeune bourgeoise mène une vie simple, loin du faste et des dangers de la ville, qu'elle perçoit comme un milieu frivole. Douce et généreuse, elle est dévouée à son père, qui domine toute sa vie, tant quotidienne que culturelle et affective. Orpheline de mère, Angéline peut difficilement se passer de lui. Toutefois, cette affection presque incestueuse entre la fille et le père, et l'ignorance d'Angéline en ce qui concerne les jeux complexes de la vie en général et de l'amour en particulier, intimident le jeune Darville. Lorsqu'il trouve enfin le courage d'avouer à Angéline sa passion longtemps contenue, elle ne peut que rougir et s'enfuir. Elle se fiance néanmoins avec lui, mais sans que son consentement semble nécessaire, puisque c'est une affaire conclue entre les deux hommes. En fait, elle se confie uniquement à Mina, avec qui elle partage une solide et sincère amitié, en dépit des différences évidentes

entre elles : Mina est une citadine et une mondaine accomplie, grande lectrice de romans et ne comptant plus les conquêtes amoureuses.

Le destin d'Angéline bascule lorsque son père meurt dans un accident de chasse. Malgré l'amour de Darville et la tendresse de Mina, la jeune femme pleure la disparition de cet être qu'elle a aimé par-dessus tout. Elle repousse sans cesse son mariage, et sa santé, jusqu'alors excellente, se détériore. Une chute malheureuse la défigure et provoque un froid entre elle et Darville.

Curieusement, la jeune femme soumise surmonte ces douloureux événements et révèle ainsi une personnalité riche et profonde, celle d'un être doué d'un fort esprit de décision. Elle n'hésite pas à libérer Darville de ses engagements, malgré les protestations de celui-ci, et choisit de vivre son deuil dans l'isolement. Mais cette retraite volontaire reste difficile. Angéline regrette ses amours perdues et n'accepte pas la perte de son bonheur. Si sa bonté naturelle demeure, sa joie de vivre a disparu. Elle supporte mal la pitié et préfère donc couper les ponts avec ses « bonnes amies ».

Par le biais de son journal personnel, elle entreprend une pénible réflexion sur les événements passés qu'elle tente de comprendre et d'analyser selon son propre jugement et sa logique de femme blessée par la vie. Plus qu'un amer retour sur ses malheurs, cet exercice l'amène à s'interroger sur le sens de son existence et sur les valeurs qu'elle a toujours respectées, sans les avoir vraiment intégrées. Avec une certaine violence, elle remet en question sa foi en Dieu, le peu de réconfort qu'elle y puise, ainsi que ses idées sur l'amour divin et humain, sur la beauté et la laideur, sur le bonheur et la souffrance mais, surtout, sur la mort, qu'elle a en horreur.

Angéline se découvre donc beaucoup moins fervente et noble qu'elle ne le croyait. Si elle avoue, en réponse à une lettre de Darville désirant la revoir une « dernière » fois, ne pas avoir encore toutes les réponses ni avoir retrouvé la paix, elle

peut affirmer qu'elle a bien senti toute la faiblesse de sa nature humaine et qu'elle sait maintenant qu'avec du courage, elle retrouvera la sérénité, sinon la joie. La quête douloureuse de l'amoureuse délaissée n'est peut-être pas terminée, mais on peut dire que son évolution particulière fait d'elle un personnage étonnant et unique en son genre.

MONTOUR, Nicolas (*Les Engagés du Grand Portage*, 1938, Léo-Paul Desrosiers)

Âge : jeune adulte

Description : gros et court ; « de la tête pointue jusqu'à la rotondité de la ceinture, le corps enfle progressivement comme celui d'un pitre ; il se dégonfle ensuite jusqu'à des jambes boudinées. De grosses lèvres, des yeux pâles, un peu livides, animent les traits grossiers. Et une huile suppure par les pores de la chair malsaine et blême »

Données chronologiques :

le récit se déroule sur une période de 3 ans ; la seule date mentionnée est l'année 1798, antérieure au départ des engagés

Lieux : Montréal ; Fort Providence (au Grand Lac des Esclaves) ; Fort Vermillon (Saskatchewan) ; la rivière Rouge

Orphelin et pauvre, Nicolas Montour touche un peu à tout, avant de se mettre au service de la Compagnie du Nord-Ouest, qui fait le commerce des pelleteries et envoie des hommes chasser et trapper aux confins du Haut-Canada. À l'aise dans ce monde où règne l'ambition, Montour ne tarde pas à se faire valoir. Même si sa constitution ne l'avantage pas pour le rude parcours qui le mène jusqu'au lac Supérieur, il parvient à se faire bien voir du guide Jean Cournoyer au détriment de compagnons plus méritants mais plus naïfs.

Le seul qui ne soit pas dupe de ces manigances est Louison Turenne, un autre engagé. Droit, fort et juste, il est l'homme idéal pour ce genre de travail, mais Montour freine son avancement dans le but de le garder sous ses ordres.

Montour se fie à sa connaissance du caractère des hommes et à son réel talent de meneur pour favoriser sa propre carrière.

À l'arrivée au Grand Portage, Montour obtient le commandement adjoint de Fort Providence, un poste difficile, situé aux abords du Grand Lac des Esclaves. Grâce à Turenne et à quelques compagnons dévoués, il parvient à s'entendre avec les Indiens et à éliminer les concurrents de la Compagnie. Cette victoire lui permet de poursuivre son ascension, d'autant plus qu'il possède un atout inestimable, sa connaissance de la langue anglaise.

Les grands patrons lui confient une dernière tâche, la plus difficile, pour son troisième hiver dans le Nord-Ouest. Il doit se rendre à la rivière Rouge, dans le pays des terribles Sioux, et en ramener une importante quantité de pelleteries. Il doit aussi convaincre Turenne de signer un nouveau contrat avec la compagnie, car ce dernier, révolté par les agissements de Montour, songe à rentrer au Bas-Canada.

Pour s'acquitter de sa mission, Montour épouse la fille d'un chef indien venu avec ses hommes chasser à la rivière Rouge, puis il sacrifie la tribu de sa femme aux Sioux qui, eux, refusent tout accès à leur territoire. Son second projet se révèle plus ardu ; Turenne est le seul homme vraiment juste dans ce monde et le seul sur lequel les flatteries de Montour n'ont pas de prise. Après que les offres d'avancement et de récompenses ont échoué, Montour tente de forcer la main de Turenne, sans succès, mais obtient tout de même la promotion convoitée.

Jeune homme sans scrupule, tout entier tourné vers la recherche du profit, Nicolas Montour prouve sans l'ombre d'un doute que la fourberie, le mensonge, mais aussi l'intelligence calculatrice, sont de meilleurs atouts pour réussir que la force, l'habileté ou l'honnêteté.

MOREL, Achille (*Le Talent d'Achille*, 1990, Micheline La France)

Âge: de sa naissance à 28 ans

Description: un long corps; les yeux verts

Données chronologiques: du 3 janvier 1960 au 19 août 1988

Lieu: Montréal

Domiciles: la maison familiale, puis un appartement miteux situé en face de celle-ci, près du carré Saint-Louis

Personnage solitaire et plutôt inquiétant, Achille impressionne tous ceux qu'il côtoie. Certains lui attribuent du génie, d'autres ne lui trouvent qu'une propension à la mesquinerie et à l'égoïsme, mais force est d'admettre qu'il sort de l'ordinaire.

Excessivement susceptible, le jeune Achille refuse de parler avant l'âge de quatre ans, parce que ses proches se sont moqués du premier mot qu'il a prononcé, très tôt: moi. Il manifeste alors une grande maîtrise du langage, tout comme il démontre qu'il a appris à lire par lui-même en parcourant un passage du *Torrent* d'Anne Hébert. Son intelligence supérieure s'accompagne d'un caractère introverti et d'attitudes prétentieuses, comme s'il se croyait investi d'une forme de science infuse.

Ne tolérant pas de ne plus être le centre d'intérêt à la naissance des jumeaux Hippolyte et Hélène, il provoque un incident au cours duquel les bébés partent à la dérive sur un lac agité. Cet acte entraîne plutôt la mort de Michel, le père adoré d'Achille, qui plonge pour tenter de rescaper les petits. Achille hérite du violon de son père. Le parricide malgré lui s'attaque donc à la musique avec rage. Après avoir cru pouvoir jouer spontanément, il se plie à des leçons au cours desquelles sa jalousie se confirme. En effet, certains indices suggèrent qu'il serait responsable d'un accident ayant coûté sa main gauche à un compagnon plus doué que lui.

Enfin, Achille serait le père de l'enfant que sa sœur aînée Ariane met au monde; celle-ci ignore l'identité du père, car

elle a été violée sous l'effet d'un puissant sédatif. Achille, alors âgé de quinze ans, se pose en figure d'autorité pour cet enfant, qui meurt étouffé quelque cinq mois plus tard et dans des circonstances suspectes.

À dix-huit ans, Achille fuit le foyer familial. Il se consacre à l'ésotérisme et aux sciences occultes, s'affirmant capable d'agir sur son propre destin et sur celui des autres. Mais il meurt une dizaine d'années plus tard, incapable de maîtriser le cancer dont il est atteint.

Ses sœurs et son frère divergent d'opinion sur lui : Hippolyte le condamne, tandis qu'Hélène l'absout et qu'Ariane va jusqu'à s'accuser de ses crimes supposés. Achille, comme son homonyme mythologique, possède une forme de pouvoir divinatoire et mène une vie glorieuse bien que brève et marquée par les conflits.

N

NATHALIE (*Amadou*, 1963, Louise Maheux-Forcier)

Âge : de 15 jusqu'à environ 25 ans

Description : belle ; cheveux très noirs et yeux très bleus

Lieux : le Québec ; Paris ; la Normandie ; l'Europe

Domiciles : le domaine familial ; une maison de la banlieue ; une petite église romane ; un bungalow au Québec

Un amour de jeunesse scelle le destin de Nathalie. Élevée en vase clos, elle est âgée de quinze ans lorsque ses parents hébergent Anne. Les deux jeunes filles éprouvent une passion mutuelle qu'Anne, une sorte de « surfemme » qui se place au delà du Bien et du Mal, justifie aisément. Mais cette dernière

se noie au cours de l'été et Nathalie doit dorénavant vivre avec le souvenir obsédant de cet amour idéal, irrémédiablement perdu.

La disparition de ses parents dans un accident de voiture la confirme dans son rôle d'âme égarée ne sachant que faire d'une vie où tout est permis. La riche orpheline dilapide ainsi une part de son héritage considérable en nombreux voyages. Elle visite, sur une période de trois ans, la France, l'Allemagne, la Yougoslavie, la Grèce et l'Italie, entre autres. Elle a des aventures sexuelles avec de nombreux hommes, mais ne trouve pas le bonheur dans ces relations, demeurant toujours distante et froide. Ses seules ivresses sont liées à des expériences esthétiques : poésie, peinture, sculpture ou musique, touchant de près ou de loin à la religion.

Dès lors, on ne s'étonne pas que l'homme qui l'accueille soit un peintre. Julien, un superbe colosse roux aux yeux verts, semble d'abord indifférent. Une idylle naît toutefois au moment où Robert et Sylvia, un couple d'amis de Julien, les rejoignent. Grâce à Nathalie, ils dénichent une petite église romane du XII^e siècle désaffectée, l'achètent et s'y installent pour l'été.

Or Julien retombe dans les conventions. Son refus de vivre au rythme des autres habitants de l'église est accentué par une forte tendance à l'alcoolisme. Une aventure entre Robert et Nathalie envenime aussi la situation. Qui plus est, Robert suggère à Nathalie d'aller vers Sylvia, avec qui elle retrouverait le bonheur perdu.

Ces événements coïncident avec une lettre du père de Julien, qui annonce qu'il coupe les vivres à son fils : il est temps pour le jeune homme de revenir aux choses sérieuses. Il épouse donc Nathalie que ce mariage précipité ramène dans son monde petit-bourgeois. Ce retour en arrière auquel s'ajoute une rencontre décevante avec sa belle-famille contraste trop avec son mode de vie des dernières années. De plus, les nombreuses lettres de Sylvia confirment sans

équivoque que celle-ci lui propose une union qui bouclerait la boucle. Lorsque Julien exprime sa colère après avoir lu ces lettres, Nathalie se sent obligée de le tuer.

Nathalie se révèle donc, à l'image de l'amadou, hautement inflammable. Son incapacité à vivre pleinement sa sexualité, son sentiment d'inadéquation à l'égard du rôle que lui destine la société et les rebuffades d'un homme qui la traite comme un objet, suffisent à la pousser à bout. Son meurtre traduit une révolte complète, d'autant plus qu'elle émane d'un personnage doublement aliéné: en tant que femme et en tant qu'homosexuelle.

NAUD, Laurence (*Laurence*, 1996, France Théoret)

Âge: 18 ans, en 1923

Description: mince et de haute taille; abondants cheveux foncés, traits expressifs, deux grains de beauté comiquement dessinés sur le visage

Données chronologiques: entre 1923 et 1945

Lieux: Broughton; Québec; Beaupré; Thetford Mines; Caughnawaga; Montréal

Domiciles: la demeure familiale; une chambre chez les religieuses à l'hôpital Saint-Michel-Archange; divers logements ou chambres

Véritable archétype de la Québécoise célibataire de la première moitié du xx^e siècle, Laurence affronte toutes les embûches dressées devant elle tant par les hommes que par les femmes.

Seconde fille d'une famille de quinze enfants, Laurence est mise à contribution pour les travaux ménagers dès l'âge de onze ans, et souffre de ne pas être la favorite de ses parents. Ceux-ci lui préfèrent son aînée, Amanda, qui se destine à la vie religieuse. À sa majorité, elle part pour Québec, dans l'espoir de devenir infirmière, mais n'échappe pas pour autant à l'autorité de son père, à qui elle cède la totalité de son salaire pendant de nombreuses années.

Son expérience professionnelle auprès des malades mentaux et, à Beupré, au service du docteur Fournier, révèlent sa grande résistance aux privations. D'ailleurs en partie à cause de la Crise économique, mais aussi en raison de la tyrannie familiale, elle se sépare du seul homme qu'elle paraît avoir aimé, le grand Gaston Ramsay, et accepte sa condition de célibataire, surtout après le viol que lui font subir deux hommes d'origine italienne dans un quartier mal famé de Montréal.

Cette femme solitaire de laquelle on exige toujours beaucoup trouve un grand réconfort dans la lecture des *Misérables* de Victor Hugo, roman qui l'aide à composer avec l'inhumanité des gens. Elle connaît aussi quelques aventures, notamment avec Louis Brodeur, un chimiste passionné d'ésotérisme qui lui ouvre de nouveaux horizons intellectuels. Craignant pour son avenir, Laurence devient enfin entrepreneure en construction, dans un milieu très masculin où elle éprouve de la difficulté à se tailler une place.

Personnage ambigu, car il paraît changer du tout au tout très rapidement, Laurence Naud vainc bien des tabous sexuels et professionnels, tout en demeurant assujettie à la loi du père.

LE NAUTILE (*Coquillage*, 1985, Esther Rochon)

Autre nom : ceux qui ne l'aiment pas l'appellent « le monstre »

Origine : le fond des mers

Âge : plusieurs centaines d'années

Description : corps constitué d'un « réseau de cordes vivantes, de tailles diverses, supportant une gelée transparente » qu'il peut modeler à sa guise ; à mesure que les mouvements de cette substance deviennent plus complexes, la teinte change, « passant d'un vert sombre

pailleté à un blanc rosé, phosphorescent » ; il possède des myriades de tentacules qui s'étendent au fil des ans

Donnée chronologique : époque apparemment contemporaine

Lieux : une plage du Saint-Laurent, voisine du village de Vanir Voidivane ; le fond des océans

Domicile : un immense coquillage à trois galeries, échoué sur une plage

Être monstrueux mais doté de sentiments presque humains, le Nautile, comme le moment ceux qui l'aiment, vit à un rythme qui lui est propre. Polymorphe et tout-puissant dans l'espace restreint qu'il occupe, il parvient à s'attirer tous ceux qui le côtoient assez longtemps pour se convaincre de ses bonnes intentions.

Le Nautile est hermaphrodite et issu d'un seul parent, qui a déposé son embryon dans une forme vivante. Le Nautile est ainsi né d'une loutre et a vécu les premières années de sa vie en compagnie de ces animaux.

Quatre cents ans plus tard, il partage l'existence des humains en s'installant dans un immense coquillage sur une plage voisine du village de Vanir Voidivane. Plein de douceur et de tendresse, il séduit tous ceux qui l'approchent. Il produit une substance aphrodisiaque qui les excite et se nourrit de leurs diverses sécrétions, ignorant que cet excitant les empoisonne graduellement.

Bientôt, une légende se construit autour de lui, et tous l'évitent comme une malédiction. Pourtant, arrive un jour un

homme de la ville, Thrassl qui, ne sachant rien de cette histoire, se laisse séduire par le Nautille, pour devenir son amant le plus fidèle, jusqu'à sa mort. Il abandonne sa femme pour acheter le coquillage et en faire sa demeure permanente, puis il s'entoure de Vincent, Irène Drexel et Xunmil, qui assurent l'entretien de la demeure et pourvoient à ses besoins.

Au contact de cette société, le Nautille finit par comprendre le langage des hommes. Il communique avec eux par télépathie et parvient même à apprendre à écrire avec ses tentacules, puis réussit à émettre des sons en se créant de nouveaux organes. S'étant familiarisé avec son entourage, le Nautille souhaite enfin se reproduire. Il veut tout naturellement que Thrassl porte ses enfants. Avec le consentement de celui-ci, déjà moribond, il introduit deux embryons dans le ventre de l'homme. Mais la naissance des jeunes nautilles se produit devant Xunmil qui, dégoûtée par ce spectacle, tue l'un des petits. Pour se venger, le Nautille lui arrache un pied, avant d'incorporer le corps de Thrassl à son organisme. Il repart ensuite pour le centre des océans, emmenant Irène et Vincent, tous deux consentants, avec lui. Quelques années plus tard, le Nautille revient et convainc Xunmil de le suivre. Celle-ci découvre alors un monde de paix et d'harmonie.

LE NÈGRE (*Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, 1985, Dany Laferrière)

Autre nom : Bouba l'appelle Vieux ; le Nègre est aussi un surnom
Origine : il refuse de la révéler
Âge : jeune adulte
Description : apparemment séduisant

Donnée chronologique : le début des années 1980
Lieu : Montréal
Domicile : un appartement d'une pièce et demie au 3670, rue Saint-Denis, près du carré Saint-Louis

Le Nègre et son ami Bouba paraissent mener une existence agréable malgré les conditions difficiles dans lesquelles ils vivent. Le Nègre a beaucoup lu et, apparemment, beaucoup fait l'amour.

Il entreprend de relater son quotidien dans un roman éclaté dont il est le héros. Il présente donc ses conquêtes, la principale étant Miz Littérature, comme il l'appelle, une étudiante de l'Université McGill, et il disserte abondamment sur les rapports interraciaux, surtout sexuels, entre Blancs et Noirs et sur les clichés qui les accompagnent souvent.

L'ouvrage reçoit de nombreux éloges, en plus de faire de son auteur une vedette médiatique. Enfin, ce personnage-auteur se défend bien de faire preuve de misogynie, parant d'avance les reproches qui pourraient lui être adressés.

NOËL (*Le Cœur de la baleine bleue*, 1970, Jacques Poulin)

Âge: 30 ans

Lieu: Québec

Description: très maigre (il pèse 110 livres); cheveux longs

Domicile: un appartement au 5^e étage d'une maison pour touristes qui surplombe la

Donnée chronologique: avant 1970

Terrasse, dans le Vieux-Québec

Noël est écrivain. On vient de lui greffer le cœur d'une jeune fille de quinze ans, morte dans un accident de moto. Il sent que sa vie se transforme et s'imagine que ce qu'il éprouve est dû à la douceur et à la sensibilité de son cœur féminin. Sa convalescence correspond au début de l'écriture d'un nouveau roman. Le processus de la création, couplé à sa nouvelle sensibilité, modifie son rythme de vie: il devient plus secret, distant et même absent.

L'écrivain et son médecin, le docteur Grondin, discutent du phénomène de rejet, possibilité qui semble obséder Noël. Cette préoccupation, et la nouvelle douceur qui l'habite, l'amènent bientôt à croire qu'une compatibilité émotionnelle est

nécessaire entre la donneuse et le receveur. Malgré les démentis de Grondin, il se convainc qu'il devient plus féminin. Ainsi, dans ses relations avec Élise, sa femme, il se montre peu enthousiaste. Son cœur n'empêche pas Noël de faire l'amour ; c'est plutôt l'écriture et son état émotif qui le poussent à négliger sa femme. En fait, il semble avoir perdu toute libido.

Lorsque Bill, un hockeyeur professionnel, s'installe dans l'appartement voisin, et qu'une idylle naît entre cet homme et Élise, Noël ne s'emporte pas, et s'intéresse plutôt à l'étranger et à sa profession, ayant toujours été un grand amateur de hockey. Bien qu'il voie sa femme s'éloigner, il ne tente pas de s'interposer. Sa sérénité, sa douceur, voire son indifférence, laissent son entourage perplexe.

Après le départ d'Élise, il erre dans le Vieux-Québec en s'imaginant être avec elle. C'est à ce moment que Noël rencontre Charlie, la Baleine bleue, une adolescente qui aborde la vie d'une étrange manière, et qui semble comprendre les allusions de Noël à propos de sa sensibilité.

Un an après son opération, sentant la mort se rapprocher, Noël laisse son appartement, ses disques et ses livres, auxquels il tient pourtant, pour partir avec Charlie rejoindre un ami de celle-ci. L'écrivain sent qu'il a atteint « la dernière étape de la douceur » ; il peut enfin trouver le repos.

Noël illustre les troubles émotifs qui peuvent accompagner l'acte de création. Cet écrivain à la sensibilité exacerbée entretient des rapports changeants avec la réalité. Il perd parfois contact avec celle-ci, mais tente continuellement de s'y raccrocher. Il se débat avec lui-même pour retrouver son identité, lui qui a perdu son vrai cœur.

O

O'SULLIVAN, Maryse (*Maryse*, 1983; *Myriam première*, 1987, Francine Noël)

Autres noms : Mary O'Sullivan ; Tootsie ; Blondie

Origines : irlandaise et canadienne-française

Âge : de 20 à 36 ans ; née en 1947

Description : jolie ; elle porte des lunettes ; « tignasse épaisse aux reflets roux », bras délicats, « jambes longues et fermes » et cuisses lisses ; pas très grande

Données chronologiques : de 1968 à 1983

Lieu : Montréal

Domiciles : un appartement de la rue Sherbrooke ; un autre, voisin de la rue Gatineau ; un autre plus petit tout près du parc La Fontaine ; une maison dans la rue Mentana

Issue d'un milieu modeste, Maryse O'Sullivan réussit à traverser l'épreuve du Couvent des Sœurs de la Désolation grâce à sa grande intelligence et à sa détermination, tout en parvenant à s'affranchir d'une famille d'êtres « empotés et résignés ».

Tout en travaillant, elle entreprend des études universitaires, d'abord aux Beaux-Arts puis en « littérature ». Ses premières années sont pénibles ; elle souffre du froid dans son taudis. En revanche, elle s'intéresse à tout et trouve du temps pour le militantisme. Elle se lie d'amitié avec Marité, une étudiante en droit, et avec Marie-Lyre Flouée, une actrice fort libérée. Elle fréquente aussi François Lamoureux, un passionné de cinéma secrètement épris d'elle.

Maryse s'entiche de Michel Paradis, un fils de bonne famille avec qui elle cohabite pendant cinq ans. Mais tandis que Maryse croit à la fidélité et aimerait élever une famille, Michel prêche l'amour libre, en tout cas pour lui. Après avoir beaucoup souffert (elle a même été violentée), Maryse se résout à la séparation.

Ayant terminé sa scolarité de maîtrise, elle décroche un poste d'enseignante au collège Laure-Gaudreault. Elle se met à l'écriture dramatique et ses pièces sont jouées dans des théâtres expérimentaux de Montréal. Par la suite, Maryse rencontre Laurent, un homme plus jeune qu'elle, qui la séduit par sa douceur et sa compréhension. En 1983, sa dernière pièce, *L'Œuf d'écureuil*, qui relate la vie de ses ancêtres, est montée avec succès. Libérée temporairement de ses fonctions au collège, elle décide de suivre Laurent au Nicaragua. Bien qu'elle n'ait jamais voyagé, elle entreprend cette nouvelle vie avec optimisme, d'autant plus qu'elle attend un enfant.

Maryse a réussi, loin de sa famille, à s'évader d'une classe sociale humble, mais elle n'appartient pas pour autant à la bourgeoisie, dont elle possède la langue et les manières, mais sans en partager les valeurs. Elle atteint une autonomie qui lui permet de vivre en fonction de ses propres critères, en harmonie avec son entourage.

P

PAPINEAU, Charles-François (*Les Têtes à Papineau*, 1981, Jacques Godbout)

Autre nom : les têtes à Papineau

Âge : né le 1^{er} mai 1955 ;

Papineau a 26 ans à la fin de l'histoire

Description : bicéphale ; « un seul cou, un seul tronc, deux bras, deux cannes, un organe de reproduction » ; les deux têtes sont autonomes, l'une a les yeux gris, l'autre, les yeux d'un beau brun noisette ; « vis de face, Charles est à gauche, François, c'est la tête de droite »

Données chronologiques : du 1^{er} mai 1955 au 1^{er} juillet 1981

Lieu : Montréal

Domiciles : un hôpital ; un camion Dodge de couleur rouge nommé Phébus ; une petite maison de campagne au bord du fleuve ; un appartement au 2^e étage d'une vaste tour à l'ouest de la cité ; une chambre du Royal Victoria Hospital

Charles-François Papineau est né avec deux têtes. À la veille de subir une opération de neurochirurgie destinée à assembler leur cerveau respectif, les deux têtes entreprennent l'écriture de leurs mémoires.

Les deux têtes ont des caractères très différents. François le pragmatique déteste rêvasser, est fonceur et a le sens des affaires ; il affiche un esprit gaulois et apprécie les jeux de mots. Il craint la rupture d'avec Charles, car il demeure attaché au passé. Pour sa part, Charles mène une vie tout intérieure. Ce rêveur préfère la discrétion de l'esprit anglais. Complexe et souvent insondable, il désire se fondre dans l'anonymat.

La vie de Charles-François présente quelques difficultés. Chacun contrôle la moitié opposée du corps, c'est pourquoi ils mettent du temps à effectuer les gestes les plus simples du quotidien. Cette interdépendance s'applique à tout : pensées, émotions, voix. Une seule exception, de taille : leur organe sexuel. La stimulation de cette partie de leur corps requiert une action concertée et coordonnée de chaque cerveau.

Doublement conscients, Charles et François se développent à une vitesse phénoménale ; ils gardent des souvenirs de leur quatrième ou cinquième journée, et brillent très tôt par leurs succès scolaires. Ils entrent à l'université à l'âge de quinze ans et chacun est titulaire d'un doctorat quatre ans plus tard, François, en économie, Charles, en littérature. Après leurs études universitaires, ils sont « invités en Belgique, en France, en Angleterre, dans les universités américaines et japonaises », où ils prononcent des conférences en usant du discours dialectique. Enfin, ils obtiennent un poste à Radio-Canada où ils animent un *talk-show* en vogue.

Le côté fabriqué de leur popularité ne leur échappe pas, de sorte que, malgré la célébrité, ils se sentent seuls et en viennent à souhaiter la fusion. L'opération consistant à unir la moitié droite du cerveau de Charles et la moitié gauche de celui de François produit un être ne parlant plus que l'anglais.

Leur bi-graphie reste donc inachevée, puisque seul survit un individu ordinaire, Charles F. Papineau.

« Bicéphale ambigu », Charles-François éprouve à la fois le goût de la liberté et une dépendance totale envers l'autre partie de lui-même. En acceptant la fusion, il renonce à ce qui fait de lui un être d'exception. Ainsi, les têtes à Papineau évoluent au cœur d'une fable dont la morale propose de respecter la différence et l'unicité de chacun, fable qui s'applique d'abord et avant tout à la difficile relation entre Canadiens anglais et Québécois francophones.

PEABODY, Claire (*L'Élan d'Amérique*, 1972, André Langevin)

Origine : américaine

Âge : adulte

Description : blonde, yeux verts

Données chronologiques : entre la fin des années 1960 et le début des années 1970

Lieux : Boston ; le Nord québécois

Fille de Bruce Smith et de Rose Greenwood, Claire Peabody est victime de l'affrontement constant, en Amérique, entre la civilisation et la sauvagerie. Cette femme parle un excellent français, avec un accent européen, comme si elle ne parvenait pas à s'intégrer entièrement à la nation américaine. Héritière de la culture puritaine de la Nouvelle-Angleterre, elle découvre pourtant la liberté, intellectuelle et sexuelle, mais en paie le prix.

Lors d'un séjour de repos dans une maison isolée, Claire s'éprend du ténébreux David, un homme à l'amour exclusif qui n'accepte pas les aventures passées de son amante et se suicide. Enceinte et désespérée, Claire épouse Peabody, un riche Américain ayant perdu sa virilité dans un accident de guerre, qui s'occupe de l'avortement. Peu après, Claire séjourne dans un chalet du Nord québécois appartenant à

PÉLAGIE

l'entreprise dont Peabody est le vice-président. Elle y a une aventure avec Antoine, un guide forestier.

Traumatisée par ses tentatives ratées d'émancipation, Claire manifeste des tendances suicidaires alors qu'elle est témoin de la révolte impuissante d'Antoine, devant l'invasion de ce qu'il considère comme son territoire. Le drame survient lorsque Peabody abat du haut des airs un orignal (ou élan d'Amérique) pendant l'accouplement. L'acte dégoûte Claire à ce point que le lendemain, lors du voyage de retour, elle se jette hors de l'aéronef.

Victime de la civilisation, de ses conventions et du pouvoir des hommes, Claire Peabody choisit la mort, seule issue à ses yeux.

PÉLAGIE (*Pélagie-la-Charette*, 1979, Antonine Maillet)

Autres noms : Pélagie Bourg dite LeBlanc ; Pélagie-la-Charette	pommettes hautes et veinées, du rire dans ses yeux bleus
Origine : acadienne	Données chronologiques : de 1755 à 1780
Âge : naît en 1735 ; meurt en 1780	Lieux : Gran'Prée ; Géorgie (É.-U.) ; elle passe les dernières années de sa vie en nomade
Description : chevelure d'or et doigts de fée, une grande taille et une solide charpente ;	

Quinze ans après le Grand Dérangement de 1755, la déportation des Acadiens par les Anglais dans le sud des États-Unis, Pélagie, déjà mère de trois enfants, entreprend de rallier quelques familles pour remonter vers le nord, dans l'espoir de retrouver son Acadie natale. Son périple du sud vers le nord-est du continent réunit autour d'elle de plus en plus d'individus et de familles qui contribuent sans le savoir à redonner une existence au peuple acadien.

Pélagie sait composer avec les forces et les faiblesses des membres de son clan, et elle n'empêche pas ceux qui se révèlent trop attachés au Sud et à son climat avantageux

de rebrousser chemin. Son périple épique lui permet de rencontrer le capitaine Broussard, dit Beausoleil, commandant de la *Grand'Goule*, qui ramène lui aussi des exilés, par la mer. Pélagie et Beausoleil s'avouent leur amour réciproque, mais cette femme déterminée ne connaît jamais la joie du retour définitif d'exil. L'histoire de cette sorte de prophète est racontée un siècle plus tard par une de ses descendantes, Pélagie-la-Gribouille.

PENN, Sylvanie (*Permafrost*, 1997, Louky Bersianik)

Autre nom : Espéranza

Lieu : le Québec

Âge : 6 ans, en 1937

Domiciles : un pensionnat

Données chronologiques : la fin des années 1990 ; 1937-1938

désigné par le vocable *Permafrost* ; une maison dans Lanaudière

Sylvanie Penn se remémore ses dures années de solitude au pensionnat, lorsqu'elle était enfant. Loin de ses parents, papa Dou et maman Lou, et de ses cinq frères et sœurs, elle se réfugie dans un univers intérieur très riche pour échapper à la méchanceté de ses compagnes, au « Troubli », une forme de mal-être, et aux crises ininterrompues de larmes.

Ces crises fréquentes font que son *alter ego* adulte, Espéranza, la compare à une squonk, une créature mythique de la Pennsylvanie qui se dissout dans ses larmes. Sylvanie trouve tout de même un réconfort certain auprès de son ami imaginaire, qu'elle appelle François d'Assise. Cet ami est en fait le frère aîné de Sylvanie, décédé à l'âge de deux ans, dont elle invente les réflexions et les mots d'encouragement dans son quotidien difficile.

Sylvanie Penn parvient à fuir par l'imaginaire le monde aliénant et presque carcéral des pensionnats d'une certaine époque.

PÉRÉGRIN, Norbert (*Voir le jour*, 1986, Claire de Lamirande)

Âge: adulte

Description: à la suite d'un accident de voiture, la peau de son visage et ses cheveux sont brûlés et il ressemble temporairement à un écorché vif

Donnée chronologique:

l'intrigue se déroule entre le 29 août et le début de septembre

Lieu: Montréal

Domiciles: divers appartements

Ses brillantes études en physique et ses connaissances scientifiques font de Norbert Pérégrin un personnage d'exception, promis à une carrière glorieuse. Il travaille d'ailleurs quelque temps en Californie, sous les ordres d'un certain Vijay, à un projet en physique optique, projet qui masque toutefois des préoccupations d'ordre alchimique.

L'échec de cette entreprise conduit Norbert à se détourner de la science pour devenir vendeur pour une compagnie d'articles scientifiques, la Hyatt and Bye, dont le siège social est à Toronto. Il se distingue également dans ce domaine puisqu'il connaît par cœur le catalogue de la compagnie. Son patron, Hyatt, entend tirer profit des facultés de Pérégrin, qu'il croit être seul capable de décoder le fameux catalogue, dans lequel seraient dissimulés les plans d'une invention.

Pérégrin devient alors la cible d'une machination ourdie entre autres par sa propre femme, Marina Jolivais, qu'il connaît depuis dix ans, mais qui travaille à son insu pour Hyatt and Bye. Le faux enlèvement de celle-ci, et quelques crimes sordides qu'on tente de faire endosser à Pérégrin, sont autant de moyens pour le forcer à exercer son don. Le fait qu'on annonce sa mort à Chicago ne met pas un terme à la chasse à l'homme dont il fait l'objet, de sorte qu'il doit déployer des trésors d'ingéniosité pour fuir les nombreux représentants de la police lancés à ses trousses.

Cet homme cultivé se retrouve également en possession d'une étrange émeraude, dont on ne connaît jamais avec

certitude la véritable provenance, mais dont la valeur symbolique rappelle le Saint-Graal.

Sa fuite amène Pérégrin jusqu'à Vancouver, puis de nouveau à Montréal, où il retrouve son ancien mentor, Vijay, ainsi que le corps sans vie de Marina. Ces péripéties complètent la métamorphose alchimique de Pérégrin. Pareil à un initié transfiguré tant physiquement que spirituellement, il découvre une grande vérité, une illumination si intense, qu'il en perd lui aussi la vie. Le télescope permettant de scruter la vie intérieure des humains, l'appareil que Pérégrin serait le seul à voir, témoigne de la nature intime de la quête de ce personnage aux frontières de la science-fiction et du fantastique.

LE PHILOSOPHE (*Agonie*, 1984, Jacques Brault)

Âge : entre 45 et 55 ans ; né en novembre probablement de l'année 1925

Description : taille et corpulence moyennes ; yeux gris pâle et lunettes à monture métallique ; cheveux poivre et sel, teint blafard ; 10 ans plus tard, il porte la barbe longue ; goûté ; teint terreux

Données chronologiques : il quitte l'enseignement en 1968 et meurt environ 10 ans plus tard

Lieux : Montréal ; New York ; l'Europe ; le Québec

Domiciles : un appartement à Montréal, puis il devient nomade

Orphelin de père, le Philosophe a été élevé par une mère possessive. Sans amis, il est violenté par les prêtres qui lui enseignent, et seule Michèle, une compagne vite disparue, se rapproche de lui.

Il s'émancipe un peu grâce à ses études, et passe quelques années à l'Université Columbia, à New York, où il étudie la philosophie ; il envisage même de devenir prêtre. Cette idée écartée, il végète dans divers collèges, à enseigner le grec et le latin, avant d'obtenir un poste d'assistant-professeur de philosophie.

Il devient l'objet de ragots à propos de sa soi-disant homosexualité, et ne brille pas non plus par ses recherches, de sorte qu'on le confine à l'enseignement de la scolastique, une discipline tombée en désuétude, à défaut de pouvoir le renvoyer.

Cependant, il reçoit une invitation pour participer à un congrès de latinistes, au lac d'Annecy, en France. Le voyage tourne court, car il coïncide avec les événements de mai 1968. Le congrès étant annulé, le Philosophe est détourné vers la Belgique et la Hollande, puis il rentre au pays après avoir connu une aventure brève et touchante avec une inconnue.

Le décès de sa mère donne au Philosophe l'occasion de tout abandonner. Tour à tour, il devient garçon de ferme dans les Cantons de l'Est, cueilleur de pommes, balayeur de rues, distributeur de prospectus, jardinier de cimetière, avant d'aboutir à la Soupe Populaire, où il se fait une réputation de sage, de « philosophe », tant par sa sérénité apparente que par son mutisme. Après un séjour à l'hôpital, il va mourir sur un banc du parc La Fontaine. Son histoire survit grâce à un carnet dans lequel il note les moments de cette vie qu'il juge vide ; peu avant sa mort, il remet le carnet à un ancien étudiant croisé par hasard.

Il est difficile de savoir si le Philosophe accède au bonheur ou s'il n'est pas plutôt un être aliéné. Quoi qu'il en soit, son calme solitaire suggère qu'il a fait la paix avec lui-même.

PHONSINE, (*Le Survenant*, 1945 ; *Marie-Didace*, 1947, Germaine Guèvremont)

Autres noms : née Alphonsine Ladouceur, elle prend le nom de Beauchemin après son mariage

Âge : adulte

Description : chétive et sèche

Donnée chronologique : le début du xx^e siècle

Lieu : le Chenal-du-Moine

Domiciles : un orphelinat ; chez des gens aisés ; la demeure des Beauchemin

Phonsine sombrera dans la folie après le passage du Survenant*, cet étranger flamboyant qui laisse une impression impérissable aux habitants du Chenal, et qui n'a entraîné que des malheurs. Pour elle et la famille Beauchemin, l'ouverture sur le monde est synonyme de déperdition et de mort, puisqu'elle leur fait prendre douloureusement conscience de leur aliénation.

La jeunesse de Phonsine n'a rien de bien gai. Orpheline de mère, elle est confiée par son père alcoolique à un orphelinat où elle devient une servante trop timide et sensible pour se plaindre. Elle conserve également un souvenir très amer du temps passé au service de la bourgeoisie. Elle doit sa liberté à Amable Beauchemin, un jeune homme doux qui lui propose le mariage et l'amène vivre avec lui sur la terre de son père, dont il est le fils unique.

Elle s'installe alors entre son mari et son beau-père, Didace, dans une vie sans envergure que vient bousculer l'arrivée du Survenant. L'étranger représente la force du changement, de la modernité qui s'impose aux villageois ancrés dans la tradition. À son départ, tous ont été transformés. Didace épouse en secondes noces Blanche Varieur, l'Acayenne, une grosse femme qui vient s'installer en maîtresse dans le foyer Beauchemin. Entre elle et Phonsine commence alors une lutte de tous les instants à propos des moindres détails domestiques, sans compter le fait que la nouvelle belle-mère s'accapare la tasse de porcelaine de Phonsine, un objet que cette dernière hérite de façon particulière.

Toutefois, Phonsine attend en secret un enfant et espère par là reprendre la place qui lui est due. Au lieu du garçon attendu, elle donne naissance à une fille, mais l'enfant plaît à Didace, qui reconnaît en elle une digne représentante de la lignée. Hélas, Phonsine apprend la mort de son mari le jour même de la naissance de Marie-Didace ; par ses moqueries constantes, l'Acayenne a poussé Amable à quitter la ferme

pour s'engager comme débardeur au port de Sorel. Il n'a toutefois pas les qualités requises pour le travail et périt dans un accident.

Ce premier drame affecte grandement Phonsine et Didace. Le père Beauchemin meurt d'une attaque cardiaque peu de temps après une partie de chasse. Enfin, l'Acayenne meurt aussi, victime de sa gourmandise. Phonsine, qui nourrissait une incurable rancune envers l'intruse, se croit coupable de tous ces drames et devient folle. Sa déraison constitue un refuge bien inutile maintenant qu'il n'y a plus de « venant » pour troubler ses habitudes.

PIERRE (*Une aurore boréale*, 1974, Jacques Folch-Ribas)

Autre nom : le Rouge

Âge : jeune adolescent

Description : « cheveux roux, sur une peau très claire » ; imberbe, le visage sec, maigre, des yeux bleus, très pâles

Lieu : Orcs Bay

Domicile : une cabane de rondins adossée à la forêt, face au golfe du Saint-Laurent

Pierre vit seul, tel un enfant sauvage, depuis la disparition de ses parents, qui se seraient noyés dans le fleuve. C'est dans un village montagnais que le père de Pierre, un meurtrier qui a fui la justice, a rencontré sa mère, une métisse.

Élevé à la dure, Pierre connaît bien la pêche et la chasse, avec ou sans fusil, et ne fréquente jamais l'école. Ses uniques contacts avec le monde sont les rares visites du Voyageur, un marchand ambulancier, l'écoute d'un petit poste de radio et ses rencontres avec les touristes qui achètent les produits de sa pêche.

Pendant, l'amitié de Marie, une adolescente négligée par ses parents adoptifs, transforme littéralement Pierre, qui voit soudain la vie sous un autre jour, en se rappelant, entre autres, qu'il a un nom, lui que tous appellent le Rouge. Marie

remet en question les mœurs de Pierre, à commencer par ses pratiques barbares, qui font souffrir les animaux. Elle soutient que la vérité se trouve dans les livres. Or Pierre n'a jamais su lire, une lacune qu'il entend combler avec l'aide de Marie. Vif, intelligent, il assimile tout sans problème, en même temps qu'il enseigne un peu d'histoire naturelle à Marie.

Avec la fin de l'été, Pierre ressent de plus en plus l'urgence d'apprendre ; il craint également que Marie ne l'oublie. Lorsqu'un incendie ravage le chalet des parents de cette dernière, elle seule en réchappe. Elle retourne à l'orphelinat en promettant à Pierre de revenir un jour.

Pierre, le Rouge, est doté d'une grande sensibilité et accorde une attention particulière à chaque chose de la vie car, pour lui, tout est neuf, tout possède un caractère distinct et recèle un secret. Sa plus grande découverte dépasse le domaine du concret : le jeune homme apprend d'abord que la culture peut éclairer toute existence, puis que l'amitié et l'amour sont les seules véritables sources du bonheur.

PLOUFFE, Ovide (*Les Plouffe*, 1948 ; *Le Crime d'Ovide Plouffe*, 1982, Roger Lemelin)

Autres noms : Vide ; Wagner

Âge : de 28 à 38 ans

Description : chétif et malingre ; jambes pareilles à des bâtons rompus, genoux pointus et fesses osseuses, torse maigre ; teint pâle et bilieux, cheveux raides et luisants, peignés à la Pompadour

Données chronologiques : de 1938 à 1949

Lieu : Québec

Domiciles : la demeure familiale dans le quartier Saint-Sauveur ; 4 petites pièces, modestement meublées ; 5 pièces au-dessus de la boutique où il installe son horlogerie

Bien qu'Ovide Plouffe ne soit qu'un modeste tailleur de cuir, son amour de l'opéra et ses connaissances littéraires font

de lui une sorte de chef spirituel, voire de despote, dans cette famille québécoise pittoresque qui habite un quartier sous l'influence du clergé. En fait, il semble être le seul à vouloir s'émanciper, même si sa façon de faire trahit sa naïveté. Ainsi, il s'imagine supplanter l'ordinaire par sa seule passion de la « grande » musique.

Ovide Plouffe, qui avait déjà songé à la prêtrise, trouve refuge dans un monastère où il entre comme novice à la fin de 1938, dans le but de devenir Père Blanc d'Afrique. Il échappe à cette fausse vocation, surtout grâce à son ami Denis Boucher*, qui lui fait croire que Rita Toulouse s'intéresse à lui. Ce mensonge pieux ainsi que l'annonce de la Seconde Guerre mondiale le ramènent à la maison. D'ailleurs, il en a assez de cette vie austère et sans amour.

La guerre correspond à un passage à l'âge adulte pour Ovide, que Rita décide d'épouser après avoir appris que son ancien fiancé, le sportif Stan Labrie, est impuissant. Cette union change la vie d'Ovide. Après la guerre, pendant laquelle il travaille comme ambulancier, il trouve un emploi de vendeur de disques et devient père d'une petite fille.

Mais Ovide n'accède pas au bonheur pour autant, puisque sa relation avec Rita se révèle pour le moins orageuse. Cet individu tourmenté et perpétuellement insatisfait comprend mal que son épouse ne puisse être à la fois une femme délurée et un modèle de piété et de fidélité conjugale. En outre, Ovide est loin d'être le mari idéal pour Rita, qui ne se gêne pas pour le tromper.

Lors d'un bref séjour à l'hôpital, Ovide rencontre Pacifique Berthet, un horloger infirme qui lui propose de s'associer avec lui pour ouvrir un commerce de montres à l'échelle de la province. C'est enfin le succès : Ovide voyage aux quatre coins du Québec, devient une vedette de la radio, peut faire écouter à tous sa musique favorite et faire valoir ses opinions politiques, tout en connaissant le coup de foudre auprès de la Française Marie Jourdan.

Hélas, sa famille se ligue contre lui pour l'empêcher d'être heureux : son jeune frère Guillaume va même jusqu'à coucher avec Marie pour la détourner de lui. De plus, Berthet projette d'assassiner Ovide et Rita en plaçant une bombe dans l'avion qu'ils doivent prendre, afin d'empocher la prime de l'assurance qu'il détient sur la vie de son associé. Ovide n'ayant pas pris l'avion, c'est lui qui est accusé du meurtre de sa femme ; il doit son salut à la ténacité de Denis Boucher, qui démasque le coupable. Ses frères Guillaume et Napoléon organisent même son évasion, le temps que Denis complète l'enquête. Désillusionné, Ovide se retrouve seul, mais riche, de sorte qu'il peut aller en Europe, mener la vie dont il rêve depuis toujours.

Ovide Plouffe n'en est donc pas à une contradiction près. Intellectuel curieux, inquiet et attachant, il est également un être égoïste et misanthrope, aux manières frustes, en plus de manifester une certaine mégalomanie. Il se distingue radicalement de ses proches, mais éprouve beaucoup de difficulté à s'affirmer.

POMERLEAU, Juliette (*Juliette Pomerleau*, 1989, Yves Beauchemin)

Âge : 57 ans

Description : elle pèse 150 kilos ; figure empâtée, cheveux miel et permanentés ; elle transpire abondamment

Données chronologiques : entre juin 1988 et juin 1989

Lieu : Longueuil

Domiciles : le rez-de-chaussée d'un immeuble rue Saint-Alexandre ; une immense maison boulevard René-Lévesque, au coin de la rue Lambert-Closse

De prime abord, l'existence de Juliette Pomerleau paraît rangée, presque anodine. Cette femme corpulente et constamment à la diète exerce avec beaucoup de talent la profession

de comptable pour la compagnie Virilex qui se spécialise dans les articles pour hommes. De caractère impulsif, elle conduit sa Subaru à toute allure et avec une adresse étonnante, émaillant son discours de son juron favori : « Sueur de coq ! »

Juliette semble à l'aise sur le plan financier. Veuve de Rosaire Chaput, dont elle ne garde pas un très bon souvenir, elle est propriétaire de l'immeuble qu'elle habite et fréquente la plupart de ses locataires, qui l'adorent. C'est pourquoi la maladie, de nature imprécise, qui la condamne à brève échéance les émeut tous, sauf Elvina, qu'on croyait ombreuse, sans plus, et qui essaie de séquestrer Juliette pour s'emparer de son héritage. Juliette parvient à écarter cette menace en dépit de la maladie qui la cloue au lit. Sa longue agonie se transforme d'ailleurs en une délicieuse convalescence ; elle doit sa véritable résurrection à la musique de Martinek, un de ses locataires, un compositeur méconnu en raison de sa modestie.

Juliette, ayant découvert la précarité de la vie humaine, se rappelle qu'elle avait promis de veiller sur sa nièce Adèle, et entreprend de retrouver cette brebis égarée. Après d'innombrables péripéties, Juliette rescape finalement sa nièce, qui vivait avec un bouquiniste malhonnête. Mais elle va trop loin ; elle se montre incapable de laisser ses proches vivre selon leur gré, se croyant investie de la mission de révéler à chacun son destin. Si, avant de mourir, elle contribue à faire connaître Martinek de la communauté musicale, elle ne réussit pas à rendre heureux tous ceux qui l'entourent.

On ne peut cependant s'empêcher d'aimer Juliette Pomerleau. Par sa verve et son authenticité, elle devient un porte-parole des gens ordinaires.

PORTANQUEU, Tinamer de (*L'Amélanchier*, 1970, Jacques Ferron)

Autre nom : la reine du sabbat du bon côté des choses

Âge : 5, puis 20 ans

Description : cheveux bruns « presque aussi courts qu'un garçon », « yeux écartés, trop hauts, tout ronds, le nez pointu, le teint brun, pour ne pas dire cannelle », dents jaunes ; mais tous s'entendent pour la trouver très jolie

Données chronologiques :

environ 1967 ; la narration prend place 15 ans plus tard

Lieu : Longueuil

Domicile : la maison familiale, dans le faubourg (au sud de la Mer des Tranquillités et du comté de Maskinongé)

Tinamer de Portanqueu, une étudiante en psychopédagogie, a la nostalgie de son enfance et cherche à se recentrer. Extrêmement sensible, elle réfléchit à la souffrance humaine et découvre du même coup sa propre identité. Elle parle de sa mémoire retrouvée et réinvente les lieux de ses cinq ans, alors qu'elle vivait avec ses parents, Léon et Etna, dans une maison de banlieue, bordée par l'arrière d'un petit boisé qui représente « le bon côté des choses ».

Cet endroit polarise tous ses souvenirs ; enfant, elle s'y promenait avec son père, et toutes les histoires qu'il lui racontait forment une sorte de mythologie. Léon l'instruisait d'une religion particulière, propre aux de Portanqueu, et attachée à décrire leur histoire en Nouvelle-France.

Extrêmement sensible et imaginative, Tinamer croit que son père gagne sa vie en dévalisant des banques, alors qu'il travaille au Mont-Thabor, un asile d'aliénés. Puis elle se fait des frères et des sœurs de son chien Béliat et de ses trois chats, car elle se sent « seule d'être fille unique ». Quant à sa relation avec Etna, elle demeure froide, cette dernière préférant le pragmatisme au rêve.

Au fil de ses promenades dans le bois, Tinamer rencontre monsieur Northrop, un Anglais malheureux qui serait le lapin d'*Alice au Pays des Merveilles* transformé en humain. En fait, il semble être l'ancien propriétaire du boisé qui continue à errer dans sa propriété, un demi-siècle après s'en être départi. Il y a aussi des personnages que Tinamer voit en rêve : Messire Hubert Robson et Mary Mahon. Inévitablement, ces jours d'innocence prennent fin avec l'entrée de Tinamer à l'école. Elle ne peut plus dorénavant faire correspondre la réalité à ses rêves : c'est la fin de la première enfance.

À la mort de ses parents, plusieurs années plus tard, Tinamer semble désormais vivre en paix avec ses souvenirs. Elle atteint l'âge adulte en comprenant, dans sa solitude et par un retour à ses origines, qu'il n'y a plus que le monde et elle, sans frontière entre le bien et le mal.

POUDRIER, Séraphin (*Un homme et son péché*, 1933, Claude-Henri Grignon)

Autre nom : « le Riche »

Âge : environ 40 ans

Description : grand corps osseux, brun, courbé comme un mauvais arbre ; chauve, visage long, bouche édentée ; menton maigre, long, pointu et toujours frais rasé ; yeux malicieux et cupides ; mains aux longs doigts crochus

Données chronologiques : de l'été 1890 à l'été 1891

Lieu : près du Lac-du-Caribou

Domicile : une maison juchée sur une colline des Laurentides, aux confins du comté de Terrebonne

Séraphin Poudrier construit sa richesse en tant qu'usurier. À une époque où quelques centaines de dollars suffisent pour vivre très confortablement pendant une année, il accumule une fortune de l'ordre de vingt-cinq mille dollars. Toutefois, il ne consent qu'aux dépenses visant à lui assurer le minimum vital. Il mène ainsi une existence monacale : il ne boit pas, ne

fume pas, ne jouit même pas de sa jeune épouse, qui serait pourtant consentante, de peur de devoir engager des sommes importantes pour nourrir une famille. Son cousin Alexis est sa véritable antithèse avec sa joie de vivre, sa bonté et sa générosité, de sorte que Séraphin ne manque pas de l'exploiter du mieux qu'il le peut.

De fait, Séraphin ne trouve de plaisir que dans la manipulation d'une bourse de cuir remplie de pièces d'or, qu'il enfouit dans des sacs de grains. Doué d'une mémoire prodigieuse, il se gave des chiffres auxquels s'élève sa richesse et atteint le seuil d'une extase toujours renouvelée devant son trésor. L'avarice de Séraphin confine à la perversion sexuelle : ce paysan retors, plus âpre au gain que sensuel, réduit sa femme au rôle de bête de somme, ne consommant son union qu'une seule fois, car il préfère refouler son désir plutôt que de céder à ce qui l'éloignerait de sa véritable passion. Victime de ses mauvais traitements, Donalda, âgée d'à peine vingt ans, succombe à la tuberculose. Même dans ces circonstances, Séraphin rogne sur les dépenses, coinçant littéralement la morte dans un cercueil trop petit, et ne manque pas de rappeler au curé qu'il lui doit de l'argent, au moment où celui-ci s'apprête à administrer les derniers sacrements à Donalda.

Il passe alors un hiver en solitaire, s'astreignant à un régime de galettes de sarrasin, de pommes de terre cuites à l'eau et d'une soupe infecte qu'il prépare une fois la semaine et qu'il mange froide pour économiser le bois de chauffage. Il est néanmoins un homme puissant et terrible que tous respectent ou détestent, car il poursuit diligemment son œuvre qui consiste à dépouiller ses débiteurs. Il négocie ferme, faisant souvent entendre son juron favori, « viande à chien », et méprise les endettés. Il tient ainsi tout le comté dans sa main.

Cependant, sa prospérité grandissante l'angoisse et le rend malheureux, jusqu'à ce que ses craintes se matérialisent : alors qu'il poursuit une de « ses » vaches (reprise à un fermier

en remboursement de ses dettes), sa maison prend feu. L'avare s'y précipite pour sauver les richesses qu'il gardait cachées, mais n'en ressort pas.

Cette mort, si terrible soit-elle, sied à cet être obsédé par l'argent. En définitive, Séraphin se révèle pitoyable. En revanche, il immortalise le type même de l'avaricieux, dont le travers tourne tôt ou tard à la perversion.

PRONOVOST, Blanche (*Les Filles de Caleb II, Le Cri de l'oie blanche*, 1986, Arlette Cousture)

Âge : née en 1909

Description : petite (1,58 m) et jolie ; yeux bleus et doux, cheveux fins et bouclés ; une dent en or

Donnée chronologique : l'histoire se termine en 1946

Lieux : Shawinigan ; Saint-Tite ; Montréal ; Villebois, en Abitibi

Domiciles : un appartement ; une maison près de la voie ferrée ; le couvent, puis le pensionnat du village ; diverses écoles de rang ; l'hôpital Notre-Dame ; le 1871, rue Sherbrooke, près de Papineau ; une maison à Villebois

Tout comme sa mère Émilie Bordeleau*, Blanche Pronovost cherche par tous les moyens à se dépasser et à exploiter son potentiel intellectuel, ce qui ne s'avère pas toujours facile à réaliser, compte tenu de sa situation sociale.

Malgré la grande parenté d'esprit entre elle et sa mère, Blanche passe plusieurs années sans pouvoir la côtoyer. Sa famille étant très pauvre, surtout depuis le départ de son père, la jeune fille est envoyée au couvent. Pour payer ses études, elle accomplit diverses tâches. Elle se montre serviable et obéissante, mais réservée et solitaire tout en cherchant à plaire.

Au cours des vacances d'été, elle rencontre Napoléon Frigon, un jeune homme qui entend devenir avocat et qui

propose le mariage à Blanche. Bien qu'elle accepte de se fiancer, elle rompt sa promesse, de crainte de tomber dans le piège qui a ruiné la vie de sa mère.

Ses études terminées, Blanche retrouve sa mère et enseigne à ses côtés dans les écoles de rang de la région de Saint-Tite. Elle fait alors preuve d'intelligence et d'un grand sens pratique. Cependant, elle se lasse vite de cette existence et, poussée par sa mère, elle se rend à Montréal dans l'espoir de s'inscrire à l'université, à la faculté de médecine.

Faute d'argent, Blanche doit renoncer à s'imposer dans un domaine presque exclusivement réservé aux hommes. Après une brève tentative du côté du secrétariat, elle trouve enfin une solution de remplacement acceptable : l'école de soins infirmiers, où elle mène de brillantes études. Forte d'une réputation solide, Blanche obtient de nombreux contrats lucratifs en tant qu'infirmière privée, mais c'est la médecine qui l'intéresse. C'est pourquoi elle saisit l'occasion de devenir l'infirmière d'un dispensaire en Abitibi. Puisqu'elle y travaille seule, elle a l'occasion de pratiquer librement la médecine.

Blanche reste amère à l'égard de son père Ovila, à qui elle reproche, non sans raison, d'avoir gâché la vie d'Émilie et de toute la famille. Pourtant, cette femme qui accorde rarement sa confiance à autrui finit par céder aux avances de Clovis Lauzé, un Franco-Manitobain sympathique et sans prétention, qu'elle épouse peu de temps après qu'un incendie a englouti à la fois le dispensaire et toutes ses économies.

Blanche semble trouver le bonheur dans ce mariage, malgré la difficulté qu'elle éprouve à concevoir des enfants. Après deux fausses couches, elle donne naissance à deux filles, Élise et Micheline. Elle répond donc à une double exigence sociale : la carrière et la maternité. Réconciliée avec la vie, elle retrouve enfin sa mère, dont elle partage les derniers jours.

Q

LA QUÉBÉCOITE (*La Québécoite*, 1983, Régine Robin)

Autre nom : sa tante l'interpelle une fois par un diminutif, Nu ; la Québécoite est un surnom

Origine : juive française

Âge : adulte

Donnée chronologique : environ 1980

Lieux : Montréal ; Outremont

Domiciles : le quartier Snowdon ; le quartier Villera y (près du marché)

La Québécoite est le personnage central d'un récit par lequel l'auteure raconte sa propre immigration au Québec. Cette dernière y présente trois destins hypothétiques pour ce personnage exilé qui ne se sent jamais vraiment québécois. C'est pourquoi on ne peut parler de la Québécoite qu'au conditionnel.

Elle serait la compagne d'un Juif rencontré à New York, d'un Québécois haut fonctionnaire dans le gouvernement provincial ou d'un immigré du Paraguay, et elle habiterait des lieux montréalais distincts dans chaque cas. Pourtant, des constantes unissent ces trois existences potentielles. D'abord, cette migrante semble fascinée par les points de contact entre sa propre culture et celle de son pays d'adoption. La Québécoite est une femme marquée par l'histoire des Juifs. D'ailleurs, elle « donnerait quelques cours aux Jewish Studies de McGill », pour un salaire de misère. De plus, elle retrouverait toujours une tante, Mime Yente, comme confidente à Montréal. Enfin, elle éprouverait de la nostalgie pour sa vie parisienne, en dépit du confort nord-américain qu'elle paraît apprécier.

Comme l'avoue l'instance qui désire lui prêter une réalité concrète, « ce personnage fantôme [lui] échappe ». Conséquence de son statut d'exilée perpétuelle, la Québécoite semble habiter une langue plutôt qu'un pays.

R

RETARD, Gésu (*Gésu Retard*, 1999, André Carpentier)

Autre nom : son nom véritable est Marin Renard

Origine : québécoise

Précision : il a des ancêtres amérindiens

Âge : adulte ; né un 26 décembre

Description : il souffre de priapisme

Lieu : Montréal

Domicile : un appartement

Le bien nommé Gésu Retard, mésadapté dans tous les sens du terme, mène une existence solitaire dans un appartement uniquement meublé de mannequins récupérés, tous endommagés. Sans emploi, Retard compose une encyclopédie des bruits familiers, qu'il enregistre et catalogue de façon fantaisiste, les glanant au fil de ses randonnées à vélo.

Gésu Retard ne passe pas inaperçu : toujours coiffé d'un casque et de lunettes d'aviateur de la Première Guerre mondiale, il porte au cou un sifflet qu'il utilise pour marquer les diverses périodes de ses journées. Autre signe distinctif, une érection permanente gonfle son pantalon. Retard cache un passé trouble, dont on ne sait finalement que peu de choses. Ancien professeur de géographie, il a connu une gloire fugace en tant que maître en canulars de toutes sortes, jusqu'à ce qu'une de ses frasques tourne mal. Retard appartient toutefois toujours au réseau Spek, un mouvement poétique international qui se donne pour mission d'épier la banalité quotidienne et de l'utiliser pour composer des haïkus diffusés anonymement sur les murs de la ville.

Le confort de Retard est compromis par l'arrivée inopinée de Washington Desnombres, un célèbre mathématicien

antillais installé à Chicago et membre du Spek, qui disparaît dès son arrivée à Montréal. Les recherches que Retard entreprend, en compagnie de l'épouse du mathématicien, aboutissent à la découverte d'un cadavre et, surtout, au dévoilement de la véritable identité de Retard.

Gésu Retard apprend qu'il s'appelle en réalité Marin Renard, qu'il est d'ascendance amérindienne, originaire de Québec et frère d'un joueur vedette des Nordiques. Ce dénouement rocambolesque nous ramène au point de départ, à savoir que ce sauveur retardataire évolue dans un récit des diverses facettes de l'identité québécoise. À la fois influencé par un désir de répertorier une culture hétéroclite et inutile, qui évoque la devise du Québec, et par un être proche du rêve américain, représenté par Desnombres, Gésu Retard possède des origines françaises et autochtones qu'il doit concilier pour faire la paix avec lui-même.

RIBEAULT, Gisèle (*Gisèle et le serpent*, 1981, Jacques Benoît)

Autres noms : le serpent l'appelle Toutoune ; le docteur Barbin, mademoiselle Ribote, et elle se fait connaître comme Atagrokia lorsqu'elle se transforme en serpent

Âge : 33 ans

Description : très jolie et brune, « un brin dodue », elle pèse 125 livres ; cheveux courts ;

« jambes superbes, à la fois fines et bien galbées » ; peau très blanche

Lieu : Montréal

Domiciles : l'appartement 17 du 3127, boulevard Édouard-Montpetit ; une chambre miteuse au carré Saint-Louis ; un bel appartement au centre-ville

En raison de ses origines modestes et parce que, de son propre aveu, elle possède une intelligence moyenne, Gisèle Ribault ne semble pas promise à un avenir glorieux. Après des études universitaires en philosophie, elle épouse un confrère de faculté, qu'elle surnomme Barbichette. Elle

enseigne pendant une année, mais constate qu'elle n'est pas faite pour cette profession. La vie triste qu'elle mène avec son mari la ronge, et elle se met à dépérir.

C'est alors qu'en songe un serpent lui apparaît et la pénètre pour ressortir par sa bouche. Ce rêve récurrent procure à Gisèle des extases qu'elle n'avait jamais connues auparavant. Après un mois de ce régime, elle retrouve la forme, à la grande surprise de Barbichette qui soupçonne la présence d'un amant. Après la trente-troisième nuit, le serpent se matérialise et propose un pacte à Gisèle : en échange du gîte qu'elle lui procure, il lui offre quatre dons. Gisèle accepte, acquérant le pouvoir de se transformer à volonté en serpent, de changer n'importe qui en serpent, en plus de détenir le don d'ubiquité, pour elle et ses amants.

Forte de cette association, elle quitte son mari, transformé en crapaud puis dévoré par le serpent. Une nouvelle vie commence alors : elle trouve un emploi de secrétaire à Radio-Canada et offre son corps à ceux qui peuvent favoriser son avancement. Mais elle se lasse de ces intrigues et se sert de son don d'ubiquité pour surprendre des complots et démanteler une cellule communiste.

Elle consigne toutes les étapes de sa transformation dans un cahier noir qu'elle confie à Grégoire Rabouin, un jeune médecin qu'elle a commencé à consulter quatre ans plus tôt. Elle s'en éprend, bien que cela la contrarie, car elle veut demeurer indépendante. Elle fait payer au docteur l'attrait qu'il exerce sur elle, en le menaçant de mort, mais elle ne peut nier très longtemps son amour pour lui. Après avoir changé le pénis de Rabouin en serpent doué d'une volonté propre, elle ne tarde pas à le demander en mariage, ce qu'il ne peut refuser. Elle réussit ainsi à s'installer dans un quartier chic de Montréal et à élever quatre enfants.

RIVARD, Jean (*Jean Rivard, le défricheur*, 1874; *Jean Rivard, économiste*, 1876, Antoine Gérin-Lajoie)

Âge: né en 1824; il a 19 ans, en 1843, lorsqu'il part pour le canton de Bristol

Donnée chronologique: le milieu du XIX^e siècle

Lieux: Grandpré; le canton de Bristol; Rivardville

Domiciles: le foyer familial; une cabane de bois dans un rang; une maison

Jean Rivard est un héros comme il ne s'en fait plus. À la fois modeste, intègre et entreprenant, il réussit à surmonter tout obstacle sans perdre sa bonne humeur et parvient à réaliser des exploits dignes des plus grands bâtisseurs.

Pourtant, rien ne semble prédestiner Jean à de tels succès. Fils aîné d'une famille de dix garçons et de deux filles, il est doté d'une constitution et d'une intelligence moyennes. Il entreprend néanmoins un cours classique, son père souhaitant pour lui une carrière d'avocat et sa mère rêvant secrètement de le voir revêtir la soutane. Mais ses chances de se tailler une place dans un cabinet d'avocats sont plutôt minces, les meilleurs postes étant accaparés par les Anglais.

Le décès subit de son père le place devant la nécessité d'assurer son avenir. Jean montre alors sa plus grande qualité: la détermination. En dépit des supplications de sa mère, des moqueries de ses frères et, peut-être, de l'amour qu'il éprouve pour la jeune Louise Routhier, Jean achète avec les cinquante louis qu'il a reçus en héritage un lopin de terre dans les Cantons de l'Est, où il espère s'installer avec Louise et faire fortune. Jean part donc pour sa concession en compagnie de Pierre Gagnon, un ouvrier solide, fidèle et aguerri.

Les premiers temps sont extrêmement difficiles. Heureusement pour Jean, il a gardé de ses études le goût de la lecture. Les quatre livres qu'il a amenés (*L'Imitation de Jésus-Christ*, *Don Quichotte*, *Robinson Crusoë* et *L'Histoire populaire*

de Napoléon) égayent les longues soirées d'hiver. Il conserve aussi un contact avec la ville en la personne de Gustave Charmenil, un ancien camarade avec qui il correspond et qui l'encourage.

Comme le répète souvent Jean, le travail vient à bout de tout. En deux ans, son exploitation est productive, de sorte qu'il annonce fièrement son projet de mariage. Il emménage bientôt avec son épouse dans une toute nouvelle demeure, bâtie avec l'aide des habitants du canton, et contribue à la fondation d'une municipalité qui portera son nom : Rivardville.

Néanmoins, Jean demeure simple. Au service de ses proches, il veille à défendre leurs intérêts ; ainsi, il accepte de mener campagne pour devenir député de son comté à la Chambre des communes. Grâce à l'aide de son ami Gustave, il parvient à déjouer les manœuvres douteuses de son adversaire et, pendant quatre ans, se fait le porte-parole des siens. Il se convainc toutefois que cette tâche est de peu d'utilité et retrouve avec plaisir son domaine où il se consacre à ses passions : sa terre, sa famille et les livres dont il possède maintenant une imposante collection.

La recette de Jean Rivard, sorte de *self-made man* aux ambitions somme toute convenues, est simple : il faut travailler d'arrache-pied.

RIVARD, Nicolas (*Le Second Violon*, 1996, Yves Beauchemin)

Âge : 45 ans

Description : corps fatigué ; traits communs, chevelure amincie, blanchissante aux tempes, une moustache, qu'il finit par raser

Donnée chronologique : le milieu des années 1990

Lieux : Longueuil ; Montréal

Domiciles : un bungalow, puis un appartement en banlieue

Toute sa vie, Nicolas Rivard joue les seconds violons, constamment écrasé par la gloire de son ami et rival, le célèbre

écrivain François Beaucage. Et pour cause, car Nicolas est un être jaloux et médiocre, dont le peu d'envergure semble évident pour tout le monde sauf pour lui-même. D'ailleurs, il s'est installé dans une existence banale : chroniqueur des affaires municipales au journal *L'Instant* de Montréal, il est l'époux de Géraldine, une professeure de cégep, et père de trois enfants, Sophie, Jérôme et Frédéric.

La mort de Beaucage coïncidant avec une période de profonde remise en question, Nicolas ne trouve d'abord rien de mieux que l'adultère à répétition pour combler son vide existentiel. Il couche avec Dorothee, la veuve de Beaucage, avant d'entamer une liaison avec la jeune et ravissante Marie-Luce Brohovici, alias Moineau, qui le quitte pour Chien Chaud, un ex-drogué. Ces activités ne le comblant pas, il décide de prendre un congé sans traitement et travaille sans entrain pour un oncle tyrannique, un magnat de l'immobilier. Parallèlement, il mène avec le concours d'un ancien collègue une enquête journalistique qui incrimine un ministre et son acolyte. Devenu populaire, il se prête à toutes sortes de combines louches dans lesquelles il se révèle paradoxalement aussi déterminé que timoré. Mais il n'a alors plus rien à perdre, puisque sa femme l'a quitté.

Toutefois, il fait preuve d'intégrité en refusant d'échanger son silence contre de l'argent, et en tenant tête au premier ministre, malgré ses convictions nationalistes. En fin de compte, les choses s'arrangent pour Nicolas, en partie grâce aux bons conseils de l'abbé Jeunehomme, mélomane comme lui, et à l'héritage inattendu de Beaucage. La réconciliation finale avec Géraldine marque la fin de sa crise de la quarantaine.

ROLLAND, Élisabeth (*Kamouraska*, 1970, Anne Hébert)

Autres noms : née d'Aulnières ; lors de son premier mariage, elle prend le nom de Tassy

Âge : de 16 ans à près de 40 ans

Description : belle ; seins et croupe durs ; une petite ligne va de l'aile de son nez à la commissure de ses lèvres ; yeux verts, cheveux lisses

Données chronologiques : de 1837-1838 aux années 1860

Lieux : Sorel ; Kamouraska ; Québec

Domiciles : l'appartement de ses tantes ; le manoir seigneurial ; un appartement de la rue du Parloir

Élisabeth Rolland, née d'Aulnières, est une femme tiraillée entre les convenances et son caractère passionné. Sorte d'Emma Bovary québécoise, elle veut vivre passionnément dans un monde froid où les femmes se taisent.

Orpheline de père, Élisabeth ne bénéficie pas non plus de la présence de sa mère, affectée par son veuvage. L'enfant grandit donc sous la tutelle de ses trois tantes, Adélaïde, Luce-Gertrude et Angélique. Les trois vieilles filles l'élèvent dans une atmosphère ouatée et douceuse, où la petite n'a qu'à être belle pour les combler.

Élisabeth ne tarde pas à sentir l'appel de l'amour. Elle se lie d'abord avec la jeune Aurélie Caron, une fille d'origine modeste à qui on attribue des pouvoirs surnaturels. Leurs confidences et leurs échanges de vues sur les hommes et sur la vie éveillent Élisabeth à ces mystères.

Elle débute alors dans la société soréloise en assistant à son premier bal : sa seule sortie en tant que célibataire. Peu après, lors d'une partie de chasse, elle rencontre Antoine Tassy, le jeune seigneur de Kamouraska, qu'elle accepte d'épouser. Mais cette union devient vite un cauchemar. Habituee au confort et à la chaleur de l'appartement de ses tantes, Élisabeth se voit asservie aux volontés d'un ivrogne violent et volage, sous le regard indifférent de sa belle-mère.

Le purgatoire d'Élisabeth dure le temps de deux accouchements, car la détérioration de son état de santé justifie bientôt un retour à Sorel. Elle revient chez les tantes, en compagnie de son époux, dont elle tolère malgré tout les assiduités. Cette entente de principe s'effrite en partie par la faute d'Antoine, qui présente à Élisabeth un de ses anciens camarades de collège, le docteur George Nelson. La passion naît entre George et Élisabeth, qui bravent allègrement les convenances, en dissimulant à peine leur liaison.

Antoine devenant de plus en plus gênant pour Élisabeth, enceinte de son amant, celle-ci décide de le faire disparaître. Après l'échec d'Aurélié, à qui elle avait confié la tâche de tuer Antoine, George prend les choses en main. Il abat son vieux rival de jeunesse, puis s'enfuit aux États-Unis.

Au cours du procès qui suit le meurtre, George est désigné comme le coupable tandis qu'Élisabeth est soupçonnée de complicité. Celle-ci est cependant acquittée et elle épouse Jérôme Rolland, un notable de Québec, à qui elle donne huit enfants. Redevenue une femme respectable, Élisabeth s'est efforcée d'oublier Antoine, George et ses anciennes passions. Mais ses souvenirs refont surface pendant qu'elle veille son mari agonisant.

Il ne reste plus à madame Rolland que ses rêves pour combler le vide affectif qui la ronge depuis le départ de George Nelson. On l'a innocentée de ses crimes anciens, mais elle éprouve toujours une profonde inquiétude. Elle voudrait être disculpée mais, au fond d'elle-même, elle se sait coupable, habitée par une rage de vivre inacceptable pour son époque.

ROMAIN (*Un homme foudroyé*, 1985, Dominique Blondeau)**Origine :** tunisienne**Âge :** adulte**Description :** beau ; il ressemble aux personnages des toiles de Gozzoli ou de Piero della Francesca. Il ne paraît pas vieillir, malgré quelques rides plus creusées et quelques mèches blanches sur les tempes**Données chronologiques :** la fin des années 1970 et le début des années 1980**Lieux :** Sfax, en Tunisie ; le Québec ; France**Domiciles :** divers appartements à Montréal et à Paris, entre autres

Romain séduit sans mal par son charme et sa nature froide. Malgré ses très nombreuses conquêtes, il demeure pourtant inapte à l'amour, comme le démontre son attitude à l'endroit de Christine et de Célia, sa femme et sa fille.

Cet écrivain volage et égocentrique est marié avec Christine, qui reste auprès de lui bien qu'elle soit au courant de ses innombrables infidélités. Romain demeure en partie l'enfant de onze ans qui a cru que sa mère ne l'aimait pas. Il fuit sans cesse devant les responsabilités, tant amoureuses que professionnelles, et change souvent de lieu de travail et de fonction.

Deux relations amoureuses le marquent toutefois. Alors que la sensuelle Gerda, une photographe, lui permet d'atteindre la plénitude érotique, il semble vraiment épris de la peintre Gaud Aster, une femme plus âgée que lui qui repousse ses avances. Après trois ans de tentatives plus ou moins habiles pour la séduire, Romain meurt frappé par la foudre.

ROSENBERG, Celia (*La Constellation du Cygne*, 1985, Yolande Villemaire)

Autres noms : Elsa Lagueux ; Rose-Mélanie Boulanger (dans une autre vie) ; Vava Lafleur* (dans une autre vie)

Origine : juive française

Âge : née le 22 octobre 1920

Description : belle ; peau laiteuse, « fins cheveux noirs » ; cuisses bien galbées, « pieds fins et cambrés »

Données chronologiques : d'août 1940 à août 1944

Lieux : Paris ; Brandenburg ; Varsovie

Domiciles : 2 pièces près de l'église Saint-Augustin ; la maison des Hausen ; une grande maison à Varsovie

Celia Rosenberg arrive à Paris avec la ferme intention de devenir actrice. Elle a du talent et obtient un petit rôle dans *L'Opéra de Quat'sous*. Mais la Seconde Guerre mondiale fait avorter ses projets et la force à vivre d'expédients. C'est ainsi qu'elle est séduite par un souteneur qui l'attire dans un réseau de prostitution.

Pendant la guerre, elle offre ses services aux militaires allemands qui occupent la capitale et rencontre un officier du nom de Karl-Heinz Hausen. Pris d'une passion mutuelle, et bien que Celia ne parle pas l'allemand, ils ne se quittent pas pendant deux jours, visitant la ville sous le regard désapprobateur des Parisiens. Puis Karl rentre à Brandenburg en compagnie de Celia.

La jeune femme se retrouve seule avec la mère de Karl dans la maison familiale, alors que son amant part en Pologne, la laissant enceinte de trois mois. Elle ignore qu'il dirige le camp d'Auschwitz ; elle a toujours refusé de voir les horreurs faites aux siens. Ses journées de solitude lui permettent toutefois de faire l'expérience d'un don : elle éprouve d'étranges hallucinations qui la font régresser vers son propre passé et en revivre clairement divers épisodes.

Son amour pour Karl la laisse proche de la neurasthénie. Après avoir fait une fausse couche, elle entreprend de le

rejoindre à Varsovie, malgré les embûches qui se dressent devant une juive française. Blessée lors d'un raid, elle est retrouvée par Karl qui la ramène en Allemagne et l'épouse. Au cours de la cérémonie du mariage, Celia entre en transe, se rappelant «une autre patrie au delà des barrières du temps». Pour la première fois, elle voit certaines de ses vies antérieures. Elle a déjà été, entre autres, disciple de François d'Assise, Égyptienne et, surtout, elle aurait incarné une Canadienne du XVIII^e siècle, Rose-Mélanie Boulanger; elle aurait alors juré fidélité à celui qui deviendra Karl.

Son destin se dénoue totalement lors de la fête nuptiale. Un étranger, Piotr Jalski, communique avec elle par télépathie et lui apprend être un résistant. Ils ont ensuite l'occasion de se retrouver seuls et font l'amour avec passion, sans se soucier du danger. L'inévitable se produit: Piotr est pris et pendu à Auschwitz, sous les yeux de Celia. Celle-ci ne peut alors tolérer de vivre avec Karl; elle proclame son judaïsme et meurt dans les fours crématoires du camp. Dans une sorte de vision finale, elle croit que son âme rejoint celle de Piotr dans la constellation du Cygne. Elle s' imagine aussi comprendre que Karl est un androïde venu pour détruire la Terre; ce serait un hyperboréen de Thulé, voulant redevenir «maître du monde». Elle ne sait pas encore qu'elle se réincarnera dans le corps et l'esprit d'une Québécoise, née en 1950, Vava Lafleur*.

Celia Rosenberg participe ainsi d'un ordre surnaturel qui la soustrait à son malheur. Cette fragmentation de son être atténue la crainte de la mort et offre l'espoir d'un futur où l'attendent ceux qu'elle aime.

S

SAINT-LUC, Pierre de (*Une de perdue, deux de trouvées*, 1874, Georges Boucher de Boucherville)

Origine: probablement américaine

Âge: né en 1809

Description: grand, robuste, vigoureux, gracieux et de haute stature; noble tête, front haut, yeux noirs, bouche petite avec des dents régulières et blanches et des lèvres vermeilles; épaules

musculeuses et charnues, bras nerveux, taille souple et poitrine vaste; il lui manque un orteil au pied gauche

Données chronologiques: entre 1836 et 1842

Lieux: la Nouvelle-Orléans; France; Angleterre; Montréal

Héros romantique par excellence, Pierre de Saint-Luc possède toutes les qualités nécessaires pour traverser, la tête haute, les pires épreuves que lui réserve une époque troublée. Son courage et sa détermination font de lui un homme apprécié de tous.

Fils adoptif d'Alphonse Meunier, un richissime planteur d'origine canadienne ayant fait fortune à la Nouvelle-Orléans, Pierre est d'abord un jeune homme particulièrement turbulent. Bien qu'il soit doté de grandes qualités physiques et intellectuelles, et que son charme opère presque inmanquablement, on ne compte plus ses frasques. Pierre a bénéficié de l'enseignement des maîtres les plus réputés pour les armes, la danse et la gymnastique. Son aisance naturelle lui monte toutefois à la tête car, vers l'âge de dix-huit ans, il tue un homme dans un duel à la suite d'une histoire d'amour.

À la fois pour le soustraire à l'enquête judiciaire en cours et pour l'assagir, Meunier envoie son fils parfaire son éducation en Europe. Ce dernier y reçoit l'enseignement des meilleurs maîtres de boxe en Angleterre, où il vit six mois, et de fleuret en France, où il fait un séjour de deux ans. Pierre

est surtout marqué par la découverte de la navigation en haute mer. On ne sait rien de son apprentissage si ce n'est qu'à vingt-quatre ans, il devient capitaine du *Zéphyr*.

Trois ans plus tard, on le retrouve à Cuba. Il s'apprête à rentrer à la Nouvelle-Orléans pour retrouver son père adoptif mais, lors d'une violente tempête, son navire subit l'assaut du corsaire Cabrera. Pierre et ses hommes défendent le navire et ses passagers, Sir Gosford, sa fille Clarisse, qui deviendra plus tard l'épouse de Pierre, et Sara Thornbull.

De retour chez lui, Pierre est enlevé par le docteur Rivard, qui a tué Meunier et entend spolier Pierre de son héritage. Nu et solidement attaché à une table, Pierre doit affronter un serpent venimeux qu'il vainc grâce à l'aide de Trim, son fidèle esclave.

In extremis, Pierre réussit à confondre Rivard, qui est jeté en prison. Le jeune homme peut ainsi faire valoir ses droits sur l'héritage fabuleux. De plus, il apprend que Meunier est son véritable père, qui avait dû quitter son épouse adorée, Éléonore, parce que le père de celle-ci s'était toujours opposé au mariage. Pierre n'avait que quatre ans quand il a été séparé de sa mère.

Pierre passe quelque temps dans son nouveau domaine où il mate une rébellion d'esclaves, pratiquement seul et sans effusion de sang. Avec l'âge adulte, ses qualités se sont affirmées et il est désormais un maître sage et avisé que ses esclaves respectent. Il conçoit d'ailleurs un projet qui favoriserait l'émancipation graduelle de ceux-ci.

Mais, auparavant, il se rend au Canada dans l'espoir de revoir sa mère, et se trouve mêlé à la bataille des Patriotes de Saint-Denis. Quand il parvient enfin à retrouver Éléonore, c'est pour la perdre de nouveau puisqu'elle est à l'agonie. Mais il gagne deux sœurs, Asile et Hermine.

Par la suite, Pierre s'installe en Suisse où il vit des jours de bonheur sans nuage en compagnie de ses sœurs et de son

épouse, qui lui donne un fils. Pour ce héros sans peur et sans reproche, tout est nécessairement bien qui finit bien.

SANTERRE, Luc-Azade (*La Démarche du crabe*, 1995, Monique LaRue)

Âge : né en 1950 environ	des événements qui ont lieu en
Description : teint pâle ; yeux insignifiants, lèvres minces	1959, 1967 et 1987
Données chronologiques : le récit du narrateur date de la fin des années 1980 ; il relate	Domicile : une maison cossue de Mont-Royal

Le dentiste Luc-Azade Santerre se sent las. Ni ses activités sociales ni son militantisme ne semblent donner de sens à sa vie. D'ailleurs, ses véritables intérêts le poussent plutôt du côté de la littérature et de la philosophie. Son épouse Nicole et ses enfants lui sont de plus en plus étrangers, et il paraît dépressif lorsqu'il reçoit Sarah Rock à son cabinet.

La visite de la jeune femme, une parente éloignée, déclenche chez Santerre une laborieuse quête d'identité qui le mène de Rimouski à La Malbaie, en passant par la forêt mauricienne. Au fil de ses recherches, Santerre retrouve le souvenir de Michelle Roche et de Rose, la mère et la grand-mère de Sarah. Rose est également la demi-sœur de la mère de Santerre, et sa fille Michelle est née le même jour que Luc. En outre, Sarah a été conçue lors de l'été de l'exposition universelle de Montréal, en 1967, et son père, un Indien du nom de Marc Martin, serait le descendant des meurtriers présumés du mari de Rose, Adrien Roche, célèbre arpenteur des contrées québécoises.

Ces révélations complexes donnent un nouvel élan à l'existence de Santerre, qui a entrepris l'écriture d'un roman où il met en scène ses ancêtres. Mais une grave maladie le ronge et il doit bientôt être hospitalisé. Celui qui était « sans

terre » s'est tout de même retrouvé, en se découvrant des liens de parenté à travers le Québec.

LA SCOUINE (*La Scouine*, 1918, Albert Laberge)

Autre nom : son nom véritable est Marie Rose Paulima Deschamps

Âge : née le 29 septembre 1853

Description : sa carrure, sa taille, ses gestes et ses expressions sont masculins

Donnée chronologique : la seconde moitié du XIX^e siècle

Lieu : le Québec

Domiciles : la ferme familiale ; une maison louée dans le village, près de l'hospice

Fille d'Urgèle et de Mâço Deschamps, fermiers cupides et peu scrupuleux, Paulima Deschamps, dite La Scouine, bouleverse à sa façon l'existence monotone et triste de ses parents, de ses trois frères et de sa sœur jumelle. En effet, dès son plus jeune âge, elle se montre parfaitement détestable et use de son talent particulier dans tous les domaines du quotidien, à la honte de la famille Deschamps.

Menteuse et voleuse, mais aussi avide de scandale, elle a un penchant naturel pour la délation. Elle espionne ses camarades de classe, rapportant les moindres faits et gestes qu'elle juge déplacés à son institutrice. Cette attitude dictée par une naïveté enfantine, associée à son goût pour le gain et à un besoin maladif de possession, lui attire les taquineries et la vengeance des autres enfants. Rien ne semble parvenir à la corriger et, dans son obstination à ne pas vouloir apprendre, elle fait renvoyer une pauvre institutrice, en feignant d'avoir été frappée à coups de martinet. Elle restera ainsi toujours ignorante des principales règles de grammaire, d'histoire du Canada ou d'instruction religieuse.

À seize ans, elle reste à la maison, aidant à la besogne quotidienne, râtelant les champs à la moisson ou prenant soin des veaux. Elle choisit un préféré chaque année, auquel elle s'attache comme à un frère, voire comme à un fils. Le soin

des veaux lui procure d'ailleurs une des deux leçons qui constituent son éducation sexuelle, alors qu'elle assiste à la castration de l'un d'eux. L'autre leçon survient le jour où deux jeunes gens la capturent et se moquent d'elle en lui rasant les joues. Elle paraît bien saisir le côté pervers de cette blague puisqu'elle se retient de rapporter le méfait.

En grandissant, elle ne s'assagit pas, bien au contraire. En plus de sa prédilection pour la médisance, elle devient superstitieuse, profiteuse, sans scrupule (allant même jusqu'à escroquer un quêteux), se moquant de la misère d'autrui et plutôt avaricieuse. Rien d'étonnant à ce qu'aucun parti ne se présente. Après le départ de deux de ses frères et le mariage de sa sœur Caroline, elle reste célibataire, son existence se déroulant oisivement entre ses parents et son frère Charlot, impotent à la suite d'une vilaine chute. En outre, elle arrive à semer la zizanie parmi ses frères.

Les activités de la Scouine se divisent désormais entre la lecture de *La Minerve* tous les dimanches, les commérages et ses fréquentes visites au curé et au vicaire du village. En vieillissant, elle devient amoureuse de la soutane, peut-être pour reporter ses pulsions vers des hommes qui, par devoir, n'osent pas la repousser. Ainsi, cette femme vulgaire traque les prêtres et devient leur véritable cauchemar, en leur racontant des histoires scandaleuses qu'elle aggrave ou en les harcelant pour quelque médaille ou image pieuse. Enfin, une de ses grandes gloires réside dans son admission au sein d'une confrérie des Enfants de Marie.

Les dernières années de la Scouine la rapprochent de sa passion. À la mort de son père, la mère, Charlot et la Scouine reviennent au village. Si Charlot sombre dans l'ennui, sa sœur se retrouve plus près de ses sources de médisance.

Les nombreux travers de Marie Rose Paulima Deschamps, dite la Scouine, une femme qui n'a en rien répondu aux aspirations traditionnelles de son père et de sa race, mettent en relief la misère et l'absurdité de la vie que mènent les siens.

SIDOINE (*Sidoine ou la dernière fête*, 1993, Jean Marcel)

Autres noms : son nom au complet est Caius Sollius Modestus Sidonius Apollinaris

Origine : sujet de l'empire romain d'Occident

Âge : né le 5 novembre 431 ; il meurt en 486

Donnée chronologique : le 5^e siècle

Lieux : l'Auvergne ; Rome ; Lyon

Domiciles : une villa au bord du lac Aydat ; le donjon de Livia

Fils d'une famille romaine illustre, Sidoine grandit dans le faste de l'aristocratie provinciale. Il fait des études à Arles et, très tôt, est mis en contact avec les barbares de toutes allégeances qui sillonnent les restes de l'empire. À l'âge de vingt ans, Sidoine épouse Papianella, avec qui il a deux filles et un fils. Au service de certains des derniers empereurs romains, il compose une longue suite de panégyriques, tantôt à l'adresse d'un empereur, tantôt pour un barbare. Son talent le mène jusqu'à Rome où on lui confie le glorieux mais précaire poste de préfet de Rome. Son mandat d'une année consiste à assurer le ravitaillement de Rome, ce qui n'est pas une mince affaire. Ayant mené sa tâche à bien, il rentre à Lyon, après avoir assisté à la mort de Majorien, puis erré quelques mois seul sur des routes dangereuses. Ainsi, Sidoine ne craint jamais de s'aventurer, toute sa vie durant, sur les chemins plus ou moins sûrs de l'Auvergne.

Commencent alors pour lui sept années de retraite, avec sa femme et ses enfants, au bord du lac Aydat dont il ne s'éloigne que pour visiter des amis et pour s'adonner à sa passion : la poésie. Sidoine est reconnu comme le plus grand poète de son temps (on lui a même érigé une statue à Rome, près de celles de Trajan et de Majorien) et il adore la compagnie des quelques lettrés vénérant encore la beauté de la culture latine.

Sidoine est toutefois appelé à reprendre du service pour l'empire. En 468, on l'invite à Chalon où se tient un concile

secret. Sidoine et certains de ses amis les plus chers se distribuent les charges épiscopales dans l'espoir de préserver les restes de leur culture. Sidoine devient ainsi évêque de Lyon, ce que sa femme accepte mal. La tâche de Sidoine ne se révèle d'ailleurs pas aisée puisqu'il doit défendre, en 476, la ville contre Euric, qui contrôlera bientôt toute la Gaule. Malgré une résistance héroïque, Lyon tombe après un siège de quelques mois durant lequel Papienella perd la vie. Fait prisonnier, Sidoine est enfermé dans le donjon de Livia. De sa cellule, il voit passer une nouvelle horde de guerriers barbares qui descendent piller Rome. Euric se montre clément en lui redonnant sa charge d'évêque à Lyon, où il finit ses jours. Mais, à son grand désarroi, Sidoine constate que la poésie n'intéresse plus personne en ces temps troubles. Qui plus est, ses propres poèmes restent à peu près inconnus, lus seulement par quelques érudits.

À l'instar d'Hypatie, la dernière femme à défendre la culture grecque, ou de Jérôme, grand traducteur de la Bible, Sidoine consacre sa vie à la culture. La poésie, sa plus grande passion, lui donne le courage d'affronter ces temps difficiles où le monde passe de l'Antiquité au Moyen Âge.

SIEBER, Max (*L'Enfant du cinquième nord*, 1982, Pierre Billon)

Autre nom: *mamatowee awashis*, expression amérindienne qui signifie « l'enfant-qui-guérît »

Origine: suisse

Âge: environ 10 ans

Description: enfant au « regard énigmatique » ; « pâle et

amaigri » après son séjour au Memorial, jusqu'à sa mort

Donnée chronologique: 1986

Lieux: Terrebonne ; l'hôpital Memorial, à Ottawa ; la base militaire canadienne de Wabashikokak

Hospitalisé parce qu'il souffre d'un cancer, Max Sieber est doté d'un étrange pouvoir : il provoque « une sorte de

lèpre» qui atteint les objets. Métaux, verre, matières plastiques, rien n'est épargné.

Évidemment, son cas attire l'attention des autorités. Bientôt, l'armée canadienne s'intéresse à lui, et on interdit même à ses parents de l'approcher. Sa mère, Lotte, périt d'ailleurs dans des circonstances suspectes, après avoir fait part de ses craintes de voir son fils utilisé à des fins guerrières à Daniel Lecoultre, le père de Florence, une autre enfant hospitalisée.

Ces événements suffisent à mettre celui-ci sur la piste du jeune Sieber, qu'il suit jusqu'au nord de Thunder Bay. Là, il découvre que Max semble être le point de convergence de forces inconnues. «L'effet Sieber» est double, suscitant «destruction du monde matériel et régénération des organismes vivants». Il entraîne ainsi la guérison de Florence et de tous les enfants qui se trouvaient alors au cinquième étage, section nord, de l'hôpital Memorial.

Considéré par les tribus indiennes des réserves avoisinantes comme une sorte de messager, et en dépit de sa valeur, Max est cédé par le gouvernement canadien aux Américains, qui offrent une fortune afin d'exploiter le potentiel militaire de cet enfant qui corrode tout objet non organique. Cependant, l'enfant ne se rend jamais en Alaska où l'attendent des experts américains, puisque l'avion qui l'y conduit s'écrase, les appareils de direction ne résistant pas à son pouvoir destructeur.

Après la mort de Max, des explications sur son cas sont proposées : Max est l'enfant de l'union incestueuse de Walter et de Lotte König, enfants d'une riche famille suisse. Pour éviter le scandale, la mère s'exile au Canada. Dix ans plus tard, le père, un biologiste mondialement connu, refait surface. Aux premiers signes du cancer de Max, Walter lui aurait injecté un produit révolutionnaire pour traiter sa maladie. Son nouveau pouvoir serait un effet secondaire de cette cure exceptionnelle.

Une autre hypothèse voit le jour: le dernier dessin de Max, une scène de la Nativité où une comète prend la place de l'étoile de Bethléem, suggère que le don de Max découlait de radiations solaires qu'il aurait pu stocker et rediffuser par la suite. Cette supposition trouve une validation dans l'augmentation de «l'effet Sieber» au passage des comètes, cette année-là étant d'ailleurs marquée par le passage de la comète de Haley, au rayonnement intense.

Une chose est sûre, cependant: Max Sieber, qui aurait pu sauver l'humanité d'une de ses maladies les plus meurtrières, échappe à ceux qui ont préféré la recherche cynique du profit au bien de la planète entière.

SOARES, Alexis (*Le Bout de la terre*, 1998, Yan Muckle)

Autre nom: Alexis Loric-Soares

Origine: portugaise, par sa mère

Âge: de 18 à 24 ans

Lieux: Montréal; Québec

Domiciles: chez sa mère, à Montréal, et chez son père, en banlieue de Québec; divers appartements du quartier Saint-Jean-Baptiste

Alexis Soares semble craindre par-dessus tout le conformisme, ce qui l'amène à fuir toute forme de responsabilités. En fait, c'est la présence d'une femme aimée et aimante qui manque le plus à ce personnage, comme s'il avait été sevré trop tôt de ses parents.

Fils d'un père québécois et d'une mère portugaise, Alexis vit avec sa mère jusqu'à ce que celle-ci s'installe à New York pour y mener sa carrière de pianiste de concert. Alexis demeure à Québec où il poursuit des études qui ne l'intéressent pas tout en travaillant dans un bar. Il accepte un jour de participer à un cambriolage, autant par désœuvrement que par quête de ses propres limites. Il échappe de peu à la police, mais, au cours de l'opération, il fait la rencontre de Pietro, un jeune homme cherchant comme lui un sens à la vie et qui

tourne en rond. Pietro et son amie Sarah deviennent du coup la véritable famille d'Alexis, qui partage avec eux projets farfelus et aventures rocambolesques. Lorsqu'il s'installe à Montréal avec Sarah, Alexis parvient à se faire admettre au Conservatoire d'art dramatique. Mais, alors que les choses paraissent prendre une tournure favorable, Alexis témoigne de nouveau de son insécurité chronique. Lorsque Sarah part rejoindre Pietro en Europe, il abandonne son programme d'études et la troupe importante à laquelle il s'était joint, à la veille de la troisième représentation des *Fourberies de Scapin* dans laquelle il tient le rôle d'Octave.

Les malheurs d'Alexis proviendraient non pas de son refus des compromis exigés par le monde des adultes, mais du fait qu'il souffre de la solitude. Son angoisse le pousse à agir de façon irresponsable, la fuite étant sa seule réponse à tout problème. Selon lui, cette lâcheté est due à la honte qu'il éprouve de tout rater.

Une lueur d'espoir point à l'horizon après qu'il s'est isolé à la campagne et qu'une vieille voisine, Élisabeth, lui apporte le réconfort comme à un enfant malade. Cette retraite, conjuguée au retour de Sarah et à la mort de Pietro, paraît redonner à ce grand adolescent le désir d'intégrer la société, peut-être parce qu'il espère enfin mener une vie conjugale stable, ce qui lui faisait cruellement défaut.

SOISSONS DE COËTHERLAND, Alice (*La petite fille qui aimait trop les allumettes*, 1998, Gaétan Soucy)

Autre nom : Sauvage, nom que lui donne l'inspecteur des mines

Origine : probablement française

Âge : 16 ou 17 ans

Description : très jolie

Donnée chronologique : avant la Révolution tranquille

Lieu : la maison familiale, tout près du village de Saint-Aldor

Alice Soissons de Coëtherland, sa sœur jumelle Ariane et leur frère aîné sont les sujets d'une horrible expérience.

Après qu'Ariane, alors âgée de quatre ans, a eu déclenché un incendie dans lequel leur mère a péri, le père, fou de douleur, a recouvert l'enfant de bandelettes puis l'a enchaînée et enfermée dans un caveau où elle a été totalement isolée. Alice a grandi elle aussi à l'écart du monde, mais entourée de livres, allant des récits de chevalerie à des textes philosophiques comme *L'Éthique* de Spinoza. Le père, propriétaire des mines de l'endroit, cherchait ainsi à déterminer les facteurs de développement de l'enfant.

Alice est devenue une jeune fille exceptionnelle en cela que son intelligence et son esprit critique se sont développés en marge de la société québécoise étriquée de l'époque. Cependant, son aliénation se manifeste par ce qui ressemble à des crises d'épilepsie. En outre, elle n'échappe pas à la misogynie de son père, comme en témoigne son vocabulaire, réduisant la femme à deux dénominations : vierge ou pute. Pire encore, Alice demeure convaincue d'être un garçon, jumeau de son frère aîné, un être à l'intelligence médiocre et passionné par son sexe, bien qu'elle soit sur le point d'accoucher de l'enfant de ce dernier.

Lorsque les adolescents découvrent leur père pendu, sans doute acculé au suicide par l'échec de son expérience pseudo-philosophique, ils ne savent quoi faire du corps. Alice dépasse alors pour la première fois les limites du domaine pour aller au village chercher un cercueil. Elle y fait la rencontre du jeune inspecteur des mines, dont elle tombe amoureuse, l'associant à un héros chevaleresque. C'est d'ailleurs lui qui, venu chercher les jeunes gens, découvre l'horreur de la situation. Le frère d'Alice a beau le tuer, il ne peut empêcher les étrangers d'envahir leur territoire.

À la veille de perdre son innocence pour de bon, Alice termine à la hâte son témoignage, qu'elle rédige toutefois pour elle seule, dans un style d'enfant qui joue à écrire. Si on voit en elle une métaphore du Québec ou l'illustration d'une

rêverie philosophique, il n'en demeure pas moins que le personnage d'Alice oscille entre le pathétique et le dérisoire.

SORRENTO, Linda (*La Cour intérieure*, 1999, Christiane Lahaie)

Âge : milieu de la vingtaine

Lieux : un appartement dans la ville de Hollow Vale ; un imposant manoir à Deadmen Heights

Membre désœuvrée de la génération X, Linda Sorrento ne possède pas le dynamisme nécessaire pour réussir dans un monde où domine l'esprit de compétition. En dépit de son diplôme universitaire, elle se contente d'un travail de *sitter* dans les demeures de riches personnalités.

Son destin se joue lorsqu'elle obtient un contrat pour garder le manoir de son idole de jeunesse, Jason Malory, une vedette vieillissante du monde de la musique rock qui tente un retour sur scène. Pour Linda, il s'agit d'une sorte de rêve. Mais le manoir se révèle bientôt étouffant et la jeune femme y invite ses amis, dans l'ensemble tous aussi désœuvrés qu'elle, notamment l'instable Michelle Lyons. Marqués par les mêmes influences que Linda, tous sont attirés par cette chance inouïe de côtoyer une vedette, ne serait-ce que par procuration.

Si les choses tournent au vinaigre, c'est un peu la faute de Linda Sorrento. Cette jeune femme mal dans sa peau ne parvient pas à donner forme à ses aspirations ni à contrôler ses fantasmes, et se décharge de ceux-ci sur Michelle Lyons, dont la sensualité manifeste s'oppose aux inhibitions de son amie. Michelle ne tarde pas à se prendre pour l'ancienne épouse de Malory, décédée dans d'étranges circonstances, et à vouloir venger un hypothétique meurtre.

Ainsi, jusqu'au bout, Linda Sorrento n'assume pas ses propres désirs. Sa responsabilité consiste peut-être uniquement à avoir mis en place un engrenage fatal, qui la ramè-

nera à l'anonymat, mais la jeune femme symbolise également un besoin de révolte bien réel chez une portion importante des représentants d'une génération qui ne profite pas des avantages dont jouissent leurs aînés.

SSOUVIE, *Iode* (*L'Océantume*, 1968, Réjean Ducharme)

Autres noms : Asie Azothe l'appelle « Fille » ; toutes deux se donnent le nom collectif de « Cherchell »

Origine : crétoise, comme sa mère et son frère ; son père est néerlandais

Âge : de 9 à environ 11 ans

Description : « crinière brune et graisseuse » ; visage purulent, vilaines dents

Lieux : le Québec ; France

Domicile : un *steamer* peint en noir et cimenté, en cale sèche, au confluent du fleuve (probablement le Saint-Laurent) et de la rivière Ouareau

La conduite étrange d'Iode Ssouvie, son indiscipline et sa méchanceté, s'expliquent en partie par l'influence de son milieu familial. Fille d'un bossu incapable de s'affirmer, Van der Laine, et d'une mère ivrognesse, Ina, Iode est laissée à elle-même. Elle déteste d'ailleurs ses parents et garde son affection pour son frère Ino, que tous traitent comme un handicapé mental.

Iode se croit responsable des malheurs de sa famille, puisque sa sœur aînée est morte le jour de sa naissance. C'était elle, la trente-neuvième Ina de la lignée des Ssouvie, qui devait succéder à sa mère et perpétuer la race, cela expliquant pourquoi Iode porte le patronyme de sa mère. Ina sombre alors dans l'alcoolisme, et la famille, dans le marasme. Qu'à cela ne tienne, Iode prend soin d'Ino, lui lit le dictionnaire pour qu'il s'instruise et le convainc qu'il pourra un jour, à force d'entraînement, devenir champion olympique de course à pied.

Elle s'affirme au moment où arrivent de nouveaux voisins : les Malmo. Dans cette famille, il y a huit garçons et une seule fille : Asie Azothe. Iode prend tout de suite en grippe cette enfant trop parfaite et en fait son souffre-douleur. Mais bientôt le charme d'Asie agit sur elle et Iode voit son sentiment de jalousie se transformer en amitié. Cette relation est profitable à Iode qui, bien que fréquentant l'école depuis trois ans, n'a pas encore passé la première année ; par sa gentillesse, Asie réussit là où l'institutrice a toujours échoué.

Étonnamment, Iode possède des connaissances culturelles impressionnantes. Son vocabulaire étendu et ses jeux de mots sont un signe de sa volonté de se distinguer et de s'opposer au monde entier, ce dernier constituant une entité globale qu'elle nomme la Milliarde. Très paradoxale, Iode professe le dégoût de l'existence mais, du même coup, projette avec Asie et Ino de partir en voyage et de suivre le littoral de l'Atlantique jusqu'au cap Horn. Elle décide aussi d'enlever les gours, des bœufs sauvages qu'un voisin laisse mourir de froid, pour les cacher dans les cales du *steamer*. Prise en flagrant délit, elle est envoyée à l'asile de Mancieulles, où elle fait la rencontre déterminante du docteur Faire Faire Desmains. Celle-ci persuade Iode qu'elle-même est restée une enfant malgré son corps d'adulte. Amadouée, Iode lui avoue son plus grand secret : elle s'est érigée en république autocratique. Elle ne reconnaît donc à personne le droit de la diriger. Pour avoir tous les pouvoirs, elle se déclare « l'ennemie de tous ». Avec l'aide de Faire Faire, Iode s'évade pour la France. Ensemble, elles passent le printemps et l'été à vagabonder, puis Iode rentre au Canada. Elle trouve sa famille transformée ; Ina disparue, Van der Laine a récupéré un semblant d'autorité.

Or Iode rêve toujours d'un voyage le long des côtes américaines. Avec Ino, elle va délivrer Asie, « prisonnière » dans une colonie de vacances. Mais les trois enfants ont maille à partir avec les autorités qui les considèrent comme de dangereux maniaques criminels, jusqu'à ce que Faire Faire arrange

tout. Finalement, Iode obtient l'autorisation de partir, mais accompagnée d'adultes. Désespérée, elle comprend qu'elle a été récupérée par cette société qui lui répugne.

Très éveillée, dotée d'un sens critique aiguisé, Iode Ssouvie se méfie du monde extérieur. Elle cherche à contrôler la destinée de ceux qui l'entourent, mais surtout la sienne. À défaut d'accéder à ce pouvoir, elle se constitue en microsociété, histoire de tracer les frontières bien précises de son univers.

STERNE, David (*David Sterne*, 1967, Marie-Claire Blais)

Origine : probablement québécoise

Âge : 18 ans

Description : « les cheveux noirs, les yeux bleus [...] la bouche est sévère (avec un pli mesquin), des mains habiles, mais trop jolies pour être agréables, le sourire est

méchant [...] une beauté un peu hypocrite mais non servile » ; maigre, presque squelettique ; ongles noircis, dents blanches

Domiciles : le séminaire ; de nombreuses chambres ; la prison

Né avec une déficience cardiaque, David Sterne reste toujours conscient du fait qu'il peut mourir n'importe quand, sa vie constituant un fardeau insupportable et répugnant. Enfant remarqué pour son charme et sa politesse, David est issu d'une famille influente ; un de ses frères est d'ailleurs avocat, l'autre, prêtre.

Au séminaire, ses discussions avec Michel Rameau, un étudiant doué, l'incitent à se forger une conception de la vie qui exclut toute sensibilité. Rameau, qui croit au mal plutôt qu'à la vertu, initie David au viol, à la consommation de drogues et au vol, et finit par se suicider.

David côtoie également François Reine, un étudiant en droit, qui s'intéresse à la cause des pauvres et des exploités. Lui aussi veut réformer un ordre social dont il se sent exclu. Mais, désillusionné, Reine finit par croire que Dieu apprécie la souffrance, et que son dévouement reste inutile. À sa façon,

il se rallie à l'ascèse particulière de David et s'immole devant l'édifice du ministère des Armes nucléaires.

Reine et Rameau représentent les « deux axes » de la quête de David. Après leur suicide, à un jour d'intervalle, David, pour qui désormais « tout est conflit, ardeur, massacre », quitte le séminaire pour la ville, ne regrettant que l'absence de sa mère et la douleur de sa première victime de viol.

Hors-la-loi et poursuivi par la police, David conserve son pouvoir de séduction, citant Kant et Spinoza pour justifier son existence. Ses derniers jours se partagent entre l'école de Réforme, la prison et la rue, son intelligence et son air innocent lui permettant de mettre fin rapidement à l'incarcération. Abandonné de tous, famille comme professeurs, il se voit même refuser l'admission à l'hôpital depuis son dernier vol. Totalement marginalisé, il écrit partout qu'il vit dans une société d'assassins qui a besoin de proies, et meurt, expulsé d'une chambre qu'il occupait sans payer.

Brillant, mais brisé par la maladie autant que par le système d'éducation contraignant dans lequel il évolue brièvement, David Sterne répand le malheur autour de lui. Sa seule « maigre nécessité, sa vertu insoupçonnée » réside dans le fait qu'il sert de prétexte à la critique d'une société trop rigide, en quête de sujets à ramener dans le droit chemin.

SULLY, Joseph-Édouard-Marc (*Le Vent majeur*, 1995, Madeleine Gagnon)

Autre nom : son nom de peintre est Joseph Sully-Jacques

Âge : né en 1938

Données chronologiques : de 1949 à 1983

Lieux : Amqui ; Québec ; New York ; l'Europe ; Montréal

Domiciles : le domicile familial ; un pensionnat ; divers lieux de villégiature européens ; une maison ; il a quelques ateliers dont un loft immense dans une usine désaffectée de Verdun

La destinée de Joseph Sully se dessine au moment où ses parents, trop pauvres pour élever leurs treize enfants, le confient à une cousine éloignée, dont le mari est un médecin à la pratique bien établie. Cependant, l'enfant traverse une terrible épreuve : en l'absence du mari, il tue d'un coup de couteau un homme en train de violer sa mère adoptive. Cet événement, dont tous parlent comme de la « catastrophe », impressionne fortement Joseph, qui en évacue le souvenir en s'inventant des « visions » qui révèlent son talent pour la peinture.

Après ses études, il est reconnu comme un des meilleurs peintres de sa génération et rien ne paraît pouvoir ralentir sa carrière. Or le passé revient hanter Joseph et il sombre dans une dépression qui l'amène pour quelque temps à l'hôpital psychiatrique. Cela entraîne la rupture de son mariage, mais l'expérience se révèle bénéfique pour cet être hypersensible : il développe un style où il associe le figuratif et l'abstrait, et il rencontre une jeune pianiste de renom, Véronique Blouin, apparemment atteinte d'aphasie.

La jeune femme réintègre le monde au contact de la peinture de Joseph et, après leur guérison respective, ils entreprennent une vie commune qui dure cinq ans, jusqu'à la mort accidentelle de Véronique. Joseph se consacre dès lors à son fils David, à sa propre mère, à sa peinture et à son poste de professeur à l'Université du Québec à Montréal, lequel le fait évoluer au cœur des changements intellectuels et culturels du Québec des années soixante-dix.

Enfin, il redécouvre l'amour auprès d'une Italienne du nom de Giovanna et, au terme d'un deuil de dix années, semble réconcilié avec le destin qui a marqué sa vie affective du sceau de la tragédie.

LE SURVENANT (*Le Survenant*, 1945; *Marie-Didace*, 1947, Germaine Guèvremont)

Autre nom : « le Venant »

Origine : probablement québécoise

Âge : adulte dans la force de l'âge ; il périt à la guerre, sans doute en 1917

Description : grand roux frisé, beau, musclé, grandes jambes, grandes mains, nez large, belle bouche

Donnée chronologique : le début du xx^e siècle

Lieu : le Chenal du Moine, près de Sorel

Domicile : la demeure des Beauchemin

Arrivé à la fin de l'automne au Chenal du Moine, le Survenant se montre d'une grande utilité pour Didace Beauchemin, qui l'héberge en échange de ses services d'homme à tout faire. En plus d'être un bon chasseur, ce visiteur affiche une vigueur exceptionnelle. Il sait aussi fabriquer des meubles et des canots, et ses connaissances culinaires permettent à Phonsine*, la bru de Didace, d'améliorer l'ordinaire des Beauchemin.

Conteur doué qui a parcouru le vaste monde, le Survenant captive les habitants du Chenal. En outre, il chante, il joue de l'harmonium et du piano, il parle l'anglais et cite, entre autres, Rabelais, en se comparant à Gargantua. Cette sorte de surhomme suscite des réactions diverses, allant de l'admiration sans bornes à la jalousie pure et simple. Pour Didace, déçu par son propre fils Amable et attristé par la mort récente de Mathilde, sa femme, le Survenant correspond en tous points au fils qu'il aurait désiré, soit un être capable d'assurer la continuité de la race. D'ailleurs, Didace croit que lui et le Survenant ont des ancêtres communs, de sorte qu'ils représenteraient les deux branches des Beauchemin, une famille de nomades. En revanche, Amable, un sédentaire, éprouve de l'aversion à l'égard de l'étranger, dont la

présence met en évidence son propre fatalisme, son avarice et sa paresse. Enfin, le Survenant suscite l'émoi parmi les femmes du Chenal. Il parvient même à gagner l'amitié de Phonsine et est passionnément aimé par Angéline Desmarais. Cette infirme, riche et pleine de qualités, qui refuse de fréquenter les hommes du Chenal, succombe au charme et à la droiture de l'étranger.

Le Survenant a cependant un sérieux penchant pour l'alcool, travers que s'empressent de lui pardonner Didace et Angéline, puisqu'un homme de cette trempe ne peut vivre une vie tout à fait rangée.

Le séjour du Survenant au Chenal est, de son propre aveu, très long. Il finit tout de même par repartir, non sans avoir démontré une force herculéenne contre un lutteur professionnel, champion de France, lors du passage d'un cirque au village. Il laisse également des messages à Angéline et à Didace. À la première, il explique que la sexualité n'est pas une honte mais une richesse, tandis qu'il suggère au second d'épouser l'Acayenne, une femme avec laquelle il pourra avoir les enfants qui prendront sa relève. L'étranger quitte ainsi un village transformé. Tout indique que le Survenant meurt à la guerre, auréolé de gloire.

Être en perpétuel mouvement, le Survenant s'arrête un temps pour rappeler aux Québécois qu'une part d'eux-mêmes rêve toujours de grands territoires et de conquêtes. Il révèle une vérité oubliée à ceux qui l'accueillent, à savoir que leurs ancêtres étaient des coureurs des bois avant d'être des agriculteurs, et que l'oblitération de cet héritage les appauvrit, en les privant d'un véritable échange avec le monde.

T

TAYAOUT (*Tayaout, fils d'Agaguk*, 1969, Yves Thériault)

Origine: inuite

Lieu: le Grand Nord québécois

Âge: de 15 à 16 ans

Domiciles: un poste de traite ;

Données chronologiques: les années 1950-1960 environ

« le Sommet du Monde »

Fils d'Agaguk*, un Inuk sédentarisé depuis peu, Tayaout a la nostalgie de la vie nomade. Aussi quitte-t-il sa famille, sans autre richesse que ses cinq chiens de traîneau, pour retrouver ses racines. Chasseur très adroit, il assure sans mal sa subsistance dans un milieu aride et austère.

Sa mère Iriook et d'autres femmes du village suivent en songe sa progression. Iriook pressent qu'il court un grave danger au moment même où un ours blanc attaque Tayaout et le blesse gravement. Grâce à sa vitalité et à sa détermination, il se remet et découvre un gisement de la pierre magique que les Inuit croyaient perdue. Cette pierre permettrait d'entrer en contact avec des Esprits qui suggèrent les formes à lui donner par la sculpture. Tayaout ramène la pierre au village.

La nouvelle se répand, mais est cachée aux Blancs, qui craignent cette idolâtrie. Cependant, de nombreux jeunes Inuit se moquent de ce qu'ils considèrent comme une superstition. Même le père de Tayaout cède ses sculptures aux Blancs, car il voit dans ce commerce une façon de se valoriser. Ce n'est qu'une fois les sculptures vendues que les Inuit comprennent la portée de leur acte. Parce qu'ils ont monnayé le patrimoine qu'un fils de la race leur avait rendu, ils se condamnent à adopter la culture des Blancs. Convaincu par Iriook que le seul châtiment convenable pour un tel crime est la mort, Tayaout exécute son père. Mais il ne survit pas longtemps au parricide ; l'ours blanc qui l'avait blessé revient l'achever.

Tayaout semble symboliser la longue chaîne que son peuple tente en vain de briser. Il a beau marcher dans les traces de ses ancêtres, la faute de ses propres pères le mène à l'asservissement. De plus, les vieillards du village s'accordent pour dire que c'est parce que Tayaout n'a pas invoqué les Esprits avant d'attaquer l'ours blanc que ce dernier le poursuit jusqu'à la mort, ce qui tend à confirmer que, dès le début, Tayaout avait déjà perdu une bonne partie de son identité.

TEDDY BEAR (*Les Grandes Marées*, 1978, Jacques Poulin)

Autre nom : Teddy Bear est un surnom inspiré de « traducteur de bandes dessinées »

Âge : 38 ans

Description : petit et maigre ; il porte des lunettes et souffre de déformations (scoliose et cyphose) de la colonne vertébrale

Données chronologiques : entre les mois d'avril et d'octobre

Lieux : Québec ; l'île Madame

Domiciles : la Maison du Nord, puis la Maison du Sud

Teddy Bear traduit des bandes dessinées pour le journal *Le Soleil* depuis quelques années. C'est un être méticuleux, catalogué par certains comme « mésadapté socio-affectif ». Sa vie se déroule sans heurt jusqu'au jour où le nouveau patron, mis au courant du caractère particulier du traducteur et soucieux de le rendre heureux, lui demande quel est son vœu le plus cher. Teddy Bear réclame alors une île déserte.

C'est ainsi qu'il se retrouve sur l'île Madame comme remplaçant du gardien. Il partage son temps entre la traduction, la surveillance de l'île et divers travaux de réfection des bâtiments. Seul avec son chat Matousalem, il s'impose un horaire de travail exigeant, son souci de la précision l'obligeant à consulter longuement ses dictionnaires. Il entretient aussi un incessant dialogue imaginaire avec son frère Théo, qui se trouverait quelque part en Californie. Le tennis constitue la seule distraction de Teddy Bear, qu'il élève d'ailleurs au rang

de rituel. Il joue avec le Prince, un lance-balles programmable et un adversaire redoutable.

Le patron, considérant comme suspecte cette existence centrée sur quelques manies, introduit dans l'île une chatte pour Matousalem, et une jeune femme, Marie, pour Teddy. Marie séduit immédiatement le traducteur, mais d'une manière qui semble exclure la sexualité. Elle s'installe dans la demeure inhabitée à l'autre bout de l'île et joue au tennis avec lui. Malgré cette nouvelle distraction, Teddy conserve ses habitudes jusqu'à ce que l'épouse du patron, Tête Heureuse, se joigne à eux. Teddy est contraint de s'installer dans la Maison du Sud, pour laisser celle du Nord aux deux femmes ; l'île commence d'ailleurs à lui paraître trop peuplée. Au fil des mois surgissent le professeur Mocassin, un supposé spécialiste de la bande dessinée, un Auteur de roman, un Homme Ordinaire, un Animateur et, enfin, le Père Gélisol, un guérisseur réputé.

De plus en plus isolé parmi ces gens, Teddy Bear s'interroge sur son utilité dans la société, surtout lorsqu'il apprend que les traductions sont désormais réalisées par une machine nommée « Athan » (c'est-à-dire « mâle »). Enfin, devenu indésirable, il quitte l'île à la nage, malgré un bras engourdi et l'eau glaciale, et atteint l'île aux Ruaux, où il rencontre son double : un vieil homme pétrifié.

Teddy Bear, un être à la recherche de la vérité, pose les questions essentielles du sens de la vie et du travail. Marginal parmi les marginaux, il refuse les idées reçues, notamment en ce qui a trait à la virilité, ce qui semble l'exclure pour de bon de la société.

THÉRÈSE (*La grosse femme d'à côté est enceinte*, 1978; *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*, 1980; *La Duchesse et le roturier*, 1982; *Des nouvelles d'Édouard*, 1984; *Le Premier Quartier de la lune*, 1989, Michel Tremblay)

Âge : née le 31 octobre 1930

Description : jolie fille; maigre, cheveux châtain clair et brillants; en grandissant, elle devient très belle

Données chronologiques : de mai 1942 à 1976

Lieu : Montréal

Domiciles : l'appartement familial de la rue Fabre, sur le plateau Mont-Royal; un autre appartement

Fille d'Albertine*, Thérèse est une enfant «farceuse, gaie, grimaceuse comme un party d'Hallowe'en». Toujours première de sa classe, elle est chouchoutée par les religieuses dont elle refuse pourtant les croyances naïves. Même si elle fait montre de détermination en restant imperméable à la religion, elle manque parfois de discernement. Ainsi, cette actrice-née se place dans l'embarras en embrassant un bel inconnu. Celui-ci entreprend alors de la suivre, subjugué, et Thérèse échappe de peu à ce violeur potentiel.

Avec ses deux meilleures amies, Pierrette Guérin et Simone Côté, elle parvient à bouleverser l'ordre régnant à l'école. Elle prend la défense de Simone en affrontant le despotisme de la directrice, faisant preuve d'une «désinvolture innée qui fait d'elle une incontestable chef de bande».

La relation entre Thérèse et sa mère n'a rien de simple. Albertine, qui tourne «tous les gestes extérieurs trop prononcés» en dérision, se moque de la participation de sa fille au défilé de la Fête-Dieu, ce qui amorce une séparation définitive entre elles. Par ailleurs, Thérèse a de la difficulté à exprimer ses sentiments autrement que par le rire ou la violence, et fait souvent preuve de timidité. C'est avec Philippe, son cousin, qu'elle entretient les rapports les plus suivis, des rapports qui sont aussi sexuels.

Elle quitte bientôt la maison et abandonne ses études pour devenir serveuse, et épouse «l'insignifiant Gérard», mais trouve un dérivatif dans ses sorties nocturnes, en compagnie de Pierrette et Simone. Elle s'enlise dans cette voie, se détachant de sa famille pour devenir de plus en plus confuse, et commence à se droguer.

Thérèse se retrouve sans but, sans aspiration et incapable d'exploiter ses talents. L'échec de sa quête d'autonomie souligne toutes les craintes et les idées préconçues qui imposent des limites aux femmes de sa génération.

TI-JEAN (*Le Cassé*, 1964, Jacques Renaud)

Âge : jeune adulte

Description : 1,73 m, 68 kilos ; costaud ; cheveux bruns gras et rebelles, yeux bruns, «grosse face de homme», grosses mains

Données chronologiques : une fin de mois d'août, au début des années 1960

Lieu : Montréal

Domicile : une chambre mitreuse, rue Bernard

Ti-Jean représente l'archétype du misérable dont l'aliénation ne peut que mener à la violence. Les quelques semaines qui permettent de le connaître sont d'ailleurs caractéristiques, par leur banalité, du vide affectif et intellectuel dans lequel il végète.

Ti-Jean a probablement grandi à la campagne. On peut le deviner par certains de ses souvenirs de chasse ou de pêche, même s'il est renfermé et ne parle pas de sa vie à son entourage. Prisonnier de la ville hostile où il n'a connu ni stabilité ni sécurité matérielle, il subsiste grâce à de maigres prestations d'assurance-chômage, et passe ses journées à la taverne, où il ingurgite de la bière en lisant des journaux à sensations ou en pensant au sexe, qui semble sa seule raison d'exister et de se glorifier. Dans sa jeunesse, Ti-Jean aurait milité pendant

quelque temps dans un mouvement religieux, mais sans retirer de satisfaction de cet engagement.

Ce jeune homme un peu bestial a pour compagne occasionnelle Philomène, qui gagne sa vie dans une fabrique de cigares. Il a eu un enfant avec elle, qu'il ne voit d'ailleurs jamais, mais qui sert de prétexte à une légère augmentation de ses prestations. Il la retrouve deux fois la semaine, strictement pour faire l'amour, l'intervalle leur laissant le temps de se tromper mutuellement. Ainsi, Philomène, qui habite chez Louise, une copine avec qui Ti-Jean aurait couché, rencontre un jour Berthe, une intellectuelle de bonne famille qui aimerait bien en faire son amante.

Berthe joue un rôle important dans l'existence de Ti-Jean, car elle envoie un jour Philomène chez un dénommé Bouboule pour s'approvisionner en drogue, sans se douter que cette visite aura des conséquences graves. En effet, Yves, un ancien amant de Philomène évincé par Ti-Jean et désireux de se venger, s'empresse d'annoncer à Ti-Jean que Philomène le trompe avec Bouboule. Crédule, Ti-Jean entreprend de régler ses comptes. Il conçoit le projet d'un double meurtre, d'abord l'amant, puis Philomène. Ti-Jean suit donc Bouboule à la sortie de la taverne jusqu'à son domicile où il le tue sauvagement. Par contre, les choses ne se passent pas tout à fait comme prévu dans le cas de Philomène, puisqu'il la trouve au lit avec Berthe. Cette découverte désarçonne Ti-Jean qui, après avoir bousculé Philomène, s'enfuit dans les rues de Montréal.

Encore plus « cassé » qu'auparavant, promis à un destin de misère, Ti-Jean n'a ni ressource ni aspiration existentielle. Nourri par une presse sordide, il ne sait que reproduire une de ces histoires de meurtres dont la lecture occupe ses journées.

TRESTLER, Catherine (*La Maison Trestler ou Le 8^e Jour d'Amérique*, 1984, Madeleine Ouellette-Michalska)

Âge : née en 1792 environ
Données chronologiques : entre la guerre d'Indépendance américaine et l'invasion du Canada par les Américains, en 1813

Lieux : Dorion ; Saint-Michel de Vaudreuil
Domicile : la demeure paternelle, construite en 1798, sur la route de Gaspé

On connaît peu de choses de Catherine Trestler, sinon qu'elle a été au cœur d'une controverse familiale, en affrontant son père dans un procès pour obtenir sa juste part de la succession de sa mère décédée. Ce détail annonce un être déterminé, dans une société où les femmes ont bien peu de liberté. Le reste de son existence est reconstruit, parfois même inventé de toutes pièces, par une auteure de passage dans la fameuse maison Trestler, au milieu des années quarante.

Quatrième fille de Johan Josef Tröstler (ou Trestler), Catherine n'a pas deux ans à la mort en couches de sa mère, Marguerite Noël. La mort de deux de ses sœurs aînées l'année suivante et le remariage de son père avec Marie-Anne Curtius, avec qui il a deux fils, font que Catherine et sa sœur Madeleine grandissent sans entendre parler de leur véritable mère. Qui plus est, Trestler, un mercenaire allemand devenu un riche marchand après avoir été démobilisé, se montre impulsif et violent. Il fait preuve d'une extrême sévérité et même d'une incurable misogynie à l'égard de ses filles.

Si Madeleine paraît accepter ce traitement, Catherine se révolte ouvertement devant cet homme qu'elle aurait préféré aimer. En mars 1809, elle épouse Éléazar Hayst, un jeune écrivain employé par son père, qui devient marchand à son tour et avec qui elle a au moins deux enfants. Quelques années plus tard, elle poursuit son père en justice pour la somme de quatre mille livres. Elle obtient gain de cause, mais perd à tout jamais le privilège de revenir au domaine familial. Puis

elle reçoit cinq dérisoires schillings à la mort de Trestler, qui ne lui a pas pardonné d'avoir voulu s'émanciper.

Pour l'auteure anonyme qui reconstitue le destin de Catherine Trestler, cette dernière témoigne tout autant de son désir d'autonomie, à une époque où les femmes sont surtout une monnaie d'échange, que d'une identité écartelée entre des origines européennes et de nouvelles racines américaines. D'ailleurs, son nom évoque le passage, le pont entre deux rives, entre deux mondes.

U

UNLESS (*Unless*, 1995, Hélène Monette)

Autres noms : Unless est un des surnoms que porte Annette, dont le patronyme semble impossible tant à prononcer qu'à mémoriser; de 14 à 18 ans, elle se fait appeler Fred pour se déféminiser; certains de ses proches lui attribuent d'autres sobriquets, dont Ulyssette

Âge : jeune adulte

Description : jolie, sans traits distinctifs; pas très grande, jambes trop longues; cheveux bruns, fins et ternes; un regard bleu acier

Donnée chronologique : le milieu des années 1990

Lieu : Montréal (ville qu'elle appelle « Moryal »)

Domiciles : « Notre-Dame-des-Polichinelles »; un appartement aux allures de taudis

Témoin de la dérive d'une génération dans un Montréal décadent, *Unless* ne semble pas faire de projets d'avenir, vit un présent incertain et a un passé familial chaotique. Son quotidien consiste en relations amoureuses et sexuelles tumultueuses, son amant le plus stable étant Sherpa, et en expériences éthyliques et psychédéliques apparemment sans conséquences. Ses études embryonnaires l'ont menée à occuper des emplois hétéroclites, qu'elle décrit avec l'humour qui la caractérise. Avant

de devenir messagère à vélo pour Courrier Comète, elle a été *waitress*, relieuse, pseudo-secrétaire, agitatrice politique, peintre, vendeuse de produits capillaires.

Unless, dont le nom trahit le doute identitaire, sert pourtant d'ancrage aux membres de sa famille, surtout depuis la disparition de leur mère Adélaïde, peu après la naissance de sa jeune sœur Red. Si elle ne peut empêcher le suicide de son frère Chut, qui souffre de maladie mentale, Unless reconforte régulièrement Walter, son père, et Milou, sa sœur dépressive. Enfin, elle permet à Red d'échapper au monde de la drogue. Et si tout n'est pas rose quand Unless perd son emploi, il reste une lueur d'espoir puisque ces gens s'aiment malgré tout.

V

VALLIÈRES, Julien (*L'Enfant chargé de songes*, 1992, Anne Hébert)

Âge: adolescent à l'été 1934, il a près de 30 ans à la fin de l'histoire

Description: grand et maigre; chevelure rebelle et frisée

Données chronologiques: entre les années 1920 et la fin des années 1940

Lieux: Québec; Duchesnay; Paris

Domiciles: un appartement de la rue Cartier; un chalet loué; un autre appartement; une chambre d'hôtel du quai Voltaire

Durant son enfance, Julien Vallières est entouré de deux femmes: sa mère, Pauline Lacoste, et sa sœur cadette, Hélène. Victime de la possessivité de la première, il souffre en silence de l'absence de son père, Henri, dont on ne sait qu'une chose: c'est un mari fugeur.

Tout change radicalement pour Julien en 1934 car, cet été-là, une vacancière de dix-sept ans, Lydie Bruneau, fait son apparition au village. Cette fille prétentieuse est le mauvais

génie d'Hélène et de Julien. La passion qu'elle suscite chez ce dernier le transforme en poète. Fasciné par sa muse, avec qui il échange quelques lettres enflammées, il se libère de l'emprise de Pauline pour passer une chaste première nuit en compagnie de Lydie.

Par la suite, Hélène se noie alors qu'elle accompagne Lydie dans une périlleuse excursion en canot. La tragédie bouleverse Pauline qui meurt de chagrin trois ans plus tard, laissant Julien à lui-même.

Il passe les années suivantes dans une solitude presque complète. Il gagne sa vie comme employé des Postes au bureau central de la rue Saint-Paul et la musique est sa seule passion. Aline Boudreau, une collègue de travail, le sort de cet isolement, mais il ne retrouve pas dans cette femme simple celles qu'il a perdues. Ce manque explique peut-être le besoin que Julien éprouve de partir pour la France, quelque temps après la fin de la guerre. Il y dépense ses maigres économies en assistant à des concerts.

Une autre femme, Camille Jouve, l'oblige à se rendre à l'évidence : il est à la fois conscient de l'impossibilité de retrouver ses amours passées et désireux de faire une nouvelle rencontre. Cette brève aventure est interrompue quand Julien apprend la grossesse d'Aline. Il rentre donc au Québec, où il entame une nouvelle étape de sa vie d'homme : celle de père.

L'existence de Julien se résume à une série de rencontres avec des femmes. Sorte d'homme-enfant traumatisé par l'échec de ses amours de jeunesse, il recherche constamment à recréer cette émotion première. Aussi n'accède-t-il à l'âge adulte que lorsqu'une femme le remet symboliquement au monde, en lui donnant une progéniture.

VANESSE, Nicolas (*Neige noire*, 1974, Hubert Aquin)

Âge: 28 ans

Lieu: Montréal

Données chronologiques: de l'été à l'automne 1973

Domicile: l'appartement 1209 du 3875, rue Berri, près de la rue Sherbrooke

Dans la chaleur moite d'un été à Montréal, Nicolas répète le rôle de Fortinbras, prince de Norvège, dans la pièce *Hamlet*, pour une production télévisuelle qui sera diffusée à l'automne. Après ce rôle, Nicolas entend orienter différemment sa carrière: il veut écrire des scénarios de films et prépare déjà son premier en s'inspirant de sa propre vie.

Cet étrange personnage-scripteur relate, entre autres, sa vie sexuelle tourmentée. Il vit avec Sylvie Dubuque, qui a longtemps entretenu une relation incestueuse avec son père, Michel Lewandowski, mais Nicolas a aussi une relation sadomasochiste avec Linda Noble, l'interprète d'Ophélie. C'est pourtant Sylvie qui vient d'infliger à Nicolas une blessure au pénis avec un pendentif. Cet épisode obsède Nicolas pour deux raisons: la guérison est lente, ses érections sont douloureuses, et la blessure revêt un caractère symbolique en évoquant la castration.

Néanmoins, Nicolas et Sylvie se marient et partent en voyage de noces en Norvège. Après avoir visité Éva Vos, une amie de Sylvie, ils font une excursion sur le glacier du Spitzbergen, où Sylvie disparaît mystérieusement. Nicolas s'empresse alors de revoir Éva et de la convaincre que Sylvie s'est suicidée, et entame avec elle une liaison amoureuse. Pendant tout ce temps, Nicolas continue la rédaction du scénario témoin de son quotidien, son aventure étant mise en parallèle avec la trame de la pièce de Shakespeare.

Le nouveau couple s'installe à Montréal, et Nicolas revoit son ancienne belle-famille, mais il est incapable d'expliquer ce qui s'est véritablement passé en Norvège. Parce que la

réalité est trop difficile à affronter, il livre finalement une version « fictive » des faits, dans laquelle il assassine Sylvie d'une façon horrible : il entaille son corps et boit même son sang. Éva comprend que Nicolas se serait vengé de la relation incestueuse de Sylvie. Inquiète, elle en avertit Linda, de peur qu'un second meurtre ne survienne. Les deux femmes se découvrent bientôt des affinités qui les mènent au lesbianisme, pendant que Nicolas disparaît pour poursuivre son œuvre insolite.

Nicolas Vanesse est donc un personnage tragique et démentiel, mais comédien avant tout. Son goût pour les pratiques sexuelles bizarres, son désir de vengeance et sa création incohérente témoignent de son ambivalence. Il ne peut vivre sa propre vie que s'il la met en scène.

VAUTOUR (*Vautour*, 1990, Christian Mistral)

Âge : 27 ans

Description : un grand corps sec et pointu, tout en os ; jambes très droites et glabres, d'une maigreur inquiétante ; visage osseux, cheveux longs et raides ; beaux yeux paisibles et bienveillants ; lèvres épaisses qui lui donnent un air de vanité satisfaite.

Particularité importante : il souffre d'une malformation cardiaque

congénitale ayant nécessité une opération. On lui a alors placé un objet magnétique sous le sternum, qui fait une bosse inesthétique.

Données chronologiques : de février à juin 1988 ; il meurt le 2 juin

Lieu : Montréal

Domicile : un appartement vétuste

Vautour est un être étrange, à peine alphabétisé, mais qui émet un avis sur à peu près n'importe quel sujet. Il se vante d'ailleurs d'être issu d'une vieille famille de l'aristocratie française, les de Vautour.

Les activités de Vautour se résument à peu de choses. Fana-tique de musique rock, il passe ses journées à en écouter en fumant une quantité appréciable de cigarettes de marijuana.

Il réussit même à dormir au son de cette musique tonitruante, ce qui ne manque pas d'étonner Christian, son nouveau colocataire. Vautour rêve d'ailleurs de se produire un jour au célèbre Madison Square Garden de New York, c'est pourquoi il répète inlassablement des pièces à la guitare, en espérant qu'une telle chance se présente.

Vautour est amoureux de Karen, qui l'a quitté pour rentrer chez elle, en Saskatchewan. Or le retour de celle-ci coïncide avec le moment où le guitariste et certains de ses copains louent enfin un studio, pour enregistrer une bande de démonstration qui pourra, du moins l'espèrent-ils, les révéler au monde. Mais, le jour de l'enregistrement, une panne de courant généralisée frappe Montréal et fait avorter leur projet. Vautour n'a pas le temps de tenter de nouveau sa chance, puisque la malformation cardiaque dont il souffre depuis sa naissance l'emporte prématurément.

Complexe mais attachant, à la fois flegmatique, à la limite de la fainéantise et philosophe raté, Vautour, marqué par une Amérique décadente qui rêve de vitesse et de succès, aborde la vie avec la résignation de ceux qui se savent vaincus d'avance.

VAVASSEUR, Rémi (*Va savoir*, 1994, Réjean Ducharme)

Âge : entre 30 et 40 ans

Données chronologiques :

l'histoire se déroule pendant un été et un automne

Lieux : Montréal; probablement la région de Lanaudière

Domiciles : un appartement de 2 pièces; une maison à la campagne

Rémi Vavasseur évolue dans un univers sordide et réfractaire à ses tentatives souvent maladroites de mener une existence simple. Depuis la mort de leur enfant, sa femme Mamie (de son vrai nom Ginette Thérien) refuse tout rapport sexuel. Pour une raison obscure, Rémi s'est laissé convaincre de

quitter Montréal et son poste de concierge pour la campagne et une vieille maison à retaper. Il s'y retrouve seul, Mamie l'ayant quitté pour voyager en compagnie de Raïa, l'amante de son époux.

L'isolement de Rémi et ses frustrations sont exacerbés par le mépris de sa belle-famille ainsi que par les personnes qu'il côtoie dans son nouvel environnement : entre autres Jina, une danseuse, Mary, dont l'époux, Hubert Léveillé, est atteint d'un cancer, et Vonvon, le frère jaloux et possessif de Mary. Rémi se consacre entièrement aux rénovations ardues de la maison et à la petite Fanie, la fille de Mary. Titulaire d'un baccalauréat ès arts et ayant autrefois enseigné le français, Rémi devient le professeur attiré de cette enfant difficile.

La nouvelle de la disparition de Mamie en Israël et la réception de son passeport dans lequel elle a elle-même oblitéré sa photo provoquent le désespoir de Rémi, que ses innombrables pitreries ne parviennent plus à cacher. Il paraît désormais prêt à tout... ou à rien.

Romantique, hypersensible et réservé, Rémi Vavasseur semble toujours désirer ce qu'il ne peut obtenir et refuser ce qu'on lui offre. On le croit « arrogant, trop indépendant pour son bien », mais il souffre plutôt d'un vide affectif total.

VELDER, Élise (*Les Velder*, 1941; *Élise Velder*, 1958, Robert Choquette)

Autres noms : sa mère l'appelle Liseke; M^{lle} Van Velder

Origine : belge

Âge : 23 ans

Description : belle et élancée; taille et yeux de mannequin

Données chronologiques : du 13 septembre 1937 jusqu'à la mi-février 1938

Lieu : Montréal

Domiciles : une pension, rue Labelle; un logement, rue De Montigny; la pension familiale de la rue Sherbrooke, près de la rue Saint-Denis

Élise Velder est Québécoise dans l'âme bien qu'elle ait vécu en Belgique jusqu'à l'âge de huit ans. Avec sa mère, Joséphine, et son frère, Alexis, elle a suivi son père au Canada. En mourant peu de temps après, ce dernier laisse sa famille sans moyens. Élise doit donc seconder sa mère à la pension qu'elle tient tout en poursuivant son cours à l'Académie Marchand.

À l'automne 1937, la famille s'installe à la nouvelle pension Velder et Élise délaisse ses études. Intelligente et cultivée, elle aime la lecture et la musique, mais peut rarement satisfaire ses goûts. De plus, elle est jalouse du traitement de faveur qu'accorde sa mère à son jeune frère, Alexis, qui ne travaille jamais et se permet même d'exercer son autorité sur sa mère, aux dépens d'Élise.

Les nouveaux pensionnaires lui procurent cependant de petites joies. Monsieur Sicotte, un professeur de piano, comble son besoin de belle musique, mais c'est surtout à Frédéric Gagnon, un étudiant en droit, qu'elle s'attache, car ce garçon accepte de lui prêter des livres et de discuter de littérature avec elle. Il éveille en Élise une flamme qui contraste avec sa vie terne. Cependant, son amour discret reste sans réponse, Gagnon s'intéressant plutôt à Florence Gauthier, qui devient une bonne amie d'Élise, et qui lui donne le goût de s'évader. D'ailleurs, Élise se révolte bientôt contre les injustices dont elle se sent victime, et décide de chercher un emploi.

Florence lui trouve une place de mannequin dans un défilé auquel assiste le tout Montréal. Élise triomphe instantanément. Elle doit son succès à un subterfuge de sa nouvelle patronne, madame Régina, destiné à ménager le snobisme des riches dames présentes à l'assemblée, lesquelles croient qu'une jolie jeune fille doit provenir d'un milieu aisé. À l'insu d'Élise, elle la présente comme étant mademoiselle *Van Velder*, une fille de bonne famille belge de passage à Montréal. Pour se faire pardonner son mensonge, madame

Régina l'engage comme vendeuse dans un magasin de l'ouest de Montréal.

Ainsi, Élise échappe enfin à la présence tentaculaire de sa mère. En outre, au cours du défilé, Marcel Latour, un brillant avocat, tombe amoureux d'elle. Élise cède finalement à ses avances, non parce qu'elle espère partager la fortune de Marcel, mais bien parce qu'elle aime ce jeune homme charmant. Cependant, leurs fréquentations ne vont pas sans heurts ; la mère de Marcel résiste avec l'énergie du désespoir à cette union qu'elle considère comme une trahison. Pour Élise, cette opposition s'ajoute à sa peur que les frasques récentes d'Alexis ne viennent ternir la réputation des Velder. Défaitiste, elle décide de rompre. Les attentions de Marcel n'y changent rien ; Élise dit sacrifier son bonheur à une cause plus élevée mais, en réalité, elle manque de courage. Il faut une intervention du père de Marcel auprès d'Élise pour que celle-ci, malgré sa timidité, avoue qu'une « guerre sourde » sévit entre elle et Alexis, mais aussi qu'elle aime Marcel. Madame Latour consent enfin à recevoir Élise chez elle, et on annonce les fiançailles.

Par conséquent, Élise Velder, héroïne romantique qui craint les obstacles, choisit finalement la vie plutôt que le sacrifice.

VIEUX OS (*Le Cri des oiseaux fous*, 2000, Dany Laferrière)

Autre nom : il porte le même nom que son père : Windsor K. Laferrière

Origine : haïtienne

Âge : 23 ans

Description : aussi grand que son père ; beau et moustachu

Données chronologiques : la nuit du 1^{er} au 2 juin 1976

Lieux : Port-au-Prince ; Montréal

Domicile : la demeure familiale, dans un quartier de la classe moyenne

Jeune journaliste affecté à la section culturelle d'un hebdomadaire engagé, Vieux Os, comme tout le monde l'appelle, y

compris sa propre mère, arrive malgré lui à l'heure des choix, dans une capitale haïtienne rongée par le pouvoir totalitaire. En effet, alors que son collègue et ami Gasner vient à peine d'être abattu par les Tontons Macoutes, il s'apprête à fuir le pays, comme son père l'a fait vingt ans plus tôt, parce que sa mère ne lui permettrait pas de demeurer au cœur du danger.

Vieux Os évoque constamment le souvenir de cet homme dont il possède le nom et les traits, mais qu'il n'a jamais connu, surtout lors de cette ultime nuit qu'il passe à arpenter les rues de sa ville natale, en quête de souvenirs et de contacts amicaux. Le jeune homme n'est pas un lâche, seulement un être timide et lucide, qui déteste l'ironie et le sarcasme, et qui ose remettre en question les contradictions de l'identité haïtienne, celle d'un peuple déchiré par la violence.

Il trouve le courage de faire deux choses importantes pendant cette nuit initiatique. Il s'aventure dans le repaire des tortionnaires du régime Duvalier, avant de se risquer à affronter la mère de Lisa, la fille de ses rêves. Plusieurs années plus tard, désormais établi à Montréal, Vieux Os relate cette aventure, tout en regrettant que son exil ne l'ait pas rapproché de son père, mort à Brooklyn sans avoir cherché à revoir son fils.

VILLERAY, Emma (*La Memoria*, 1996, Louise Dupré)

Autres noms : « la petite fille aux oiseaux » ; sa mère l'appelait « ma grande »

Âge : la toute fin de la trentaine

Description : brune, robuste ; on la dit belle

Lieu : Montréal

Domiciles : un appartement ; une maison chaleureuse

Traductrice pigiste que son conjoint, un ingénieur quinquagénaire, vient de quitter après dix ans de vie commune, Emma Villeray cherche à redéfinir sa vie publique et privée. D'abord tout entière tournée vers la douleur de la rupture, elle

se rappelle son enfance et, en particulier, le jour où sa sœur Noëlle est partie avec un étranger pour ne jamais plus donner signe de vie.

Dans l'épreuve qu'elle traverse, Emma est secourue par Bénédicte, une amie de longue date. Or Bénédicte a déjà eu pour amant Vincent, un réalisateur, qui s'éprend d'Emma; une liaison s'amorce entre eux. Il y a aussi madame Girard, une veuve dont le mari s'est suicidé; Emma a acheté sa maison et l'accompagne un temps dans son deuil.

Personnage méditatif, occupé à se réconcilier avec ses fantômes et à renouer avec les membres de sa famille, Emma reçoit tout à coup la visite d'une étrangère qui lui annonce une nouvelle troublante: sa sœur Noëlle vivait aux États-Unis avec son mari, Juan Rodriguez. Ils sont décédés dans un accident, laissant derrière eux leur petite fille Emmanuelle. À la fois triste et heureuse, Emma décide d'adopter l'enfant qu'elle entend élever avec Vincent.

Ce n'est pas un hasard si Emma garde *Madame Bovary* sur sa table de chevet. Sans doute se reconnaît-elle dans ce personnage qui cherche sa vérité à travers l'amour. Si l'héroïne de Flaubert trouve une issue tragique, Emma Villeray arrive à se frayer un chemin vers la lumière, une lumière toute quotidienne et fragile comme les humains qui s'y exposent.

W

WANG, Feng (*L'Échappée*, 1997, Lise Lacasse)

Origine: chinoise

Âge: 19 ans au début de l'histoire

Description: beau visage ; dents régulières, langue minuscule ; sexe très noir

Données chronologiques :

d'octobre 1992 à décembre 1994

Lieu : Montréal

Domiciles : la maison familiale ; un appartement près du parc La Fontaine

Feng Wang n'arrive pas à se soustraire au conditionnement familial selon lequel une femme doit se soumettre à l'homme. Dès son plus jeune âge, elle travaille au comptoir-lunch que ses parents exploitent au rez-de-chaussée de la demeure familiale, pendant que son frère, Xiao-Ling, bénéficie de leur soutien et de leur amour inconditionnel.

Une étrange relation incestueuse s'établit pourtant entre le frère et la sœur, comme si Xiao-Ling cherchait à insuffler un peu de son esprit libertaire à Feng. Quelques années plus tard, il entreprend d'exigeantes études en médecine, et Feng devient la secrétaire de Jeffrey Harris, un vendeur ambitieux. Feng ne suit toutefois pas les conseils de son frère et amant, qui lui recommande de penser à elle avant tout, car elle devient rapidement l'amante de son patron, de trente ans son aîné. Ce dernier, un hypocrite velléitaire et sans scrupule qui s'apprête à quitter sa deuxième épouse, lui joue la comédie de l'amour, et l'abandonne dès que de nouveaux projets amoureux se profilent à l'horizon.

En bout de course, Feng Wang souffre doublement, d'abord en tant qu'étrangère, mais aussi en tant que femme.

WATERMAN, Jack (*Volkswagen Blues*, 1984, Jacques Poulin)

Autre nom : Waterman est un « nom de plume »

Âge : 40 ans

Description : petit, maigre; cheveux bruns

Données chronologiques : un été, au début des années 1980

Lieux : l'Amérique, de Gaspé à San Francisco

Domiciles : trois pièces avec vue sur le fleuve, au 6, Terrasse-Dufferin, à Québec; un vieux Volkswagen

Modèle de l'auteur suant sang et eau pour parvenir à écrire, Jack Waterman parcourt la route des émigrants à travers l'Amérique à la recherche de son frère, trajet qu'il entend décrire dans un futur roman. Il entreprend cette quête à bord d'un vieux Volkswagen, comme s'il s'agissait d'une longue convalescence après avoir perdu contact avec le réel.

Jack veut retrouver son frère Théo qu'il n'a pas vu depuis au moins quinze ans. Il commence son enquête à Gaspé, la ville d'où Théo lui a envoyé sa dernière carte postale. Jack y rencontre une fille étonnante: Pitsémine, dite la Grande Sauterelle, une métisse à la recherche de ses origines amérindiennes, et qui tente de se réconcilier avec son passé. À partir de l'ultime message de Théo, ils suivent un itinéraire qui les mène successivement à Toronto, Saint-Louis, puis sur la piste de l'Oregon.

Comme la Grande Sauterelle semble toujours avoir les idées claires, elle oriente les recherches de Jack. Dans sa tête à lui, «il y a une espèce de brume permanente et tout est embrouillé». Il faut dire que l'écrivain a tendance à fuir la réalité. Solitaire et timide, il affirme avoir appris ce qu'il sait de la vie dans les livres. Il est d'ailleurs l'auteur angoissé de cinq romans, dont deux qu'il n'aime pas. Il est donc pendant ce voyage entre deux périodes d'écriture, une phase difficile,

car il doute alors de son talent et de sa capacité à créer de nouveau.

Grâce à la Grande Sauterelle, il reprend goût à la lecture. Lecteur « inquiet et parcimonieux », il a quelques auteurs favoris : Hemingway, Ducharme, Gabrielle Roy, Salinger, Vian, Brautigan et quelques autres, et ses livres préférés sont comme de vieux amis. En dépit de sa passion pour les mots, Jack n'est « pas très content de lui-même en tant qu'écrivain ». Il se définit comme un auteur « patient et obstiné mais dépourvu d'inspiration ou même d'impulsions ». En fait, l'écriture constitue pour lui une façon de ne pas vivre. Il ne croit pas avoir déjà aimé, ni aimer la vie ou s'aimer lui-même.

En dépit de sa connaissance rudimentaire de l'anglais, Jack parvient à suivre les traces de son frère disparu. Au fil des kilomètres, lui et la Grande Sauterelle font nombre de rencontres exceptionnelles. Peu à peu, Jack prend confiance en lui-même et accepte de s'intéresser à la vie ; l'image de son frère se précise. Ce dernier n'est pas le héros qu' imagine Jack, mais plutôt un pauvre type qui a erré à travers les États-Unis jusqu'à San Francisco, où Jack et la Grande Sauterelle le trouvent enfin. Malheureusement, Théo souffre de paralysie et ne reconnaît plus son frère.

Jack abandonne la partie et ne cherche plus à raviver le passé partagé avec Théo. Après avoir longtemps roulé en réfléchissant à la vie et à la mort, au grand rêve de l'Amérique et à ses propres illusions, il cède le Volks à la Grande Sauterelle et rentre à Québec, où il peut se replonger dans sa véritable existence : l'écriture.

WEISS, Dieter (*Le Désir fantôme*, 1996, Julie Stanton)**Origine :** allemande**Âge :** né en 1920, il meurt en 1974**Description :** visage émacié aux pommettes saillantes, de beaux yeux, étrangement doux et dominateurs à la fois, de longs cils; front buriné, cheveux bouclés, poivre et sel, qu'il retient par un

lacet; torse parfaitement lisse; cicatrice à la cuisse, en raison d'une blessure subie pendant la Seconde Guerre mondiale

Données chronologiques : quelques jours, à l'été de 1965**Lieu :** Munich**Domicile :** un appartement du Vieux-Schwabing

Véritable don Juan moderne, Dieter Weiss paraît chercher à combler un vide existentiel par une quête insatiable des femmes, quête où il concilie les deux facettes de son âme : l'ange et la bête. Bien que sa vie amoureuse soit un désastre pour cette raison, il a déjà été marié mais a divorcé depuis longtemps. Metteur en scène renommé du Rezidenztheater de Munich, il aime séduire et soigner son allure bohème. Son charme émane aussi de son aptitude à jouer avec les mots et les symboles, ainsi que de sa vaste culture livresque, ses auteurs préférés étant Schiller et Molière.

La vie dissolue de Dieter Weiss trouve son origine dans son expérience militaire. Soldat malgré lui pendant la Seconde Guerre mondiale, il cherche à estomper les images de mort qui l'habitent en multipliant celles de l'amour et de la vie. Il croit d'ailleurs découvrir sa véritable flamme vingt ans après la fin de la guerre, en la personne de Marie Clément, une jeune artiste de Bruges.

Mais le destin souligne à gros traits la dualité de Weiss, puisque Marie a une sœur jumelle, Marthe, qui s'éprend également de ce séducteur et va le retrouver à Venise. Leur rencontre amoureuse précède de quelques jours la mort accidentelle de Marie, renversée par une voiture. Bien qu'on ignore si ce revers de fortune, la mort devenant une sorte de conséquence de l'amour, met un terme à la liaison de Dieter

Weiss et de Marthe Clément, on sait que le metteur en scène se suicide à l'automne 1974, en plongeant des hauteurs d'une falaise irlandaise.

WINTER, Calvin (*L'Écureuil noir*, 1994, Daniel Poliquin)

Âge : 40 ans

Donnée chronologique : les années 1990

Lieux : diverses régions du Canada

Domiciles : une petite localité du nord de l'Ontario, près du lac Huron ; une réserve indienne de l'Ouest canadien ; un village du Yukon ; Toronto ; Ottawa

Calvin Winter porte un nom approprié, car il est habité par un profond sentiment de culpabilité. Il est obsédé par son besoin de réparer des torts qu'il n'a pas commis, mais qu'il reproche implicitement à son père, un juriste influent et sûr de son bon droit, et à tous les Anglo-Saxons qui exercent le pouvoir sous toutes ses formes.

Ce traducteur pour qui le bilinguisme paraît fondamental est de toutes les causes, s'engageant entre autres comme professeur dans les réserves indiennes et dans le Grand Nord canadien. En outre, sa compagne juive, Denise Hershowitz, alias Zorah, provoque des tensions entre lui et sa famille. Après bien des errements, Calvin devient un « nègre », c'est-à-dire qu'il rédige des discours ou des livres pour d'autres, ce qui semble combler ses pulsions révisionnistes pour un temps, jusqu'à ce qu'il soit victime d'une dépression qui dure quelques années et cause le départ de sa compagne.

Cet être si effacé qu'il passe pour le concierge d'un immeuble dont il est propriétaire apprend pourtant à s'accepter. Il comprend enfin qu'il n'a été qu'un « imbécile bien intentionné » et qu'il ne peut transformer le passé. Avec une

nouvelle compagne, Maud Gallant, il choisit une vie de laquelle sont bannies les situations conflictuelles.

WOLINSKI, Henryk (*Nata et le professeur*, 1988, Alice Parizeau)

Origine : polonaise

Âge : Henryk a 14 ans lorsque son père part pour la guerre

Description : de haute taille ; « à la fois séduisant et rassurant » ; « cheveux blonds, cendrés, où se perdent les fils blancs, les yeux verts, le visage en lame de couteau, les lèvres trop bien dessinées »

Données chronologiques :

45 ans après la Seconde Guerre mondiale ; en Pologne, *Solidarnosc* vient d'être interdit et la loi martiale a été déclarée

Lieux : Pologne ; Londres ; Paris

Domiciles : la Puszcza Bialowieska, dans la campagne polonaise ; une grande pièce, au 4^e étage d'un immeuble parisien

Henryk est un garçon honnête, mais sans grandes ambitions. Son enfance paraît heureuse, bien que la guerre le force rapidement à devenir adulte. À l'âge de quatorze ans, il doit assumer le rôle de chef de famille et veiller sur sa mère et sa sœur. La famille réussit à fuir la Pologne en ruine grâce à l'assistance providentielle de l'oncle Olgierd et s'installe à Londres, où elle échappe à la misère.

Dans cette ville, Henryk, qui parle le français, l'allemand, le russe et l'italien, complète ses études et coupe tout lien avec sa famille, car il ne peut, comme eux, oublier son passé et son histoire. Il se trouve par la suite un poste de professeur de français, d'histoire et de littérature dans un lycée pour immigrants polonais, à Lésageux. Toutefois, des pressions politiques entraînent la fermeture de l'école, de sorte qu'il doit travailler comme infirmier dans un hôpital psychiatrique.

Il s'applique à vivre modestement, au milieu de livres et de disques, et entretient des rapports distants avec ses compatriotes. Il joue parfois du piano à la demande d'une amie,

Barbara, qui tient un restaurant polonais à Paris. C'est ainsi qu'un soir il fait la rencontre de Nata Pyrek, une chanteuse fraîchement émigrée.

Henryk refuse de succomber tout de suite à cette apparition qui allie ses racines à une ouverture sur le monde, mais un autre rappel de son passé le force à réagir : il hérite de toiles peintes par son oncle sur les horreurs du camp de Katyn, où le père de Henryk a été sauvagement abattu. Dès lors, il décide d'assurer le souvenir des crimes qui se sont déroulés dans son pays.

Parallèlement à cette mission, il enseigne le français à Nata pour l'aider à reprendre sa carrière. Malgré l'attirance qu'il éprouve pour elle, Henryk paraît tracassé par le passé plutôt obscur de son élève. Il semble en effet que la carrière polonaise de Nata ait été soutenue par un membre influent du régime communiste et que la jeune femme ait eu à fuir au moment de la déchéance de celui-ci.

Or un coup de théâtre pousse Nata dans les bras de son professeur. Il la recueille après qu'elle a quitté son « agent », qui voulait abuser d'elle, et une intimité tout en remous se crée entre eux. Ils obtiennent quelques contrats pour se produire dans des cabarets et, ce faisant, Henryk perd son emploi. Il s'en trouve ramené à sa première préoccupation, ses tableaux, qu'il ne sait comment sauver, jusqu'à ce qu'un professeur d'histoire de l'art, un Américain d'origine polonaise, organise une exposition couronnée de succès. Tout porte à croire que les toiles pourraient rapporter gros si elles étaient vendues à de riches musées américains. Toutefois, Henryk ne veut pas toucher d'argent.

Enfin, lors d'une visite en Pologne, des amis de Henryk sont arrêtés pour avoir tenté d'y introduire des reproductions des fameuses toiles afin de les exposer et de révéler les horreurs de la guerre. Malgré le cancer de la gorge dont Nata est atteinte, Henryk se rend à Varsovie et parvient à les faire libérer. Mais, à son retour, Nata, se sachant condamnée, se

suicide en provoquant une explosion qui emporte des dignitaires communistes de passage à Paris.

Lucide, Henryk Wolinski reconnaît les incohérences et l'absurdité de l'impérialisme tout autant que du totalitarisme, et il comprend que l'art peut avoir un pouvoir politique.

Y

YAN-ZI (*L'Ingratitude*, 1995, Ying Chen)

Origine : chinoise

Âge : 25 ans

Description : « joli petit visage »

Donnée chronologique : après la mort de Mao

Lieu : une grande ville chinoise

Domicile : la demeure familiale

Dans une société où la soumission reste la principale qualité de la femme, Yan-Zi doit obéissance à sa mère. Mais elle souffre de la froideur et de l'absence de reconnaissance de cette dernière pour sa fidélité et son acharnement au travail. Elle ne trouve pas plus de réconfort auprès de son père, un intellectuel diminué physiquement et psychologiquement depuis un accident. De toute façon, il semble approuver les conditionnements imposés par une société implacable à l'endroit des femmes.

Le seul espoir de Yan-Zi réside dans le mariage, mais les prétendants se font rares. Il y a d'abord Hong-Qi, échaudé par les réticences maternelles, puis Chun, qui se montre intéressé, allant même jusqu'à courtiser la mère de Yan-Zi. Consciente de sa situation aliénante et de l'impossibilité d'y échapper, la jeune femme prépare son suicide en se procurant une forte dose de somnifère. Mais, auparavant, elle se donne au fiancé d'une de ses compagnes, autant pour satisfaire sa curiosité que pour défier sa mère. Or celle-ci l'expulse avant qu'elle ne puisse accomplir son acte désespéré.

Yan-Zi meurt heurtée par une voiture. En tant que fantôme, elle assiste à ses propres funérailles, ainsi qu'aux rituels codifiés auxquels sa mère se prête pour ne pas perdre la face, cette dernière n'ayant jamais reçu le message ultime que sa fille lui destinait.

Emblématique d'un malaise qui sépare les mères de leurs filles dans un milieu patriarcal traditionnel, Yan-Zi illustre également les ravages émotifs qu'une telle organisation sociale peut causer.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie comprend seulement l'édition consultée par les auteurs. Lorsqu'il ne s'agit pas de la première édition, la date de celle-ci est indiquée entre crochets.

AQUIN, Emmanuel

Incarnations, Montréal, Boréal, 1990.

AQUIN, Hubert

L'Antiphonaire, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1969.

Neige noire, Montréal, Pierre Tisseyre / Le Cercle du Livre de France, 1978 [1974].

Prochain épisode, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1965.

Trou de mémoire, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968.

ARCHAMBAULT, Gilles

Les Pins parasols, Montréal, l'Hexagone, coll. « Typo », 1988 [1976].

La Vie à trois, Montréal et Paris, Éditions internationales Alain Stanké, coll. « Québec 10/10 », 1981 [1965].

AUBERT de GASPÉ (fils), Philippe

L'Influence d'un livre, Montréal, Réédition-Québec, 1968 [1837].

AUBERT de GASPÉ (père), Philippe

Les Anciens Canadiens, Montréal et Paris, Fides, 1961 [1863].

AUDE

L'Enfant migrant, Montréal, XYZ éditeur, 1998.

BALZANO, Flora

Soigne ta chute, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Romanichels poche», 1992 [1991].

BARCELO, François

Cadavres, Paris, Gallimard, coll. « Série noire », 1998.

BEAUCHEMIN, Yves

Juliette Pomerleau, Montréal, Québec/Amérique, 1989.

Le Matou, Montréal, Québec/Amérique, 1981.

Le Second Violon, Montréal, Québec/Amérique, 1996.

BEAULIEU, Victor-Lévy

Blanche Forcée, Montréal, VLB éditeur, 1976.

Discours de Samm, Montréal, VLB éditeur, 1983.

Don Quichotte de la démanche, Montréal, l'Aurore, 1974.

Jos Connaissant, Montréal, VLB éditeur, 1978 [1970].

Les Grands-Pères, Montréal, VLB éditeur, 1979 [1971].

L'Héritage, Montréal, Les Entreprises Radio-Canada et Stanké, 1987.

N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel, Montréal, VLB éditeur, 1976.

Race de monde !, Montréal, VLB éditeur, 1979 [1969].

Sagamo Job J, Montréal, VLB éditeur, 1977.

Satan Belhumeur, Montréal, VLB éditeur, 1981.

Steven le Hérault, Montréal, Stanké, 1985.

Una, Montréal, VLB éditeur, 1980.

BENOÎT, Jacques

Gisèle et le serpent, Montréal, Libre Expression, 1981.

Jos Carbone, Montréal et Paris, Stanké, coll. « Québec 10/10 », 1980 [1967].

BERGERON, Alain

Un été de Jessica, Montréal, Quinze, 1978.

BERSIANIK, Louky

L'Eugélionne, Montréal, La Presse, 1976.

Permafrost, Montréal, Leméac, 1997.

BESSETTE, Gérard

Le Cycle, Montréal, Québec/Amérique, 1980 [1971].

Le Libraire, Montréal, Le Cercle du Livre de France, coll. «CLF poche canadien», 1968 [1960].

BILLON, Pierre

L'Enfant du cinquième nord, Mamatowee Awashis, Montréal, Québec/Amérique, 1982.

BISSONNETTE, Lise

Choses crues, Montréal, Boréal, 1995.

BLAIS, Marie-Claire

David Sterne, Montréal, Éditions du Jour, 1967.

Le Sourd dans la ville, Montréal, Stanké, 1979.

Une saison dans la vie d'Emmanuel, Montréal, Éditions du Jour, 1970 [1965].

Visions d'Anna ou Le Vertige, Montréal, Stanké, 1982.

BLONDEAU, Dominique

Un homme foudroyé, Montréal, Québec/Amérique, 1985.

BOSCO, Monique

New Medea, Montréal, l'Actuelle, 1974.

BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Georges

Une de perdue, deux de trouvées, Montréal, Hurtubise HMH, 1973 [1874].

BOURGUIGNON, Stéphane

L'Avaleur de sable, Montréal, Québec/Amérique, 1993.

BRAULT, Jacques

Agonie, Montréal, Boréal Express, 1985 [1984].

BROSSARD, Nicole

Le Désert mauve, Montréal, l'Hexagone, 1987.

BROUILLET, Chrystine

Chère voisine, Montréal, Quinze, 1982.

Marie Laflamme, Montréal/Paris, Lacombe/Denoël, 1991.

Nouvelle-France, Montréal/Paris, Lacombe/Denoël, 1992.

Le Poison dans l'eau, Paris/Montréal, Denoël/Lacombe, 1987.

Préférez-vous les icebergs ?, Paris/Montréal, Denoël/Lacombe, 1988.

La Renarde, Montréal/Paris, Lacombe/Denoël, 1994.

BRULOTTE, Gaétan

L'Emprise, Montréal, Éditions de l'Homme, 1979.

CARON, Brigitte

La fin de siècle comme si vous y étiez (moi, j'y étais), Montréal, XYZ éditeur, coll. «Roman poche», 1997 [1995].

CARON, Louis

Le Canard de bois, Les Fils de la liberté I, Montréal, Boréal Express, 1981.

La Corne de brume, Les Fils de la liberté II, Montréal, Boréal Express, 1982.

CARPENTIER, André

Gésu Retard, Montréal, Boréal, 1999.

CARRIER, Roch

Le Jardin des délices, Montréal, La Presse, 1975.

CHAPUT, Sylvie

Les Cahiers d'Isabelle Forest, Québec, L'instant même, 1996.

CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier

Charles Guérin, Montréal, Marc-Aimé Guérin, 1973 [1853].

CHEN, Ying

L'Ingratitude, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, 1995.

CHOQUETTE, Robert

Élise Velder, Montréal, Fides, 1973 [1958].

Les Velder, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941.

CONAN, Laure

Angéline de Montbrun, Montréal, BQ, 1988 [1884].

COUSTURE, Arlette

Les Filles de Caleb I, Le Chant du coq, Paris, La table ronde, 1988 [1985].

Les Filles de Caleb II, Le Cri de l'oie blanche, Montréal, Québec/Amérique, 1986.

D'AMOUR, Francine

Les Jardins de l'enfer, Montréal, VLB éditeur, 1990.

DAVID, Carole

Impala, Montréal, les Herbes Rouges, 1994.

DESJARDINS, Louise

La Love, Montréal, Leméac, 1993.

DESROSIERS, Léo-Paul

Les Engagés du Grand Portage, Montréal, Fides, 1946 [1938].

DUCHARME, Réjean

L'Avalée des avalés, Paris, Gallimard, 1966.

Dévadé, Paris/Montréal, Gallimard/Lacombe, 1990.

La Fille de Christophe Colomb, Paris, Gallimard, 1969.

L'Hiver de force, Paris, Gallimard, 1973.

Le nez qui voque, Paris, Gallimard, 1967.

L'Océantume, Paris, Gallimard, 1968.

Va savoir, Paris, Gallimard, 1994.

DUPRÉ, Louise

La Memoria, Montréal, XYZ éditeur, 1996.

ESCOMEL, Gloria

Pièges, Montréal, Boréal, 1992.

FARHOUD, Abla

Le bonheur a la queue glissante, Montréal, l'Hexagone, 1998.

FERRON, Jacques

L'Amélanchier, Montréal, VLB éditeur, 1977 [1970].

Les Confitures de coings, et autres textes, suivi de, Le Journal des confitures de coings, Montréal, Parti pris, 1977 [1972].

Cotnoir, Montréal, VLB éditeur, 1981 [1962].

Les Roses sauvages, petit roman suivi d'une lettre d'amour soigneusement présentée, Montréal, Éditions du Jour, 1971.

FILION, Jean-Paul

Saint-André Avellin... le premier côté du monde, Montréal, Leméac, 1975.

FOLCH-RIBAS, Jacques

Une aurore boréale, Paris, Robert Laffont, 1974.

FRENETTE, Christiane

La Nuit entière, Montréal, Boréal, 2000.

GAGNON, Madeleine

Le Vent majeur, Montréal, VLB éditeur, 1995.

GÉRIN-LAJOIE, Antoine

Jean Rivard, le défricheur (récit de la vie réelle), suivi de Jean Rivard, économiste, Montréal, Hurtubise HMH, 1977 [1874, 1876].

GIGUÈRE, Diane

Le Temps des jeux, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1961.

GIRARD, Jean Pierre

Les Inventés, Québec, L'instant même, 1999.

GIRARD, Rodolphe

Marie Calumet, Montréal, Fides, 1973 [1904].

GIROUX, André

Au delà des visages, Montréal, Fides, 1979 [1948].

GODBOUT, Jacques

D'Amour, P.Q., Montréal/Paris, Hurtubise HMH/Seuil, 1972.

Opération Rimbaud, Paris, Seuil, 1999.

Salut Galarneau!, Paris, Seuil, coll. «Points», 1980 [1967].

Les Têtes à Papineau, Paris, Seuil, 1981.

Une histoire américaine, Paris, Seuil, 1986.

GOURDEAU, Gabrielle

Maria Chapdelaine ou Le Paradis retrouvé, Montréal, Quinze, 1992.

GRIGNON, Claude-Henri

Un homme et son péché, Montréal, Stanké, 1976 [1933].

GUÈVREMONT, Germaine

Marie-Didace, Montréal, BQ, 1992 [1947].

Le Survenant, Montréal, BQ, 1990 [1945].

HAMELIN, Louis

Betsi Larousse ou l'ineffable eccéité de la loutre, Montréal, XYZ éditeur, 1994.

La Rage, Montréal, Québec/Amérique, 1989.

HARVEY, Pauline

Un homme est une valse, Montréal, les Herbes Rouges, 1992.

HÉBERT, Anne

Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais, Paris, Seuil, 1995.

Les Chambres de bois, Paris, Seuil, 1958.

L'Enfant chargé de songes, Paris, Seuil, 1992.

Les Enfants du sabbat, Paris, Seuil, 1983 [1975].

Est-ce que je te dérange ?, Paris, Seuil, 1998.

Les Fous de Bassan, Paris, Seuil, 1982.

Héloïse, Paris, Seuil, 1980.

Kamouraska, Paris, Seuil, 1970.

Le Premier Jardin, Paris, Seuil, 1988.

Un habit de lumière, Paris, Seuil, 1999.

HÉMON, Louis

Maria Chapdelaine, Montréal, Fides, 1980 [1916].

JACOB, Suzanne

Laura Laur, Paris, Seuil, 1983.

Maude, Montréal, NBJ, 1988.

L'Obéissance, Paris, Seuil, 1991.

La Passion selon Galatée, Paris, Seuil, 1987.

JASMIN, Claude

La Petite Patrie, Montréal, La Presse, 1972.

Pointe-Calumet boogie-woogie, Montréal, La Presse, 1973.

La Sablière, Paris/Montréal, Robert Laffont/Leméac, 1979.

Sainte-Adèle-la-vaisselle, Montréal, La Presse, 1974.

KOKIS, Sergio

Le Pavillon des miroirs, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Romanichels poche», 1995 [1994].

LA FRANCE, Micheline

Le Talent d'Achille, Montréal, Boréal, 1990.

LABERGE, Albert

La Scouine, Montréal, l'Actuelle, 1972 [1918].

LABERGE, Marie

Le Poids des ombres, Montréal, Boréal, 1994.

LACASSE, Lise

L'Échappée, Montréal, Triptyque, 1997.

LAFERRIÈRE, Dany

Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer, Montréal, VLB éditeur, 1985.

Le Cri des oiseaux fous, Outremont, Lanctôt éditeur, 2000.

LAHAIE, Christiane

La Cour intérieure, Québec, L'instant même, 1999.

LALONDE, Robert

Le Dernier Été des Indiens, Paris, Seuil, 1982.

Le Petit Aigle à tête blanche, Paris, Seuil, 1994.

LAMIRANDE, Claire de

Voir le jour, Montréal, Québec/Amérique, 1986.

LANGEVIN, André

L'Élan d'Amérique, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1972.

Poussière sur la ville, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1953.

LARUE, Monique

La Démarche du crabe, Montréal, Boréal, 1995.

LEGAULT, Anne

Détail de la mort, Montréal, La courte échelle, 1996.

LELIÈVRE, Sylvain

Le Troisième Orchestre, Montréal, Québec/Amérique, 1996.

LEMELIN, Roger

Au pied de la pente douce, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967 [1944].

Le Crime d'Ovide Plouffe, Québec, ETR, 1982.

Les Plouffe, Paris, Flammarion, 1982 [1948].

MAHEUX-FORCIER, Louise

Amadou, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1963.

MAILLET, Antonine

Pélagie-la-Charrette, Montréal, Leméac, 1979.

MAJOR, André

Le Cabochon, Montréal, Parti pris, 1980 [1964].

Histoires de déserteurs 1, L'Épouvantail, Montréal et Paris, Éditions internationales Alain Stanké, 1980 [1974].

Histoires de déserteurs 2, L'Épidémie, Montréal et Paris, Éditions internationales Alain Stanké, 1981 [1975].

Histoires de déserteurs 3, Les Rescapés, Montréal et Paris, Éditions internationales Alain Stanké, 1981 [1976].

MARCEL, Jean

Sidoine ou la dernière fête, Triptyque des Temps perdus (3), Montréal, Leméac, 1993.

MARCOTTE, Gilles

Une mission difficile, Montréal, Boréal, 1997.

MARTIN, Claire

Doux-amer, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967 [1960].

MASSÉ, Carole

Qui est là ?, Montréal, les Herbes Rouges, 1996.

MISTRAL, Christian

Vautour, Montréal, XYZ éditeur, 1990.

MONETTE, Hélène

Unless, Montréal, Boréal, 1995.

MONETTE, Madeleine

Amandes et melon, Montréal, l'Hexagone, 1991.

MUCKLE, Yan

Le Bout de la terre, Montréal, Boréal, 1998.

NOËL, Francine

Maryse, Montréal, VLB éditeur, 1983.

Myriam première, Montréal, VLB éditeur, 1987.

OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine

La Maison Trestler ou Le 8^e Jour d'Amérique, Montréal, Québec/Amérique, 1984.

PARADIS, Suzanne

Les Hauts Cris, Montréal, Leméac, 1981 [1960].

Miss Charlie, Montréal, Leméac, 1979.

PARIZEAU, Alice

Côte-des-Neiges, Montréal, Pierre Tisseyre, 1983.

Nata et le professeur, Montréal, Québec/Amérique, 1988.

PÉAN, Stanley

Zombie Blues, Montréal, La courte échelle, 1996.

POLIQUEIN, Daniel

L'Écureuil noir, Montréal, Boréal, 1994.

POULIN, Jacques

Le Cœur de la baleine bleue, Montréal, Éditions du Jour, 1970.

Les Grandes Marées, Montréal, Leméac, 1978.

Jimmy, Montréal, Leméac, 1978 [1969].

Mon cheval pour un royaume, Montréal, Leméac, 1987 [1967].

Le Vieux Chagrin, Montréal/Paris, Leméac/Actes Sud, 1989.

Volkswagen Blues, Montréal, Québec/Amérique, 1984.

POUPART, Jean-Marie

Angoisse play, Montréal, Éditions du Jour, 1968.

PROULX, Monique

Homme invisible à la fenêtre, Montréal, Boréal, 1993.

Le Sexe des étoiles, Montréal, Québec/Amérique, 1987.

RENAUD, Jacques

Le Cassé, Montréal, Parti pris, 1964.

RIOUX, Hélène

Traductrice de sentiments, Montréal, XYZ éditeur, 1995.

ROBIN, Régine

La Québécoite, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Typo »,
1993 [1983].

ROCHON, Esther

Coquillage, Montréal, Éditions de la pleine lune, 1985.

ROUY, Maryse

Azalais ou La Vie courtoise, Montréal, Québec/Amérique,
1995.

ROY, Gabrielle

Alexandre Chenevert, Montréal, Beauchemin, 1954.

Bonheur d'occasion, Montréal, Boréal, 1993 [1945].

La Montagne secrète, Montréal, Beauchemin, 1961.

SAVARD, Félix-Antoine

Menaud, maître-draveur, Montréal, Fides, 1982 [1937].

SAVOIE, Jacques

Les Portes tournantes, Montréal, Boréal compact, 1990 [1984].

SOMCYNSKY, Jean-François

La Planète amoureuse, Longueuil, Le Préambule, 1982.

SOUICY, Gaétan

La petite fille qui aimait trop les allumettes, Montréal, Boréal, 1998.

SOUICY, Jean-Yves

Un dieu chasseur, Montréal, La Presse, 1982 [1976].

STANTON, Julie

Le Désir fantôme, Montréal, Leméac, 1996.

TARDIVEL, Jules-Paul

Pour la patrie, Montréal, BQ, 1989 [1895].

THÉORET, France

Laurence, Montréal, les Herbes Rouges, 1996.

THÉRIAULT, Marie José

Les Demoiselles de Numidie, Montréal, Boréal Express, 1984.

THÉRIAULT, Yves

Agaguk, Montréal, Éditions de l'Homme, 1964 [1958].

Agoak, l'héritage d'Agaguk, Montréal, Stanké et Quinze, 1975.

Ashini, Montréal, BQ, 1988 [1960].

La Fille laide, Montréal, Éditions de l'Homme, 1965 [1950].

Tayaout, fils d'Agaguk, Montréal, Éditions de l'Homme, 1969.

TREMBLAY, Lise

L'Hiver de pluie, Montréal, XYZ éditeur, 1990.

TREMBLAY, Michel

La Cité dans l'Œuf, Montréal et Paris, Éditions internationales
Alain Stanké, coll. « Québec 10/10 », 1985 [1969].

Des nouvelles d'Édouard, Chroniques du Plateau Mont-Royal
(t. 4), Montréal, Leméac, 1984.

La Duchesse et le roturier, Chroniques du Plateau Mont-Royal
(t. 3), Montréal, Leméac, 1982.

*La grosse femme d'à côté est enceinte, Chroniques du Plateau
Mont-Royal* (t. 1), Montréal, Leméac, 1978.

*Le Premier Quartier de la lune, Chroniques du Plateau Mont-
Royal* (t. 5), Montréal, Leméac, 1989.

*Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges, Chroniques du
Plateau Mont-Royal* (t. 2), Montréal, Leméac, 1980.

TRUDEL, Sylvain

Le Souffle de l'Harmattan, Montréal, Quinze, 1986.

TURCOTTE, Élise

Le Bruit des choses vivantes, Montréal, Leméac, 1991.

VILLEMAIRE, Yolande

La Constellation du Cygne, Montréal, Éditions de la pleine lune,
1985.

Vava, Montréal, l'Hexagone, 1989.

La Vie en prose, Montréal, les Herbes Rouges, 1984.

VONARBURG, Élisabeth

Le Silence de la Cité, Paris, Denoël, 1981.

YERGEAU, Pierre

La Complainte d'Alexis-le-trotteur, Québec, L'instant même,
1993.

L'Écrivain public, Québec, L'instant même, 1996.

ZUMTHOR, Paul

La Fête des fous, Montréal, l'Hexagone, 1987.

INDEX DES AUTEURS

A

AQUIN, Emmanuel	120
AQUIN, Hubert	28, 134, 197, 289
ARCHAMBAULT, Gilles	145, 154
AUBERT de GASPÉ (fils), Philippe	25
AUBERT de GASPÉ (père), Philippe	76
AUDE	136

B

BALZANO, Flora	204
BARCELO, François	203
BEAUCHEMIN, Yves	56, 241, 253
BEAULIEU, Victor-Lévy	41, 43, 45, 46, 51, 132, 142, 165
BENOÎT, Jacques	78, 250
BERGERON, Alain	159
BERSIANIK, Louky	123, 233
BESSETTE, Gérard	40, 167
BILLON, Pierre	266
BISSONNETTE, Lise	107
BLAIS, Marie-Claire	17, 26, 156, 274
BLONDEAU, Dominique	257
BOSCO, Monique	207
BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Georges	260
BOURGUIGNON, Stéphane	169
BRAULT, Jacques	235
BROSSARD, Nicole	192
BROUILLET, Chrystine	101, 147, 177
BRULOTTE, Gaétan	53

C

CARON, Brigitte	181
CARON, Louis	47, 49

CARPENTIER, André	249
CARRIER, Roch	69
CHAPUT, Sylvie	133
CHAUVEAU, Pierre- Joseph-Olivier	150
CHEN, Ying	304
CHOQUETTE, Robert	292
CONAN, Laure	215
COUSTURE, Arlette	58, 246

D

D'AMOUR, Francine	184
DAVID, Carole	125
DESJARDINS, Louise	122
DESROSIERS, Léo-Paul	217
DUCHARME, Réjean	60, 90, 115, 126, 212, 272, 291
DUPRÉ, Louise	295

E

ESCOMEL, Gloria	20
-----------------	----

F

FARHOUD, Abla	106
FERRON, Jacques	38, 91, 208, 243
FILION, Jean-Paul	128
FOLCH-RIBAS, Jacques	238
FRENETTE, Christiane	158

G

GAGNON, Madeleine	275
GÉRIN-LAJOIE, Antoine	252
GIGUÈRE, Diane	80
GIRARD, Jean Pierre	170
GIRARD, Rodolphe	75
GIROUX, André	185
GODBOUT, Jacques	95, 137, 140, 189, 229
GOURDEAU, Gabrielle	84

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES

GRIGNON, Claude-Henri 244
 GUÈVREMONT,
 Germaine 236, 277

H

HAMELIN, Louis 190, 199
 HARVEY, Pauline 29
 HÉBERT, Anne 24, 71, 79, 100,
 130, 153, 174, 188, 255, 287
 HÉMON, Louis 82

J

JACOB, Suzanne 87, 143, 191, 205
 JASMIN, Claude 161, 194

K

KOKIS, Sergio 30

L

LA FRANCE, Micheline 219
 LABERGE, Albert 263
 LABERGE, Marie 201
 LACASSE, Lise 297
 LAFERRIÈRE, Dany 225, 294
 LAHAIE, Christiane 271
 LALONDE, Robert 35, 171
 LAMIRANDE, Claire de 234
 LANGEVIN, André 108, 231
 LARUE, Monique 262
 LEGAULT, Anne 103
 LELIÈVRE, Sylvain 55
 LEMELIN, Roger 239

M

MAHEUX-FORCIER, Louise 220
 MAILLET, Antonine 232
 MAJOR, André 32, 68
 MARCEL, Jean 265
 MARCOTTE, Gilles 121
 MARTIN, Claire 195
 MASSÉ, Carole 110
 MISTRAL, Christian 290
 MONETTE, Hélène 286
 MONETTE, Madeleine 204
 MUCKLE, Yan 268

N

NOËL, Francine 183, 228

O

OUELLETTE-MICHALSKA,
 Madeleine 285

P

PARADIS, Suzanne 93, 97
 PARIZEAU, Alice 66, 302
 PÉAN, Stanley 96
 POLIQUIN, Daniel 301
 POULIN, Jacques 99, 162, 164, 226,
 280, 298
 POUPART, Jean-Marie 36
 PROULX, Monique 104, 206

R

RENAUD, Jacques 283
 RIOUX, Hélène 214
 ROBIN, Régine 248
 ROCHON, Esther 224
 ROUY, Maryse 37
 ROY, Gabrielle 73, 85, 175

S

SAVARD, Félix-Antoine 210
 SAVOIE, Jacques 52
 SOMCYNKY, Jean-François 21
 SOUCY, Gaétan 269
 SOUCY, Jean-Yves 62
 STANTON, Julie 300

T

TARDIVEL, Jules-Paul 182
 THÉORET, France 222
 THÉRIAULT, Marie José 172
 THÉRIAULT, Yves 15, 18, 33,
 111, 279
 TREMBLAY, Lise 31
 TREMBLAY, Michel 22, 113, 129,
 148, 186, 200, 282
 TRUDEL, Sylvain 138
 TURCOTTE, Élise 22

V

VILLEMAIRE, Yolande 179, 258
 VONARBURG, Élisabeth 118

Y

YERGEAU, Pierre 152, 155

Z

ZUMTHOR, Paul 88

INDEX DES PERSONNAGES

A

AGAGUK	15, 18, 279
AGNELI, Michel	17
AGOAK	18
AISSSELUY, Claire	20
ALBA	21
ALBANIE	22
ALBERTINE	22, 114, 149, 200, 282
ALMEVIDA, Rose-Alba	24
AMAND, Charles	25
ANNA	26
ANONYME a (<i>Prochain épisode</i>)	28
ANONYME b (<i>Un homme est une valse</i>)	29
ANONYME c (<i>Le Pavillon des miroirs</i>)	30
ANONYME d (<i>L'Hiver de pluie</i>)	31
ANTOINE	32
ASHINI	33
AUBERT	35
AUGUSTIN, Blaise	36
AZALAÏS	37

B

BARON	38
BARRÉ, Vitaline-Adèle	40
BEAUCHEMIN, Abel	41, 44, 45, 47, 51, 165
BEAUCHEMIN, Jos	43, 47, 166
BEAUCHEMIN, Steven	45
BELHUMEUR, Satan	44, 46
BELLEROSE, Hyacinthe	47, 49
BELLEROSE, Tim	48, 49
BÉRUBÉ, Milien	51
BLAUDELLE, Antoine	52
BLOCK, Charles	53
BLONDEAU, Benoît	55

BOISSONNEAULT, Florent	56
BORDELEAU, Émilie	58, 246
BOTTOM	60
BOUCHARD, Mathieu	62
BOUCHER, Denis	63, 240
BOUCHERVILLE, Thomas de	66
BOULANGER, Maurice	68
BOURDAGE, J. J.	69
BROWN, Stevens	71

C

CADORAI, Pierre	73
CALUMET, Marie	75
CAMERON OF LOCHEILL, Archibald	76
CARBONE, Jos	78
CATHERINE	79
CÉLINE	80
CHAPDELAINE a, Maria	82
CHAPDELAINE b, Maria	84
CHENEVERT, Alexandre	85
CHOLET, Marie	87
COLOMB, Christophe	88
COLOMB, Colombe	90
COTNOIR, Léon	91
CRAIG, Marie-Charles	93

D

D'AMOUR, Thomas	95
D'ARQUE-ANGEL, Gabriel	96
DAMIEN	97
DELISLE, Pierre	99
DELPHINE	100
DESBIENS, Louise	101
DESLAURIERS, Jean-Étienne	103
DESLAURIERS, Marie-Pierre	104
DOUNIA	106
DUBEAU, François	107

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES

DUBOIS, Madeleine	108	JESSICA	159
DURAND, Lise	110	JHIE, Mario	161
E		JIM	162
ÉDITH	111	JIMMY	164
ÉDOUARD	113 , 149	JOBIN, Job J	132, 165
EINBERG, Bérénice	115	JODOIN, Hervé	167
ÉLISA/HANSE	118	JULIEN	169
EMMANUEL	120	JUTRAS, François	170
ENQUÊTEUR		K	
INTERNATIONAL (L')	121	KANAK	171
ÉTHIER, Claude	122	KLEIN TODD, Serena	172
EUGUÉLIONNE (L')	123	L	
F		LABROSSE, Julie	174
FERRAGAMO, Constance	125	LACASSE, Florentine	175
FERRON, André	126	LAFLAMME, Marie	177
FILION, Jean-Paul	128	LAFLEUR, Vava	179 , 258
FILS DE LA GROSSE		LAFONTAINE, Ninon	181
FEMME (LE)	129 , 149	LAMIRANDE, Joseph	182
FONTANGES, Flora	130	LAMOUREUX-	
FORCÉE, Blanche	132 , 166	GRAND'MAISON, Myriam	183
FOREST, Isabelle	133	LANGEVIN, Gabriel	184
FORESTIER, Christine	134	LANGLET, Jacques	185
FORTIER, Hans	136	LAPLANTE, François	186
FRANCŒUR, Gregory	137	LAROCHE, Clara	188
FRANCŒUR, Hugues	138	LAROCHELLE, Michel	189
G		LAROUSSE, Betsi	190
GALARNEAU, François	140	LAUR, Laura	191
GALARNEAU, Xavier	142	LAURES, Maude	192
GALATÉE	143	LEFÈVRE, Claude	194
GAUCHER, Serge	145	LUBIN, Gabrielle	195
GRAHAM, Maud	147	M	
GROSSE FEMME (LA)	23, 113, 129, 148	MAGNANT, Pierre-Xavier	197
GUÉRIN, Charles	150	MALARMÉ, Édouard	199
H		MARCEL	23, 130, 200
HANSE, Jérémie	152	MARCHESSEAULT, Diane	201
HÉLOÏSE	153	MARCHILDON, Raymond	203
HENRI	154	MARIE	204
I		MARIE-PAULE	204
IEHL, Joris	155	MAUDE	205
J		MAX	206
JEAN-LE-MAIGRE	156	MÉDÉE	207
JEANNE	158	MÉNARD, François	208
		MENAUD	210
		MILLES, Mille	212
		MING, Leonard	214
		MONTBRUN, Angéline de	215

INDEX DES PERSONNAGES

MONTOUR, Nicolas	217	SANTERRE, Luc-Azade	262
MOREL, Achille	219	SCOUINE (LA)	263
N		SIDOINE	265
NATHALIE	220	SIEBER, Max	266
NAUD, Laurence	222	SOARES, Alexis	268
NAUTILE (LE)	224	SOISSONS	
NÈGRE (LE)	225	DE COËTHERLAND, Alice	269
NOËL	226	SORRENTO, Linda	271
O		SSOUVIE, Iode	272
O'SULLIVAN, Maryse	228	STERNE, David	274
P		SULLY, Joseph-Édouard-Marc	275
PAPINEAU, Charles-François	229	SURVENANT (LE)	237, 277
PEABODY, Claire	231	T	
PÉLAGIE	232	TAYAOUT	16, 279
PENN, Sylvanie	233	TEDDY BEAR	280
PÉRÉGRIN, Norbert	234	THÉRÈSE	23, 282
PHILOSOPHE (LE)	235	TI-JEAN	283
PHONSINE	236, 277	TRESTLER, Catherine	285
PIERRE	238	U	
PLOUFFE, Ovide	65, 239	UNLESS	286
POMERLEAU, Juliette	241	V	
PORTANQUEU, Tinamer de	243	VALLIÈRES, Julien	287
POUDRIER, Séraphin	244	VANESSE, Nicolas	289
PRONOVOST, Blanche	60, 246	VAUTOUR	290
Q		VAVASSEUR, Rémi	291
QUÉBÉCOITE (LA)	248	VELDER, Élise	292
R		VIEUX OS	294
RETARD, Gésu	249	VILLERAY, Emma	295
RIBEAULT, Gisèle	250	W	
RIVARD, Jean	252	WANG, Feng	297
RIVARD, Nicolas	253	WATERMAN, Jack	298
ROLLAND, Élisabeth	255	WEISS, Dieter	300
ROMAIN	257	WINTER, Calvin	301
ROSENBERG, Celia	258	WOLINSKI, Henryk	302
S		Y	
SAINT-LUC, Pierre de	260	YAN-ZI	304

INDEX DES TITRES

A

<i>Agaguk</i>	15
<i>Agoak, l'héritage d'Agaguk</i>	15, 18
<i>Agonie</i>	235
<i>Alexandre Chenevert</i>	85
<i>Amadou</i>	220
<i>Amandes et melon</i>	204
<i>Amélanchier (L')</i>	243
<i>Anciens Canadiens (Les)</i>	76
<i>Angéline de Montbrun</i>	215
<i>Angoisse play</i>	36
<i>Antiphonaire (L')</i>	134
<i>Ashini</i>	33
<i>Au pied de la pente douce</i>	63
<i>Au delà des visages</i>	185
<i>Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais</i>	188
<i>Avalée des avalés (L')</i>	115
<i>Avaleur de sable (L')</i>	169
<i>Azalaïs ou La Vie courtoise</i>	37

B

<i>Betsi Larousse ou l'ineffable eccité de la loutre</i>	190
<i>Blanche Forcée</i>	41, 132, 165
<i>Bonheur d'occasion</i>	175
<i>Bout de la terre (Le)</i>	268
<i>Bruit des choses vivantes (Le)</i>	22

C

<i>Cabochon (Le)</i>	32
<i>Cadavres</i>	203
<i>Cahiers d'Isabelle Forest (Les)</i>	133
<i>Canard de bois (Le)</i>	47, 49
<i>Cassé (Le)</i>	283
<i>Chambres de bois (Les)</i>	79
<i>Charles Guérin</i>	150

<i>Chère voisine</i>	101
<i>Choses crues</i>	107
<i>Cité dans l'Œuf (La)</i>	186
<i>Cœur de la baleine bleue (Le)</i>	226
<i>Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer</i>	225
<i>Complainte d'Alexis- le-trotteur (La)</i>	155
<i>Confitures de coings (Les)</i>	208
<i>Constellation du Cygne (La)</i>	258
<i>Coquillage</i>	224
<i>Corne de brume (La)</i>	47, 49
<i>Côte-des-Neiges</i>	66
<i>Cotnoir</i>	91
<i>Cour intérieure (La)</i>	271
<i>Cri des oiseaux fous (Le)</i>	294
<i>Crime d'Ovide Plouffe (Le)</i>	63, 239
<i>Cycle (Le)</i>	40

D

<i>D'Amour, P.Q</i>	95
<i>David Sterne</i>	274
<i>Démarche du crabe (La)</i>	262
<i>Demoiselles de Numidie (Les)</i>	172
<i>Dernier Été des Indiens (Le)</i>	171
<i>Des nouvelles d'Édouard</i>	22, 113, 282
<i>Désert mauve (Le)</i>	192
<i>Désir fantôme (Le)</i>	300
<i>Détail de la mort</i>	103
<i>Dévadé</i>	60
<i>Discours de Samm</i>	41
<i>Don Quichotte de la démanche</i>	41, 43, 45
<i>Doux-amer</i>	195
<i>Duchesse et le roturier (La)</i>	22, 113, 282

E

<i>Échappée (L')</i>	297
<i>Écrivain public (L')</i>	152
<i>Écureuil noir (L')</i>	301
<i>Élan d'Amérique (L')</i>	231
<i>Élise Velder</i>	292
<i>Emprise (L')</i>	53
<i>Enfant chargé de songes (L')</i>	287
<i>Enfant du cinquième nord (L')</i>	266
<i>Enfant migrateur (L')</i>	136
<i>Enfants du sabbat (Les)</i>	174
<i>Engagés du Grand Portage (Les)</i>	217
<i>Épidémie (L')</i>	68
<i>Épouvantail (L')</i>	68
<i>Est-ce que je te dérange ?</i>	100
<i>Euguélonne (L')</i>	123

F

<i>Fête des fous (La)</i>	88
<i>Fille de Christophe Colomb (La)</i>	90
<i>Fille laide (La)</i>	111
<i>Filles de Caleb I, Le Chant du coq (Les)</i>	58
<i>Filles de Caleb II, Le Cri de l'oie blanche (Les)</i>	58, 246
<i>Fous de Bassan (Les)</i>	71

G

<i>Gésu Retard</i>	249
<i>Gisèle et le serpent</i>	250
<i>Grandes Marées (Les)</i>	280
<i>Grands-Pères (Les)</i>	51

H

<i>Hauts Cris (Les)</i>	97
<i>Héloïse</i>	153
<i>Héritage (L')</i>	142
<i>Hiver de force (L')</i>	126
<i>Hiver de pluie (L')</i>	31
<i>Homme invisible à la fenêtre</i>	206

I

<i>Impala</i>	125
<i>Incarnations</i>	120
<i>Influence d'un livre (L')</i>	25
<i>Ingratitude (L')</i>	304
<i>Inventés (Les)</i>	170

J

<i>Jardin des délices (Le)</i>	69
<i>Jardins de l'enfer (Les)</i>	184
<i>Jean Rivard, économiste</i>	252
<i>Jean Rivard, le défricheur</i>	252
<i>Jimmy</i>	164
<i>Jos Carbone</i>	78
<i>Jos Connaissant</i>	41, 43, 46
<i>Juliette Pomerleau</i>	241

K

<i>Kamouraska</i>	255
-------------------	-----

L

<i>La fin de siècle comme si vous y étiez (moi, j'y étais)</i>	181
<i>La grosse femme d'à côté est enceinte</i>	22, 113, 148, 200, 282
<i>La petite fille qui aimait trop les allumettes</i>	269
<i>Laura Laur</i>	191
<i>Laurence</i>	222
<i>Le bonheur a la queue glissante</i>	106
<i>Le nez qui voque</i>	212
<i>Les Plouffe</i>	63, 239
<i>Libraire (Le)</i>	167
<i>Love (La)</i>	122

M

<i>Maison Trestler ou Le 8^e Jour d'Amérique (La)</i>	285
<i>Maria Chapdelaine</i>	82
<i>Maria Chapdelaine ou Le Paradis retrouvé</i>	84
<i>Marie Calumet</i>	75
<i>Marie-Didace</i>	236, 277
<i>Marie Laflamme</i>	177
<i>Maryse</i>	228
<i>Matou (Le)</i>	56
<i>Maude</i>	205
<i>Memoria (La)</i>	295
<i>Menaud, maître-draveur</i>	210
<i>Miss Charlie</i>	93
<i>Mon cheval pour un royaume</i>	99
<i>Montagne secrète (La)</i>	73
<i>Myriam première</i>	183

N

*N'évoque plus que le désen-
chantement de ta ténèbre,
mon si pauvre Abel* 41, 132, 165
Nata et le professeur 302
Neige noire 289
New Medea 207
Nez qui voque (Le) 212
Nouvelle-France 177
Nuit entière (La) 158

O

Obéissance (L') 87
Océantume (L') 272
Opération Rimbaud 189

P

Passion selon Galatée (La) 143
Pavillon des miroirs (Le) 30
Pélagie-la-Charette 232
Permafrost 233
Petit Aigle à tête blanche (Le) 35
Petite Patrie (La) 194
Pièges 20
Pins parasols (Les) 145
Planète amoureuse (La) 21
Plouffe (Les) 63, 239
Poids des ombres (Le) 201
Pointe-Calumet boogie-woogie 194
Poison dans l'eau (Le) 147
Portes tournantes (Les) 52
Pour la patrie 182
Poussière sur la ville 108
Préférez-vous les icebergs ? 147
Premier Jardin (Le) 130
*Premier Quartier de la
lune (Le)* 22, 129, 200, 282
Prochain épisode 28

Q

Québécoite (La) 248
Qui est là ? 110

R

Race de monde ! 41, 43, 45
Rage (La) 199
Renarde (La) 177
Rescapés (Les) 68
Roses sauvages (Les) 38

S

Sablrière (La) 161
Sagamo Job J 41, 43, 132, 165
*Saint-André Avellin...
le premier côté du monde* 128
Sainte-Adèle-la-vaisselle 194
Salut Galarneau ! 140
Satan Belhumeur 41, 43, 46
Scouine (La) 263
Second Violon (Le) 253
Sexe des étoiles (Le) 104
Sidoine ou la dernière fête 265
Silence de la Cité (Le) 118
Soigne ta chute 204
Souffle de l'Harmattan (Le) 138
Sourd dans la ville (Le) 17
Steven le Hérault 41, 43, 45
Survenant (Le) 236, 277

T

Talent d'Achille (Le) 219
Tayaout, fils d'Agaguk 15, 279
Temps des jeux (Le) 80
Têtes à Papineau (Les) 229
*Thérèse et Pierrette à l'école
des Saints-Anges* 22, 200, 282
Traductrice de sentiments 214
Troisième Orchestre (Le) 55
Trou de mémoire 197

U

Un dieu chasseur 62
Un été de Jessica 159
Un habit de lumière 24
Un homme est une valse 29
Un homme et son péché 244
Un homme foudroyé 257
Una 41, 165
Une aurore boréale 238
Une de perdue, deux de trouvées 260
Une histoire américaine 137
Une mission difficile 121
*Une saison dans la vie
d'Emmanuel* 156
Unless 286

V

Va savoir 291

DICTIONNAIRE DES PERSONNAGES

<i>Vautour</i>	290	<i>Visions d'Anna ou Le Vertige</i>	26
<i>Vava</i>	179	<i>Voir le jour</i>	234
<i>Velder (Les)</i>	292	<i>Volkswagen Blues</i>	298
<i>Vent majeur (Le)</i>	275		
<i>Vie à trois (La)</i>	154	Z	
<i>Vie en prose (La)</i>	179	<i>Zombie Blues</i>	96
<i>Vieux Chagrin (Le)</i>	162		

Des origines à 2000, le roman québécois a enfanté des centaines de personnages parmi lesquels il s'en trouve qui auront marqué l'imaginaire. Déjà auteurs des essais *Les Classiques québécois* (1997) et *Les Personnages du théâtre québécois* (2000), Georges Desmeules et Christiane Lahaie ont puisé dans un répertoire romanesque riche de plus d'un siècle et demi, cherchant à rendre compte de sa multiplicité et de son aptitude à raconter ce que nous sommes et ce que nous aimerions être.

Les auteurs enseignent la littérature, Christiane Lahaie à l'Université de Sherbrooke, où elle dirige le Centre d'études Anne-Hébert, et Georges Desmeules au cégep François-Xavier-Garneau de Québec.